



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Vet. Fr. II B. 62



L. Sp
Cam. P. M. c. r. b.
7. 12. 16

Vet. Fr. II B. 62



L. Sp
Cam. P. M. e. v.
7.12.16

COLLECTION

COMPLETE

DES

ŒUVRES

DE M. DORAT.

TOME V.

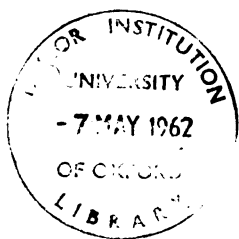
*Contenant les Malheurs de l'inconstance ;
Florissant, histoire française, &c.*




A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVI.





AVANT-PROPOS.

EN écrivant les lettres de madame de Senanges, j'ai voulu prouver que l'amour & le devoir ne sont pas toujours incompatibles. Le but de celles-ci est tout-à-fait opposé, & peut-être n'est-il pas moins intéressant. Les foibles d'un cœur honnête attirent des malheurs, choquent des préjugés, mais ne détruisent point la vertu. J'espère que cette vérité qu'on peut attaquer, qu'on peut encore mieux défendre, paroîtra sensible après la lecture de cet ouvrage. La femme qui cède est souvent plus courageuse que celle qui résiste ; elle s'immole, se condamne aux craintes, aux alarmes, cache des pleurs, dévore des soupçons, risque tout, & ne jouit que du bonheur de son amant.

Je n'entrerai dans aucun détail ; le public jugera le motif & l'exécution.

J'ai suivi les principes que je me suis faits sur ce genre d'écrire. J'ai tracé des caractères, je leur ai donné des passions, j'ai eu des souvenirs, & j'ai pris la plume. Nul échafaudage dans les événemens, nul épisode qui interrompe l'action principale. La morale, autant que je l'ai pu, est fondue dans l'in-

Tome V.

A.

2 A V A N T - P R O P O S .

tièreté. C'est ainsi qu'elle persuade ; étalée avec faste , elle effarouche , & reste sans effet.

Tel se met à narrer des historiettes , les unes après les autres , le tout enluminé de la couleur du jour ; tel autre se jette dans la complication des incidens , s'abandonne aux fougues d'une imagination déordonnée , accumule les invraisemblances : & tous deux croient avoir fait un roman. Peut-être ferai-je moins bien qu'eux ; mais je ne ferai pas comme eux. Tant que la raison n'est pas contenue , le cœur n'est que surpris , & ses impressions sont bientôt effacées. Avant tout , j'ai tâché d'être vrai , de n'exposer que des événemens possibles , d'offrir aux lecteurs un coin du grand tableau qu'ils ont tous les jours sous les yeux , & de le rendre utile , en couvrant l'instruction du charme de la sensibilité. On ne rejette point la leçon qui s'insinue par les larmes. Elle se fait jour , & pénètre à l'insu même de l'esprit , que l'ame trompe alors , pour n'être point contredite dans ses plaisirs.

J'ai peint dans le duc cette espece d'hommes qui ont érigé le vice en système , la frivolité en principe , qui méprisent les femmes , sont à la fois leurs délices & leur fléau , amusent leur tête , ne croient point à leur cœur , les prennent avec projet , les quittent par

air , & masquent leur corruption profonde d'une sorte de gaieté factice qui fait des dupes , parce que la société est pleine de fots qu'on subjugué , & de folles qu'on éblouit. Le marquis , dans les Sacrifices de l'amour , n'a aucun plan ; c'est un étourdi sans mœurs : le duc raisonne , combine , agit en conséquence ; il est consommé dans l'art où l'autre s'essaie. L'un est un fas inconséquent , l'autre un scélérat méthodique. Les modeles ne m'ont pas manqué.

Quant au style , je l'ai soigné le plus qu'il m'a été possible , & j'ai tâché d'éviter quelques-uns des reproches que l'on a faits à celui des lettres de madame de Sênanges.

Cette qualité si négligée aujourd'hui , est pourtant , on ne peut trop le répéter , celle qui assure aux fruits de nos veilles l'approbation de tous les tems. Il est bien étrange , qu'entourés de chefs-d'œuvres & de modeles , nous ayons si peu d'écrivains qu'on lise avec intérêt , qui connoissent , je ne dis pas ces fines-
ses innombrables , ces combinaisons d'harmonie , cette métaphysique des mots que possédoit si bien l'auteur de Britannicus , mais seulement le mécanisme de la langue , ses premiers & ses plus simples élémens. Avant qu'elle fut fixée , avant les Fénelon , les Bossuet , les Boileau , les Labruyère ,

4 A V A N T - P R O P O S .

Pascal écrivoit les lettres provinciales ; il devinoit, & nous ne sommes plus même en état d'imiter. Cette dépravation presque générale n'auroit-elle point sa source dans la manie que nous avons depuis quelque tems d'être des penseurs, dans ce bel-esprit épidémique, qui, sans rajeunir le fond, travestit les idées, leur imprime des formes plus bizarres encore que nouvelles, donne au style de la contrainte & de la morgue, si l'on peut le dire, lui ôte sa naïveté, sa grace, sa chaleur, le roidit, le dessèche, le prive de tous ses sucs, & devient pour nous ce que fut à l'éloquence latine la diction sautillante & hachée du moraliste Sénèque ? Une des causes encore de notre décadence dans ce genre, est peut-être l'excessive facilité du public ; sur-tout son indulgence pour certaines productions barbares, qui, à l'aide de quelques effets mal amenés, de la magie de la scène & de l'adresse des acteurs (), usurpent*

(*) Il est certain que les auteurs dramatiques influent beaucoup plus qu'on ne croit sur la perfection ou la corruption d'une langue. Racine a peut-être plus contribué à former la nôtre que tous les écrivains du siècle de Louis XIV réunis. C'est au théâtre qu'on parle directement à la nation. C'est là sur-tout que ses jugemens font loi, portent coup, & perdent les lettres, ou servent à leurs progrès. Ainsi le morceau qu'on va lire, loin d'être une digression, n'est que la suite immédiate de mes idées.

l'admiration du moment. Quand les juges ne sont pas difficiles, les écrivains cessent de l'être. Le travail du gout est lent, on s'en affranchit; un cerveau vaporeux & sombre enfante sans peine quelques funebres absurdités; on s'en contente; & la petite vanité d'avoir créé des monstres, éteint jusqu'au talent de les polir.

Le théâtre doit être une espèce de sauve-garde pour la pureté du langage. Dès qu'il s'y dégrade, la contagion gagne bientôt les autres parties de la littérature. Chacun aspire à la gloire aisée; on voit que la nation se passionne pour des ouvrages informes, où quelques beautés sont confusément éparées. La paresse saisit cette amorce; la tête fermente, met au jour ses délires; & l'amour-propre, étourdi par les applaudissemens, n'est plus jaloux des suffrages. De là ce déluge d'écrits qui répugnent à la raison. L'art dégénère, dès qu'on lui ôte ses entraves; & la palme n'est plus glorieuse, dès qu'il ne faut plus d'efforts pour l'atteindre.

La versification de Phedre couta deux ans à Racine. En six semaines on peut arranger tant bien que mal de pompeuses extravagances, faire une tragédie à la manière noire, suppléer à l'éloquence par la pantomime, jeter quelques faux-brillans sur

AVANT-PROPOS.

une versification lugubre , être bien atroce , bien lamentable , bien sépulcral , en un mot , réussir ; mais , quand il s'agit d'être pur , élégant , noble sans emphase , énergique sans dureté , harmonieux sans enflure ; quand il faut déployer les richesses d'un dialogue plein , facile & serré , cacher adroitement les fils d'une exposition qui prépare tout sans rien montrer , graduer des passions , développer des caractères , varier par le jeu des situations & des contrastes un intérêt qui ne fatigue pas , quoique toujours le même ; lorsqu'on veut n'employer que les ressorts qui pressent la marche , supprimer ceux qui la retardent , ne point entasser dans un acte la matière de cinq , faire passer la tragédie dans le cœur , au lieu de la peindre aux yeux , & n'oppresser l'âme par la terreur , que pour la soulager par les larmes ; lorsqu'enfin on prétend satisfaire à la fois la sensibilité , le goût & le bon sens : c'est alors que les succès content des années , & que les années ne peuvent rien sur les succès.





LES MALHEURS

D E

L'INCONSTANCE.

LETTRE PREMIERE.

De ladi Sidley , au comte de Mirbelle.

De *** à une lieue de Paris.

Vous me demandiez hier d'où venoit ma tristesse , & si j'avois à me plaindre de vous. Est-ce vous qui m'avez fait cette question ? est-ce à moi que vous deviez la faire ? Vous le savez , je suis naturellement sérieuse. L'habitude du malheur , contractée dès ma plus tendre enfance , a donné à mes traits cette expression involontaire , qui ne signifie rien , & qu'il ne vous est pas permis de mal interpréter. Moi ! de la tristesse quand je suis avec toi , quand je jouis de ta présence , & que je lis mon sort dans tes yeux ! Ai-je un autre bien que celui - là , d'autres plaisirs , d'autres liens qui m'attachent à la vie ? Je l'ai souffert ;

A iv

c'est te dire à quel excès tu m'es cher. Ta passion est plus foible, si tu doutes de la mienne. Ai-je à me plaindre de toi, me dis-tu ? Peux-tu le craindre ? dois-tu le penser ? as-tu donc mérité que je m'en plaigne ? Ecoute.

Le ciel semble m'avoir fait naître pour les chagrins les plus sensibles ; & s'il me donna le courage, ce fut pour l'exercer par l'infortune. J'ai perdu, après six mois de l'union la plus douce, un époux tendrement aimé. J'ai vu mon vertueux pere en bute aux persécutions de sa patrie ; je l'ai vu mourir entre mes bras défaillans, tandis que ses bourreaux frémissaient autour de sa prison. Mes premières larmes ont coulé dans un cachot, sur un vieillard qui méritoit un trône.

Ma mere me restoit, une mere adorée, & qui mêloit ses pleurs aux miens ; je l'ai perdue. Tu en as été le témoin ; c'est elle qui nous a unis à son dernier soupir : je n'ai plus que toi au monde. C'est sur une tombe que le flambeau de l'hymen s'est allumé pour nous ; hymen sacré, quoiqu'il n'ait point la sanction des loix, & que l'appareil des autels ne l'ait pas confirmé ! Vas, je suis loin de rougir de ma foiblesse, & des droits que je t'ai donnés sur mon cœur. Je ne fais point me soumettre à ces petites bienséances qui n'enchaînent que les ames ordinaires ; & dans tes bras

même, où je m'enivre d'amour, j'oserois prendre l'Être suprême à témoin de mon innocence, & lui offrir ton bonheur, comme le garant de ma vertu. Ne crains donc pas que je t'importune par des impatiences & des craintes qui nous humilieroient tous deux. Je suis à toi, je t'appartiens jusqu'à mon dernier souffle; je chéris mon sentiment, je m'y attache, & je desiré que tu ne sois lié que par le tien. Tu dépends de ta famille; tu as des devoirs à remplir; remplis-les tous. Je veux que mon souvenir se mêle à tout, & ne soit obstacle à rien. Connois l'ame d'une Angloise. La sécurité est dans mon cœur; elle est le fruit de l'estime. Si je pouvois te soupçonner un instant, cet instant seul empoisonneroit tout le cours de ma vie. Le calme dont je jouis n'est que le recueillement d'une sensibilité profonde; si l'orage y succédoit, il seroit affreux.

O mon ami! quel barbare peut travailler lui-même à détruire le charme de ses bienfaits? Tu as créé pour moi un nouvel univers. Tu m'as placée où tu as voulu; j'y demeure, & n'y regrette rien. Ce jardin, ces fleurs que je cultive, ces bosquets dont l'ombre nous cache à tous les yeux, voilà mes trésors; je foule les autres aux pieds; je dédaigne tout ce qui n'est pas toi. Ma solitude m'enchanté; quand tu parois, j'y trouve

tous les plaisirs ; dans ton absence, ton image les remplace. Je me pénétre de ton idée ; elle amène sur mes lèvres le sourire du bonheur ; elle consacre tous les instans du jour , se mêle aux songes de la nuit , & fait le charme de mon réveil. Je me félicite de t'avoir connu , de t'aimer , de n'exister que pour toi , d'habiter aux portes de Paris , & de vivre insensible à son tumulte. Voudrais-tu changer en deuil éternel la félicité que je te dois ? Voudrais-tu noyer de larmes, des yeux que tu remplis d'amour ?

Non, je n'ai point, je n'aurai jamais de reproches à te faire : j'ai l'orgueil de ne point craindre de rivale. Eh ! quelle femme me ressemble ? Adieu : je t'attends, à ton retour de ***. Je relis Claris pour la troisième fois. La malheureuse !

Mais pourquoi donc ton absence a-t-elle été plus longue cette fois-ci ? Je ne puis te quitter. Adieu.



LETTRE II.

*Du duc de *** , à la marquise de Syrcé.*

DEPUIS quinze jours, madame la marquise , j'ai fait de profondes réflexions. Votre conduite

avec moi, les rigueurs soutenues, dont vous avez payé la passion la plus décidée & une confiance à toute épreuve, auroient pu laisser dans mon cœur quelque secret dépit, & faire succéder le ressentiment à la surprise. Rien de tout cela. Vous avez, dans le caractère, je ne fais quoi qui défarme le mien. Ma résolution est prise ; elle est violente, mais stable. Je m'immole à votre caprice, à votre raison, si vous l'aimez mieux ; & , puisque l'amour vous est antipathique, je consens à me réduire pour vous aux langueurs de l'amitié.

C'est la première fois que j'accepte un partage si modeste avec une femme de votre âge & de votre tournure. Le sacrifice est pénible, je le fais ; n'importe, je m'y soumets ; & ce nouvel hommage doit vous paroître d'autant plus délicat, que je suis l'homme du monde qui sens le plus vivement l'amertume des privations. Me voilà donc votre ami. Le singulier titre ! Vous me trouverez un peu gauche les premiers jours. Un rôle qu'on n'a jamais joué, effarouche d'abord : mais on s'y accoutume avec le tems ; & nous n'aurons pas exercé dix ou douze ans, que c'en sera fait pour la vie. Convenez donc que vous en êtes quitte à bon marché. Je ne suis pas si dangereux que bien des femmes voudroient le faire

accroire. Elles n'ont qu'à vous interroger ; vous les défabuserez , n'est - ce pas ? & vous aurez grand soin de m'enlever une réputation que je mérite si peu ?

Eh bien , avez-vous encore mauvaise opinion de moi ? me refuserez - vous inhumainement la confiance que je réclame ? Je la paie assez cher pour en être jaloux. J'ai dans la tête, qu'un homme un peu intelligent , pour ressembler à quelque chose auprès d'une femme , doit avoir les bonnes grâces , son cœur ou son secret ; & je ne crains point qu'on me taxe de présomption , quand je ne demande que le simple aveu du vôtre.

Vous sentez à merveille que la malignité pourroit prêter des motifs à votre résistance. Les femmes (tout ceci n'est que philosophique & général) ne sont guere capables de cet héroïsme désintéressé , de ce courage triste qui repousse les soins , & se courrouce contre les intentions. Ces efforts gigantesques sont trop loin d'elles. Elles ne sont rien moins que dupes. Quand la raison nous trompe , l'instinct les dirige , & j'imagine qu'il leur faut des vertus d'un usage facile. Ainsi , toutes les fois qu'elles se défendent contre un homme qui fait attaquer , ne seroit-ce pas qu'elles sont occupées d'une foiblesse qui leur

donne la force de vaincre , & leur prête les armes dont on fait honneur à leurs principes ? N'est-ce pas toujours , par l'attrait d'une jouissance , qu'elles se privent d'un triomphe ? Au reste , ce sont mes doutes que je propose. Je crois excessivement à la vertu : mais il est des incrédules (on voit des monstres) , & ceux-là , par exemple , ne verroient dans mon désastre que le sûr garant de la félicité d'un autre.

Cependant , madame , si vous aviez fait un choix (car tout est possible) , qui pourroit contraindre l'union vraiment céleste de nos ames , & l'innocence de leurs épanchemens ? Qu'on dissimule avec un amant , cela se peut , cela se doit même ; les femmes ont , sur cet article , une politique aussi ancienne que respectable : mais l'ami , j'aime à le croire , regne sur un cœur ouvert de toutes parts. Il est admis dans le secret des arriere - pensées ; il se fait jour à travers la complication des motifs , la dignité des dehors , & les réserves de la coquetterie. Tel est l'emploi auquel je me borne. Il est juste de m'en laisser jouir ; & plus vous êtes avare de faveurs , plus vous devez être prodigue de confidences. Comptez sur ma discrétion. Toute celle que j'aurois eue comme amant préféré , je vous l'offre à un autre titre , malgré la sécheresse du rôle & la

différence des honoraires. Qu'il seroit digne d'envie, le mortel que vous distingueriez ! Plus je parcours votre cercle, moins je vois sur qui je pourrois arrêter mes soupçons. Ce n'est sûrement point le grand colonel. Auriez-vous été touchée par hasard de sa taille chevaleresque, de sa prodigalité bête, de son *dégingandage* odieux, de son importance burlesque, & de sa profonde érudition sur l'époque des étiquettes ? Pour le petit prince de ***, il a de la jeunesse, de la fraîcheur, & cette ineptie naïve qui, dans les hommes, dégénère quelquefois en sentiment. Il est doué d'ailleurs d'un bégaiement tout-à-fait gracieux ; & quelquefois il n'en faut pas davantage pour déterminer. Un homme qui balbutie, a toujours l'air du désordre de l'amour ; & le petit prince, quoiqu'il soit une heure à expédier une phrase, peut avoir une éloquence de situation qui ne laisseroit pas que d'être un dédommagement.

Je ne vous parle point du comte de Mirbelle. J'ai même refusé dans le tems, de le présenter chez vous. Je ne me charge point de pareilles commissions. Je fais tout ce qu'on s'attire de plaintes & de reproches, quand on se mêle de ces jeunes gens-là ; & si vous en êtes mécontente, je n'aurai pas du moins le remords de

DE L'INCONSTANCE. 15

vous en avoir embarrassée. Ce n'est point qu'il n'ait des avantages, infiniment de graces, & même des qualités : mais, malgré tout cela, je doute qu'il réussisse à vous plaire. Il est trop couru, trop fêté; l'homme de toutes les femmes n'est pas l'être qu'il faut à votre cœur. Je vous connois mieux que vous ne pensez, & j'applaudis sincèrement à de si louables dispositions. Adieu, madame la marquise. Je compte aller vous faire ma cour, & commencer avec vous les graves fonctions d'un ami.

Si vous m'honorez d'un mot de réponse, cela me disposera au style de l'amitié, & m'ôtera l'embarras que doit avoir un malheureux qui n'est pas initié dans les mystères de cet auguste serment. Je suis avec respect, &c.

LETTRE III.

*De la marquise de Syrcé, au duc de ***.*

JE vous avoue, monsieur le duc, que votre lettre m'a beaucoup amusée. Mais pourquoi donc n'est-elle pas de votre écriture ? Sans votre courrier, j'étois tout-à-fait dépaylée ; je n'aurois pu vous reconnoître qu'à la légèreté de votre persiflage, sur-tout à votre prudence. Oh ! oui,

vous auriez craint, en m'écrivant vous-même, de laisser dans mes mains un titre qui déposât contre vous en faveur de ma conduite : mais, Dieu merci, vous ne connoissez pas plus mon cœur que mon caractère. Mon honnêteté me suffit ; je n'ai pas besoin d'armes étrangères pour la défendre. Faites, dites tout ce qu'il vous plaira ; je vous le pardonne d'avance, & n'ayez pas peur que je me justifie.

Revenons au genre de votre style. Encore une fois, c'est sur ce ton là que je vous aime. Vous ne valez rien quand vous parlez d'amour ; vous y êtes gauche à force d'adresse ; & je vous ai trouvé beaucoup trop savant pour moi. La vraie science d'un homme qui aime, c'est d'être pénétré de ce qu'il dit, de ne rien chercher, de ne rien feindre, de s'abandonner, & de peindre sans art le sentiment qui l'occupe. Le faste des mots ne supplée pas à la sécheresse du cœur ; & tant que l'émotion ne nous gagne pas, nous sommes toujours armées contre le projet. Un soupir, une larme, un silence expressif doit être plus puissant sur nous que ce vain étalage de galanterie avec lequel on n'a séduit que des femmes qui ne valoient pas la peine de l'être. Toutes vos phrases amoureuses n'étoient que les réminiscences d'un esprit très-cultivé ; & je suis ravie de

de vous avoir rendu à votre naturel. Vous êtes sublime dans l'ironie. Il faut bien que cela soit, puisqu'étant l'objet de la vôtre, je n'en conviens pas moins de votre supériorité dans ce genre intéressant.

Je ne vous reproche qu'une chose; c'est de n'avoir pas enveloppé, sous des expressions plus adroites encore, le dépit qui vous tourmente. Sérieusement, vous voilà donc furieux, parce que l'aveu l'esprit de ne pas croire à un amour que vous ne sentiez pas? Je vous enlève le plaisir de me tromper; cela crie vengeance, & je ne conçois pas comment, après un pareil tour, vous avez la bonhomie de m'offrir votre amitié. Vous, mon ami! vous, l'ami d'une femme qui a vingt ans, & dont on cite la figure! Réfléchissez donc, monsieur le duc, aux suites de cette humble résignation. D'ailleurs, je suis assez malheureuse pour n'avoir aucun secret à confier. Prenez-y garde: après avoir été un amant sans conséquence, vous courez le risque d'être un ami sans exercice; ce seroient trop de disgrâces à la fois. Vous finiriez par me haïr à la mort; le moyen de s'en consoler?

Je m'attends bien à votre incrédulité. On ne vous fera jamais convenir qu'une femme à mon âge, emportée dans le tourbillon où je vis, n'ait

pas besoin de reposer son cœur dans le sein de la confiance intime & de l'indulgente amitié. Vous n'avez rencontré jusqu'ici que des femmes à secrets. Ces dames en ont beaucoup à dire, & plus encore à cacher : mais permettez-moi de vous représenter qu'il ne faudroit pas juger tout mon sexe d'après quelques idées générales. Vous êtes étranges, vous autres hommes à brillantes aventures (c'est ainsi que vous les appelez) : parce qu'une demi-douzaine de folles, sans retenue, sans décence, tendres par instinct, libertines par habitude ; parce que ces femmes-là, dis-je, vous prennent & vous quittent, & vous reprochent pour vous quitter encore ; parce que la publicité de vos perfidies & de leurs défordres les enchaîne à l'opprobre qu'elles osent braver, vous ne manquez pas de nous comprendre toutes dans ces flétrissantes exceptions. Apprenez de moi, monsieur le duc, & retenez si vous pouvez, qu'il est encore des femmes estimables, dont les charmes méritent vos hommages ; & les mœurs, vos respects. Les unes combattent leur penchant, & en triomphent ; les autres, moins courageuses & plus sensibles, savent honorer jusqu'à leur foiblesse, parviennent à faire de l'amour un sentiment sacré, & ne perdent jamais cette pudeur secrète de

l'âme, cette honte délicate qui, même dans leurs écarts, semble toujours les rendre à la vertu.

Ah mon dieu ! pardon. Ne voilà-t-il pas que je raisonne ! Vous ne vous y attendiez sûrement point, & je vous proteste que je n'en avois pas le projet. Adieu, monsieur le duc. Vous êtes vraiment plus susceptible d'amitié qu'on ne pense ; mais je ne veux qu'une preuve de la vôtre : ménagez les personnes qui composent ma société. Entre nous, l'esprit satyrique ne fait jamais d'honneur. Quoiqu'étourdie en apparence, je n'en suis pas moins très-bonne amie ; & je vous pardonnerai vos jolis sarcasmes, pourvu qu'ils ne tombent que sur moi. J'ai la vanité de me croire en fonds pour y répondre. Je n'en pourrois dire autant de votre amour.

P. S. Bien des femmes à ma place ne vous auroient pas écrit, je le fais : mais que voulez-vous ? c'est une fantaisie, & je ne la crois pas dangereuse.

BILLET

*Du duc de ***, au sieur le Blanc.*

En bien, mons le Blanc, que devient l'expédition dont je vous ai chargé ? Vos grisons sont-

B ij

ils en campagne ? Viendrons-nous à bout de la charmante Angloise ? Tâchez de vous ménager des intelligences au dehors , au dedans. Apotez vos argus , payez des espions , débauchez les valets. Employez auprès des femmes de-chambre , cette séduction que vous possédez si bien. Semez l'or à pleines mains , il ne vous manquera pas. Voilà les circonstances où il faut être prodigue ; & vous savez que je suis reconnoissant des bontés qu'on a pour moi. Sur-tout ne me compromettez pas. Si l'intrigue échoue , je ne veux point avoir la honte du revers. Ne nommez ni Mirbelle , ni moi. Vous vieillissez , monsieur le coquin. Vous n'avez plus cette légèreté , cette effronterie active , qui ont signalé vos beaux ans. Vous vous reposez sur vos lauriers ; & l'on m'a dit hier un mal horrible de vous. On prétend que vous avez des remords. De quoi diable vous avisez-vous ? Terminez mon affaire ; vous serez honnête après tant qu'il vous plaira. J'ai besoin de votre intrépidité ; & je la paie assez cher , pour que vous remettiez à un autre tems vos retours à la vertu. J'attends de vos nouvelles. Servez-moi un peu mieux qu'auprès de la petite chanteuse. Sans vos odieuses lenteurs , je l'aurois eue quinze jours plus tôt.

Du zele, monsieur, du zele. Cette aventure-ci peut vous faire un honneur infini. Adieu, mons le Blanc. Nous verrons si vous êtes encore sensible à la gloire, & capable d'émulation.

LETTRE IV.

*Du duc de ***, au comte de Mirbelle.*

MON petit cousin, je vous ai cherché hier inutilement dans plus de vingt maisons. Je suis retombé au spectacle; vous n'étiez nulle part. Je n'ai pas apperçu non plus la marquise, & cela me fait croire que vous pourriez bien être tous deux dans la crise des préliminaires. Tâchez de les abréger, s'il vous plaît, & de ne pas vous en tenir une éternité à la monotonie d'une même attitude : elle a beau être heureuse, il faut de la diversité. C'est la devise des femmes ; ce doit être la nôtre. Voilà, monsieur, ce que je vous ai dit cent fois, & ce qu'il ne faudroit jamais perdre de vue. On doit brusquer les conquêtes tardives, & ne temporiser qu'avec celles qui sont trop brusques. Un peu d'emportement sied à votre âge. De la délicatesse dans le propos, de la promptitude dans l'action, tel est l'art d'intéresser quand on a vingt ans. J'ai réfléchi à

votre Angloise. Je te vois , cette passion-là n'est plus qu'un lien d'habitude. Il doit vous peser , & je vous conseillerois de prendre un parti sérieux. Une intrigue de cette nature peut nuire à votre avancement , contrarier vos fantaisies , vous croiser dans vingt aventures toutes plus saillantes les unes que les autres , & vous donner auprès des femmes un vernis de fidélité qui vous feroit prendre en aversion. Si vous ne voulez pas la quitter durement (& c'est ce qui s'appelle une bonne foiblesse) , commencez du moins à éloigner vos visites. Préparez-la , puisque vous n'osez la surprendre , & défaites - vous de cette beauté britannique , ne fût-ce que par un zèle national , & un mouvement de patriotisme. De quelle espece peuvent donc être vos engagements avec elle ? Je ne connois avec les femmes d'autre lien que le plaisir. On cesse d'être engagés , dès qu'on cesse de se plaire. Tâchez de vous pénétrer de ces principes.

Je pars demain pour Saint-Hubert. Si vous me faites réponse , donnez ordre à vos gens qu'on me l'apporte de bonne heure : tranquillisez-moi sur les inquiétudes que vous me causez. J'ai rompu avec mon lutin lyrique. Je l'ai cédé au prince de * * * , qui a gagné ces jours-ci deux mille louis au *vingt-un*. Je me débarrasse , &

leur rends service à tous deux. Laissez là votre Angloise, & fiez-vous à mon amitié.

LETTRE V.

*Du fleur le Blanc, au duc de ***.*

MONSEIGNEUR,

Je n'ose me présenter devant vous. J'ai déjà épuisé toutes les ressources de l'art, sans que vos affaires soient en meilleure posture. Le logis de l'Angloise est une espèce de fort inaccessible à toutes nos ruses de guerre. Les domestiques n'entendent pas le françois; les femmes-de-chambre sont sages; tout est vertueux dans cette maison-là, il n'y a pas de l'eau à boire. Pour comble de malheur, elle est gardée par un gros dogue anglois, qui a pris mes émissaires en déplaissance. Il a pensé ces jours-ci en dévisager un qui s'étoit déguisé en porte-balle. On croiroit que ce vilain animal a deviné vos intentions. J'ai pourtant déjà bien écorné les fonds que monseigneur m'a confiés. Tout cela se dissipe en menus frais, & je vois avec douleur que nous serons contraints de renoncer à cette grande entreprise. Je me flatte, monseigneur, que vous ne m'accuserez pas de négligence. Quant aux

B iv

remords dont on vous a parlé, soyez tranquille ; je suis trop philosophe pour m'y abandonner. Avec l'aide du ciel, j'espère finir comme j'ai commencé. Mon siècle m'a trop bien traité, pour que je sois ingrat envers lui ; & si Dieu me prête vie, je blanchirai dans une profession qui enrichit celui qui l'exerce, & assure les plaisirs de tant d'honnêtes citoyens.

Je suis dans ces sentimens, & avec le plus profond respect, monseigneur, &c.

LETTRE VI.

*Du duc de ***, au vicomte de ***.*

EN bien, mon cher vicomte, comment vous trouvez-vous du beau ciel de l'Italie ? Au milieu des chefs-d'œuvres dont ce sol précieux est semé, parmi ces monumens antiques qu'un homme aimable voit souvent mieux qu'un lourd voyageur de profession, regrettez-vous notre Paris, nos spectacles, nos soupés qui ne sont gais qu'à force de bouffons, notre corruption si perfectionnée, notre galanterie si commode, nos scandaleuses historiettes, l'étourderie de nos honnêtes femmes, & la pruderie de nos catins ? Quoique fort jeune encore, je le suis moins

que vous. J'ai de l'expérience, je vous aime; & avant les grandes confidences que j'ai à vous faire, je vais me hasarder à vous donner quelques conseils.

Je suis entré dans le monde presqu'enfant; mais j'y apportois une organisation ardente, des sens actifs, une envie démesurée de plaire, & tous les moyens d'y parvenir. Grace à ces heureuses dispositions, j'ai tout vu, tout dévoré, tout approfondi (le mot n'est pas trop fort); & par la multiplicité même de mes sensations, j'ai acquis une foule de connoissances qui sont à moi, qui tiennent à moi, & ne ressemblent point à ces pesantes excursions que des pédans font sur l'esprit des autres. La finesse du tact s'émeousse par l'étude oisive du cabinet. Ces prétendus savans sont toujours un peu plus bêtes le lendemain qu'ils ne l'étoient la veille. A mesure que la mémoire se charge, la pensée se ralentit, le feu du talent s'éteint. On se noircit la tête de dates, de faits, de graves balivernes; on attrape par hasard quelques vérités que mille erreurs étouffent; en se jetant sur le passé, on laisse échapper le présent; on analyse le gouvernement de Licurgue, les loix de Solon, le code antique de Confutzée, & l'on est inepte dans la politique de son tems; en un mot, on converse

familièrement dans le salon des Léontium, des Flora, des Aspasie, & l'on entre gauchement dans le boudoir d'une jolie femme du dix-huitième siècle. Vivent les contemporains ! C'est avec eux, c'est relativement à eux, qu'il faut s'instruire. Tout le reste n'est que chimère, incertitude & sottise. J'ai pesé sur ce préambule, afin de ne vous point trop surprendre par la morale qui va suivre. Frivole créature que vous êtes, je ne vous invite pas à vous abîmer dans la méditation ; elle n'est faite ni pour votre état, ni pour votre âge ; mais je vous exhorte à voir beaucoup & à voir bien. Il ne vous en coûtera que quelques regards attentifs, & chacun de ces regards enrichira votre raison, sans enlever rien à la dissipation de votre caractère. Puisque vous voilà en Italie, faites-y légèrement les moissons utiles que peut fournir cette terre brillante, qui fut la patrie des héros, devint le berceau des arts, & est encore le siège de la politique. Ne baissez point la mule du pape, je ne vous le pardonnerois pas : mais informez-vous des détails de sa puissance. Connoissez les mœurs du peuple, sur-tout celles de la bonne compagnie. Chaque pays a la sienne, & c'est là que les gens de notre ordre apprennent tout ce qu'ils doivent savoir. Moquez-vous des monsignors,

& tâchez de séduire leurs femmes. Trompez-en la plus que vous pourrez. Il n'est pas question de les aimer, mais de les connoître. C'est une étude plus essentielle qu'on ne l'imagine. Toute la fleur de l'esprit d'une nation est en quelque sorte répandue sur ce sexe charmant, qui en est toujours la moitié la plus intéressante. Celles qui sont passionnées vous disent leur secret; celles qui ne le sont pas vous accoutument à le deviner. En un mot, quel que soit leur caractère, il y a toujours à profiter beaucoup dans leur commerce; & à tout prendre, les femmes sont les vrais précepteurs du genre humain. Tout consiste à ne leur pas demander plus qu'elles ne peuvent. Quelques fois qui les adorent en exigent de la constance. Un homme instruit, qui fait trop bien ce qu'elles font pour s'y attacher à un certain point, les abandonne à leur pente naturelle, ne s'aperçoit de leurs caprices que pour en rire, & les enchaîne souvent par l'affectation même de ne point attenter à leur liberté. Ce sont des êtres que l'on gouverne en dédaignant l'empire. Ne jamais se concentrer dans une, est l'art d'être toujours bien avec toutes. Insupportables dans la monotonie d'une passion, elles sont divines pendant l'éclair d'une fantaisie. Les délices, le charme, la féerie de

l'amour font dans les tourmens de l'espérance , dans les premiers jours du bonheur , & les projets de la rupture. Voilà, je crois, les trois points fondamentaux sur lesquels s'appuient volontiers ces philosophes aimables , qui entendent trop bien leurs intérêts , ceux des femmes même , pour les fatiguer d'un amour tenace , pour ne laisser à l'avidité des aspirans que les ruines d'une vieille intrigue , & des goûts affadis par l'habitude.

Vous vous tromperiez fort, mon cher vicomte, si dans ce moment-ci vous vous aviez de me croire léger. Cette frivolité apparente n'est en effet que l'expérience déguisée sous des formes qui en ôtent la rudesse & l'ennui. Il faut fuir le monde , ou s'en moquer. J'ai pris le second parti comme le plus amusant , & je me voue de bonne grâce aux conjectures malignes qu'on pourra former sur mon caractère. Par exemple , je me trouve actuellement dans une position délicate , mais dont je veux tirer tous les avantages que l'esprit d'ordre & de conduite peut arracher à la bizarrerie des circonstances. Croiriez-vous bien qu'à l'instant où j'écris , j'échappe à peine au ridicule d'une passion sérieuse ? J'en ai eu les symptômes les plus effrayans. Mon étoile étoit à bout , mon ascendant vaincu. J'étois la

dupe du moindre manège, le martyr de la coquetterie la plus manifeste; je redevenois un homme ordinaire, & je ne dois ma guérison qu'à l'un de ces coups de maître, qui changent les disgrâces du cœur en triomphes pour la vanité.

Comme je ne vous crois pas excessivement occupé, & que la tête calculante de votre oncle éternel n'a pas encore amené la vôtre aux jouissances diplomatiques, vous aurez le tems de me lire. Envoyez-moi votre journal, & faites votre profit du mien. La femme qui m'a mis à deux doigts de ma perte, est la jolie madame de Syrcé. Cette épithète de jolie, que l'on prodigue tant, & qu'on applique si mal, semble avoir été imaginée pour elle. On ne l'est pas davantage, & l'on n'a point l'art de l'être plus constamment. Sa séduction est prompte & durable; j'en ai fait la cruelle expérience. Je l'ai aimée trois mois avec un acharnement qui n'a pas d'exemple. Figurez-vous une bouche qui ne fait que de naître, & des yeux qui ne finissent point, presque bleus, quoiqu'elle soit brune, & armés de longues paupières noires, servant comme de voiles aux rayons qui s'en échappent; un teint d'une blancheur éblouissante & qui lui appartient, des bras arrondis par les grâces, un pied

que la Chine envieroit , une taille au - dessus de tout , légère , élégante , pleine de mollesse , & majestueuse en cas de besoin. A ce physique victorieux , joignez un moral céleste , l'esprit de tout dire , de tout appercevoir ; de tout orner ; cette folie qui n'ôte rien à la décence ; une coquetterie qui désespère & qui plaît , des bouffées d'humeur , de ravissantes petites bouderies , des lueurs de sentiment , quelques nuances de mélancolie , d'autant plus piquantes qu'on n'en devine pas la cause ; une ame généreuse , bienfaisante & noble ; une imagination ardente , vagabonde & magique , qui lui crée des plaisirs où les autres en cherchent , & la promène toujours dans un monde enchanté.

Elle n'avoit que treize ans quand elle a épousé Syrcé. Au bout de deux années d'une constance assez équivoque , pendant lesquelles il s'est fait deux héritiers , il s'est livré à son goût pour ces beautés faciles qu'on paie , qu'on idolâtre & qu'on méprise ; citoyennes précieuses & utiles , qui vont de mains en mains , amusent la tête ; n'entreprennent point sur le cœur , & reçoivent dans leurs bras complaisans les jeunes gens oisifs , les époux transfuges , & les étrangers crédules , qu'elles font en conscience obligées de ruiner pour se faire un nom , & encourager leurs successeurs.

Syrécé est libertin ; cela est tout simple. Malheur aux imbécilles qui se passionnent pour le lien conjugal , s'assoupissent dans les langueurs de cette crapule domestique , & deviennent les tyrans des beautés malheureuses dont ils ne font tout au plus que les dépositaires ! Les mariages aujourd'hui ne doivent être & ne sont que des especes d'échanges , des reviremens de parties qui facilitent la circulation , & tournent au profit de la communauté.

Syrécé s'est convaincu de ce principe , & sa conduite en est la conséquence. Mais s'il a le bon esprit de n'être point fidèle à sa femme , ce qui seroit atroce dans un siècle de lumières , il a de plus le mérite des meilleurs procédés avec elle. Il n'est ni jaloux , ni tyrannique ; il vit avec la marquise comme un ami qui cherche à plaire. Il a même quelques-unes de ces prévenances que nos mœurs n'exigent point , mais qu'elles tolèrent ; & après ses chevaux , ses chiens & ses maîtresses , madame de Syrcé est assurément ce qu'il affectionne le plus. D'ailleurs , son grade militaire l'oblige à des voyages fréquens , qui le rendent un des plus adorables maris que le ciel ait fait naître pour la commodité des amans. Aussi emporte-t-il , toutes les fois qu'il part , non pas des regrets (cela seroit trop touchant) , mais

une foule de bénédictions. C'est alors que se raniment les prétentions, les projets, les espérances de tous ceux qui disputent le cœur de la marquise. Cette cour déplaît un peu à la bonne femme de mere, chez qui elle loge depuis qu'elle est mariée, qui est, dit-on, la plus vénérable personne du monde, & qu'aussi je respecte au-delà de toute expression, pour rendre à ma manière hommage à la vertu : mais elles ont leurs appartemens séparés, & l'on apperçoit rarement cette longue figure édifiante, qui me donne des vapeurs pour quinze jours, quand j'ai le malheur de la rencontrer.

Vous voyez d'ici que madame de Syrcé est aussi indépendante qu'une jolie femme puisse l'être, & je vous assure qu'elle en profite. Elle court de fêtes en fêtes, de plaisirs en plaisirs. On la voit aux spectacles, aux bals, dans les cercles, aux soupés. Elle se multiplie, est partout à la fois, & par-tout adorée par les hommes, enviée par les femmes, attirant les uns, se moquant des autres, & jouissant de la jalousie de son sexe, bien plus que de l'amour du nôtre.

D'après ces qualités sympathiques à moi, pouvois-je m'attendre qu'elle fût l'écueil où devoit échouer l'orgueil de mes premiers succès ? Voilà pourtant ce qui m'arrive. J'ai dressé toutes mes batteries ;

batteries ; j'ai fait pour cette attaque les dispositions les plus savantes ; rien ne m'a réussi. On m'accordoit quelques attentions particulières ; & le moyen qu'on fit autrement ! Mais avec les femmes , je n'aime point à m'en tenir aux surfaces , & je me dépêche de les approfondir , afin d'en être plus vite débarrassé. Madame de Syrcé ne m'a pas laissé le tems d'en venir là. Les fats subalternes se vantent des conquêtes qu'ils n'ont jamais eues. Les hommes supérieurs trouvent une sorte de dédommagement dans l'aveu même de leurs revers ; ils se rejettent sur leurs anciens trophées ; la gloire du passé leur garantit l'avenir & les console du présent. Je ne suis donc pas très-mécontent de moi ; & je pardonnerois volontiers à la marquise , sans la nécessité de faire un exemple. Il seroit dangereux , vicomte , d'accoutumer les femmes à de pareilles défenses , & à ne pas distinguer des agresseurs d'un certain genre. Autre raison de sévir. Quelques personnes prétendent que sous des dehors évaporés elle cache des principes solides , une sagesse de réserve , & une vertu fournoise qui la possède à l'heure qu'on y pense le moins. Il est essentiel pour elle-même de ne pas l'exposer plus longtemps aux soupçons d'un pareil travers. Qu'elle ait résisté par caprice , très-bien ; mais que la

vertu en soit , je ne le souffrirai point ; & c'est par un excès d'estime pour elle que je travaille à la convaincre d'une foiblesse. Je n'ai pu la déterminer en ma faveur , je veux la séduire par procuration. Ne l'ayant point eue , il est de toute décence que je la fasse avoir. Par-là je me tranquillise , je salue ses mœurs de l'affront d'être suspectées , & rends à mon siècle une femme qui doit en être à la fois le modèle & l'ornement. Le projet est beau , je me charge de l'exécution , le succès n'est pas équivoque. Notre jolie révoltée ne se doute pas de l'embuscade , & elle fera trop heureuse d'y tomber. Je lui ai détaché depuis deux mois le comte de Mirbelle. Il a de la jeunesse , une taille parfaite , une de ces physionomies douces , sensibles , romanesques , qui trompent les femmes , leur persuadent ce qu'on leur dit , même ce qu'on ne leur dit pas , allument leur imagination , les disposent enfin à tout entendre , à tout croire & à tout accorder. A ces avantages il réunit une foule de talens. Il excelle dans tous les exercices qui occupent son âge. Pour son caractère , il est sublime , divin , puisqu'il quadre à mes vues. Facile , un peu foible , confiant sur-tout , & souple à la main qui le gouverne , le comte est justement ce qu'il me faut.

Sa naissance est illustre , nous sommes même un peu parens ; mais depuis quelques années sa famille étoit privée des grâces de la cour : j'ai profité de la faveur où je suis , pour le présenter , & le mener chez les femmes qui donnent le ton. Il prend très - bien ; ces dames lui trouvent de la gaité dans l'esprit , de l'expression dans les yeux ; elles se flattent d'en faire quelque chose. Il vient d'avoir une affaire d'honneur , dont il s'est tiré avec la plus grande distinction. Mirbelle en un mot m'écoute, me croit, est reconnoissant de ce qu'on fait pour lui ; il doit aller très-loin.

Vous conviendrez que c'est punir bien doucement la marquise , que de lui susciter un pareil adorateur , adorateur comme nous l'entendons. Elle a, quoi qu'on en dise, mis plus d'une aventure à fin , mais décemment , à petit bruit. Ce n'est point là mon compte. Il est important que celle-ci l'affiche. Le succès n'est rien ; c'est la publicité que je veux , c'est l'éclat qui me venge. J'ai introduit mon vengeur dans toutes les maisons où elle soupe. La vieille présidente de ***, qui est toujours aussi vicieuse que si elle avoit toujours le droit de l'être , l'a présenté chez elle à ma prière ; & ce qu'il y a de charmant , c'est que la petite de Syrcé est déjà sur

la défensive. Elle affecte de l'humeur ; elle n'a pas l'air de prendre garde à lui, le boude sans motif, ou rit aux éclats avec le premier imbécille qui lui tombe sous la main, croyant masquer ainsi sa tendre préoccupation. Elle ne voit point qu'avec ces manières-là elle va directement à son but. J'avois besoin de ses froideurs apparentes, pour aiguillonner Mirbelle anéanti depuis dix-huit mois dans les langueurs d'un autre sentiment. La marquise, qui ne parle point à son cœur, irrite son amour-propre ; & les illusions de ce dernier me serviront mieux peut-être que les mouvemens naîfs d'un véritable amour.

Eh bien, à travers tant de fils compliqués, commencez-vous à entrevoir la pureté de mes intentions ? La chère marquise raffolera d'un homme à peu près indifférent, & elle sera punie du ridicule de m'avoir combattu, par l'obligation de me regretter. Ce n'est pas tout. En embarquant Mirbelle avec la femme qu'il n'aime pas, je me facilite les moyens de lui enlever celle qu'il aime, & vraiment elle vaut les frais de l'entreprise.

C'est un roman personnifié que cette femme-là. Elle est jeune, svelte, blonde, veuve, & angloise. Je l'ai quelquefois apperçue à la sortie

du spectacle, où elle ne va qu'en loge grillée. D'autres fois j'ai rodé le matin autour de la maison située à une lieue de Paris, & je me suis enivré du plaisir de la voir. Elle ressemble pour la taille, à ces jeunes Grecques que le pinceau de *Vien* nous représente. Sa physionomie est sérieuse, mais noble ; son regard est imposant, mais on entrevoit qu'il peut devenir tendre. Il regne dans tous ses traits une certaine fierté qui imprime le respect, & une mélancolie qui invite à l'amour. Elle a dans sa personne quelques détails qui dépaysent ; mais son ensemble est voluptueux, & il seroit possible d'avoir avec elle un commerce très-attachant. Ce qui me paroît encore très-piquant chez elle, c'est une sorte d'énergie qui contraste merveilleusement, dit-on, avec les graces touchantes & la mollesse de son extérieur. En bonne foi, je ne suis pas trop surpris que l'honnête Mirabelle ait quelque peine à la tromper. J'ai cru que je ne parviendrois jamais à le tirer de là, pour lui faire prendre un certain vol. On a beau lui représenter qu'aimer une Angloise à une lieue de Paris, c'est s'expatrier cruellement ; il me répond par des soupirs, & c'est une réponse d'enfant, qui ne laisse pas que d'embarrasser mon éloquence. Il prétend que tout lui convient dans

cette maitresse , figure , esprit , caractère ; qu'elle se livre à lui avec un abandon dont il seroit horrible d'abuser ; qu'elle n'a plus au monde de consolateur que lui. Que fais-je enfin ! il ne finit plus , quand il s'agit de justifier la constance de son attachement. Tout le fixe , dit-il , jusqu'au mystère répandu sur cette intrigue. Son Anglaise , demeurant hors de Paris , n'est point en bute aux regards de sa famille. Elle lui laisse d'ailleurs la plus grande liberté ; fruit de la confiance qu'elle a dans son amour. Il va , vient , sans qu'elle s'en plaigne , & voilà sur-tout ce qui m'a tenté. J'abhorre les femmes inquietes & plaintives. Ces tourterelles-là sont excédentes. Quelqu'amoureux qu'on soit , on est bien - aise de n'être pas si curieusement recherché sur l'article des perfidies.

Enfin , vicomte , vous voyez d'ici quel est le genre d'intrigue que j'ai à conduire. Vengeance d'une part , séduction de l'autre. Pardonnez la longueur de ma lettre , en faveur de la gravité de son objet. Une légère indisposition m'a forcé depuis deux jours de rester chez moi , & je ne puis mieux occuper cette inaction qu'en causant avec vous. Mandez - moi ce que vous faites , & rendez - moi confiance pour confiance. Vos aventures ne peuvent avoir la même consistance

que les miennes ; elles suivent les inégalités de votre marche. N'importe : un vrai François fait des conquêtes en courant. Moi qui suis à poste fixe, je trompe avec plus de méthode ; & mes mémoires doivent se ressentir nécessairement du séjour où je les écris.

Répondez-moi, aimez-moi. Des détails, de grace, sur vos beautés romaines. On les dit voluptueuses. Les nôtres ne le sont guère ; mais elles sont fausses, coquettes & crédules : tout est compensé. Bonjour.



LETTRE VII.

*Du comte de Mirbelle, au duc de ***.*

Vous vous trompez fort, monsieur le duc. Non seulement je n'en suis pas aux *préliminaires*, comme vous avez l'air de le croire ; mais je vous avoue franchement que je suis découragé, & par les difficultés que je trouve auprès de la marquise, & par les obstacles secrets que mon cœur m'oppose. Je ne suis point encore aguerri contre les dégoûts d'une intrigue malheureuse, ou les repentirs inséparables d'une perfidie. Je ne me suis que trop apperçu de tous les agrémens de madame de Syrcé. C'est une

C iv

enchanteresse. Elle ne dit pas un mot qui ne soit un trait à retenir ; elle n'a pas un mouvement qui ne soit une grace , & ne jette pas un regard qui ne donne à rêver. Les heures, si longues partout ailleurs , volent auprès d'elle. On ne les compte plus , on les regrette. Mais plus elle me paroît intéressante , moins je la trouve faite pour être sacrifiée à la fantaisie du moment.

Dans une effusion de cœur , dont je sens tout le prix , vous m'avez avoué que sa conquête vous étoit échappée. Je vous en fais juge , irois-je attaquer une femme qui s'est défendue contre vous ? Et si elle a déconcerté votre expérience , puis-je m'attendre , moi qui débute , à un succès plus heureux ? Non ; il vaut mieux faire une retraite honorable que de constater ma disgrâce. Encore une fois , plus la marquise est dangereuse , plus elle m'avertit de n'être pas inconfié. Elle n'a pas même avec moi cette coquetterie vague qu'elle se permet avec beaucoup d'autres. Elle me boude souvent , me brusque quelquefois , & me contrarie toujours. C'est moi qu'elle destine apparemment à être victime de son caprice. Je conviens avec vous que pendant quelques jours la tête a pensé m'en tourner. L'amour-propre , le dépit , la honte d'être maltraité , tout cela peut-être m'auroit tenu lieu d'amour ,

& m'auroit exposé à bien des peines, si la voix du sentiment, celle de l'honnêteté, si la probité même ne m'eût tout-à-fait r'engagé dans les liens que j'aime, & ramené vers un objet qui doit me devenir d'autant plus cher que j'ai été sur le point de le trahir. Madame de Syrcé est charmante; son souvenir plaira toujours à mon imagination; il ne fera pas même indifférent à mon cœur. Mais quelle femme que ladi Sidley! Quoiqu'elle n'ait rien perdu de ses attraits, je l'avouerai pourtant, je n'éprouve plus auprès d'elle ce tumulte des sens, cette fièvre dévorante, cette ardeur inconcevable & presque douloureuse par son excès, qui accompagne les premiers transports de l'amour. Ce qu'elle m'inspire est moins vif & plus recueilli. C'est un attendrissement intérieur, une émotion douce; un je ne sais quoi qui me fait un besoin des larmes toutes les fois que je me trouve ingrat, ou moins résolu à lui rester fidele. L'amour peut s'affoiblir dans une ame honnête; mais qu'il s'y éteint difficilement! Il est trop pénible de briser l'idole qu'on s'est faite, de changer en froideurs humiliantes les adorations d'un cœur bien épris, & de dépouiller soi-même de tous les charmes qu'on lui prètoit, l'être qu'on avoit choisi pour le rendre heureux. On lui enleve tout; en le privant d'un seul

des hommages auxquels on l'avoit accoutumé.

Je vous ouvre mon ame , & ne crois pas pouvoir mieux placer ma confiance. La légèreté de votre ton ne prouve point sans doute celle de votre caractère. Les services que vous m'avez rendus , ainsi qu'à ma famille , les marques d'amitié que j'ai reçues de vous , tout m'assure de votre discrétion.

Vous avez trop d'usage du monde & du cœur humain , pour ne pas saisir d'un coup-d'œil les inconvéniens de ma situation. Mon extrême jeunesse , la facilité de mon caractère , une tête vive , un cœur honnête , les illusions de l'amour-propre , l'ascendant des principes , l'amour vrai des procédés , tout cela m'agite , se combat en moi , & finira par me rendre malheureux Non ; j'écouterai la voix du sentiment. C'est lui , lui seul que je veux suivre. Je me fixe à cette idée ; elle m'est douce , elle ne laisse point de remords. Je préfère des peines même cruelles , à ces plaisirs tristes qui empoisonnent le cœur , & n'ont rien de durable que les regrets qu'ils traînent après eux. Vous me demandez quelles raisons si fortes m'attachent à ladi. Eh bien , apprenez donc tous mes secrets. Vous m'arrachez un aveu que je n'ai jamais fait qu'à vous. Je consens à le déposer dans votre sein , persuadé qu'il n'en sortira pas.

Ladi est d'une famille distinguée en Angleterre, & connue sur-tout par un caractère d'inflexibilité & de hauteur républicaine. Milord Sidley en fut la victime. Dans un de ces momens orageux, si fréquens chez les Anglois, il fut opprimé par la cour, sans être protégé par la nation. On le mena à la tour, où il mourut en héros dans les bras de sa fille & de son épouse, qu'il avoit suppliées de ne point s'avilir jusqu'à demander sa grace à ses persécuteurs. Après avoir recueilli les derniers soupirs de son pere, ladi, pour honorer sa mémoire, jura une haine immortelle à la patrie injuste qui l'avoit abandonné. Cette ame faite pour l'amour, fut haïr avec cette énergie courageuse que les grands cœurs impriment à toutes leurs affections. Sa mere partagea ce sentiment, & toutes deux résolurent de quitter l'Angleterre. Elles ramassèrent les débris d'une fortune que de longs défastres avoient endommagée. Quoique médiocre, elle suffisoit pour les mettre à l'abri des secours intéressés des soi-disant bienfaiteurs, especes d'assassins qui dégradent en obligeant, & versent à la fois l'opprobre & l'or. Contentes de ce qui leur restoit, rejetant toutes les ressources étrangères à elles, ladi & sa mere sortirent de Londres, & vinrent s'établir près de Poitiers.

Mon régiment n'en étoit pas loin. Dans les momens que me laissoient mes exercices militaires, j'allois souvent chez le vieux commandeur de S. Briffon, qui rassembloit chez lui la bonne compagnie. C'est là que je rencontrai Sidley pour la première fois ; elle étoit veuve , & n'avoit pas vingt ans. Jusques là je n'avois éprouvé que l'ivresse du desir ; je la vis , & je connus l'amour. De quels touchans caracteres la nature se plaît à marquer les premières impressions d'une ame sensible ! Tous les objets me parurent changés autour de moi. Le jour avoit plus d'éclat , la nuit plus de volupté. Aussi jamais femme ne fut mieux faite pour réaliser les chimères d'une imagination ardente , & justifier tous les délires du cœur. Figurez-vous ce que les graces ont d'attraits , & la beauté d'imposant. Une modestie noble , une décence naturelle , cette fierté intéressante dont peu de femmes ont le secret , un esprit sage & pénétrant , susceptible à la fois & des finesse du goût , & de la sévérité des réflexions , voilà Sidley. Tels sont les charmes qui m'enleverent à moi. Mes regards s'échappoient furtivement vers elle ; & lorsque par hasard je rencontrois les siens , mon front se couvroit d'une rougeur involontaire. Elle s'aperçut bientôt du souverain empire

qu'elle exerçoit sur moi , & sentit elle-même quelques étincelles du feu qu'elle avoit allumé. Elle ne me regardoit plus : mais ses yeux , quoique baissés , me laissoient encore deviner leur expression. Il se répandit sur tous ses traits une mélancolie qui en relevoit la beauté. Ce n'étoit point ce sérieux austère qui effarouche le sentiment , & qui décele la sécheresse de l'ame ; c'étoit cette douce tristesse qui ne va jamais sans quelques dispositions à l'amour , & qu'il nourrit après l'avoir produite.

Au bout de six mois de langueur , de contrainte , d'efforts , de combats & de tourmens , n'osant avouer ma passion à ladi elle-même , je me jetai devant elle aux pieds de sa mere. Je lui parlai avec cette éloquence de l'ame qui vaut les discours les plus étudiés. Je ne dis pas un mot qui ne fût profondément senti. D'abord elle voulut s'armer de courroux ; mes yeux se remplirent de larmes , je lui montrai ladi , & elle n'eut plus la force de me trouver coupable. Me croyant à demi pardonné , je me livrai à l'égarément , aux transports , à cette joie effrénée qu'autorisoient mon âge , mes espérances , la vivacité de mes feux , & la présence de Sidley. Témoins de cette agitation qu'elle partageoit en secret , & que sa modestie augmentoit encore ,

elle ne put retenir quelques pleurs ; j'étois trop attentif à tous ses mouvemens pour les laisser échapper, je m'élançai vers elle. Dans l'excès de mon trouble, je la ferrai dans mes bras ; & comme inspiré par l'amour, par la force du moment, Sildey, m'écrirai-je, adorable Sildey, si votre ame est libre, & qu'elle ne dédaigne pas l'hommage de la mienne, je jure ici par l'honneur, votre mere & le ciel, de contracter avec vous des engagements que rien ne pourra rompre. Je n'ai pas encore atteint l'âge heureux où l'on est maître de soi ; mais un sentiment légitime & vrai ne connoît ni les degrés de l'âge, ni les entraves de la loi, ni les caprices de l'autorité. Ma famille peut suspendre mon bonheur, non me le ravir. Je vous garderai cette foi dont en vain elle voudroit disposer pour une autre. C'est dans votre cœur, dans ce cœur qui palpite sous ma main tremblante, que j'en dépose le serment. Si je le viole, que l'infortune s'attache à mes jours, ou qu'une mort soudaine les termine !

Cet élan d'une ame pénétrée, la flamme qui étinceloit dans mes yeux, la vérité de mon émotion, la candeur de mes discours, & plus que tout cela, les dispositions favorables de Sidley tournerent à mon avantage l'indiscrétion d'un sentiment qui n'avoit pu se commander. Elle

soupira , rougit , serra ma main dans la sienne , & accepta mon serment. Sa mere y consentit ; & j'eus , pour consacrer mon amour , un soupir de la beauté , & l'aveu même de la nature.

Deux mois s'écoulerent. Chacune de mes heures , durant ce rapide intervalle , étoit marquée par un plaisir. Satisfait de celui d'aimer , à peine osois - je en souhaiter un autre ; ou du moins mes desirs étoient si bien voilés par le sentiment , que je les confondois avec lui , & que je n'en remarquois plus la différence. Pour qu'une femme honnête puisse se croire adorée , il faut , je crois , qu'elle se puisse dissimuler qu'on la desire. J'assujettissois mes sens à ces sacrifices d'une ame délicate ; j'apprenois de Sidley à jouir même de mes privations.

Je n'avois eu jusques là qu'un bonheur sans mélange. Mais quel sort humain est à l'abri des peines ? Voici l'époque où les miennes commencerent. Ma famille me rappella ; il fallut apprendre cette nouvelle à ladi ; il fallut m'en séparer. Avant de partir , j'obtins d'elle à force de larmes , de prieres & d'instances réitérées , qu'elle viendrait bientôt s'établir à Paris. Sa mere y consentit enfin , & me chargea de lui chercher un logement , à condition qu'il seroit à quelque distance de la ville. Mon premier soin à mon retour

ici, fut d'exécuter les ordres que j'avois reçus. Je fis arranger cette maison que Sidley occupe aujourd'hui. Sa mere m'avoit forcé de prendre des lettres de change pour subvenir à tous les frais de l'ameublement. J'eus soin d'orner l'asyle qu'elle devoit embellir, de tout ce que je savois lui être agréable. Le jardin sur-tout fut l'objet particulier de mes attentions. Je l'enrichis des fleurs les plus rares. Pouvoient-elles être trop précieuses ? Sa main devoit les cultiver ou les cueillir. Quand je fus à peu près content, je leur écrivis que tout étoit prêt pour les recevoir. Elles arriverent, & Sidley me parut entrer avec une joie bien vraie dans le temple champêtre dont son amant avoit été l'architecte. Jugez de mon enchantement ! sans être en bute aux regards, ni aux propos, je voyois tous les jours ma belle maîtresse. Le nuage répandu sur mon amour sembloit lui donner un nouveau prix. Je jouissois à la fois & de l'attrait du mystere & des charmes de la liberté. Je croyois, hélas ! que ma félicité ne pouvoit plus finir. L'événement le plus cruel me détrompa.

La mere de ladi, depuis la mort de son époux, n'avoit pas eu un jour serein, & l'espece de langueur dont elle étoit consumée nous fit bientôt craindre pour sa vie. Son terme approchoit. Une
fièvre

Fièvre lente s'attacha au corps affoibli de cette infortunée; elle fut en moins d'un mois aux portes du tombeau. C'est alors que je vis l'ame entiere de Sidley. Tout ce que la piété filiale offre de consolant, tout ce que la tendresse a d'héroïque, fut prodigué dans ces instans douloureux. Après avoir épuisé les soins, elle s'affligeoit de n'en pouvoir rendre davantage. Elle veilloit chaque nuit auprès de sa malheureuse mere, qui se ranimoit en vain pour l'inviter à prendre du repos. Quelquefois elle imprimoit sa bouche sur les yeux éteints de cette femme expirante, & ne s'en détachoit qu'avec des torrens de larmes. Quel tableau ! d'un côté, un fantôme à peine animé; de l'autre, les graces & la jeunesse luttant contre la mort même, & tâchant de lui enlever sa proie ! Avec quels transports je partageois le zele infatigable de ma chere Sidley ! de quelles inquiétudes j'étois déchiré ! Parmi ces objets lugubres, enseveli dans le deuil, frappé sans cesse de l'image du trépas, combien je regrettois peu les plaisirs de la dissipation ! Je ne souffrois que quand j'étois absent ; & j'avois besoin, pour me croire heureux, d'être de moitié dans l'infortune de mon amante.

Voici l'instant fatal & redouté ; toute espérance est évanouie. La mere courageuse de ladi

rassembleant ses forces, & retenant son dernier soupir, nous fait approcher tous deux. Nous tombons à genoux auprès de son lit. Ma Sidley, dit-elle à sa fille, dont le visage étoit collé sur sa main, ma chère Sidley, le sort nous sépare; mais si ton amant est vertueux, il peut réparer ma perte. Il n'oubliera point ses sermens, il n'oubliera point la voix mourante d'une mère qui les lui rappelle. Le ciel en fut le témoin; son honnêteté m'en est le garant. Il t'aimera, il t'aimera toujours; tu seras heureuse, tu le seras par lui, & sans moi. O mes enfans, venez, que je vous unisse! Que ce lit de mort soit pour vous l'autel de l'hymen! Mon cher Mirbelle... jurez-moi... Je meurs.

A ces mots, ses yeux se ferment; sa fille jette un cri, elle veut se précipiter sur elle, & retombe dans mes bras. Elle y resta près d'un quart-d'heure sans connoissance; & moi-même j'étois trop troublé pour la secourir. Muet, immobile, les yeux noyés de pleurs, je soutenois ce fardeau précieux près du lit funebre, dont je n'avois point la force de m'arracher. Enfin, reprenant par degrés l'usage de ses sens, ô mon ami! me dit Sidley avec un profond sanglot, vous me restez seul dans l'univers.

Ces mots sacrés font toujours au fond de mon

cœur ; il est impossible qu'ils s'en effacent. Dès que les distractions m'emportent plus loin que je ne veux , je revois Sidley dans ce moment cruel , j'entends les dernières paroles de sa mère ; elles retentissent à mon oreille , effraient mon imagination , & jettent dans mon âme un attendrissement dont rien ne peut triompher.

Voilà , monsieur le duc , sous quels auspices s'est affermie ma liaison avec ladi. Quel homme peut oublier une pareille scène , & sacrifier à des séductions passagères un amour appuyé sur des motifs si respectables ? Celui qui le voudroit feroit un monstre . . . & combien je plaindrois le malheureux qui s'y verroit entraîné ! La force d'un attachement dépend , sans doute , des circonstances qui l'ont vu naître. Autant que je puis m'en fier à ma faible expérience , la sensibilité se nourrit plus encore dans l'agitation des peines , que dans le calme du bonheur. Les plaisirs ne laissent dans l'âme qu'une faible trace , les sensations déchirantes s'y approfondissent. On aime à se rappeler les chagrins dont le cœur s'est applaudi , & l'on songe avec une sorte de charme aux larmes amères qu'ils ont coûté.

Pardon , monsieur le duc , pardon mille fois ! Quoique vos réflexions vous aient armé contre ce que vous appelez les *faiblesses* du sentiment ,

il est impossible que vous ne foyez pas touché du récit que je viens de vous faire. Je ne me repens pas de ma confiance. D'ailleurs j'avois besoin, j'en conviens, de revenir sur tous les événemens qui peuvent me ramener à ladi. Le monde que vous m'avez fait connoître & que je fuyois, le manège des femmes coquettes, l'orgueil de les rendre sensibles, la variété des amusemens, tout cela n'avoit point changé mon cœur, mais commençoit à inquiéter ma tête. L'envie de plaire à mille êtres à la fois me rendoit moins attentif au bonheur d'un seul, & insensiblement me défaccoutumoit d'aimer. Autrefois le jardin de Sidley étoit pour moi l'univers. Sous le berceau où j'é lui parlois de mon amour, où je recevois des gages du sien, je n'eusse point souhaité l'empire du monde. Depuis quelque tems je n'éprouvois plus cet oubli de tout, & cette préoccupation charmante qui tient lieu de tout. Auprès de Sidley, je me surprenois rêvant à ce qui n'étoit pas elle. Dans mon cœur entr'ouvert à mille idées que je craignois de m'expliquer à moi-même, il se glissoit d'autres images que la sienne, & je ne les repoussois pas. J'étois toujours tendre & fidele; mais je n'étois plus heureux. Tel fut l'état de mon cœur, dès que j'eus connu madame de

Syrce. Ce qu'elle m'inspira n'étoit point de l'amour, sans doute; mais c'étoit, après l'amour, l'impression la plus vive que l'on puisse éprouver. J'osai la comparer à Sidley; j'osai entrevoir les avantages qu'elle pouvoit avoir sur elle. Pendant quelques jours elle m'a séduit au point de me familiariser avec le crime . . . ou le malheur d'être inconstant. Que dis-je ! Moi, j'abandonnerois ladi ! J'affligerois le cœur qui ne s'ouvre qu'à moi, qui n'a que moi pour confident & pour appui ! Je trahirois mes sermens, ces sermens que la probité fit à l'innocence ! Non, non, toutes les jouissances de la vanité ne compensent pas le tourment de désespérer ce qu'on aimoit . . . ce qu'on aime encore. Affermissez-moi dans ma résolution, au lieu de m'en distraire. Le roi, dit-on, revient demain à Choisy. Je tâcherai de vous y voir. Je vous ai tout dit, mon cœur s'est épanché. Ma lettre est longue, mais elle contient mon sort; à ce titre, j'espère que vous aurez la patience de la lire.

Adieu, monsieur le duc. Madame de Syrcé... n'est que jolie; mon Angloise est belle & sensible. L'une jusqu'ici n'a parlé qu'à mon amour-propre, l'autre a tous ses droits dans mon ame. Je rougirois de balancer. Ne me *persiflez* pas trop, je vous prie, & pardonnez-moi d'être fidèle.

LETTRE VIII.

De la marquise de Syrcé, à madame de Lacé.

VOTRE mari est cruel avec sa jalousie. Apparemment qu'il vous fait celer même pour les femmes. Vous avez dû me trouver bien des fois écrite à votre porte. Mon amie, je voulois causer. Hélas ! presque toujours ce besoin qu'on nous reproche prend sa source dans notre ame. Que la mienne est fatiguée des riens qu'il faut dire ! Je ne m'en dédommage qu'avec vous , & l'on ne vous trouve point ! Mais je suis sûre , bien sûre que vous partagez mes regrets.

Élevées dans le même couvent , nées à peu près avec les mêmes goûts , liées par toutes les circonstances qui invitent les cœurs honnêtes à se rapprocher, nous nous sommes promis, vous le savez , de n'avoir jamais rien de caché l'une pour l'autre , & d'adoucir ainsi nos peines. Les sermens du premier âge sont ordinairement frivoles ; le nôtre ne l'a pas été. Tout ce qui défunit les femmes n'a point eu de prise sur nous deux , & le lien de l'enfance s'est fortifié par la raison. Je vous ai pardonné d'être jolie ; vous n'avez pas souhaité que je fusse plus laide ; enfan

nous avons fait de part & d'autre nos preuves de générosité.

Mon amie, avec les apparences de la légèreté, nous valons mieux que les pédantes qui nous jugent. L'évaporation de l'esprit est souvent la fauve-garde du cœur, & l'effroi d'un sentiment ne jette que dans des écarts de simple étourderie qui valent mieux que des foiblesses. Malheureuse ! j'élude malgré moi l'objet de ma lettre ; j'éloigne ce que j'ai à vous dire. Je tremble... Ah, que l'on me juge mal ! que je suis peu connue !

J'étois encore enfant quand j'ai épousé M. de Syrcé. Pendant les premières années de notre union, vous en fûtes témoin, je l'adorois en dépit de nos mœurs, des folies de mon âge, & de la vanité des conquêtes. Ma sensibilité étoit alors recueillie sur un seul objet. Je fus mere deux fois dans l'espace de deux ans ; ces nouveaux liens ne firent que resserrer l'autre ; & mon ivresse auroit duré, si M. de Syrcé n'avoit cherché bientôt à la détruire. Ah, sans doute, il m'auroit moins ôté en m'arrachant la vie ! Tant que je le pus, je m'abusai sur ses torts, & m'attribuai le crime de son changement. L'éclat & le scandale de ses désordres dissipèrent mon erreur. Je sus qu'il me sacrifioit à ces viles créatures qui se jouent de la santé, de l'honneur,

& de la fortune de leurs amans. Ce fut le tems alors des reproches timides , des larmes secretes , de tous les tourmens que l'hymen apprête aux épouses abandonnées. Sous les yeux d'une mere respectable , & qui joint aux principes les plus séveres l'ame la plus tendre , je cultivois les fruits d'un amour si mal récompensé ; je veillois moi-même à l'éducation de mes enfans , & j'espérois par cette maniere de vivre , ramener M. de Syrcé. Espoir inutile ! plus on le trompoit ailleurs , plus il eût trouvé ignoble d'être heureux chez lui. La tranquillité d'un bonheur domestique l'auroit rendu trop étranger à son siecle. D'ailleurs je n'avois point à me plaindre de ses procédés. Jamais un nuage sur son front , jamais de défiance dans son cœur. Toujours serein , toujours tranquille , pourvu que je ne m'avissasse point de contrarier sa conduite , il me laissoit absolument maîtresse de la mienne. Je n'abusois point de cette liberté ; mais insensiblement l'ennui me gagna , l'humeur me prit , mon ame ardente & vive s'échauffa par la contrainte , & s'indigna d'aimer sans retour. Fatiguée de souffrir , effrayée de l'abandon , ne trouvant autour d'elle qu'un vuide affreux , elle chercha au-dehors toutes ces illusions qui ne dédommagent point de la perte des vrais plaisirs. Je volai vers un monde que j'avois fui ; ne pouvant

prétendre à la félicité , j'avois besoin d'ivresse ; j'avois besoin (il faut bien tenir à quelque chose) des adorations de ces mêmes hommes que je me promettois de ne jamais aimer. Je lus des romans pour amuser mon cœur ; j'écoutai les hommages pour étourdir ma tête , & j'appellai la coquetterie à mon secours , pour tromper ma sensibilité. Je voulois être fidelle à mes devoirs ; mais je voulois en même tems profiter de tous les droits de mon âge , de ma figure & de mon caractère. Avec de pareilles dispositions , j'eus bientôt une cour brillante & nombreuse. Lorsqu'on ne les effarouche pas trop , les hommes arrivent en foule , & on les garde tant qu'on ne leur accorde rien. Ce fut là tout mon art ; les femmes toujours bien intentionnées m'en soupçonnerent un autre. Il est vrai que j'eus quelques apparences contre moi. Plus je me fiois à ma sagesse , moins je m'observois sur les indifférences : ce sont elles qui nous perdent. Le désordre décent s'attire le respect , & l'on se croit toute accusation permise contre celles qui tiennent plus à la vertu qu'aux bienséances. J'avois vingt adorateurs ; on me donna vingt amans. Personne n'excita plus que moi cette sorte de déchaînement qui flatte les unes , afflige les autres , en aigrit quelques - unes , & que toutes

devroient éviter. Je respirois l'encens ; je marchois sur les fleurs , tout prenoit à mes yeux un air de fête , & cet enchantement naissoit de mon indépendance. Que ne l'ai-je conservée ! Que ne puis-je la reprendre ! Hélas , hélas , combien elle est loin de moi ! Voilà ce qui oppresse mon cœur , ce que je veux vous avouer , ce que je crains de vous dire , ce que peut-être vous saviez déjà. O mon amie , je pleure dans votre sein ; & mes larmes font un aveu. J'aime ! . . oui , j'aime , mais j'aurai la force de le cacher. D'où vient que je frémis ? Je ne fais quel présage intérieur m'annonce que ce sentiment aura pour moi des suites funestes. Il troublera mes jours ; il les abrégera sans doute. N'importe ; je m'y livre d'autant plus qu'il m'alarme davantage.

Je n'ai pas besoin de vous nommer l'objet de mon idolatrie. Il me semble que tout le monde doit le deviner ; que lui seul dans la foule de nos jeunes gens peut attirer les regards , & , s'il est possible , justifier une foiblesse. Une foiblesse ! ah , dieu ! ne le craignez pas. Félicitez-moi plutôt de mon courage ; il est égal à mon amour. Du moment que j'ai vu le comte de Mirbelle (son nom m'échappe , il est toujours sur mes lèvres) , de ce moment j'ai senti ce désordre involontaire , avant-coureur des grandes pas-

sions. Il s'est accru de jour en jour, il est à son comble ; mais j'ai su le renfermer. Plus mon ame est agitée, & plus je lui montre de froideur. Je cours plus que jamais ; je porte avec effort dans le tourbillon d'un monde indifférent la blessure d'un cœur enflammé ; je n'y cherche que le comte de Mirbelle, & j'ai l'air de ne l'y pas appercevoir. A peine reçois-je ses visites. J'aime mieux le rencontrer, & même le fuir, que de l'attendre. En un mot, il me croit injuste pour lui, lorsque lui seul m'occupe. Telle est ma situation, il ne la saura jamais. Vous êtes la seule dans l'univers à qui j'osasse la confier. Jugez de ce que je souffre, & de ce que je vais souffrir ! Aimer & se taire ! Aimer, & ne savoir pas même si l'on obtiendra du retour ! Craindre cent rivales, & n'avoir le droit de se plaindre d'aucune ; aimer pour son tourment, & s'y complaire ; dévorer ses larmes, ses inquiétudes, ses jalousies, & mourir lentement d'un feu dont on ne veut pas guérir ! Telle est pourtant la résolution de cette femme si légère, si frivole, qu'on a jugée si cruellement, & que la nature, sous des dehors superficiels, a rendue susceptible des plus profondes impressions.

Dans l'état de contrainte où je suis, je n'entrevois qu'une lueur de consolation. Le comte

jusqu'ici n'a rendu à aucune femme des soins suivis. Il les voit toutes sans préférence décidée. Je ne puis vous exprimer à quel point cette idée adoucit mes maux. Soulagement passager ! il faudra bien qu'il aime. . . Et ce seroit une autre que moi ! une autre jouiroit du bonheur dont je me prive ! une autre recevrait dans ses bras l'être adoré que le devoir écarte à jamais des miens ! . . . Ma tendre amie, unique confidente de mes peines, je sacrifierai tout, pourvu que je sois innocente à mes yeux, que ma gloire soit entière, & qu'il se mêle de l'héroïsme au seul attachement qui m'ait jamais préoccupée. Je vous instruirai du succès de mes efforts ; je ne parlerai qu'à vous de ma tendresse, de mes combats. Le comte de Mirbelle les ignorera toujours. J'affecterai d'être encore plus dissipée, de peur qu'il ne soupçonne combien je suis sensible ; & si je l'éloigne, je m'applaudirai en le pleurant, d'un triomphe . . . dont il faudra mourir. Vous allez vous récrier sur l'extravagance de mon projet. Que voulez-vous ? les extrêmes en tout, voilà mon élément. Ah ! laissez-moi rêver ; laissez-moi me repaître de chimères. Ma prétendue folie cache peut-être un fonds de raison, qui n'attend que des circonstances pour se développer. Je ne puis vous rendre compte de

tout ce qui se passe en moi. Si je lutte contre mon penchant avec tant de vivacité, c'est parce que l'instant où je lui céderois feroit pour moi l'époque de tous les malheurs... peut-être des plus grands écarts. Il n'est rien que je n'immolasse à l'amant auquel je me ferois donnée. Quel sentiment que l'amour ! sous quels traits il se peint à mon imagination ! C'est là que son pouvoir est absolu, qu'il jouit de lui-même, & s'épure par la délicatesse ; c'est là qu'il est vraiment un dieu. Insensée ! que fais-je ? que dis-je ? Ah ! je ne me repens de rien ; je suis sûre d'augmenter votre estime, par la peinture vraie de ce que j'éprouve. La passion, au degré où je la ressens, ne dégrade point, elle élève. L'énergie des femmes est toute dans l'amour. Ne me conseillez rien Je vous dirai tout ; je n'ai que vous qui puissiez lire dans mon ame. Mon délire, tout violent qu'il est, n'affoiblira jamais l'éternelle amitié que je vous dois ; & si mes pressentimens se réalisent, elle partagera mes derniers soupirs entre vous & le mortel que j'aime.



LETTRE IX.

Du comte, au comte de Mirbelle.

EN vérité, mon pauvre comte, vous êtes d'un

pathétique auquel on ne s'attend pas. Votre lettre est une tragédie toute entière. Quoique je ne sois pas fait aux romans lugubres, le vôtre m'a profondément touché; & si par hasard vous aviez encore quelques histoires dans ce genre dramatique, je vous prierois de m'en faire grâce, & d'épargner mon extrême sensibilité. Vous avez raison; mon extérieur trompe. Quoique je plaisante assez volontiers de tout, je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans le détail que vous m'avez fait de votre intrigue avec l'Angloise. J'en ai encore l'âme toute obscurcie. Je ne savois pas, monsieur, que la vieille mère ladi vous eût donné en mourant la bénédiction nuptiale. Assurément la chose n'est pas gaie; mais elle est édifiante, & cela vaut bien mieux. C'en est donc fait; vous voilà réduit à votre merveille de Londres. Je vous vois avec un pareil amour percer bien avant dans les siècles. Je veux croire qu'on n'a point trompé votre inexpérience, & qu'on ne s'est point arrangé exprès une pompeuse infortune pour amorcer votre compatissante jeunesse. Je suis bon homme; j'ai la foi d'un enfant. Le vieillard, la tour, les persécuteurs, les bourreaux, je laisse tout passer. Je n'examinerai pas non plus si cette passion peut nuire à votre avancement, & vous couvrir d'un

ridicule ineffaçable. Qu'est-ce que le ridicule , quand on s'en dédommage par les plaisirs du cœur ! Que vous font les biens de la fortune , pourvu que vous possédiez à une lieue de Paris une belle étrangère qui n'a ni parens , ni amis , & s'oublie avec vous dans un nouvel éden que vos mains ont planté ? Cette vie est vraiment attendrissante ; c'est l'âge d'or ressuscité. Etois-je assez fou de vouloir détourner votre attention sur la petite marquise ? En conscience , elle n'est point de force pour lutter contre Sidley. Une femme frivole , dont tout le monde parle , qu'on cite par-tout , bien venue à la cour , fêtée à la ville , courue de nos jeunes gens les plus à la mode , brillante enfin de tout l'éclat de la jeunesse , de la réputation des *entours* ! Quelle horreur ! le moyen de se charger d'une pareille maîtresse ! Aussi ne vous presse-je plus de lui rendre vos hommages. Il faut vous enterrer avec votre Angloise , ne voir qu'elle , ne priser qu'elle , filer la pastorale , & mépriser bien fort tout ce qu'on en pourra dire. Votre famille criera un peu ; mais qu'importe ? On se sauve dans son jardin , on s'y barricade avec son ange , & l'on se moque de l'univers. Il vaudroit mieux que les parens se mêlassent de contrarier nos goûts , & d'enlever à l'innocence d'une vie

champêtre, de jeunes cœurs qui semblent nés pour elle ! Je suis sûr, par exemple, que le chevalier de Gêrac vous entretient de toute sa force dans ces louables dispositions. C'est bien le petit pédant le plus austère que j'aie encore rencontré ; & je ne fais quel mauvais vent nous apporte ici ces minces gentillâtres qui, du fond de leurs châteaux gothiques, viennent nous affliger par des vertus plus gothiques encore. C'est une véritable irruption [que la nuée de ces gens-là. Je les compare à ces coups d'air qui nous arrivent du nord pour attrister notre horizon. Vous me trouverez sans doute bien osé de vous dire mon sentiment sur le monsieur de Gêrac ; mais, ne vous contestant rien sur vos amours, j'ai cru qu'il m'étoit permis de critiquer un peu vos liaisons d'amitié : celles-là n'ont point d'excuses. Il a des vertus, me direz-vous ? Des vertus ! dites des préjugés bourgeois, qui tiennent à la rouille de la province, & au défaut d'éducation. Ces vertus-là ne datent de rien, ne prouvent rien, ne menent à rien. Avec cela on recule, au lieu d'avancer. Elles font des pédagogues de garnison, & à la longue de vieux capitaines mutilés, qui, après s'être fait casser bras & jambes sans que la cour s'en doute, s'en vont dans leur chaumière natale guerroyer, s'ils le peuvent, contre

un

un pauvre diable de curé qui les maudit de leur vivant , & les enterre avec délice. En voilà trop sur cet article. Au reste , monsieur le comté , vous êtes bien le maître de votre conduite. Le zèle ne doit point être une tyrannie. Le mien se plie aux circonstances. J'avois cru entrevoir en vous les plus heureuses dispositions pour aller au grand , marquer dans votre siècle , & faire adroitement servir la frivolité au succès des plus hautes prétentions. J'imaginois surtout que vous auriez la forte d'esprit qui subjugué les femmes , les pique , les désole , les ramène tour à tour , les assujettit au plan général qu'on s'est tracé , tourne au profit de l'ambition la mobilité des intrigues , & fixe le sort par la variété des plaisirs. Le commandeur de *** vous a mieux jugé que moi. L'autre jour , dans *l'œil-de-bœuf* , il me soutint que vous ne prendriez jamais un certain essor. Je lui dis que je vous avois presqu'arrangé avec madame de Syrcé : il voulut parier contre le succès. J'acceptai la gageure ; elle est perdue pour moi , & je ne regrette que mon opinion. Madame de Syrcé , dites-vous , m'est échappée ; donc vous ne devez pas l'entreprendre. Excellente logique ! Si vous étiez d'humeur d'entendre , je vous répondrois que le moment est d'autant plus favo-

nable pour vous, qu'il ne l'a pas été pour moi. Les femmes, monsieur le comte, n'ont point des forces de reste; & quand elles viennent d'être fatiguées par une résistance douloureuse, c'est une raison de plus, je crois, pour qu'elles ne tiennent pas à une seconde attaque. D'ailleurs, que prouve un caprice? Ne diroit-on pas qu'avec elles les rigueurs de la veille signifient quelque chose pour le lendemain? Si j'avois eu deux jours de plus à perdre, vous n'auriez pas à me faire une pareille objection. Croyez-vous de bonne foi à la sagesse de la marquise? J'ai fait une faute, je l'avoue. J'ai trop affiché mes intentions; ma célébrité lui a fait peur, & c'est le public qu'elle a craint. Otez le scandale, il n'y aura plus de cruelles, & les femmes seront tout aussi complaisantes qu'on voudra. Elles ne sont jamais sages par sentiment.

Encore une fois, les inconvéniens qui m'ont nui n'existoient plus pour vous; & vous auriez fait taire la médifance, ou plutôt la calomnie, qui vous limite aux intrigues subalternes. Il ne faut plus penser à tout cela. La mere de ladi, du creux de sa tombe, vous crie d'être fidèle; & les mânes de milord s'élèveroient contre vous, si vous cessiez de l'être.

Adieu, mon cher comte. Je serai toujours fort aise de vous voir, malgré vos lamentables

amours , & la vénération que je ferai forcé d'avoir pour vous.

LETTRE X.

Du comte de Mirbelle , au duc.

QUE vous êtes cruel ! que vous entrez mal dans tous les embarras de ma situation ! Le persifflage n'est bon qu'avec ceux qui sont assez tranquilles pour y répondre : il aigrit les cœurs blessés. Permettez-moi de vous le dire , le ton que vous prenez n'est celui , ni de la supériorité , ni de la raison. L'une cherche des moyens , l'autre en fournit : vous ne faites ni l'un ni l'autre , & je n'eus jamais plus besoin de ressources ou de consolations. Je vous en veux , je ne puis le taire. Vous m'avez conduit dans le piège , & vous m'y laissez ; & c'est du bord même de l'abyme que vous raillez le malheureux que vous y avez précipité ! Sans vous , je n'aurois point connu madame de Syrcé. Doucement enchaîné par mes premiers nœuds , je n'en aurois point désiré d'autres. C'est vous qui m'avez peint cette conquête sous des traits dont la plupart ont séduit ma vanité , & dont quelques-uns peut-être sont arrivés jusqu'à mon cœur. Vous n'êtes pas à vous en appercevoir,

E ij

Toute ma lettre décele les combats d'un homme honnête qui lutte contre lui-même , prend ses repentirs pour des résolutions , se dissimule sa faiblesse , pèse exprès sur les motifs qui la rendroient coupable , & s'applaudit du moins d'en méditer le sacrifice. Oui , oui , si je me suis reposé avec complaisance sur les détails qui font paroître ladi Sidley plus intéressante encore , c'étoit pour vous appeler à son secours , ouvrir votre ame à son infortune , lui acquérir un défenseur ; & vous , au lieu de m'interpréter comme je le voulois , vous cherchez à me remplir de défiances injurieuses , vous outragez la candeur même ! Ah ! le monsonge n'approcha jamais de l'ame de Sidley. Tout ce que je vous ai dit , m'a été confirmé par les personnages les plus respectables. Mais c'est elle seule que je veux croire : son cœur est le sanctuaire de la vérité. O caprice inexcusable de l'homme ! on rend justice à l'objet , on sent la force du lien , & l'on auroit le triste courage de le briser ! Quel est donc ce vuide éternel du cœur ? Quelle est cette inquiétude que rien ne peut fixer ? Attrait du changement , tu promets le bonheur ! Hélas , que d'amertume te suit ! que de regrets t'empoisonnent ! Je les préviendrai . . . je m'accoutumerai à voir la marquise d'un œil indifférent , à ne plus sentir ses dédains , à rire de ses ab-

fences simulées , à vaincre en un mot une fantaisie qu'on pourroit changer en passion par l'adresse des obstacles , le jeu des caprices , & le savant emploi de la coquetterie. Avec la sagacité que je vous connois , comment ne voyez-vous pas qu'on n'a nulle idée sur moi , & qu'on se moqueroit de mon amour , supposé que j'eusse la folie d'en prendre ? Sur quatre visites on me reçoit une ; & pendant une froide conversation qui expire à chaque instant , on a des yeux distraits qui semblent m'éviter. S'il entre un autre homme tandis que je suis là , vite la gaité renaît , les regards s'animent , il semble qu'on soit foulagé d'un fardeau ; & j'afflige au point que tous ceux qui surviennent ont l'air d'être autant de consolateurs. Voilà pourtant où j'en suis , & je m'en félicite. J'en sens mieux le charme de ladi , de cette ame ouverte & franche , que le manège n'a jamais déshonorée. Peut-être aussi que je suis injuste ; peut-être n'entre-t-il point d'art dans la conduite de la marquise. Je ne lui inspire rien , & elle ne fait point feindre ; je la crois étudiée , elle n'est que naturelle . . . Voilà tout le secret de sa contrainte avec moi , de la réserve de ses discours , & des especes de querelles que souvent elle me fait sans que je les aie méritées. Heureusement je n'ai pour elle

qu'un goût très-équivoque, & qu'il me sera facile d'éteindre. Le petit dépit qu'elle me cause m'épargnera des peines cruelles ; & dans ce moment ci, sa cruauté est un bienfait. Que devenois-je, si ma tête s'étoit allumée, & qu'un pensant invincible. . . Je ne puis m'arrêter à cette idée. Que seroit devenue Sidley, à qui j'ai fait quitter son premier asyle, que j'ai entraînée ici, qui n'y connoît que moi, n'y veut connoître que moi, & qui s'accuseroit d'un crime, si elle osoit former un soupçon ? Sa situation n'auroit pu qu'être affreuse ; la mienne l'eût été davantage. C'en est fait : malgré l'amertume de vos ironies, la malignité de vos représentations, & toute la souplesse de votre éloquence, je m'applaudis de mon entier retour vers l'objet dont il est impossible que je me détache, sans la plus noire ingratitude. Vous ne vous êtes point trompé : le chevalier de Gêrac m'affermir dans mes sentimens. Censeur inflexible de tout ce qui n'est pas honnête, il s'enflamme pour tout ce qui l'est ; & le titre seul de mon ami auroit dû le mettre à l'abri, monsieur le duc, du portrait cruel que vous m'en faites. Je ne m'amuserai point à défendre sa naissance. Sans être illustre, elle est ancienne : elle a fourni de tout tems à l'état, de braves gentilshommes qui ont

versé leur sang pour lui. Tant pis pour la cour, si de tels services sont restés sans récompense : mais ce qu'il m'importe de défendre, c'est son ame, son caractère, & mon choix : il m'honore, & le justifie. Si Gérac dédaigne les honneurs, c'est par amour pour la gloire ; & s'il n'est pas né pour être un courtisan, il a sûrement les qualités qui forment le citoyen. Pour peu que vous le connoissiez mieux un jour, vous rougirez de l'avoir jugé si mal ; & d'avoir employé des expressions de mépris en parlant d'un homme qui mérite vos égards, les miens, & que son noble désintéressement met au-dessus des protecteurs. Pardonnez la chaleur de mes expressions au mouvement d'un cœur que vous avez affligé, en cherchant à dégrader ce qu'il aime. Malheur au lâche qui ne sent pas l'outrage qu'on fait à son ami !



LETTRE XI.

Du chevalier de Gérac, au comte de Mirbelle.

J'AI été désespéré, mon cher colonel, de ne m'être pas trouvé chez moi quand vous y avez passé. J'étois occupé de visites fort ennuyeuses. A mon retour on m'a remis votre lettre ; je l'ai

E iv

lue avec le plus vif intérêt. Vous voilà donc es-
que vous devez être ; vous voilà rendu à vous-
même , aux principes qui font en vous , & dont
un mouvement étranger peut seul vous distraire.
J'étois bien affligé de vous voir hésiter entre
deux sentimens , dont l'un étoit si peu fait pour
balancer l'autre.

Je ne connois ni madame de Syrcé , ni votre
charmante Angloise ; mais , vous le savez , j'ai
toujours plaidé en faveur de celle qui vous a
donné son cœur , & qui a des droits sur le vôtre.
Je fais qu'ici les hommes ne se font point un
scrupule de séduire les femmes sans les aimer ,
de leur prodiguer les hommages tant qu'elles
résistent , les affronts dès qu'elles succombent ,
& de les enivrer pour les avilir. Cette cruauté
est trop étrangère à votre ame pour que je vous
en soupçonne jamais. Ce sexe que nous oppri-
mons mérite nos égards à proportion même de
sa foiblesse.

Voyez , mon cher comte , quel est le pouvoir
de la contagion. Sans penser comme les autres ,
vous étiez près d'agir comme eux. Les malheu-
reux ! ils prétendent à la félicité , & commen-
cent par en empoisonner la source. Qu'ils es-
sayaient d'estimer les femmes : ils verront si elles
ne deviendront pas estimables. Ont-ils le droit

de mépriser les mœurs qu'ils inspirent , & de punir ce qu'ils conseillent ? Quand nos maîtresses nous trompent & se dégradent , l'opprobre en est à nous. Elles deviennent , & leur inconstance n'est que le pressentiment de notre perfidie. J'ai toujours détesté nos soi-disans *hommes à bonnes fortunes*. L'aspect d'un seul me rappelle malgré moi l'image de vingt infortunées. Sous l'aménité des dehors , ces êtres-là cachent une ame féroce. Ils ressemblent aux conquérans : comme eux , ils se repaissent de pleurs , & verseroient le sang comme eux , s'ils n'étoient pour l'ordinaire plus lâches encore que vains. Leur ame est glacée , leur esprit aride ; & sans le mouvement de leurs petites intrigues , ils ne seroient plus que des automates accablés de honte , de ridicule & d'ennui. Peut-être , mon cher comte , le tableau est-il un peu chargé ; mais il est bon d'exagérer quelquefois , pour arriver au but qu'on se propose. Quand l'écueil est marqué , on ne va pas se briser contre.

Vous allez me trouver bien moralisant pour mon âge ; & cette circonstance auprès de tout autre , ôteroit peut-être un peu de crédit à mes conseils : mais vous avez trop d'esprit pour que cet inconvénient soit à craindre avec vous. Un mentor de vingt-cinq ans , quand il est bien né ,

peut être aussi utile qu'un pédagogue de soixante. La raison qui ne se soutient que sur des ruines, effarouche ; & le sentiment de ce qui est bien , vaut quelquefois mieux que les lenteurs de l'expérience. D'ailleurs , quand la vieillesse instruit , on lui suppose toujours le chagrin des privations. Elle défend ce qu'elle ne peut plus faire , & dès-lors sa rigueur paroît intéressée : mais que l'instruction acquiert de force , quand elle part d'un esprit susceptible de toutes les illusions , & d'un cœur en proie à tous les sentimens ! Alors plus de subterfuges pour l'éluder ; il faut en croire son ami , ou s'accuser soi-même.

Je n'ai jamais conçu , mon cher comte , pourquoi l'on refusoit à notre âge le droit des avis & des leçons même , s'il le faut. Dans l'effervescence de la jeunesse , si l'on n'est point honnête par raisonnement , on l'est par instinct ; les traces de l'innocence sont plus fraîches ; on n'a point encore avancé dans la vie , on ne s'est point endurci par sa propre infortune ; l'ame n'est point ouverte aux calculs qui la sechent ; moins limitée à soi , elle a plus besoin de se répandre ; elle aime davantage , parce qu'elle croit au retour , & les fruits empoisonnés que les ans amènent ne mêlent aucune amertume à la pureté des impressions. Les années forment

des sages : la jeunesse est la saison des vertus ; vous en êtes la preuve. Pardonnez-moi cette digression. Elle est arrivée sous ma plume , & je ne rejette jamais rien de ce qui m'est inspiré par le sentiment. Oui , mon cher comte , à tout âge nous portons en nous-mêmes une règle invariable : c'est d'après elle que vous revenez à vos premiers liens , & que je vous affermis dans ce projet. En agissant autrement , nous serions injustes tous deux. La femme qui doit vous être la plus chère , est celle qui vous a le plus sacrifié , dont le cœur est éprouvé par le tems , & qui , n'ayant rien perdu de ses charmes , ne doit rien perdre de son bonheur. Quand le desir a sa source dans l'ame , il est éternel , & l'espece de calme où lady Sidley vous a laissé quelque tems , étoit votre tort beaucoup plus que le sien. Combien elle me paroît intéressante ! Pour juger à quel point elle vous aime , rappelez-vous la confiance qu'elle vous montrait dans le tems que vous étiez à la veille de la trahir. C'est de vous-même que je l'ai su : elle se refugioit avec sécurité dans des bras qui étoient prêts à s'ouvrir pour une autre. Vous lui teniez lieu de l'univers ; nulle alarme , nul soupçon : elle croit qu'auprès de vous rien n'est à craindre pour elle.

O mon cher comte, récompensez l'amour par l'amour, l'estime par l'estime. Ne soyons jamais inhumains avec un sexe foible, avide de bonheur, & si bien fait pour le sentir. Arracher une femme à l'enchantement d'une passion tranquille, c'est plonger le poignard dans le sein d'un enfant qu'amuse un songe agréable.

Je ne nuis point à madame de Syrcé en défendant sa rivale. La première n'agit que sur votre imagination : elle n'a aucuns droits à votre reconnoissance. Vous l'avez rencontrée, vous avez même été chez elle ; elle vous a paru jolie, votre tête s'est allumée, son amour-propre en a joui, son cœur s'en est moqué : voilà ce qu'elle vouloit ; elle n'a plus rien à vous demander, & elle doit être fort contente de vous.

Le seul article que je n'ai pas aimé dans votre lettre, c'est celui où vous m'en parlez. Vous ne tarissez point sur son éloge. Dans la crainte que je ne la visse pas telle que vous la voyez, vous m'avez fait son portrait vingt fois. Je ne me conduis guere par l'opinion publique ; mais, vous le savez, elle n'est pas très-favorable à la marquise. Elle est, dit-on, étourdie, dissipée, se montrant par-tout, ivre de conquêtes, vouée aux imprudences. Je n'en fais rien ; il est possible qu'on la calomnie. Aussi ne sont-ce

point tous ces défauts que je vous opposerois , si vous étiez libre , & résolu à lui rendre des soins. J'aurois alors des raisons au moins aussi fortes pour contrarier votre amour.

Mon cher comte , si la marquise n'y prend garde , son regne ne sera pas long ; sa figure passera , ses torts (supposé qu'elle en ait) n'auront plus de voile , & son esprit lui restera pour la punir. Ces sortes de femmes sont des éclairs. Leur éclat est trop vif pour être durable ; & quand il cesse , la trace même en disparaît. Je ne finis pas , je vous imite : il faut que madame de Syrcé ait un charme pour faire parler d'elle.

Je vous remercie de vos offres obligeantes. Songez à votre bonheur ; ce sera ne point négliger le mien. Vous me connoissez , je sers depuis quatre ans sous vos ordres ; & pendant ce tems , je ne crois pas que vous ayez découvert en moi la moindre avidité pour les récompenses. Je me partage entre les soins de mon métier , & ceux que je dois à mon pere , vieillard respectable , qui vit dans ses terres , chargé de blessures , au-dessus des honneurs , ignoré de la cour , & adoré de ses vassaux. Je me suis nourri de ses principes. Tant que les actions ne parleront pas pour moi , je ne veux pas que les distinctions

déposent contre. Je préfère la patience laborieuse de l'homme courageux à l'oïfive activité du courtisan : l'un a de la honte à couvrir , il lui faut des titres ; l'autre ne veut que de la gloire , & il attend les occasions.

Adieu , monsieur le comte : encore une fois , songez à vous ; parlez un peu moins de madame de Syrcé , soyez fidele à votre Angloise , & faites si bien que je ne sois jamais obligé de la défendre.



LETTRE XII.

*Du vicomte de ***, au duc.*

CELA vous plaît à dire , mon cher duc : mais quand on s'ennuie , on n'a la force de rien. Avec ses indulgences & ses cérémonies éternelles , Rome est bien le plus maussade séjour que je connoisse. Mon oncle , qui est très-chaud politique , est encore amateur plus zélé des rites religieux ; de sorte que je suis obligé , trois ou quatre fois par semaine , d'être dévot à mon corps défendant. Je suis philosophe moi ; je généralise mes idées , & j'envisage les choses sous un certain rapport dont mon oncle ne s'est jamais douté. Quant aux monumens , vous m'avouerez que c'est une vue bien froide pour un homme

de mon âge , qui n'est pas fou de toiles peintes , & qui n'aime pas plus les femmes de marbre , qu'un C n'aimeroit des pages de bronze. Que m'importent les allégories de *Paul Véronèse* , la transfiguration de *Luc* , & la chute des anges de *Raphaël* ? Je crois que je confonds N'importe , il faut toujours citer. Je voudrois bien , vous qui parlez , vous voir réduit à admirer la noce *Allobrandine* , & les statues de *Bernin* , ou de *Bandinelli*.

Je saute à pieds joints sur les ruines & les tombeaux. Je ne vous entretiendrai pas non plus des spectacles mesquins de cette auguste ville. J'aime mieux nos petits intermedes , nos ballets élégans , & notre opéra , tel qu'il est , que les longues représentations qu'on nous donne ici. Je vais un peu vous surprendre ; mais , je vous le dis confidemment , ce que j'y trouve de mieux , ce sont les filles de joie & les arlequins. Voilà , mon cher duc , le fruit de mes observations.

Ne croyez pas cependant que j'aie manqué d'aventures , même dans la bonne compagnie. Les Italiennes sont accommodantes ; elles me goûtent infiniment , & me trouvent sur-tout très-sensé. On dit que les maris sont dangereux , sur-tout pour les indiscrets. J'ai échappé jusqu'à présent à leur vigilance. Je n'ai rien eu à démêler

avec eux, & n'ai traité qu'avec leurs femmes. Elles font fausses, comme de raison ; mais elles ont la peau douce, l'humeur careffante, & je leur ai trouvé beaucoup de candeur dans le physique.

A propos, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé avec la femme chez qui nous logeons, & qui, comme vous en jugerez vous-même, a une façon charmante d'exercer l'hospitalité. Cette dame, dont l'époux est l'ami de mon oncle, est d'une famille distinguée dans Naples : aussi se conduit-elle avec toute la distinction imaginable. Elle a dans l'extérieur une nonchalance que je n'ai encore vue qu'à elle : elle laisse tomber toutes ses paroles, & n'en prononce pas une. Sa gorge, qui est ravissante, n'est jamais contenue que par quelques rubans noués avec négligence, & toujours prêts à se détacher en cas de besoin. Son oeil est mourant, & n'a qu'une expression de langueur qui invite à tout, sans promettre grand'chose. Le moindre voile semble lui peser ; & tout le jour anéantie sur les carreaux d'un sofa, elle s'y abandonne aux plus séduisantes attitudes. Cette manière d'être commença par allumer en moi de violens desirs ; mais il sembloit qu'elle n'eût ni la force de s'en appercevoir, ni la volonté de les satisfaire. Je désespérois de cette conquête, & ne voyois dans
les

les yeux de l'idole aucun indice de succès : une circonstance hâta mon bonheur. Le mari, jaloux comme les Italiens l'étoient autrefois , aime sa femme avec fureur ; mais il aime encore plus les tableaux que sa femme. On vendoit à côté de lui le cabinet d'un curieux , & il avoit acheté plusieurs morceaux du plus grand prix , qu'il vouloit transporter lui-même. A peine , ce qui lui arrive rarement , fut-il sorti pour le premier transport , que j'entendis des mules de femme sur l'escalier qui conduit à mon appartement. On montoit avec une légèreté incroyable. Dans ce moment je ne songeois à rien moins qu'à ma belle indolente ; quelle fut ma surprise quand je la vis entrer chez moi , dans le déshabillé le plus commode , le sein découvert , les cheveux flottans jusqu'à la ceinture , & que , se jetant sur une espece de canapé , elle me dit , avec une ingénuité tout-à-fait touchante , *Eccomi ; il mio marito è fuori di casa !*

Vous jugez , mon cher duc , que je mis autant de célérité dans l'action , qu'elle avoit mis de naïveté dans le propos. Jamais je n'avois rencontré une femme plus déliée , plus ardente , plus vive dans le tête-à-tête. Nous entendîmes quelque bruit , & j'eus bien de la peine à m'arracher de ses bras. Ce qui me charma , ce fut la promp-

itude avec laquelle elle reprit son air de langueur & de calme ; l'Italien le plus intelligent en eût été la dupe. Vivent les femmes pour ces changemens de décoration ! Elles ont des visages qui se montent ou se démontent à volonté, & c'est pour cela sur-tout que je les respecte. Je me rendois compte de mon bonheur ; je me recueillois dans mon ivresse, & ne pouvois concevoir ce phénomène. Notre paisible amateur, qui étoit revenu, arrangeoit ses tableaux, cherchoit leurs vrais jours, & les dispoisoit à plaisir sous les yeux de ma Napolitaine, qui, dans ce moment, ressembloit à une vierge du *Guide*, par son air d'innocence. Il part pour un second voyage ; vite elle se remet en course, m'arrive une seconde fois, & l'invitant *Eccomi* n'est point oublié. Je n'eus garde de me plaindre de la réciproque, & me conduisis de manière à en être quitte au moins pour la journée. Point du tout, le mari fit un troisième voyage, & l'on me fit une troisième visite. Je commençai à sortir de mon enchantement. Je souhaitois de la modération dans mon aimable maîtresse, & je la priai de me faire grace des *Eccomi*, dût son mari s'absenter encore. Elle eut de la peine de comprendre le sens de mon discours, & tomba dans une rêverie qui ne m'inquiéta pas autrement : j'étois sûr de

n'avoir manqué à aucun des procédés convenables. Enfin, elle me quitta pour aller faire cent caresses à son mari, qui se félicita vingt fois devant moi d'avoir une femme aussi fidelle.

Eh bien, mon cher duc, que dites-vous de cette bonne fortune ? Depuis la chaleur des premières apparitions, les *Eccomi* ont été rares, parce que les absences du mari sont peu fréquentes ; mais de tems en tems ils recommencent, & je me résigne. A présent je suis fait aux allures de la femme ; ce n'est plus que la confiance du mari qui m'amuse. Je trouye plus de plaisir à tromper l'un, qu'à jouir de tous les charmes de l'autre.

Vous voyez que je n'ai point oublié vos principes, & que j'étends, autant qu'il est en moi, la gloire du nom françois. Je suis édifié de tout ce que vous me dites. La vengeance que vous exercez contre madame de Syrcé est d'un genre neuf & saillant. C'est un trait qui manque au caractère de Lovelace, dont on ne dit point assez de bien, & qui m'a toujours vivement intéressé. Quant à l'Angloise, je sens comme vous qu'il est essentiel de l'avoir, à quelque prix que ce soit. Si l'on n'y mettoit la main, les faubourgs de Paris se peupleroient de femmes vertueuses, & la contagion gagneroit bientôt le centre de la

ville. Qu'est-ce donc que le comte de Mirbelle ? Il faut bien qu'il ait quelques dispositions à la scélératesse aimable , puisque vous le choisissiez pour vengeur ; & si j'étois à sa place , il me semble que je punirois cruellement madame de Syrcé. D'après le portrait que vous m'en faites , elle mérite les traitemens les plus rigoureux. Que je vous envie ! vous êtes au courant des vrais plaisirs ; pour moi , je suis tristement exilé dans la Terre-Sainte , & au milieu d'une autre Palestine , où je n'ai pas même la ressource de tuer des Sarrazins. Vous ne vous attendiez pas à ce trait d'érudition. C'est mon oncle qui m'en avise ; il me parle toujours du voyage d'*Outre-mer* , du roi *Artus* , & des beaux massacres qui se faisoient alors pour le bonheur du monde. Le bon homme est toujours le même. Le matin il se brouille dans ses calculs diplomatiques ; il dine le plus long-tems qu'il peut ; après son dîner , suivi d'un léger assoupissement , il joue gravement aux échecs ; il perd toujours , & toujours il soutient que ce n'est pas faute de combinaisons. Le jeu fini , & la digestion faite , il songe à son salut , & va visiter les églises. Malheur à moi , s'il me rencontre lorsqu'il est dans ces ferventes dispositions ! L'autre jour il vouloit que j'assistasse à son sommeil de l'après-

dinée. Il prétend qu'il lui échappe alors des choses très-utiles au gouvernement, dont il me conseilloit de faire des notes qu'on pourroit intituler : *Rêves politiques d'un gentilhomme François*. Ce livre seroit d'un grand usage, dit-il, pour tous les rêveurs qui culbutent l'administration. Mais voilà que, sans m'en douter, je radote presque aussi bien que mon oncle; & vous avez autre chose à faire que de lire mes folies.

Adieu, monsieur le duc. . . Je brûle de me ranger sous vos drapeaux.



LETTRE XIII.

Du duc, au comte de Mirbelle.

EN mille ans je n'aurois pas deviné, mon cher comte, le degré d'intérêt que vous prenez au chevalier de Gêrac. Il falloit, pour m'ouvrir les yeux, toute la chaleur de votre apologie. Je vous demande sincèrement pardon de la sortie indiscrete que je me suis permise contre lui, & j'espère que vous me ferez grace de la réparation. Vous avez raison, cet homme là peut devenir un excellent citoyen : mais, comme vous dites vous-même, je ne crois pas qu'il vise à un certain point au titre de courtisan. Au reste, nous

F iiij

sommes dans le siècle des prodiges. Laissons là votre *Pilade*, & parlons d'autre chose.

Vous verrez par ma lettre, que je ne suis pas si entêté de mon opinion que je vous l'ai paru. Autant je vous invitois à poursuivre la conquête de madame de Syrcé, autant je vous presse aujourd'hui de n'en rien faire. L'œil le plus exercé se trompe. Les finesse de l'expérience, ni les ressources de l'usage ne peuvent parer à la bizarrerie des événemens. J'avois cru entrevoir que la marquise n'étoit pas éloignée de prendre un goût léger pour vous, & voilà tout ce qu'il nous falloit, on ne lui en demandoit pas davantage; ce goût là l'eût menée aussi loin que nous aurions voulu; mais vous auriez tort de vous en flatter; & puis définissez les femmes: voici le fait.

Dans une maison qu'il est inutile de vous nommer, la conversation tomba sur les jeunes gens qu'on cite. On vous nomma. Quelques femmes (& ce sont des connoisseuses) soutinrent que vous aviez tout ce qu'il faut pour plaire, Madame de Syrcé les contraria cruellement. A chaque éloge qu'on vous donnoit, elle s'armoit de la négative. Elle critiqua votre figure, votre caractère, jusqu'à votre contenance. Une d'entre elles insinua modestement, qu'elle vous croyoit de l'adresse & de la séduction. Alors votre

impitoyable antagoniste partit d'un éclat de rire, qui déconcerta tout l'aréopage. Il n'a pas tenu à elle qu'il ne vous soit rien resté. En un mot, elle commença, dit-on, par le dédain, & finit par l'amertume. C'est une antipathie marquée. Les voilà, ce sont souvent les hommes les plus aimables qu'elles prennent en exécration.

J'ai cru devoir vous avertir d'une scène où vous êtes intéressé, & même compromis. Ce qui vous reste à faire, c'est de ne plus voir madame de Syrcé, de l'oublier, & de la punir, par un silence noble, de l'indécence de ses emportemens. Il est vrai qu'elle est jolie, autant qu'il soit possible de l'être; mais cela ne suffit pas, il faut être honnête, & ne point accuser un homme de *gaulcherie*, quand on n'en a pas la certitude. Adieu, monsieur le comte.



LETTRE XIV.

Du comte de Mirbelle; au chevalier de Gérard.

J'AI passé chez vous ce matin, mon cher chevalier. Où étiez-vous donc? Mon Dieu, que vous êtes matinal! J'avois besoin de vous trouver; vous m'auriez vu dans une belle colère! Je vous défie de deviner ce qui m'arrive. Madame

F iv

de Syrcé..... vous savez ce que j'en pense, ce que je vous en ai dit; vous savez avec quelle chaleur j'en parle toujours, en jurant toujours de l'oublier : eh bien, madame de Syrcé.... elle est ma plus mortelle ennemie; elle déclame contre moi avec un acharnement qui n'a pas d'exemple. C'est peu d'avoir été quelque tems le jouet de sa coquetterie; je suis l'objet de sa dérision. Cette femme me hait; la raison? Je l'ignore. Qu'ai-je fait que vanter ses charmes; & me livrer pour elle à des distractions dont vous avez été le censeur & le témoin? Elle me hait, quand peut être.... Ce n'est point ici une conjecture vague, c'est un fait.

Dans un cercle assez nombreux, elle a pris parti contre moi, a démenti le bien qu'on en disoit, & s'est livrée à toute la fougue de son aversion. Je n'y voulois pas croire : mais ce récit, qui m'eût paru au moins exagéré, acquiert de l'évidence, quand je me rappelle son air glacé, la gêne de nos entretiens, & l'espece de contrainte qu'elle n'a qu'avec moi. Je suis bien tenté d'avoir raison d'un tel caprice, & d'armer contre elle tout ce que le manège d'un homme adroit peut opposer à l'orgueil d'une femme coquette. Non, il faut savoir se commander, & jouir de sa modération. La com-

duite de la marquise , je l'avoue , m'a courroucé d'abord ; la réflexion me calme. Me voilà bien tranquille , bien guéri ; j'avois besoin qu'elle m'arrachât elle-même le bandeau. . . . Que fais-je ! sans ce petit événement , il eût été possible qu'il restât dans mon ame je ne sais quel intérêt qui eût altéré mon bonheur. Il est détruit cet intérêt ; j'entendrai sans trouble prononcer son nom. Sidley régnera dans un cœur tout à elle ; une autre image ne s'y mêlera plus à la sienne , & je ne m'éveillerai plus avec le remords d'hésiter entre deux impressions , & de ravir ma première pensée au seul objet qui la mérite. . . . Ainsi donc madame de Syrcé triomphera ; sa haine aura un libre cours , j'en ferai la victime , & je me tairai , & je lui sacrifierai jusqu'à ma vengeance ! Chevalier , seroit-ce un si grand crime de lui prouver que je n'ai point autant de mal-adresse qu'elle se l'imagine , de l'amener par degrés à la nécessité d'un désaveu , & d'acquiescer le droit d'être indiscret , pour donner ensuite plus d'éclat à ma discrétion ? Seroit-ce être infidèle à Sidley que de punir sa rivale , & de lui prouver qu'on peut être heureux avec elle , sans cesser d'être amoureux d'une autre ? Cette combinaison me plaît ; je la crois innocente. Qu'en dites-vous ? Laissez vos principes ; jugez

ma position. J'ai la tête perdue , mille idées l'agitent , je ne fais à laquelle me fixer ; tout ce que je vois distinctement , c'est que je n'aime plus madame de Syrcé. Je serois bien surpris qu'on me prouvât le contraire. Que dis-je ! je ne l'ai jamais aimée ; je me trompois moi-même , toutes mes illusions s'évanouissent.

Adieu. Je me contredis , je déraisonne. Venez me voir , ou écrivez-moi. Je ne conçois point la conduite de madame de Syrcé , elle est vraiment étrange. Hélas ! quelle fera la mienne ?

LETTRE XV.

Du chevalier de Gérac , au comte de Mirbelle.

Y SONGEZ-VOUS ? Quoi , les propos d'une femme frivole , ou du moins que l'on croit telle , vous tournent la tête , excitent votre ressentiment , & piquent votre sensibilité ! D'abord , est-il bien sûr qu'elle les ait tenus ? Ne les a-t-on point altérés en les rapportant ? Et puis , vous croyez-vous à l'abri , mon cher comte , de ces petites mortifications ? Les femmes ont leur *franc-parler* , elles disent ce qu'elles veulent , c'est à nous d'apprécier ce qu'elles disent. Il ne tiendrait qu'à moi , d'après votre lettre , de

croire que vous adorez la marquise ; mais j'aime bien mieux ne rien attribuer à l'émotion d'un cœur malade , & mettre tout sur le compte d'un amour-propre effarouché. Vous avez eu une fantaisie , elle n'a point réussi ; à notre âge ces petits dégoûts sont sensibles ; la passion s'éveille aux mouvemens du dépit , & ce dépit est un second trophée pour la femme qui n'a point voulu de notre amour. Prenez-y garde , on s'est pris souvent dans le piège qu'on tendoit pour un autre. Vous me demandez si ce seroit un crime de vous contrefaire pour usurper des droits , & vous rendre le maître des conditions. Oui , mon cher comte , oui , c'en seroit un , pour vous sur-tout , pour un homme délicat , qui rougiroit d'obtenir par fraude le prix qui n'est dû qu'au sentiment. Interrogez-vous de bonne foi , vous verrez ce que votre cœur vous répondra. Je retrouve le duc dans ce projet , je ne vous y reconnois point. Croyez-moi , toutes les fois que l'on veut feindre ce qu'on ne ressent pas , on ne se venge point , on se punit.

Eh ! quand on est heureux comme vous l'êtes , pourquoi se livrer à ces petites intrigues qui fatiguent l'âme , la flétrissent , & lui ôtent cette délicatesse , ce charme intérieur , sans lequel nos jouissances ne sont plus des plaisirs ? Possédez

tranquillement ce que l'amour vous prodigue ; ne vous passionnez point pour ce qu'il vous refuse. Ne faites point d'éclat. Voyez la marquise à de longs intervalles ; ne lui marquez ni regrets , ni courroux , & conduisez-vous si bien , qu'elle rougisse en vous comparant à ceux qu'elle aura préférés. Voilà le seul triomphe qui soit digne de vous. Je ne crains point de vous ennuyer , parce que je connois le fond de votre caractère. Ami du bien , si votre facilité vous en écarte , l'attrait vous y reporte à la moindre image qu'on vous en présente ; & voilà mon rôle , à moi : qu'il m'est doux de m'en acquitter !



LETTRE XVI.

Du comte de Mirbelle , au chevalier de Gérac.

JE ne conçois pas madame de Syrcé. Cette femme est désespérante ; elle excite en moi des especes de fureurs... & je ferois bien , je crois , d'en perdre absolument le souvenir. Oh ! oui , ce seroit le plus sûr ; mais il faut que je vous en parle pour la dernière fois... Il faut que vous sachiez l'incroyable réception qu'elle me fit hier.

D'après vos conseils , j'avois étouffé tous mes ressentimens. Mon front étoit calme , mon cœur

l'étoit davantage. Dans ces paisibles dispositions j'allai la chercher, bien résolu à ne point lui laisser soupçonner que j'eusse à me plaindre d'elle. On me dit qu'elle étoit à sa toilette, & qu'on ne la voyoit point, mais qu'elle alloit passer chez sa mere qui recevoit du monde. Je monte, je trouve madame de Sancerre seule, & travaillant à la tapisserie. Cette dame a le ton de la vieille cour, une politesse aisée, une familiarité noble, & beaucoup d'esprit; mais elle possède un visage qui, malgré mon respect pour elle, me parut un peu triste. Elle me fit beaucoup de questions, me trouva intéressant, & se mit en conséquence à me prêcher. Tout ce qu'elle me disoit étoit bien pensé, bien senti; malgré tout cela, jamais sermon ne fut plus impatiemment écouté. J'attendois une jolie femme, & elle n'arrivoit pas... Enfin, au bout d'une heure éternelle, madame de Syrcé descend, accompagnée de toutes les graces, & mise avec la plus grande élégance. Elle me fait des excuses pleines de trouble, ou plutôt d'embarras, m'adresse quelques mots avec inquiétude, se leve un instant après, me dit qu'il est *horrible* de m'avoir fait attendre, qu'il est *affreux* de me quitter, me salue froidement, & s'échappe.

Dites, à ma place seriez-vous tranquille? Je

ne l'avois jamais vue si belle ; son image ne m'a point quitté depuis ce moment. Je voulois l'oublier, j'en avois pris la résolution . . . le moyen que je le puisse ! Il vaut mieux que je me venge ; il vaut mieux tâcher de lui plaire, à quelque prix que ce soit. . . Me laisser deux heures avec sa mere, & ne m'en pas dédommager, du moins par quelques instans d'entretien ! Elle alloit à l'opéra, disoit-elle. A l'opéra ! le beau prétexte ! J'y courus ; & , pour comble de malheur, je ne l'apperçus point. Je ne fais dans quelle loge elle étoit mystérieusement placée ; mais je fatiguai en vain mes regards à la chercher. Vous voyez que tout cela est décisif. Croiriez-vous bien que ma présence la fait rougir ? C'est de colere apparemment. Elle m'abhorre ; & pourquoi ? Encore un coup, je n'en fais rien ; je le saurai. Vous allez me trouver bien extravagant. Je le suis ; oui, je le suis ; heureusement cette folie n'est point dangereuse. Je suis piqué, j'en conviens. Mais . . . il est clair que je ne suis point amoureux ; je serois au désespoir de l'être, & c'est dans la peur de le devenir que je tiens à mon projet, & que je veux être scélérat à mon tour. Les consciences timorées ne réussissent point auprès des femmes. Voyez le duc, il les trompe, elles en raffolent. A propos, qu'est-ce donc que vous lui avez fait ?

Est-ce que vous n'êtes pas bien avec lui ? Non qu'il m'ait tenu aucuns propos ; mais son air quand on parle de vous , ne m'a point contenté. Si vous pouvez venir me voir demain dans la matinée , je resterai pour vous attendre , ou bien écrivez-moi. Sur-tout plus de conseils ; le tems en est passé. Je suivrai ma fantaisie. Cet écart me préservera d'un plus grand ; j'ai besoin d'être coupable à demi , pour ne pas le devenir tout-à-fait. . . L'étrange femme que madame de Syrcé !



L E T T R E X V I I.

Du chevalier de Gêrac , au comte de Mirbelle.

PLUS de conseils, dites-vous. Eh ! mon cher comte , vous n'en eûtes jamais plus de besoin. Avec quelle facilité votre tête s'allume ! Car , ne vous y trompez pas , c'est elle seule qui agit , & c'est sur votre cœur qu'en tombera la peine. Vous voulez donc séduire , tromper , corrompre d'avance vos plaisirs , en leur donnant la fausseté pour principe ? Quand on se fait un jeu de l'infortune de deux êtres à la fois , on risque d'être soi-même très-malheureux , & l'on mérite de l'être. On ne se croit que léger , on devient barbare ; les circonstances entraînent , la sensibilité

s'altere, & la jouissance d'un instant fait le supplice de toute la vie. Quelle jouissance encore ! Voyez couler des larmes éternelles : voyez Sidley, Sidley si fidelle & si tendre , seule dans la nature, sans parens, sans appui, faisant retentir sa retraite de sanglots auxquels personne ne répondra, pleurant le jour où elle vous a connu, celui où elle a scellé de sa foiblesse sa confiance à vos sermens, se rappelant toutes ses pertes, n'ayant que d'horribles souvenirs, & pas une consolation. Fixez un instant vos yeux sur cette image, & vous frémirez, & vous remercirez l'ami qui vous la présente. Ne rejetez point cette lumière, toute affreuse qu'elle est ; qu'elle pénètre dans votre ame, & la réchauffe en l'éclairant. Je n'ose, je ne puis, je ne veux pas croire que vous aimiez madame de Syrcé ; l'amour-propre seul vous fait désirer sa conquête : & c'est à ce motif passager que vous immolez tout ! Où donc est la gloire de subjuguier une coquette, & de filer avec complaisance une trahison dont il faut rougir quand elle est consommée ? Si madame de Syrcé n'est que ce que nous la croyons, elle ne vaut pas le remords d'une perfidie : si son extérieur nous trompe, & cache une ame sensible, ce qui pourroit très-bien arriver, jugez de votre embarras, de vos repentirs, de vos tourmens ! L'ame
humaine

humaine ne peut avoir deux impressions égales : laquelle sacrifierez-vous ? Toutes deux vous seront chères : l'une des deux l'emportera , & l'autre fera toujours assez forte pour déchirer un cœur où elle ne régnera plus. Alors plus de véritable ivresse : quand l'ame a cessé d'être pure, les jouissances cessent de l'être , l'amertume se répand sur les plaisirs les plus doux , le regret du passé jette un voile sur le présent ; & dans les bras même de l'objet que l'on préfère , on retrouve encore la trace du sentiment qu'on a perdu.

Mon cher comte , ces malheurs sont éloignés , vous êtes maître de les prévenir. Que mon amitié ne vous pèse point : elle peut vous être utile , mais elle est bien loin d'être sévère ; elle n'en a pas le droit ; & dans l'instant où elle s'élève contre des écarts qui peuvent vous nuire , elle est prête à pleurer sur vos faiblesses. Ma raison est toute dans mon âme , elle ne doit point effrayer la vôtre. Craignez , craignez ceux qui vous parlent un autre langage que le mien ; ceux qui abusent d'une dignité extérieure , d'une sorte d'usage , & d'un malheureux jargon , pour fasciner des yeux déjà éblouis , tourner en ridicule des conventions respectables , & détruire insensiblement dans les cœurs les plus honnêtes l'inf-

tinct précieux de la nature. Je vous plains , si vous vous trompez au modele de ce portrait ; il faut connoître ses ennemis. Vous me demandez ce que j'ai fait au duc ? Je l'ai pénétré. A travers les vaines décorations & la triste élégance du courtifan , mon regard a fixé l'homme. O mon cher comte , malheur à ceux qu'on punit en les devinant ! Le duc est de ce nombre. Dès que je l'apperçois , tous les traits de mon visage prennent d'eux-mêmes l'expression du dédain ; c'est une arme secrete & sûre , qui le désole & me venge. Son persifflage ne m'en impose point ; il n'est pour moi que le masque de la nullité. La premiere fois que je le rencontraï , il m'accabla de ces politesses superbes qui semblent vous marquer au coin de la subordination : mais je devins si froid , que je regagnai sur lui l'avantage qu'il croyoit prendre , & que je le fis redescendre au niveau qu'il cherchoit à détruire. Plus j'aime à rendre aux autres , moins je veux qu'on exige de moi , & il me paroît exigeant. Il est si peu accoutumé à l'estime , qu'il est avide d'hommages ; moi , je n'ai garde d'en être prodigue. Imitiez mon exemple ; défiez - vous d'un homme qui se dégrade à jamais pour obtenir l'existence du moment , qui traîne un grand nom dans l'obscurité des petites intrigues , qui se croit un person-

sage, parce qu'il est cité dans les aventures des femmes, qu'il pique leur goût bien moins que leur curiosité, qu'il influe sur les brouilleries, qu'on le consulte pour les noirceurs, qu'on le prend sans l'aimer, qu'on le quitte sans conséquence, & qu'il donne le ton des modes, quand il doit l'exemple des vertus. Quels services a-t-il rendus à l'état ? Qu'a-t-il fait pour son pays ? Est-il pere, époux, citoyen ? Connoît-il l'amitié ? Tous ces nœuds lui sont étrangers. Il promène dans la société son ennui inquiet, qu'il prend pour de la dissipation ; il se fuit parce qu'il se craint. . . . Pardonnez si j'appuie le pinceau ; c'est l'amitié qui le dirige. Je vois avec douleur que cet homme peut vous égarer & vous perdre.

Souvenez-vous de la lettre que vous m'écrivîtes il y a un mois ; vous vous y abandonniez à votre mouvement naturel. Que votre style est changé ! . . . Il est impossible que votre cœur le soit ; c'est à lui que je m'adresse. Il est une autre gloire que celle de séduire quelques êtres foibles. Vous avez une maîtresse estimable ; conservez-la. Vous convenez qu'à toutes les qualités elle unit tous les charmes, & vous n'êtes pas heureux ! Eh bien, s'il manque quelque chose à votre sensibilité, réveillez-la par de belles actions ; fortifiez l'amour par cet héroïsme dont il doit

G ij

être & la source & le prix. Ne limitez point vos succès au petit cercle de la capitale ; soyez l'homme de la nation. Laissez-lui présager ce que vous devez être ; distinguez-vous de cette foule d'infortunés , dont la jeunesse caduque offre des ruines précoces , & trompe l'espoir de la patrie.

Mon cher colonel , unissons-nous pour le bien. La flamme de l'enthousiasme s'éteint ; on n'aime presque plus la gloire. Jurons - nous de ne rien faire que pour elle , de résister au torrent , & de consoler les gens honnêtes par le spectacle & le succès de notre émulation. De quels prodiges ne sont point capables deux amis vertueux , échauffés par un grand objet ? Leurs forces doublent par l'union ; si l'un des deux a une foiblesse , le courage de l'autre en triomphe , ou son ame l'enfouit.

Adieu. Je vous écris de la campagne , où l'on m'a renvoyé votre lettre ; j'y suis encore pour deux jours : j'irai vous chercher en arrivant.

LETTRE XVIII.

Du duc , au comte de Mirbelle.

J'ÉTOIS hier si pressé de partir quand vous êtes venu chez moi , que je n'ai pu raisonner comme

je le voulois , sur tous les articles de votre confiance ; mais j'y ai réfléchi , & le zele a plus de force , quand il est aidé par la méditation. Enfin , monsieur , vous voilà donc piqué. Vous avez encore du vif dans l'ame , & je vous en félicite. Je n'examine point si vous aimez la marquise , ou non ; cette clause n'est point essentielle pour ce que nous voulons faire ; il s'agit de l'avoir , d'en tirer un parti agréable , & de la rendre ensuite au flot qui vous l'aura portée. N'est-ce pas là ce dont nous sommes convenus ? Commencez donc par prendre de madame de Syrcé l'idée qu'il faut qu'on en ait. N'allez pas vous mettre à l'estimer , elle s'en appercevrait , & peut-être (il n'y a rien dont les femmes ne s'avisent) peut-être , dis-je , voudrait-elle justifier ce sentiment. L'orgueil alors croîtra l'étourderie ; elle vous tiendra en haleine des années entières , ne finira rien , & toujours temporisant , ne se rendra qu'avec les simagrées défolantes d'une pudeur . . . que vous aurez à vous reprocher. Règle générale ; eût-on d'une femme une certaine opinion , ce qui est rare , il faudroit la cacher avec soin. Voit-elle qu'on n'a de ses forces qu'une idée fort légère ? on la met à son aise , on la tranquillise sur les suites ; on ne l'oblige point à faire une belle défense , quand l'instant décisif

approche , & qu'elle-même est en train de terminer. Voici son calcul : en cédant je ne perdrai rien , & je gagnerai du tems ; plutôt heureuse , je serai plutôt infidelle. Il ne faut pas non plus multiplier les égards. C'est bien mal connoître ces dames que d'imaginer qu'on les attache par les langueurs d'une soumission monotone , & les fadeurs du madrigal. Tout cela les ennuit. La contrariété les éveille , les étonne , les met en valeur en les désespérant. Elles savent gré à l'homme qui anime leurs regards du feu de l'impatience , aiguillonne leur esprit par la dispute , & se rend odieux exprès , pour qu'on se souvienne de lui : mais j'anticipe ; allons par ordre. Commençons d'abord par vous tirer du découragement ; une noble confiance est le gage des succès.

J'ai bien cru comme vous , que la marquise ne vous goûtoit pas. à un certain point : après un mûr examen , je m'en suis voulu de cette manière de voir. Ce qui nous paroissoit indifférence , antipathie même , n'est autre chose qu'un goût qui se masque , une passion qui dort , un amour tout prêt d'éclater. Je l'ai rencontrée plusieurs fois depuis que vous vous plaignez d'elle. Elle a l'air préoccupé ; je l'ai surprise dans des momens de rêverie qui ne lui sont pas naturels ; & à son âge , à quoi rêve-t-on ? Ses yeux , qui

n'étoient que vifs , sont devenus plus tendres ; elle regarde presque fixement. Vous êtes à coup sûr l'auteur de la métamorphose. En effet , pourquoi vous fuirait-elle ? Pourquoi cette contrainte , cet embarras , quand elle est avec vous ? Elle n'en parle si mal , que parce qu'elle en pense trop bien.

Je me souviens d'une objection que vous m'avez faite , & qui a réellement quelque chose de précieux. Si elle est si légère , si facile , si exercée dans l'intrigue , me disiez-vous , pourquoi se conduit-elle avec moi avec tant de réserve , de prudence , & de sévérité ? Ah ! c'est qu'elle vous aime davantage ; elle veut y mettre plus d'adresse. Vous êtes fort jeune , très - fêté ; vous pouvez lui être enlevé d'un moment à l'autre ; il faut vous lier par la coquetterie. Vous croyez peut-être qu'elle en est à sa première aventure ? Par exemple je rirois bien de cette ingénuité. Enfant que vous êtes ! dormez tranquille , & que sa vertu ne vous désespere pas. Elle ne vous fera languir , ni dans l'attente de la jouissance , ni dans l'insipidité du bonheur. Encore une fois , si je ne l'ai point eue , ce n'est que partie remise. C'est une gaité convenue entre nous. Dix autres déposent en sa faveur contre vos craintes ridicules. Laissez-la faire :

vous n'aurez pas plutôt conclu , qu'elle-même aspirera au plaisir de rompre. La marquise veut jouer , elle vous prendra à condition de ne vous pas garder. Il faudra seulement que cela marque dans le monde , qu'on en parle , qu'on s'en occupe ; & quand la chose aura fait son effet , vous irez , elle de son côté , vous du vôtre ; vous l'inscrirez sur votre liste , vos successeurs vous demanderont des instructions , vous direz tout ce que vous savez , & vous aurez satisfait aux bienfaisances.

Vous pourrez alors retourner à votre Angloise , puisque c'est un parti pris , & que vous ne voulez absolument pas vous en défaire. Je vous ai un peu sermonné à son sujet ; mais je commence à être sérieusement attendri de tout ce que vous m'en avez conté ; & il faut que je sois ému jusqu'au fond de l'ame , pour approuver une constance si extraordinaire. Vous retournerez donc à elle , puisque la fatalité le veut ; & votre cœur , éveillé par un petit remords d'inconstance , en sentira tout le piquant de la fidélité.

L'embarras , je le sens bien , est de la tromper adroitement , de vous épargner le fracas des reproches , l'inconvénient des larmes , ces désespoirs touchans qui ne laissent pas que de distraire , de retarder , & d'être en tout fort incom-

modes. J'ai trouvé un moyen : il est violent pour moi ; mais je m'immole , rien ne doit coûter à l'amitié. Vous n'avez , mon cher comte , qu'à me présenter à Sidley , je réponds du reste. Je remettrai mes affaires , pour être entièrement à la vôtre. L'envie de vous obliger , de vous servir , me suggérera tous les jours des ressources nouvelles pour détourner les soupçons de votre maîtresse , amuser sa tête , rassurer son cœur , & la contenir pendant l'exécution. C'en est fait , je vais me livrer au calme de la vie champêtre ; je me fais berger , pour être utile à mon ami.

Réfléchissez , & vous verrez combien il est essentiel dans ce moment-ci qu'il y ait quelqu'un auprès de Sidley , qui ait l'intelligence du cœur des femmes , & le long usage de leur en faire accroire. Ce sera tantôt une commission particulière dont vous aurez été chargé par la cour , tantôt un voyage dont elle vous aura nommé , aujourd'hui une chasse , demain un souper dans les cabinets. D'ailleurs , si j'ai quelques graces dans l'esprit , je les emploierai toutes à distraire le sien ; & le lendemain de votre rupture avec la marquise , je remets dans vos bras sa belle rivale , qui n'aura rien perdu de sa sécurité. Vous , allez en avant , voyez madame de Syrcé ; ne la flattez point trop , fâchez-la quelquefois.

La brusquerie de la veille fera mieux ressortir l'hommage & l'attention du lendemain. Soyez gai, étourdi ; ayez toujours l'air d'échapper, faites des visites courtes, ne dites pas un mot qui n'ait une intention. Paraissez bien libre, vous l'enchainerez plus vite.

Ce seroit une bonne chose encore de connoître une femme jolie qu'elle n'aimât guere, & de lui rendre des soins assidus. Ces secrets sont à tout le monde ; mais ils réussissent quelquefois. Il faut réserver ceux qui sont moins communs pour les grandes occasions. Pourquoi livrer une bataille, quand il ne faut qu'une escarmouche ?

Adieu, comte. De la méthode & du sang-froid, s'il vous plaît.

LETTRE XIX.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérard.

J'ÉTOIS hier chez moi, mon cher chevalier, quand vous y êtes venu. J'ai craint de vous voir, je vous ai fui. . . Ah, mon cœur est donc coupable ! Je me suis dit, au sujet de Sidley, mille fois plus que vous ne m'en dites, & mon désespoir est de tenir encore à elle, quoique je sois

entraîné vers une autre. Mon goût pour madame de Syroé passera sans doute ; mais , faut-il vous l'avouer ! il me tyrannise : le sommeil ne me sauve point des impressions qu'elle me cause ; mes songes sont brûlans de son idée. Sidley fait couler mes larmes ; la marquise allume mes desirs. Malheureux de trahir l'une , je me verrois avec transport dans les bras de l'autre. Même en allant chez ladi , c'est Syrcé que je cherche ; & cette fantaisie est d'autant plus impérieuse , qu'elle est combattue & gênée par un autre sentiment.

Que voulez-vous ? Sidley est bien tendre ; mais sa rivale . . . je ne trouve point d'expressions pour la peindre. . . D'ailleurs , on la dit inconstante , & , le croiriez-vous ? cette accusation me décide. La marquise , en comblant mes vœux , n'exigeroit point de sacrifice ; elle-même hélas ! sauroit me rendre à mes premiers liens. . . C'en est fait , elle seule peut me sauver d'elle. Il faudroit me plaindre , si elle étoit susceptible d'un véritable attachement : mais , avec les traits de l'amour , elle en a la légèreté. Cette réflexion me tranquillise ; & si je change un moment , c'est dans le dessein d'être constant pour toujours. Mon ami , il n'est plus tems de me vaincre. . . J'ai eu l'imprudence de lui écrire hier ce que

je n'avois plus la force de lui cacher ; je n'en ai reçu aucune réponse ; je meurs d'inquiétude. . . N'importe : plus elle me traite mal , plus elle augmente l'obstination de ma poursuite ; l'amour-propre va quelquefois aussi loin que l'amour. . . Je ne fais ce que je veux ; mais je fais que mon agitation est affreuse ; je suis tourmenté par deux sentimens , j'ignore lequel domine. . . Ne pouvoit-elle pas me répondre un mot , un seul mot ? Sa réponse m'auroit peut-être désolé . . . son silence me tue.

Adieu , chevalier. Nous sommes tous deux dans l'âge des passions . . . ménagez la mienne : que dis-je ! je n'ai de véritable attachement que pour Sidley. Quel charme a donc la marquise pour m'en distraire ? Je ne m'explique rien ; je suis mécontent de tout . . . je suis bien malheureux. O Sidley ! . . . que vous avez une dangereuse rivale !



L E T T R E X X.

Du duc , au comte de Mirbelle.

VOILA vraiment une jolie conduite ! on ne peut vous perdre un instant de vue , que vous ne vous égariez. Êtes-vous fou avec votre déclai-

ration ? Il y a de quoi vous perdre , ou vous reculer pour des siècles. Il faut tout hasarder avec les femmes ; mais on ne leur déclare rien , si ce n'est une rupture , ou une infidélité : alors la déclaration devient piquante ; & placée à propos , elle peut réjouir un moment. Félicitez-vous bien. La marquise triomphe , je vous en réponds. Ah ! c'est tout ce qu'elle demandoit. Elle vous a dans son porte-feuille , vous n'irez pas plus loin ; vous voilà au rang des morts.

Sachez donc une bonne fois qu'il faut tout obtenir d'une femme , avant qu'elle se soit doutée qu'on a de l'amour. On lui rend quelques soins , on choisit les heures où la foule s'éloigne , on met dans ses yeux l'expression d'un desir décidé ; elle s'en apperçoit , elle rêve , & on la tire de sa rêverie par un de ces coups d'éclat qui ne donnent pas même le tems de figurer la défensive. Je ne dis pas qu'il faille tout-à-fait débiter par-là ; cette pétulance auroit quelque chose d'ignoble. Il est des délais de bienfaisance qu'on doit accorder à la vertu des femmes d'une certaine espece , ou plutôt aux imitations de la vertu ; car elles sont excellentes comédiennes , & très-jalouses du cérémonial des premiers jours : mais personne ne se conduit comme vous. On ne vous a point fait de réponse ? Eh ! quelle

réponse vouliez-vous qu'on vous fit ? Vous cessez d'être intéressant, vous n'inquiétez plus l'amour-propre, & le cœur n'a rien à vous dire. Voilà ce que c'est que de marcher sans son guide, & d'agir sans consulter ! Je n'imagine qu'un moyen de réparer le mal, si toutefois il est réparable. Gardez-vous d'écrire ; renfermez de grace tous vos beaux sentimens. L'ambassadeur de * * * donne un bal samedi prochain : madame de Syroc n'y manquera pas (elle n'en manque pas un) ; Madame de Thémines est priée, sans doute elle y viendra : il faut qu'elle vous soit utile. Quand on n'a pas l'une, il est juste qu'elle serve au moins à faire avoir l'autre. Madame de Thémines balance la marquise pour la figure ; & elle a de plus une réputation de sagesse, qui dans ce moment aura son utilité. C'est un de ces êtres factices & guindés qui ont la manie des *décences*, & jouissent voluptueusement du petit orgueil de paroître insensibles. On voudroit bien qu'elle fût coquette : elle le fait, en est vaine, joue le désintéressement ; voilà sa coquetterie. Une telle femme attire les respects, & se forme bien vite une cour : vous ferez de la sienne, laissez vous conduire. Soyez magnifique ce jour-là, tâchez d'être aimable : nous ferons événement, & madame de Syroc n'y fera pour rien. Nous la ren-

drons furieuse , rapportez-vous-en à moi : j'ai passé ma vie à courroucer des amours-propres de femmes. Il faut corriger celle-ci , n'est-ce pas ? & lui apprendre à ne pas répondre.

LETTRE XXI

De la marquise, à son amie.

IL m'a écrit, il m'a fait l'aveu de ses sentimens ; & j'éprouvois , en lisant sa lettre , une joie mêlée de terreur. L'amour le plus délicat ne peut jouir de rien , que l'honnêteté n'ait tout à craindre. Jusqu'ici j'ai combattu mon penchant. Enseveli dans le fond de mon cœur , il n'avoit point encore paru aux yeux qui l'ont fait naître. Incertaine d'être aimée , je n'avois que moi à vaincre ; mais aujourd'hui . . . hélas , aujourd'hui , il me faut triompher d'un ennemi bien plus redoutable ! On a le courage de souffrir : a-t-on celui d'affliger ce qu'on aime ? Tant que je l'ai cru indifférent , j'affectois à sa vue une froideur qui me mettoit à l'abri de sa pénétration. A présent que je sais qu'il est sensible , je ne réponds plus de pouvoir composer mon extérieur : il me trahira. Si je suis maîtresse de mes discours , le ferai-je de commander à mes

regards ? Tout , quand on aime , tout est passionné , jusqu'au silence. Aussi , pourquoi m'a-t-il écrit ? Il connoit mes liens , il n'ignore pas quels sont mes devoirs ; il m'outrage , s'il doute un moment que je les remplisse. Oui , oui , je les remplirai , je verserai des pleurs qu'il ne verra point , il n'entendra pas mes soupirs : je ne veux point qu'il me console. Un amant aimé est un consolateur trop dangereux. Il guérit d'une main , il blesse de l'autre ; & chaque secours qu'on implore enfonce plus avant dans le cœur le trait douloureux & charmant qu'il faudroit en arracher. Mon amie , ma chere amie , ce qui m'inquiete , ce qui m'occupe sans cesse , c'est l'opinion qu'il peut avoir de moi. Je trouve dans sa lettre plus d'ardeur que de sensibilité ; elle est plus vive que touchante : c'est plutôt l'élan d'une imagination embrasée , que le mouvement doux d'un cœur qui a besoin de se répandre. Le cruel ! s'il n'avoit point de moi l'idée qu'il en doit avoir ! s'il croyoit aux propos que la jalousie des femmes a semés , & qu'a répétés la complaisance de quelques hommes ! Cette réflexion me désole. Si je n'ai pas son estime , qu'ai-je besoin de son amour ? Je veux que celui qui m'est cher , me venge des injustices de la société. Seroit-il possible qu'il me jugeât comme un monde indifférent ,

rent, & n'eût entrepris de me plaire, que parce qu'il a compté sur la facilité du succès?... Je le sens, il faut le fuir! Est-ce que je le veux? est-ce que je le pourrai? suis-je capable de cet effort, après ce que m'ont déjà coûté mes combats, ma dissimulation, ma contrainte avec lui? Peut-être il m'a cru coquette... Ah, dieu, qu'à présent je suis loin de l'être! Combien de fois, enchantée de le voir, insensible à tout le reste, & n'ayant pas d'autre plaisir, je lui ai marqué de l'humeur & presque du dédain! Souvent je le quittois, & c'étoit pour cacher mes larmes: je le désespérois, & j'étois moi-même désespérée: son image restoit au fond de mon cœur, pour être en même tems le charme & le supplice de ma vie... Mais, dites-moi donc, que vais-je devenir? La première fois que je le verrai, quelle expression donner à mes yeux? S'il me parle de son amour, où me cacher? que répondre? La voilà pourtant cette femme qui a eu des intrigues, dit-on, & à qui l'on forge des aventures! La vue de ce qu'elle aime la fait trembler, son idée l'effraie: elle appelle l'amitié au secours de sa raison, & elle se reproche comme un crime une passion dont elle ne veut connoître que les tourmens. J'atteste ici le ciel, & vous, mon amie, que cette passion dont je vous montre

toute la violence , est la seule qui ait occupé mon cœur. Je l'avois donné à M. de Syrcé ; & jamais il ne l'eût perdu , s'il n'avoit rebuté ma tendresse par des désordres qu'il ne se donnoit pas même la peine de me cacher. Je suis mere tendre , j'eusse été épouse fidelle... Je le serai toujours... Pourquoi le comte n'a-t-il pas respecté ces titres sacrés ? A-t-il cru que mon cœur les abjurât ? Je m'en veux déjà comme si j'étois coupable. . . . Aurois-je envie de l'être ? Oh ! non , j'ai le desir du contraire ; j'en aurai la force.

Pour commencer cette lutte douloureuse de l'amour contre l'amour , je n'ai point répondu à la lettre du comte. Peut-être aussi est-ce le traiter avec trop de rigueur. Une réponse n'engage à rien ; c'est une honnêteté. Si mon silence l'afflige ! qu'en pensez-vous ? que dois-je faire ? Non , je ne vous demande rien ; ne me répondez pas sur cet article.

Adieu. Je vous embrasse.

LETTRE XXII.

De la marquise de Syrcé , à madame de Lacé.

QUELLE nuit ! Je n'en puis plus ; j'ai encore tout ce tumulte là dans la tête , & mon cœur n'a

jamais été plus agité. Accablée de fatigue, je ne puis me résoudre à me coucher ; il faut que je vous écrive. Je ne vous dirai point si le bal étoit beau ; je n'en ai rien vu, je ne pouvois rien voir, excepté une femme qu'on a beaucoup suivie, & qui a ridiculement occupé. Je vous défie de la deviner. On ne s'attend point à ces événemens là, je n'en reviendrai de long-tems. Ce n'est pas qu'elle n'ait de la beauté, des graces, de l'esprit . . . tout ce qu'on voudra ; mais il sembloit que son caractère dût l'éloigner de ces folles rumeurs . . . dont personne ne se soucie. Madame de Thémînes, comme vous savez, est une prude à vingt ans ; elle affiche de la sévérité dans les mœurs, de la méthode dans la conduite. Eh bien, mon amie, il ne faut qu'une nuit brillante pour lui faire oublier tous ses principes. Elle n'y étoit plus, sa petite gloire nocturne l'avoit enivrée. Elle en jouissoit avec insolence . . . Cela me donne de sa tête une idée fort médiocre. Tant qu'a duré le bal, le duc de *** ne l'a point quittée, & le comte de Mirbelle, le croirez-vous après son aveu ? oui, le comte lui-même étoit un de ses courtisans les plus assidus ; il lui a donné le bras, l'a promenée, a dansé avec elle ; on les a même applaudis avec une indécence qui n'a pas d'exemple. Se

faire applaudir, se donner en spectacle, se mettre en quelque sorte sous la dépendance du public ! que dites-vous de cette extravagance ? Au reste, vous serez moins surprise de la conduite du comte, quand vous saurez qu'il aime madame de Thémynes, & qu'il en est aimé. Je ne conjecture point ; je vous redis les propos qu'on m'a tenus, les cruelles confidences qu'on m'a faites : c'étoit le bruit de tout le bal. Concevez ce que j'ai souffert ! Et cet homme m'écrit qu'il m'adore ! Quelle fausseté ! quelle noirceur ! Que vouloit-il ? Quelle idée a-t-il donc de moi ? O ciel ! suis-je assez heureuse d'avoir étouffé mon amour dans sa naissance, du moins de l'avoir combattu, de n'avoir pas répondu à sa lettre ! Où en ferois-je ! Il eût abusé sans doute du moindre avantage que je lui aurois donné. . . . Lui ! mon amie, croyez-vous qu'il en soit capable ? Lui, dont la physionomie charmante annonce tant de candeur ! Quels dehors séduisans, & qu'ils sont bien faits pour inspirer la confiance ! A l'instant même que j'accuse le comte, il s'élève du fond de mon cœur une voix secrète qui le justifie. Peut-être a-t-il suivi dans tout ceci les impulsions de ce malheureux duc, le plus scélérat de tous les hommes, & que tant de femmes ont la bonté de trouver aimable. S'il se

doute que j'aie le moindre goût pour M. de Mirbelle, il lui aura suggéré ce joli manège ; il est homme à amener un bal entier contre moi, le tout pour se réjouir, & donner du piquant à sa nuit. A quoi vais-je penser ! Il est impossible que le duc me soupçonne d'aimer le comte ; rien ne m'a trahie. Que lui importe ? Il soupçonne toujours ; & dans une tête comme la sienne, les soupçons se tournent bientôt en certitude. Je ne fais que croire, que faire. . . . Le plus sûr sans doute est d'oublier jusqu'au nom du comte, de ne le plus recevoir, d'éviter de le rencontrer, de m'interdire les maisons où il va, & de laisser le champ libre à tous les charmes de madame de Thémises. Elle est si belle, n'est-ce pas ? . . . Elle doit l'emporter. Ce qui me désole, c'est l'étalage de sa raison, & le bruit qu'on en a fait. Quelle raison ! Si vous l'aviez vue cette nuit courir après l'encens, provoquer les hommages ! Mon dieu, qu'elle m'a déplu ! Moi, qui ne haïssais personne, j'étais tentée de la haïr. Et pourquoi ? Peut-être elle n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis ! je rougis de l'être ! . . . Il me vient une idée. Si dans cette circonstance j'écrivois au comte ? si je lui faisois sentir ses torts ? Moi, lui écrire ! moi ! . . . Sa conduite m'éclaire, & pourra me rendre à moi-même. . . . Je n'aurois

jamais cru qu'il aimât cette femme là. Pourquoi me tromper?... Pardon! je me laisse aller à mon trouble. Je ne m'en repens pas; je suis sûre qu'il vous attendrit.

Adieu, mon amie! Je suis d'un abattement extrême; mes larmes coulent, & ce n'est pas le dépit qui les fait couler.

P. S. J'ai reçu vos deux dernières lettres; je les aime bien, elles vous peignent. Votre mari ne veut donc pas même que vous m'écriviez? Ah! je le vois; notre sort à nous autres femmes est d'être malheureuses.

B I L L E T

Du comte, au duc.

AH! mon cher duc, qu'est-ce donc que vous m'avez fait faire? Madame de Syrcé ne me le pardonnera jamais. Qu'elle étoit belle cette nuit! quelle dignité sans orgueil! que de grâces sans affectation! Madame de Thémynes est bien; mais quelle différence! On approuve l'une, l'autre enivre. Et je ne lui ai point parlé! Vous avez retenu des hommages qu'elle méritoit seule; vous les avez détournés vers sa prétendue rivale. Que va-t-elle en penser? Je ne vous conçois pas.

J'ai envie , je brûle de me justifier. Sans vous , quelque nœud qui le retint ailleurs , mon cœur étoit à elle. L'événement du bal m'aura nui sans doute ; j'en tremble.

J'ai écrit à Sidley ; je lui demande la permission de vous présenter ; elle ne m'a point encore répondu. Je vais me reposer , si pourtant le repos est compatible avec tout ce qui m'agite.



LETTRE XXIII.

De ladi Sidley , au comte de Mirbelle.

J'ai reçu hier une lettre de vous ; mais qu'est-ce qu'une lettre pour me dédommager de votre absence ? C'est vous que je veux , que je desiré , que j'attends . . . Combien de siècles écoulés depuis que tu n'es venu enchanter mon asyle ! Je ne t'accuse point ; je te regrette. Le soleil n'a point paru ici après ton départ ; l'obscurité est affreuse , le froid insupportable ; je m'enferme dans ma chambre . . . seule avec tes lettres & ton portrait. Mon claveffin , l'ouvrage & la lecture partagent les momens de ma journée : mais ton image adorée se mêle à toutes mes occupations ; & dans le désordre de la nature , heureuse de t'aimer , de penser à toi , je goûte cette satis-

H iv

faction intérieure qui suffit à l'ame quand elle est toute entière à l'amour. Il me semble que je t'entends, que je te parle ; ta voix si douce domine sur les élémens , & arrive à mon cœur. Dès que je t'aperçois , les frimats disparaissent : le bonheur ou la peine font pour moi la variété des saisons. Ah ! viens , viens , réalise les rêves de ma pensée , rends-moi tout ce que m'enlève ton absence.

Quel est donc ce duc que tu dois me présenter ? qu'ai-je affaire de lui ? que me veut-il ? Dans l'univers un seul être m'intéresse : cet être sacré , c'est toi ; c'est toi , mon ami ; je ne vois pas le reste. Tu fais d'ailleurs que les titres ne m'en imposent pas. Je mesure l'homme , & non son piédestal ; je ne connois qu'un orgueil , celui d'être aimée de toi. Je crois t'avoir entendu parler de ce duc ; autant que j'en puis juger , même par tes éloges , c'est un homme frivole & froid. Loin de nous les infortunés de ce genre ! Ils n'ont rien de commun avec moi ; ils n'auroient point d'organes pour me parler , je n'en trouverois pas pour leur répondre. De grace , dispense-moi de le recevoir. . . O ciel , quelle réflexion vient soudain m'agiter ! Si tu commençois auprès de ton amante à t'apercevoir de la solitude ! si ma société te paroïssoit plus languissante ! si je n'é-

tois pas tout pour ton cœur, comme tu l'es pour le mien ! . . . J'en frémis ; tu vois l'excès de mon amour , de ma confiance. Lis jusqu'au fond de cette ame tendre & profonde ; crains d'y porter la mort , en y laissant pénétrer la lumière affreuse du soupçon. Tu ne peux rien m'ôter , que tu ne me ravisses tout. Si le seul desir d'une infidélité pouvoit naître en toi , c'en feroit fait du repos de ma vie. Une barrière éternelle s'éleveroit entre nous ; il n'y auroit point de retraite assez sombre pour cacher mes pleurs ; je m'en nourrirois jusqu'au tombeau. Je méprise les femmes qui changent , encore plus celles qui pardonnent. Tel est mon caractère ; je ne te cache rien. Qu'aurois-je à te cacher ? Plus tu me connois , plus tu dois être heureux. Sais-tu d'où vient l'inquiétude à laquelle j'ai pu m'arrêter , & qu'il ne tient qu'à toi de détruire ? De quelques instans de tristesse où je t'ai surpris. Ne sois jamais triste ; jouis de tous les plaisirs de ton âge : mais sois de tems en tems ramené à cette félicité tranquille qui s'affoiblit dès qu'elle a des confidens ou des témoins. Toi , pour qui je respire , toi , l'ame de mon ame , que ne puis-je passer ma vie à tes pieds , dans tes bras , ou à tes côtés , oubliée du monde entier , m'oubliant moi-même , & ne sentant le prix de l'existence , qu'en la prodi-

quant pour toi ! Aime ton Angloise, aime-la jusqu'à ton dernier soupir : tu ne la remplaceras jamais.

BILLET

Du duc, au comte.

Vous n'y entendez rien. Je ne prétends pas non plus que madame de Syrcé vous pardonne ; je veux qu'elle soit furieuse, jalouse, désespérée, & que vous profitiez de son dépit, pour placer votre amour. Apprenez donc à tourmenter une femme, à lui troubler la vue par toutes les vapeurs de l'amour-propre, & à vous glisser sous le nuage que vous aurez formé vous-même. Dans ce pays-ci, où le tempérament est rare, & la coquetterie universelle, les femmes ne cedent que quand elles ont des furies dans la tête... Ces furies là sont à mes ordres.

Soyez sûr que la marquise aura dormi fort légèrement. La Thémis d'un côté, vous de l'autre, aurez les honneurs de l'insomnie. Elle vous croira du *dernier bien* avec cette prude dont j'ai fait une coquette ; & pour peu qu'on ait d'ame, on s'en vengera en nous prenant. L'autre a brillé cette nuit, on en parlera de-

main ; voilà de ces horreurs qu'on n'oublie point ! Gardez-vous d'écrire ; vous perdriez tout le fruit de mes combinaisons. Ma conduite dans cette circonstance est une de mes belles manœuvres. Presque tout le bal étoit dans le complot ; & madame de Syrcé s'attendoit à un triomphe que je lui ai enlevé le plus adroitement du monde.

Pressez votre Angloise ; il est de toute nécessité que je sois là , afin de conjurer l'orage , & de vous ménager la douce tranquillité dont vous avez besoin pour être infidèle sans contradiction. Cela m'ennuiera un peu ; mais , encore un coup , je m'exécute.



LETTRE XXIV.

De la marquise , au comte.

Je n'ai point répondu à votre lettre, monsieur le comte, parce que je n'avois rien du tout à y répondre ; mais j'apprends que madame de Thémines trouve vos visites chez moi beaucoup trop fréquentes , & je me détermine enfin à rompre le silence pour vous servir tous deux. N'en doutez nullement, je sacrifie sans qu'il m'en coûte, le plaisir de vous voir à la tranquillité de celle

qui vous est chère : vous voyez que je suis généreuse.

Je vous pardonne même , & l'aveu que vous m'avez fait , & la fausseté de cet aveu : il m'offenseroit cruellement , si ce que vous pensez de moi pouvoit m'intéresser encore ; mais je trouve au fond de mon ame de quoi me passer de l'opinion des autres. Oui , monsieur , après ce que je fais , ce que j'ai vu , ce qu'on m'a dit au bal , détrompée , charmée de l'être , & n'ayant à regretter qu'une prévention qui vous étoit trop avantageuse , je ne puis plaindre que vous ; j'espère que vous en êtes bien sûr. Au reste , croyez-moi , pour rendre votre passion plus touchante , offrez-la moins au public. Votre constance infatigable à suivre cette femme , vos yeux uniquement attachés sur elle , l'expression des siens , tout , en un mot , tout annonce ce qu'il faudroit renfermer un peu plus , pour l'intérêt de sa gloire & même de la vôtre.

C'est depuis fort peu de tems , ce me semble , qu'on parle de cette belle passion. Il est vrai que , n'examinant les actions de personne , je puis très-bien me tromper sur la date de votre bonheur : pour peu qu'elle soit ancienne (ce que je ne me soucie pas de savoir) , on ne peut qu'applaudir à la chaleur de votre amour ; il a tout le

feu de la nouveauté. Aimez madame de Thémis-
nes, aimez-la toujours ; il me paroît tout simple
que vous l'aimiez, que vous l'adoriez, que vous
foyez assidu auprès d'elle. On lui trouve de l'es-
prit, des graces ; on m'a dit qu'elle avoit des
qualités, & j'y crois : mais comment se peut-il
que le mortel heureux qu'elle a choisi, se per-
mette une seule distraction ; qu'occupé d'un objet
qui mérite tous ses soins, il attente à la liberté
d'une femme qui ne le cherchoit pas, qui ne lui
avoit laissé entrevoir aucune disposition favo-
rable, & dont la prétendue coquetterie n'avoit
fait aucuns frais pour l'attirer ?

Il vous seroit difficile de vous justifier ; &
puis, quelque plaisir que mon amour-propre y
trouvât, je vous dispense de cette justification ;
elle vous mettroit dans la nécessité d'être faux
une seconde fois, & je ne veux point m'exposer
au chagrin de perdre pour vous toute estime.

Adieu, monsieur.

L E T T R E X X V.

De la marquise, à son amie.

LES bruits du bal viennent de m'être confir-
més. Un homme que j'ai vu hier, m'a dit toutes

les particularités de cette intrigue. Il n'est que trop vrai, le comte adore madame de Thémînes : mais ce qui va vous paroître incroyable, cette femme est jalouse de moi, jalouse à la fureur ! Elle tient les plus mauvais propos. Elle n'en tiendra plus. J'ai écrit à M. de Mirbelle, & vous ne me désapprouverez point. Je lui défends de me voir ; je l'ai dû. Je ne ferai jamais obstacle au bonheur de personne. Qu'ils s'aiment, qu'ils soient heureux ! . . . Moi, je verserai des larmes dans votre sein . . . M. de Mirbelle est donc le plus faux des hommes ! Hélas ! en rejetant son hommage, hommage adoré . . . qu'aujourd'hui je déteste, mourant de cet effort, ce n'étoit pas moi que je plaignois. Mon amie, le cœur qu'il déchire méritoit d'être mieux apprécié. . . Que je haïs celui qui a détruit mes incertitudes ! Tout ce que peut avoir d'affreux une douleur qu'on renferme, il me l'a fait sentir ; & cet homme paroïssoit appuyer avec un plaisir cruel sur des détails indiscrets ou désespérans. Je ne lui en demandois pas : d'où vient cette effusion, cette confiance, cette joie maligne ? . . . Si c'étoit un émissaire du duc ! si l'on m'avoit trompée ! Ah ! n'importe ; j'adopte, j'embrasse tout ce qui peut fortifier ma raison, & me donner des armes contre un objet trop séduisant. S'il se peut, aggravez

ses torts , inspirez-moi de l'horreur pour les miens : j'ai besoin de le croire coupable . . . je tremble qu'il ne le soit. Je ne démêle plus ce qui se passe dans mon ame. L'effroi, l'indignation, la violence de mes combats, leur inutilité, une sorte d'espoir, le remord même de cet espoir, le courage de mes projets, l'inconséquence de mes vœux, & le malheur de n'être pas aimée, & la crainte qu'il ne soit pas digne de l'être; ô mon amie, tous ces tourmens sont au fond de mon cœur ! Je ne le verrai donc plus ! Ma lettre est bien froide . . . elle est presque dure . . . Je voudrois qu'elle ne fût pas partie . . . J'aurois mieux fait de ne pas écrire. C'est une démarche impardonnable : s'il alloit l'interpréter à mon désavantage ! Je suis une insensée ; je m'abhorre . . . Que je suis à plaindre ! Et madame de Thérèses est jalouse ! . . . & j'excite l'envie !



L E T T R E X X V I.

Du comte, à la marquise.

QU'AI-JE lu ! Est-ce vous, madame, est-ce bien vous qui l'avez écrite cette lettre qui contient mon sort, qui le rend horrible, & dans laquelle vous prononcez mon arrêt sur des apparences

que vous n'auriez pas dû si cruellement interpréter ! Vous venez de me faire éprouver dans toute sa violence le tourment d'aimer malgré soi, d'aimer sans espoir, d'être condamné au malheur, & de n'inspirer que le mépris : il ne me reste rien que le supplice de vous adorer. Non, madame, celui que vous accusez, à qui vous défendez de vous voir, qui vous fut toujours odieux, n'est pas indigne de votre estime. Ah ! par égard du moins pour la douleur la plus vraie, daignez m'entendre. Je n'aime point madame de Thémis, je ne l'ai jamais aimée, je ne suis pas assez heureux pour vous en offrir le sacrifice. Si je l'ai suivie au bal, c'est de ma part un délire, une inconséquence que je ne puis vous expliquer. C'est vous seule, hélas ! vous seule que j'idolâtre. Quand je vous en fis l'aveu, j'y fus entraîné ; & peut-être il vous toucheroit, si vous pouviez lire au fond de mon ame, si vous pouviez savoir combien elle est agitée. Depuis la lettre que j'ai osé vous écrire, je n'ai pas eu un moment de repos. L'amour qui me dévore ne peut me rendre que malheureux ; mais, encore une fois, je n'ai pas été maître de le vaincre. La séduction est sur vos levres, dans vos yeux, vos gestes, vos discours, votre silence la respirent ; vous agissez avec la même force sur
l'ame

l'ame & sur l'imagination. On a beau se défendre, il est impossible qu'on vous échappe : une grace indéfinissable vous suit, vous accompagne, se mêle à tous vos mouvemens, & vous ne faites rien qui ne soit un piège tendu à la liberté de ceux qui vous approchent. Rêvez-vous ? on aime votre rêverie. Redevenez-vous gaie ? vous donnez de l'intérêt à la gaieté ; vous avez mille moyens de plaire, tous infaillibles, tous différens... Ah ! cessez de me croire faux : accablez-moi de vos rigueurs, mais plaignez-moi, vous le devez, je le mérite. Il est des positions où l'honnêteté même est le tourment du cœur qui la chérit. Rappelez-vous, madame, daignez vous rappeler l'empressement avec lequel je vous ai cherchée. En vous ressouvenant de mes hommages, vous vous souviendrez peut-être de vos froideurs... que dis-je ! de l'animosité avec laquelle vous déclamiez contre moi dans un cercle qui recevoit vos impressions. Vous jouirez de ce souvenir... c'est une vengeance de plus que je vous procure.

Qu'ai-je fait pour mériter votre haine ? ... Permettez du moins que je détruise les idées outrageantes que vous avez prises de moi. Puisque votre présence m'est interdite, par pitié souffrez que je vous écrive. Je n'ose m'attendre

à des réponses ; mais du moins je vous dirai ; je vous répéterai cent fois à quel point je vous suis asservi. Non , non , croyez-en le serment de l'amour , non , madame de Thémises n'eut jamais de droits sur mon ame ; & il me suffit de vous connoître , pour assurer qu'elle n'en aura jamais.

LETTRE XXVII.

De la marquise , à son amie.

QUE l'univers entier soit aux pieds de madame de Thémises : le seul objet qui m'intéresse n'y est point , il n'y fera jamais . . . il n'est point coupable. Que nous étions injustes ! c'étoit avec une sorte d'acharnement que vous l'accusiez. Plus timide que le duc , me disiez-vous , il en a tous les principes. Ce soupçon est trop cruel : que vous a-t-il fait ? Vous m'avez désespérée . . . Pardon , mille fois pardon ; je vous dois de la reconnoissance , & je vous fais des reproches ! J'ai cherché moi-même les secours de votre amitié , & je m'en plains ! Je ne fais plus ni ce que je dis , ni ce que je veux ; je suis bien digne de pitié . . . Vous m'excuserez , mon amie ; vous ne m'abandonnerez point au désordre d'une tête

perdue, sur-tout aux mouvemens d'un cœur que je crains plus encore. C'est là, c'est là qu'est l'ennemi ; c'est là qu'il est gravé en traits ineffaçables. . . Ah ! je le sens, je suis née pour l'adorer toujours. Vous voyez mon égarement ; vous estimerez mon courage. Si vous en avez la force, dites-moi du mal de M. de Mirbelle, mais gardez-vous d'en penser. . . Il n'aime point madame de Thémines. Aussi je ne concevois pas son triomphe ; elle n'est point jolie au point de tourner les têtes ; je trouve moi qu'elle l'est. . . avec modération. Soyez-en sûre, il ne l'aime point, il me l'a juré. Il est si honnête, il a l'air d'être si vrai ! Le ton de sa dernière lettre m'a vivement affectée ; elle peint le trouble de son âme, il a passé tout entier dans la mienne.

Mon amie, qu'il est dangereux pour moi, depuis que je n'ai plus rien à lui reprocher ! Il me demande la permission de m'écrire. Après mes injustes soupçons, dois-je encore l'accabler par un refus qui le mettroit au désespoir ? qu'en pensera-t-il ? Je ne puis me déterminer à rien. Qu'il en coûte pour concilier la prudence & l'amour ! que j'aurai de peine à cacher le mien ! Il augmente à tous les instans ; il se rend maître de ma raison. Que dis-je, hélas ! je n'en ai plus, je ne vois plus qu'à travers un nuage les devoirs for-

midables qui me lient. Vous avez aimé, vous retrouvez votre situation dans la peinture de la mienne. Eh ! comment n'aimerions-nous pas ? Malheureuses ! ceux à qui nos parens nous livrent, nous tyrannisent, ou nous abandonnent. D'abord on se soulage par des pleurs ; peu à peu ils deviennent plus rares, les mauvais procédés les sechent, le cœur fatigué se forme de riantes chimères, il cherche un être qui les réalise ; l'objet redoutable se présente, le trouble de l'ame l'annonce ; on le craint, on le fuit, & en le fuyant on le trouve encore : on se reproche moins de jour en jour un tort voilé par la séduction, & près de l'abyme on n'apperçoit que les fleurs qui le couvrent. Hélas, que devenir au milieu des périls qui nous environnent, & des chagrins qui nous accablent ! Nous sommes toujours plus à plaindre que criminelles ; nos fautes à nous ne sont jamais que nos malheurs.

Adieu : j'accepte tous les maux que l'amour voudra me faire ; ils me feront chers par leur cause.

P. S. Je fais une réflexion. Me voilà forcée de répondre à M. de Mirbelle : on lui a persuadé que j'avois dit des horreurs de lui. Il y a d'odieuses gens dans le monde ! Il seroit affreux de lui laisser une opinion si fautive. Il croit que

je le déteste ! . . . il le croit ! Ah , dieu ! il ne lira jamais dans mon cœur ; je l'espère du moins . . . mais il n'est point de loi qui puisse me contraindre à lui marquer de la haine.

LETTRE XXVII.

De la marquise , au comte.

IL faut bien , monsieur , que je vous réponde. J'ai à me justifier d'un tort , c'est-à-dire , à repousser un mensonge. On pourroit être plus modeste , mais il est difficile d'être plus franche. Non , assurément , il n'est pas vrai que dans un cercle je me sois déchaînée contre vous. On vous en a imposé ; vous avez été crédule , & sur-tout injuste pour vous-même : voilà ce que je ne vous pardonne pas . . . Je ferai plus indulgente pour ce qui m'est personnel. Je le vois , vous êtes fort loin de connoître mon caractère. On vous en aura donné une idée fautive ; peut-être ne deviez-vous pas la prendre : enfin , votre suffrage ne m'est pas indifférent , & je suis bien aise de vous dire que j'ai la méchanceté en horreur , & les méchans en pitié. La persécution ne m'a point aigrie.

Tenez , monsieur le comte , je ménage toute

I iij

personne absente, m'eût-elle offensée : je la louerois si elle avoit des vertus , je la louerois sans lui pardonner. J'excuse tant que je peux , même les jolies femmes ; je donne avec plaisir des éloges à ceux qui en sont dignes , & ce n'étoit pas à vous à douter des miens. J'oubliois de vous parler de madame de Thémis . . . une explication ne finit pas. Que voulez-vous ? j'ai ajouté foi aux propos du public , & peut-être ferois-je bien de m'en tenir là. Vous ne l'aimez donc pas ? Vous m'en assurez , que faire ! Comme on se trompe ! On ne peut donc plus croire à rien ! Mais que signifioit votre empressement ? Au reste , je ne pourrois conserver sur cela aucun soupçon , qu'il n'attaquât votre honnêteté. N'en parlons plus . . . La demande que vous me faites de m'écrire m'embarrasse. Si je vous refuse dans cette circonstance , vous persisterez à me mettre au rang de vos ennemis , vous penserez que ma haine est implacable , vous direz beaucoup de mal de moi . . .

Eh bien , monsieur , je veux vous donner une preuve d'estime , & le style de vos lettres m'apprendra si vous la méritez.



L E T T R E X X I X .

Du comte , au chevalier.

Vos lettres me contrarioient , mon cher chevalier ; votre silence m'afflige. C'en est fait , me voilà engagé : j'ai écrit , on m'a répondu : mais hélas ! avec des remords , de quoi jouit-on ? Les miens sont horribles. J'aspire à un bonheur que je redoute , je crains d'être heureux , je frémis de ne pas l'être. J'ai reçu de Sidley la lettre la plus touchante , je l'ai couverte de larmes c'est en pleurant que je la trahis ! Elle repousse le soupçon , elle baise la main qui l'immole , elle est loin de me croire barbare . . . L'infortunée ! Ah , je le suis plus qu'elle ! Cependant , si mon amour n'est qu'un goût , une fantaisie , une préoccupation du moment ! Madame de Syrcé est telle sans doute qu'on me l'a peinte ; & dans ce cas , comme vous le disiez vous-même , son règne sera court : une fois fini , celui de ma Sidley recommence Que la marquise étoit belle au dernier bal ! comme elle éclipsait toutes les autres femmes ! Et j'en suis réduit à désirer qu'une femme charmante manque d'honnêteté , de principes , & se dégrade par une de ces foi-

blessees passageres, que le sentiment ne justifie pas ! Pour que je sois fidele à la vertu de l'une , il faut que l'autre en manque ! Je rougis de moi-même , je rougis & persiste. . . . O délire du cœur humain ! égarement inconcevable ! Plaignez votre ami. Que dis-je ! je m'exagere mes torts ; qui ne les a pas eus ? Vous-même dans ma position vous feriez comme moi. Nous sommes trop séveres ; le plaisir est le dieu de mon âge , c'est à lui qu'il faut sacrifier : la froide raison n'est point la vertu.

B I L L E T

Du chevalier , au comte.

Vous pleurez , vous rougissez , votre ame est triste , & vos résolutions sont les mêmes ! A quoi servent donc ces avertissemens secrets d'une ame délicate ? Si ce frein est inutile , quel est celui qu'il vous faut ? Mais la saison des conseils est passée ; voici celle de l'amitié : elle doit consoler les cœurs qu'elle n'a pu guérir. Je donnerois bien des jours de ma vie , pour vous épargner les jours affreux qui vous attendent. Un écart d'un moment a fait quelquefois couler des larmes que le tems n'a pu tarir. Puissé-je me tromper ! puissiez-vous être heureux !

LETTRE XXX.

Du duc, au comte.

EH bien, me suis-je abusé? le bal a-t-il manqué son effet? J'étois sûr qu'on vous écrirait. Tout est aplani, vous voilà aux prises; c'est à vous à mener cela lestement, & à ne pas vous ennuyer tous deux par l'éternité des premières façons. De grace, n'allez point prodiguer les lettres; sur quatre fois qu'on vous écrira, répondez au plus une, & point trop d'étalage de sentimens. Grondez, boudez, faites des reproches, & ne manquez jamais d'exiger qu'on se justifie. Les femmes en écrivant se laissent aller, donnent des armes contre elles, se familiarisent avec les passions tendres, & sont presque toujours foibles la plume à la main. Tout est saisi, interprété; on prend date, & l'on conclut à l'heure qu'elles y pensent le moins.

Le roi part pour huit jours, il va à . . . Je le suis, je resterai tout le voyage, & j'espère qu'à mon retour vous aurez fini. Dieu merci, vous avez du tems; voilà une mortelle huitaine que je vous laisse pour faire les choses dans toutes les règles de la plus exacte décence. Après cela,

nous n'aurons à songer qu'à l'article de la publicité, qui est plus essentiel qu'on ne croit. Je me chargerai de tout ; je vous donnerai seulement le secret de ces silences savamment indiscrets qui déshonorent vingt femmes, en nous laissant le mérite des procédés. Votre Angloise ne veut donc pas de moi ? C'est une barbare que cette femme là ! Adieu.

LETTRE XXXI.

De la marquise , au comte.

DE quoi vous plaignez vous ? Je permets que vous m'écriviez, j'ai enfin promis de vous répondre ; c'est peut-être plus que je ne dois, & sûrement tout ce que je peux vous accorder : mais vous êtes injuste ; vous l'êtes beaucoup, & l'injustice est révoltante. Bon ! je ne me souvenois plus d'un autre sujet de colere, & toujours contre vous : comment ne se souvient-on pas de ces choses-là ? . . . C'est donc par orgueil autant que par raison que je crains d'aimer ? La belle idée ! qu'elle m'est avantageuse ! Passons légèrement sur ce reproche. Un dîner, une toilette (& c'est une affaire grave qu'une toilette) m'occupent essentiellement. Sachez en général,

que j'ai des principes qu'on ne ne connoît pas , & un extérieur ... dont il faut se défier. Sur-tout ne me dites jamais que l'amour embellit, qu'il met dans les yeux un intérêt, un charme, une expression Malgré cette rare découverte , mon cœur restera libre ; & si j'étois assez malheureuse pour qu'un jour il cessât de l'être, d'aussi foibles avantages ne me consoleroient point.

Vous me demandez si je ferai chez moi ce soir ? Mon dieu ! oui ; j'ai un mal de tête affreux , je ne sortirai pas. D'ailleurs j'ai à vous gronder , je ne suis point contente de vos lettres : quoiqu'elles soient charmantes , je leur en veux . . . Ah , que vous êtes déjà loin de ce que vous m'aviez promis !

LETTRE XXXII.

De la marquise , au comte.

QUELLE visite vous m'avez faite hier ! quelle légèreté ! quels propos ! Non , monsieur , n'espérez pas que je les oublie. Vous osez dire que vous m'aimez ! Ah ! si j'avois eu de la disposition à le croire (& vous savez le contraire) , il ne m'en resteroit que la honte. Vous ne m'avez entretenue pendant quatre heures , que de mes

charmes, des desirs qu'ils font naître, du piquant de l'infidélité & des plaisirs de l'inconstance : tout cela avec une chaleur aussi déplacée que vos discours. Eh ! qu'avez-vous apperçu, s'il vous plait, dans ma conduite, qui puisse les autoriser ? J'ai reçu l'aveu de votre amour sans colere, mais, ce me semble, avec beaucoup de froideur. On peut être fidele à ses devoirs, sans faste, sans aigreur, sans nulle ostentation. Je m'y connois mal, ou la vertu est douce, sa jouissance intérieure, & son plaisir secret. J'ai répondu, il est vrai, à quelques-unes de vos lettres ; j'ai cru le pouvoir : cette marque de mon estime devoit augmenter la vôtre. On me juge mal, je le fais, je m'en console. Votre sexe est vain, le nôtre envieux : vous ne pardonnez point les refus ; nous voulons plaire exclusivement ; & quand ces deux motifs de haine se réunissent, cela fait un bruit . . . qui en impose aux têtes foibles ; c'est le grand nombre : mais il est quelques ames courageuses, qui suivent leur attrait, non le torrent, qui se donnent la peine d'examiner, ne croient qu'aux faits, & tiennent à leur opinion : voilà ce que j'attendois de vous. J'avois donc tort !

Adieu, monsieur. Combien de remerciemens je vous devrois, si j'avois eu besoin d'être affer-

mie contre votre singulier amour ! Heureusement je n'en étois pas là. Je dis heureusement, parce que cela met des bornes à ma reconnoissance.

LETTRE XXXIII.

Du comte, à la marquise.

N'ACCABLEZ point un malheureux, dont le sort est plus horrible que vous ne pensez. Il vous a déplu, son supplice est dans son cœur. Ah ! madame, si vous aviez pu y lire dans l'instant même de l'entretien d'hier, de cet entretien qui vous a courroucée contre moi, vous auriez vu combien j'étois loin de vouloir vous offenser. Je ne me connoissois plus : le charme de votre conversation, ceux de votre figure embraisoient mes sens, m'ôtoient l'usage de la raison, & m'avoient jeté dans un ravissement que je n'avois pas encore éprouvé. Oui, je me disois alors que la maîtresse la plus adorée auroit tout à craindre si elle vous avoit pour rivale, & que le changement, qui est toujours un crime en amour, cesseroit d'en être un, si vous en étiez & la cause & l'objet. Que voulez-vous ? mon destin est de vous idolâtrer . . . vos injustices

ne pourront lasser mon sentiment. Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour vaincre l'ascendant que vous avez sur moi, vous me plaindriez; je vous inspirerois plus d'indulgence que de colere, vous frémiriez de l'état où je suis... Quelle lettre vous m'avez écrite! Votre mépris manquoit à mon infortune. Votre mépris! ô ciel! eh bien, madame, tout accablant qu'il est, je le préfère au doute où vous êtes de mon estime. Moi, ne pas vous estimer! moi, qui découvre tous les jours en vous des qualités qui redoublent mon ivresse, mon désespoir, & mettent le comble à mes maux! Je voudrois ne vous avoir jamais vue; je voudrois... Ah! pardonnez aux emportemens de l'amour, de la douleur & du remord. Mon trouble est extrême... daignez mêler quelques larmes aux miennes, cachez-les moi sur-tout: si la compassion vous en arrachoit une seule à mes yeux, je ne répondrois plus de moi. Oui, madame, sachez que ce n'est pas assez de votre indifférence; sachez que j'ai besoin de votre haine pour vous obéir, pour renfermer le penchant indomptable, les vœux ardents, dont vous avez dédaigné l'hommage, & dont l'expression vous révolte. Souffrez que je vous voie ce soir, daignez être témoin de mes regrets: ils vous attendriront, si vous n'êtes pas tout-à-fait insensible.

Ne craignez pas, ne craignez jamais que je vous parle de mon amour ; j'aurai le courage de souffrir, de me taire, de me soumettre à vous comme à ces intelligences célestes qu'on adore par la pensée. . . Au nom de cet effort, ne me refusez pas.

BILLET

De la marquise, au comte.

J'A'I répondu à votre dernière lettre, j'ai cru à votre repentir, & vous avez du chagrin ! Ah ! n'en ayez point ; n'en ayez jamais. Je suis bien loin d'être insensible à ceux de mes amis. Vous prétendez que je ne leur passe rien ; mais ne leur doit-on pas la vérité ? Si j'ai le courage de leur déplaire, j'ai la force de les défendre. Par exemple, je soutiens à tout le monde que vous avez beaucoup de raison, & cependant il ne tiendrait qu'à moi de dire le contraire. Qu'aviez-vous donc hier ? Vous étiez d'une tristesse . . . que je ne m'attribue point : je serois bien affligée d'en être l'objet . . . Sans doute il ne seroit pas en mon pouvoir de la détruire. Je vous en conjure, n'ayez . . . que de l'amitié pour moi ; je sentirois vivement la douleur de vous causer la moindre peine.

Je n'ai pourtant pas été hier au spectacle, d'après vos sollicitations. Ce procédé est-il assez beau ?

BILLET

Du comte, au chevalier de Gérac.

J'AI été hier au soir chez madame de Syrcé, malgré tout ce que vous m'aviez dit le matin : mais notre conversation, la plus vive que nous ayons eue depuis cette malheureuse intrigue, étoit toute entière sur mon cœur. J'étois d'un sombre... dont on s'est aperçu, que l'on me reproche dans un billet d'aujourd'hui ; & ces reproches même ne servent qu'à l'augmenter. Mon ami, mon seul ami, que l'amitié est puissante, qu'elle est persuasive, quand elle prend le langage de la vertu, sans en avoir la sévérité ! C'en est fait... dussé-je en mourir (& je ne suis pas loin de le souhaiter) je me condamne au plus douloureux, au plus cruel des sacrifices. Mon ame, toute courageuse qu'elle est, est effrayée de l'effort qu'elle s'impose... N'importe : il faut être homme, savoir souffrir, épargner des larmes à Sidley ; il faut enfin être honnête, & contenter son ami. Je vais essayer le combat, je pleure d'avance le triomphe... Adieu.

LETTRE

L E T T R E X X X I V.

De la marquise , à son amie.

VOILA huit jours que ne l'ai vu ; je suis d'un abattement , d'une tristesse inexprimable ; tout m'importune & m'afflige ; je sors pour le chercher , je reste pour l'attendre ; je lui écris à chaque instant , je brûle aussi-tôt ce que je viens d'écrire. Quelle amertume il répand sur ma vie ! Il me fait sentir tout les degrés de la douleur. Loin de me trouver heureuse de n'avoir plus à le combattre , son abandon me tue. Je le redoutois . . . il me fuit , & je n'en suis que plus foible ! Ah , mon amie , s'il m'avoit trompée ! s'il aimoit madame de Thémynes ! . . . Je ne puis soutenir cette idée. Plus ma jalousie est secrète , plus elle est déchirante ; elle se tourne toute entière contre moi. O ciel ! il est donc vrai , mon sort est décidé ! Eh , comment pourrois-je en douter ! Depuis ces huit jours éternels que j'ai passés sans le voir , j'ai été dans vingt maisons où je ne les ai rencontrés ni l'un , ni l'autre ; ils s'aiment , ils se fussent , & se dérobent à la foule pour aimer mieux. Le comte a cru sans doute qu'il pouvoit se livrer à une fantaisie pour moi ; & voyant que

*Tom. V.***K**

j'attachois à son perfide aveu plus d'importance qu'il n'en mettoit lui-même, il aura repris ses premières chaînes ; je suis peut-être l'objet de son dédain. . . Le cruel ! que lui ai-je fait , qu'opposer toujours à son ardeur les scrupules vrais d'un cœur honnête , & jamais le manège de la coquetterie ? Il ne fait pas combien il va me rendre malheureuse. Mon cœur se ferme à tout , excepté à son image ; mes plus beaux jours s'évanouiront dans les langueurs d'une passion qui concentre mes idées , absorbe mes vœux , & réchauffera mon dernier soupir. C'est ainsi que j'aime , c'est ainsi qu'il faut aimer. Ah ! si l'excès nous excuse , je n'ai point à rougir. Je renonce à l'univers , l'amitié seule me reste , je me jette dans son sein ; j'y dépose mes larmes , mes foiblesses , tous les secrets d'un cœur . . . qu'on ne connoît pas.

Adieu. Ecrivez-moi ; vos lettres sont tendres , elles me consolent ; me guériront-elles ? Ah ! jamais. . . Je ne les aimerois pas tant , si elles pouvoient m'arracher . . . hélas ! à mon malheur.

LETTRE XXXV.

Du comte , au chevalier.

SACHEZ ce que j'ai fait , applaudissez-moi de

l'intention , de l'effort , & mettez le reste sur le compte de la fatalité : la mienne est d'être infidèle . . . en pleurant l'objet , le vertueux objet que je sacrifie. Je vous ai instruit de l'aveu que j'ai risqué auprès de la marquise , aveu que je devois m'interdire. Enhardi par cette première démarche , peut-être par quelques dispositions favorables que j'ai cru appercevoir , j'ai mis dans mes soins l'ardeur , l'activité , la précipitation peu flatteuse qu'exige une fantaisie qui enivre , & qu'on veut satisfaire aux dépens même de la délicatesse. Qu'ai-je vu ! nos conjectures étoient vraies , madame de Syroé n'est sûrement pas ce qu'on imagine ; ses lettres , ses discours respirent l'honnêteté ; je la crois sensible ; toute sa folie est dans sa tête , sa morale est dans son cœur ; c'est de lui , de lui seul qu'elle emprunte cette éloquence douce , cette innocente séduction qui la fait aimer. Jugez de ma surprise , de mes remords , de ma honte ! . . . Oui , oui , je rougissois de moi-même ; & plus je trouvois de perfections dans cette femme inexplicable , plus je m'encourageois à m'en détacher : enfin , après bien des combats , tous horribles , j'ai pris sur moi de ne plus aller chez elle , de ne lui point écrire ; je voulois l'oublier , je croyois le pouvoir. J'ai redoublé pendant tout ce tems mes assiduités

auprès de ladi ; elle n'a jamais été si calme ; jamais elle ne m'a montré tant d'amour. Hélas ! le bandeau est encore sur ses yeux ; elle sourit au perfide qui la trompe. Elle sourit ! . . . & je l'assassine ! Mille fois j'ai été sur le point de lui avouer ma faute ; j'ai été retenu mille fois par la crainte de la désespérer. Qu'il est dur d'arracher des pleurs à des yeux où brille la joie, de mettre une vérité affreuse à la place d'une illusion douce, & d'éclairer un cœur que son ignorance rend heureux ! Je n'en ai pas eu la force.

Cependant l'image de madame de Syrcé ne me quittoit pas. Je la voyois plus intéressante & plus belle ; je relisois ses lettres , ses charmantes lettres ; & dans le même instant , indigné contre moi-même , j'allois tomber aux genoux de Sidley , j'y répandois ces larmes cruelles que fait couler la perte d'un sentiment qu'on a chéri . . . Eh bien ! ces larmes qui auroient dû l'effrayer , ne lui paroissent que des preuves de mon amour. Après ces mouvemens d'une ame en désordre , je me croyois presque sûr de mon triomphe , je m'affermissois de bonne foi dans mes résolutions , je me rappellois vos conseils ; je consultois mon cœur , tout m'y parloit pour Sidley : mais hier , mon ami (ce moment est l'époque décisive de son malheur) hier j'allai souper chez

madame de ***, où je rencontraï sa rivale. Je ne l'y attendois point : sa présence me causa un frémissement , un trouble que je n'avois jamais senti. Ses yeux se tournèrent sur moi sans courroux , mais avec une mélancolie qui me pénétra ; je ne pus me défendre contre la langueur & le charme de leur expression. Pendant le souper je tâchai de la distraire ; hélas ! ce fut en vain. Quand on se retira , je la conduisis jusqu'à sa voiture , hasardant quelques excuses , & de ces demi-mots qui partent du cœur ; elle ne me répondit rien. . . J'ose interpréter son silence : je viens de lui écrire la lettre la plus vive , la plus passionnée , la plus remplie de douleur , de regrets , & des transports d'un amour effréné. Tel est celui qu'elle m'inspire. . . Il est trop excessif pour être durable. L'attendrissement que me cause Sidley , est une habitude de l'ame , qui sans doute le sera davantage ; c'est le plus ardent de mes vœux. Que ma situation est horrible ! C'en est fait , il faut subir mon sort. Puissé-je en être seul la victime !

Adieu. Si vous blâmez ma conduite , ma franchise au moins a des droits à votre amitié.



BILLET

De la marquise , au comte.

LA chaleur des expressions n'en prouve pas toujours la vérité. Non , monsieur , non , je ne crois rien de ce que vous me dites. Mais pourquoi vous justifier ? Vous ne me devez ni regrets ni excuses ; votre conduite m'a paru toute naturelle ; vous m'aviez promis d'être plus calme , vous m'avez tenu parole. . . . Ah , je ne m'en plains pas ! Peut-être aussi que vous obéissez à madame de Thémises , & je ne désapprouve que votre retour vers moi. Ne la trompez point , ne la trompez jamais ; il est affreux de tromper. Je ne vous recevrai point : je serois bien fâchée de lui causer de l'inquiétude. Vous n'êtes pas si délicat ; & si j'avois eu le malheur d'être sensible , il me semble que vous n'auriez pas eu beaucoup d'égard à la mienne. Soyez de meilleure foi avec les autres femmes. Il faut bien connoître le cœur qu'on attaque ; sans cette précaution , on est plus qu'indiscret , on risque d'être cruel.



AUTRE BILLET

De la marquise, au comte.

JE ne fais pourquoi votre lettre de ce matin m'a plus convaincue que celle d'hier ; elle est moins emportée , & me paroît plus vraie. Je suis lasse de vous parler de madame de Thérmines. Décidément , ce n'est donc point elle qui vous éloigne de vos amis ? Vous me le jurez , vous me suppliez de le croire ! . . . Mais à quoi cela vous servira-t-il ? Vous me demandez de vous recevoir , vous me le demandez avec tant d'instance . . . Eh bien , monsieur le comte , je serai visible à sept heures : vous aurez le tems de faire toutes vos visites . . . car je vous crois fort occupé.

LETTRE XXXVI.

De la marquise, au comte.

TOUTES mes lettres , dites-vous , n'ont jamais que quatre lignes ; consolez - vous , celle - ci en aura quelques-unes de plus. Je ne vous ai point répondu ce matin , & tôt ou tard il faut répondre.

K iv

J'avois mille embarras ; je n'avois pas assez de tems pour écrire à ma fantaisie , & peut-être qu'il m'en faut pour cela plus que vous ne pensez.

Vous vous plaignez de moi , de ma sévérité , de ma raison. Oh ! oui , j'en ai , je m'applaudis d'en avoir , & je voudrois sur-tout que vous pussiez perdre l'habitude de vous en désespérer ; mais , que la mienne soit l'ouvrage de la froideur , ou le fruit de la réflexion ; contente de l'effet , je ne disputerai point sur la cause. Je demande grace seulement pour mon sexe. Ne lui contestez pas le pouvoir de combattre ce qui l'enchanter , de vaincre ce qu'il sent , ou de renfermer ce qu'il souffre. Les hommes , ces injustes créatures qui ne connoissent point la peine , ces cruels hommes qui jugent si mal , qui trompent si bien , à qui tout est permis , pour qui ce n'est pas un tort d'aimer , ils sont si accoutumés à exagérer leurs sentimens , qu'ils ne peuvent rien concevoir à la violence que nous faisons aux nôtres. Quelques femmes cependant versent des larmes qu'on ne voit point couler , cachent sous des dehors paisibles un trouble affreux , & s'en imposent la loi , malgré le soulèvement , malgré le déchirement d'un cœur . . . qu'on ne s'oumet point. Et puis venez encore nous disputer le courage ! cela m'indigne. Je suis , au reste ,

très-déintéressée sur tout ceci ; & vous vous tromperiez fort , si vous en faisiez la moindre application : c'est le résultat de notre entretien d'hier , & des idées vagues que votre lettre m'a fait naître. Ah , mon dieu ! parlons d'autre chose ; ce texte là me donne de l'humeur. Je ne fais pas pourquoi je m'y suis arrêtée ; il me déplaît . . . en vérité , il me déplaît presque autant que le grand monsieur avec qui nous avons soupé hier : c'est un mauvais singe du duc de * * * ; il tranche , prononce , décide , dit du bien de lui , persiffle les autres. Vous croyez peut-être qu'il a une ame. Une ame ! lui ! Comme il parle des femmes ! Je l'entendois vous raconter qu'être infidèle , c'étoit une chose *délicieuse*. En effet , montrer la sécurité de l'innocence à celle que l'on vient de trahir , porter la perfidie au sein de l'amour , désespérer le cœur qui est à foi , ce plaisir horrible doit avoir des charmes pour lui. Et vous , pendant que d'un ton d'oracle il débitoit ces belles maximes , pendant que je bâillois , moi , & que personne ne l'écoutoit , vous pouviez sourire ! . . . Vous ne l'avez pas contrarié une seule fois , & votre silence avoit l'air de l'approbation ! . . . Tous les hommes se ressemblent : ardens à nous séduire , trop froids pour nous apprécier , ils croient en être quittes pour quelques hom-

images faux ou intéressés , qu'ils enlèvent aussi facilement qu'ils les prodiguent. Ils nous trouvent jolies , leur indulgence va jusques-là , ils tombent à nos pieds. A nos pieds ! Pourquoi ? comment y font-ils ? Comme ces incrédules qui ne croient à la divinité que lorsqu'ils ont besoin d'elle. Leur adoration est momentanée , leur ingratitude extrême , & leur injustice n'est jamais que suspendue. Il faut les fuir. . . . Adieu, monsieur le comte.

P. S. Je suis effrayée de la longueur de ma lettre , & sur-tout des méchancetés que j'ai dites. Savez - vous que vous avez des connoissances qui me donnent une idée médiocre de votre sensibilité ?



L E T T R E X X X V I I.

Du duc , au comte.

LE voyage a été plus long qu'on ne l'imaginoit ; mais enfin me voilà , & mon premier soin est de m'informer de vos progrès , ou plutôt de votre triomphe. Qu'est - ce donc que cela veut dire ? Pas la moindre rumeur ! Paris est - il devenu muet ? J'ai été par - tout , & par-tout un silence morne ! Est-ce que votre aventure n'est pas encore terminée ? Comment n'a-t-elle point transpiré ? J'ai donné l'éveille , j'ai mis sur les voies , & , très-heureusement pour vous , je suis arrivé à tems pour les indiscretions. Par hasard , fileriez-vous le sentiment ? J'en meurs de peur. Oh ! oui , madame de Syrcé a faisi le foible de votre caractère ; elle vous aura fait accroire tout ce qu'elle aura voulu ; peut-être même a-t-elle poussé la séduction jusqu'à vous convaincre de sa vertu. Elle en est capable , & vous l'êtes d'ajouter foi à tout ce qu'il lui plaît de vous dire. Cette femme en fera tant , qu'elle vous donnera de l'amour. . . . La belle avance ! Encore une fois , brusquez cette affaire là ; vous vous perdez avec vos délicatesses & vos lenteurs ridicules.

Faut-il trancher le mot ? madame de Syrcé a eu tout le monde excepté vous. Je la ménageois, j'étois circonspect ; mais votre danger m'intéresse, & son manège me révolte. Songez donc à l'importance de tout ceci ; votre réputation doit vous être plus chère que la sienne, & j'immolerois vingt *bonheurs* de femmes, pour sauver celui d'un honnête homme. Je deviens pressant, parce que vous êtes compromis, cruellement *vexé*, & prêt à devenir la fable d'un monde qui ne pardonne pas. . . . Votre Angloise persiste donc à m'exclure ? J'en suis vraiment affecté, toujours pour vous ; mais je me console de ne la pas connoître, par le plaisir de vous voir infidèle. Soyez-le bien vite, pour votre satisfaction & pour la mienne : sur-tout n'oubliez pas de m'apprendre votre bonheur. Il est essentiel que je sois instruit, je veux l'être à la minute. En cas que je fusse absent, dépêchez-moi un courier. Quand il s'agit d'ébruiter la foiblesse d'une femme, on ne sauroit faire trop de diligence.

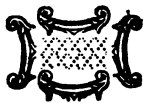


LETTRE XXXVIII.

De la marquise , à son amie.

Vous savez que ma mere est partie pour ses terres. C'est la premiere fois que je ne l'accompagne pas ; j'ai résisté à ses instances , j'ai prétexté des affaires ; elle a consenti , parce qu'elle est bonne , & ne s'est point doutée de mes véritables motifs , parce que , bien loin de croire le mal , elle n'oseroit même le soupçonner. Un lien charmant m'a retenue ; mais plus il enchante mon cœur , plus il effraie ma raison. Me voilà seule ici , seule avec ma foiblesse & mon amour ! Le retour de la belle saison , la secrette influence qu'elle a . . . sur les ames peut-être , tout cela me jette dans une rêverie qui m'inquiete. Je n'ai plus l'exemple de la vertu d'une mere respectable , & tendrement aimée ; je me trouve sans appui au monde. C'est à l'instant même de son départ que j'ai vu dans toute sa force le péril qui me menace. Je pleurois dans ses bras , je ne pouvois m'en détacher ; je pleurois de la quitter . . . Ah ! je sentoie tout le besoin que j'avois d'elle. Depuis son absence les visites du comte sont plus fréquentes. Je le vois souvent tête à

tête ; il a l'air d'être vrai . . . & je l'adore. O mon amie , il faut le fuir , il faut rompre le charme qui m'environne ! Puis-je espérer de vaincre ce que j'aime , quand je ne sens plus que la lassitude de le combattre ? Ma résolution est prise. Le maréchal de *** qui est toujours languissant , est à sa charmante maison de *** : il y est presque seul ; j'irai lui tenir compagnie ; je rêverai à mon amant avec plus de plaisir encore , n'ayant plus à le craindre. Le maréchal me mande qu'il n'a de femmes chez lui que la duchesse de *** : elle ne le quitte pas ; je serai libre , je vous écrirai ; & dans le sein de la solitude , je trouverai peut-être des armes contre l'amour. Je compte partir après-demain , & je tremble de le dire à M. de Mirbelle. Je ferai en sorte qu'il n'en soupçonne rien. Il tomberoit à mes pieds ; j'entendrois ses soupirs , je verrois ses pleurs . . . & je ne partiroy pas.



LETTRE XXXIX.

Du comte, à la marquise.

O CIEL! je vous ai vue hier; votre départ étoit résolu, & vous ne m'en avez rien dit! Quel réveil! Que vous ai-je fait, madame? pourquoi me fuir? Vous avez besoin, dites-vous, du calme de la campagne, & vous comptez pour rien l'agitation où vous me laissez! . . . Pardon . . . dois-je vous interroger? ai-je le droit de me plaindre? que puis-je vous reprocher. . . que votre indifférence? Mais vous, quels reproches avez-vous à me faire? Vous m'accusez d'être grondeur, emporté, peu maître de moi: eh! le moyen de ne pas gronder avec vous? Rien ne vous persuade, rien ne vous fixe, vous courez sans cesse; quoique douce, vous êtes entêtée, & avec l'air de vouloir comme les autres, vous ne faites que ce que vous voulez. N'importe, je vous adore; telle est ma destinée, votre ascendant . . . mon malheur. J'idolâtre jusqu'à vos défauts; & je demanderois grace pour eux, si vous vouliez vous en défaire. . .

Je ne reviens point du mystère que vous

m'avez fait de votre voyage : voilà donc la cause de cette gêne qui régnoit hier dans tous vos discours ? Que je le déteste , cet embarras qui vous retient quand nous sommes ensemble , qui arrête sur vos lèvres timides des aveux que votre cœur peut-être ne condamneroit pas ! Que je hais ces oppositions secrètes d'une ame qui se donne & se retire dans le même moment ! Ah ! croyez-moi , les préjugés sont nos ennemis , nos tyrans ; ils empoisonnent le bonheur , ils détruisent tous nos plaisirs ; je les brave , je les foule aux pieds , je les abhorre ; je m'abandonne à cette ivresse brûlante comme l'amour , aveugle comme lui , & qui repousse d'une main passionnée le triste voile de la raison. O vous , qui vous êtes emparée de toutes les facultés de mon ame ; vous , que je ne devrois pas aimer . . . que j'aime éperdument , employez à sentir , la force que vous mettez à combattre. Est-ce à vous à douter de mon amour ? Soyez sûre , bien sûre , qu'en vous adorant j'obéis à l'attrait le plus invincible ; je sens tout , je ne me commande rien. Quand revenez-vous ? Dans quelle circonstance vous m'abandonnez ! . . . Votre absence peut-être . . . Par pitié , ne la prolongez pas ; & pour m'accorder ce que je vous demande , oubliez

un

un moment que c'est moi qui vous en prie.
Adieu, cruelle.

LETTRE XL.

De la marquise, à son amie.

QU'AI-JE fait ! qu'est-ce que l'absence de quelques jours contre une impression chère & vainement combattue ? Est-ce qu'on fuit son amant ? On le trouve par-tout ; & son image est aussi dangereuse que sa présence :

Mon amie, je lis ses lettres, je me rappelle tout ce qu'il m'a dit ; je prononce en tremblant son nom . . . mais si bas qu'on ne peut m'entendre. Je ne le prononce qu'avec un trouble qui feroit apperçu. Que ce lieu est séduisant ! que la nature y est fraîche & animée ! Eh bien, malgré tous les charmes que j'y trouve, mon cœur revole vers Paris ; tout me manque, & je ne fais trop ce que je desire. Je suis bien heureuse que le comte ne connoisse point le maréchal. . . Ce séjour embelli par mon amant, seroit trop à craindre pour moi. Pourrai-je, hélas ! lui résister toujours ? Je frémis de ce qui se passe dans mon cœur. Que mon sentiment est tyrannique ! quelle puissance il exerce sur mon ame ! avec quelle

Tome V.

L

force il la maîtrise ! Je cherche en vain le repos : la retraite nourrit mon agitation , le sommeil l'augmente. Mon amie , ma tendre amie , je ressens une langueur , un ennui de tout . . . une inquiétude qui m'alarme. Quels sont donc ces élans secrets vers un bonheur qu'on redoute , & qu'on expie d'avance par les pleurs qui le précédent ? Je me sauve dans votre sein , pour y rougir de cet aveu : je trouverai grace devant l'amitié ! . . .

Quelles lettres il m'écrit , & combien les miennes m'embarrassant ! Je les recommence dix fois , j'en suis toujours mécontente. La crainte de me trahir , celle de l'affliger , tout me désespère , tout jusqu'à l'excès de son amour ; & je me sens bien foible , hélas ! quand je pense que peut-être il est malheureux.

LETTRE XLI.

De madame de Syrcé , au comte de Mirbelle.

JE ne m'arrêterai point , monsieur , sur les motifs de mon départ ; je ne sens pas la nécessité de vous en instruire. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit ; j'avois un desir de repos qui me tourmentoît depuis quelques jours . . . Cha-

cun fait ses besoins. Vos lettres au reste m'occupent bien agréablement , à l'amour près , que je n'ai garde d'approuver ; je les lis avec plaisir , & ce plaisir du moins n'est point mêlé d'effroi. Ici tout me plaît , rien ne me fait peur. Je jouis de la plus grande liberté. Le maréchal a été bien aise de me voir : il n'a chez lui que quelques hommes qui lui viennent des campagnes voisines , & la duchesse de ***.

Malgré son asthme , qui la rend la plus aigre personne du monde , elle me contrarie toute la journée avec ce qui lui reste de respiration ; elle fait toujours l'éloge des femmes de son tems , & cet éloge est une satire amère de celles du nôtre : mais je suis douce , trop peut-être . . . Je la laisse dire. Je joue le soir à la comète , elle y est d'un bonheur inoui , je ne gagne jamais , & cette attention la désarme ; elle me trouve délicieuse . . . à la comète.

J'habite le plus beau lieu du monde. La peinture qu'on en feroit auroit l'air d'une féerie. Tantôt c'est la nature parée de la main des hommes , & embellie des richesses de l'art ; tantôt c'est cette même nature abandonnée à ses caprices. Les eaux , comme dans la plupart de nos parcs , n'y sont point enchaînées dans des bassins étroits ; c'est une rivière qui traverse les

jardins, & sur laquelle des gondoles nous promenant. J'oubliois un labyrinthe presque magique ; il faut ma prudence pour ne pas s'y égarer. Toutes les fleurs du printems sont là , & tous les oiseaux qui chantent bien s'y rassemblent. Les routes en sont bordées d'un double rang de rocailles, où serpente une eau vive sur un sable coloré. Les statues n'y représentent que des fictions ; car ce sont des femmes qui cedent , & je n'aime point cela. On consacre nos faiblesses ; où sont les monumens érigés à nos vertus ? C'est le tort des hommes , non le nôtre. Où en étois-je ? je n'en fais rien. . . Dieu me préserve de mettre de l'ordre dans ce que j'écris ! Je me dépêche d'arriver à la grotte charmante qui termine le labyrinthe. Quand on y est , il semble qu'on soit séparé de l'univers ; on y marche sur les roses , & on en est couronné. J'y vais souvent , sur-tout quand le soleil se couche. L'attrait y mène , l'enchantement y retient ; on y rêve . . . à ce qu'on veut.

A propos de rêves , il faut que je vous raconte celui que j'ai fait cette nuit ; je l'attribue aux idées volatiles qui m'occupent le jour. Je rêvois donc que j'étois dans un bosquet sombre ; j'y pensois à bien des choses , j'y faisois des réflexions ; elles m'amenerent à souhaiter un fils . . .

mais un vrai filphe. Soudain il m'en apparut un : il sortoit d'un nuage d'or, il avoit un vêtement bleu céleste, & une figure . . . que je n'ai point oubliée. Ses regards étoient pleins de tendresse, & non d'une ardeur inquiétante ; le son de sa voix pénétrait jusqu'au cœur ; il ne demandoit rien, il ne vouloit qu'aimer. Il commençoit à m'entretenir des mœurs des filphes, de la pureté de leurs feux ; je crois même qu'il me disoit du mal des hommes ; je l'écoutois, j'avois du plaisir à l'entendre . . . quand une de mes femmes vint m'éveiller. Adieu mon filphe, & vraiment je le regrette.

P. S. Vous me demandez le tems de mon retour à Paris. Je ne le fais pas moi-même . . . J'attends que vous ayez de la raison.



LE T T R E X L I I.

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gérac.

IL m'est venu l'idée la plus singulière, la plus hardie. Je veux l'exécuter ; je ne puis vivre sans voir la marquise. Ma démarche est indiscrete ; l'excès de mon trouble la justifie. Il est impossible que madame de Syrcé soit ce qu'elle me paroît ; elle seroit trop adorable, & moi je ne puis être

L iij

plus long-tems en proie au sentiment qui me déchire. J'aime mieux lui déplaire . . . je vais tout risquer. Vous connoissez mon cœur; il est foible & ardent, emporté dans ses goûts, bouillant dans ses desirs. Il faut que je me satisfasse, quitte après à me repentir, à pleurer mon erreur, & à me rendre aux remontrances d'un ami. Je pars.

LETTRE XLIII

Du comte de Mirbelle, au chevalier de Gêrac.

NE m'en dites jamais de mal. . . Je l'adore, je l'idolâtre; mon enthousiasme survit à un bonheur dont je n'avois point d'idée. Où suis-je! comment vous peindre mon trouble, mes transports! Partagez le délire, l'ivresse, l'enchantement de votre ami.

Mon voyage d'hier étoit au château de ***, où elle est présentement. Elle m'avoit mandé la veille qu'elle venoit de faire un rêve, dans lequel elle avoit cru voir un de ces êtres fantastiques, enfantés par la délicate imagination des femmes. C'est à ce songe que je dois un bien! . . . O mon cher chevalier! ce n'est point une mortelle! . . . Par où commencer! Quels souvenirs! Ils m'enlèvent à moi-même.

Je pars , j'arrive vers six heures : le jour avoit été brûlant , la soirée étoit charmante. Je demande l'intendant des jardins. J'avois laissé ma voiture à une lieue de là ; rien ne pouvoit me trahir. Je m'informai de cet homme s'il étoit possible de voir madame de Syrcé ; il me dit qu'elle se promenoit le soir dans le labyrinthe , & que sûrement je l'y trouverois. Je le priai de m'y conduire. Sur les difficultés qu'il me fit , je lui représentai que j'avois à lui remettre des papiers de la dernière importance , & qu'on ne pouvoit confier qu'à elle. Rien n'ébranloit sa fidélité ; une bourse de vingt-cinq louis le désarma , tout fut aplani : il me suivit à l'entrée du lieu qu'il m'avoit indiqué , m'en donna la clef , & me quitta.

Jugez de mon ravissement : je me crus transporté sous un autre ciel ; je n'étois plus à moi. Mes yeux ne distinguoient rien . . . ils cherchoient madame de Syrcé. A mesure que j'avançois dans ce voluptueux dédale , j'éprouvois un tremblement involontaire : enfin , après bien des détours , j'entends quelque bruit , je respire à peine. . . . Quel objet ! quel moment ! A travers une charmille , je l'apperçois lisant une lettre , & cette lettre étoit une des miennes ! La marquise , qui se croyoit seule , avoit dans son ajus-

tement ce désordre , cette négligence qu'on peut se permettre quand on est sûre de n'avoir pas de témoins. Je ne fais quelle volupté étoit répandue sur toute sa personne ; son sein n'avoit d'autre voile qu'une gaze légère , que le zéphyr dérangeoit. J'étois en extase , je la dévorais des yeux ; enivré de ce que je voyois , j'aurois crain de perdre quelque chose en osant davantage. Je m'enhardis : la porte du sanctuaire s'ouvre , je parois aux regards de la déesse : elle jette un cri , sa main tremblante abandonne la lettre qu'elle tenoit , & sa frayeur est si grande qu'elle reste immobile , sans songer même à réparer le désordre de sa parure oubli charmant , dont je remerciai l'amour !

Ne craignez rien , m'écriai-je , en me précipitant à ses pieds , je suis l'amant que vous avez rêvé , mais l'amant le plus soumis , le plus respectueux , le plus tendre. Je vous adore , je viens vous le dire , vous le répéter cent fois. O dieu ! dit-elle d'une voix presque éteinte , est-ce une illusion ? veillé-je ? est-ce mon rêve qui se prolonge ? Oui , oui , reconnoissez un sîlphe à mon respect ; les desirs se taisent , votre beauté les allume , la délicatesse les enchaîne. A ces mots elle se leve , m'échappe , & me défend de la suivre. Je n'écoute rien , je l'arrête Eh , pou-

vois-je obéir ! Malheureuse ! dit-elle , où suis-je ? . . . Fuyez , comte , fuyez. Qui vous amène ici ? Quel mortel a pu vous y introduire ? Cruel ! voulez-vous que je vous haïsse ? . . .

Elle retombe sans force & sans couleur sur le lit de gazon près duquel je l'avois ramenée ; ses regards peignoient l'effroi , mais non la haine. Alors , saisissant une de ses mains que je couvre de baisers , calmez-vous , lui dis-je , ce n'est point un ennemi qui vient vous surprendre , c'est un amant qui veut mourir à vos genoux. Elle trembloit , soupiroit , ses yeux étoient baissés , le mouvement de son sein devenoit plus rapide , un léger frisson sembloit errer sur ses lèvres ; je les réchauffai à la flamme de mon haleine. Tout me favorisoit ; l'ombre commençoit à descendre sur ce berceau mystérieux. J'étois passionné , je fus bientôt plus pressant. Sa terreur étoit mêlée d'une émotion pleine de charmes ; & jusqu'à ses prières touchantes , tout redoubloit mes transports. Je ne voyois qu'elle , je n'entendois que la voix de l'amour . . . L'occasion , le lieu , sa surprise , son saisissement , l'obscurité même assuroient mon triomphe. J'osai profiter de tant d'avantages réunis ; j'osai (peut-être son cœur me le pardonne) j'osai tout : un voile de verdure enveloppa la pudeur ; le filphe

devint homme , & l'homme devint un dieu. . . .

Il fallut trop tôt m'en séparer : malgré mes efforts pour la retenir , malgré les soumissions de l'amour heureux , qui , brûlant de le devenir davantage , s'accusoit de l'avoir été , malgré l'instant de repentir qu'au sein de la félicité suprême sa douleur m'avoit surpris , elle s'arracha de mes bras , muette , éperdue , baignée de larmes : & , jugez de son pouvoir , sa volonté une fois l'emporta sur la violence de mes feux ! Je la suivis long-tems à travers l'obscurité , & ne distinguant plus les objets , je croyois encore la voir.

Je ne vous recommande point le secret : je ne me confierai qu'à vous , à vous seul dans l'univers. Ah ! mon bonheur est trop vif , trop bien senti , pour que j'aie besoin du froid plaisir de m'en vanter. Adieu.

Fin de la première partie.



LES
MALHEURS
DE L'INCONSTANCE

SECONDE PARTIE.



LES MALHEURS

DE

L'INCONSTANCE.



LETTRE PREMIERE.

Du comte, à la marquise.

Ce n'est plus un mortel qui vous écrit. Vous m'avez créé une ame nouvelle vous m'avez transmis la vôtre. Je franchis l'intervalle qui me sépare de vous. . . . Je vous vois , vous parle , vous entends ; je vous presse dans mes bras ; je meurs sur votre sein ; tous mes sens frémissent ; tous mes souvenirs sont brûlans Mais c'est mon cœur seul qui jouit. C'est là que le bonheur survit à l'ivresse , que les desirs se cachent , & que la délicatesse renferme tous les motifs de mon pardon. Ah ! je ne m'excuse point, je suis trop heureux pour avoir été coupable. O délices non encore goûtés , réunion de tous les plaisirs . . . de tous les sentimens , résistance de l'honnêteté vaincue par la passion , larmes de la

pudeur effuyées par l'amour , extases qui ouvrez les cieûx , retracez - vous à moi , occupez , embrasez ma nuit , fixez sous mes yeux les traits enchanteurs de ce que j'aime , tels qu'ils sont gravés dans mon ame ! Vous que rien n'éclipse , que rien n'égale , vous que l'on juge si mal , que l'on connoît si peu , honorez de vos regards l'expression vraie d'un cœur pénétré de reconnoissance & d'amour De quelle foule de charmes , de quels trésors je me suis vu le maître ! . . . Que de beautés ! quelle modestie ! . . . ah ! qu'elle ne craigne rien ; le sentiment jouit , se rend compte & se tait : il s'enveloppe du voile qu'ose écarter le desir , connoît tout le prix d'une voluptueuse réserve , & tranquillise la pudeur au sein même de l'abandon. En ce moment , que faites - vous ? un sommeil paisible ferme-t-il ces yeux charmans , où mes destinées sont écrites ? Un rêve favorable me peint-il à vos pieds ardent à la fois & soumis ? Quand je vous ai quittée que dis-je ! quand je me suis arraché à vous , quand vous m'avez ordonné de vous fuir , votre main n'a point serré la mienne ; vous étiez tremblante , vous abandonniez le lieu de mon triomphe ! . . . l'asyle de mon bonheur , plutôt en victime timide qu'en amante idolâtrée Quelques soupirs vous échappoient ; j'ai senti

couler vos pleurs ! . . . Des pleurs ! vous ! ah ! n'en répandez point, gardez-vous d'en répandre . . . Reposez sans inquiétude, reposez dans le sein des illusions douces, & d'une sécurité profonde : moi, je veille pour penser à vous ; je ne m'en fie point à des songes, du soin de me retracer votre image.

P. S. Je dépêche un courier vers vous ; demain dans la matinée vous recevrez ma lettre. Ne pouvant charmer près de vous les heures solitaires de la nuit, je veux m'emparer au moins des premiers instans du réveil.

LETTRE II.

De la marquise, au comte.

MALHEUREUSE ! où suis-je ! comment pourrai-je échapper aux reproches de mon cœur ! Ils sont affreux. De quel droit avez-vous forcé l'asyle où je m'étois sauvée ? Je vous fuyois ; c'étoit assez m'expliquer, c'étoit assez vous dire combien je tenois encore à des devoirs respectables, & que j'ai violés tous ! Avec quelle force ils se retracent à mon esprit ! Je ne puis songer sans effroi à l'époux que je trahis : j'oublie ses torts, je ne vois que les miens. J'ai brisé tous les nœuds qui

me lioient à la société ; j'y deviens étrangere : & c'est vous, hélas ! c'est vous qui m'avez conduite dans ce piège épouvantable ! Quels sont vos titres ? Vous avois-je dit que je vous aimois ? Et quand je vous l'aurois dit, moins coupable que vous n'êtes, vous le seriez encore. . . Avant d'obtenir l'aveu de l'amour, vous en arrachez la preuve ! Quel dieu m'a livrée à vous ? Hélas ! il sembloit que la nature entière eût médité mon malheur. Je vous abhorre, je me déteste, je tremble en prononçant votre nom ; fuyez-moi, fuyez-moi pour jamais. . . Que dis-je, ô ciel ! J'en frémis, je ne me connois plus, mes soupirs me trahissent, mes larmes coulent, un crime en attire un autre. Oui, je vous aimois. . . c'est du sein des remords, de la plus horrible agitation, que part le cri d'un cœur qui n'a plus rien à taire ni à cacher ; je vous aimois, & quand je dois vous haïr. . . Qu'entends-je ? On entre chez moi, on m'apporte une lettre. . . elle est de vous ; je frissonne. . . Qu'ai-je lu ! cesserois-je de me repentir ? Quel trouble ! qu'est devenue ma colère ! un nuage que je crains d'écarter m'a presque dérobé votre crime ; je n'ai plus le courage de vous reprocher. . . Ah ! connoissez tout l'excès de ma foiblesse ; ce n'est plus que par cet excès même que je puis me relever à mes yeux, aux
vôtres.

vôtres, à ceux de l'univers. M'aimerez-vous toujours ? m'estimerez-vous encore ? Rien ne peut rassurer mon cœur ; rien n'égale le désordre, le déchirement, l'état où je suis. Je n'oserai plus vous regarder, je crains de vous revoir, & je ne peux plus vivre sans vous voir. . . Vous que j'adore, & qui n'en êtes plus digne, est-ce vous qui avez abusé de ma tendresse, trahi vos sermens, résisté à mes prières ? est-ce bien vous ? Pardon, mille fois pardon ! Je n'accuse que moi ; j'ai tort, je l'ai seule. J'avois compté sur mes forces . . . elles m'ont abandonnée. Quels malheurs j'envisage ! de quels abymes suis-je entourée ! . . . Vous êtes parti, je suis seule, votre absence me livre à mes réflexions ; le silence de la nuit les rend plus sombres encore ; la paix que mon cœur a perdue, & que j'envie à tout ce qui m'environne, le repos dont ils jouissent, tandis que l'amour & le repentir veillent, tout me fait sentir ce que je ne faisois qu'entrevoir quand vous étiez près de moi ; je me cachois dans vos bras, j'y étois moins malheureuse. Je suis à vous, je suis à vous pour jamais, & je pleure ! . . . J'ai donc tout sacrifié, honneur, préjugé, gloire, tout ce qui me fut, tout ce qui devoit m'être sacré ! hélas ! tout . . . jusqu'aux droits que j'avois à votre estime ! Vous m'avez tout ravi, & je sens

encore plus votre bonheur que mes torts , & mes craintes & mes pertes. . . Vous l'avez voulu , cruel , vous avez pu vouloir ce qu'il m'étoit défendu de vous accorder , ce que j'espérois n'accorder jamais ? Contenté de vous aimer , de vous voir , de passer tous les momens de ma vie à vous souhaiter , à vous attendre , à m'occuper de vous , l'orgueil de n'avoir point de reproches à me faire , m'adouciſſoit la douleur de mes refus ; j'é pouvois lever les yeux ſur vous , & descendre dans mon intérieur ſans rougir ; votre cœur ſuffiſoit au mien , & la pureté de mes ſentimens en étoit l'excuse : aujourd'hui . . . Dieu ! aujourd'hui ! . . . que je ſuis coupable ! Je ſouffre , & je l'ai mérité . Vous qui me coûtez bien des larmes , & qui me les rendez cheres , vous qui êtes à préſent le maître de ma réputation , de ma vie , de mon fort ; vous à qui j'appartiens toute entière , duſſent un jour tant de ſacrifices diminuer de prix à vos yeux , vous ne m'ôterez jamais le bonheur d'avoir fait le vôtre . Ne comptez pas ſur ma légèreté apparente ; oui , oui , ma foibleſſe elle-même eſt le gage de ma conſtance . Vous pouvez me rendre bien malheureuſe ; mais rien , rien à préſent ne pourroit me détacher de vous . . . pas même votre ingratitude .

P. S. Il eſt huit heures du matin ! je ne me

fuis point couchée. Je suis d'un accablement!... que je suis loin de vous! Je viens de relire votre lettre... je vais la relire encore, elle m'attendrit... me console; mais hélas! votre ivresse est-elle vraiment de l'amour?



LETTRE III.

Du comte, à la marquise.

QUELLE lettre! Elle prolonge mon ravissement, elle ajoute à mon délire, & vous pleurez!... vous pleurez! c'est moi qui fais couler vos larmes! Ah! je tombe à vos pieds, & j'y implore mon pardon, sans cesser d'adorer mon crime... Je n'étois plus le maître de mes transports: égaré, éperdu d'amour, je ne voyois plus; je n'entendois plus; la foudre auroit tombé, ses éclats ne feroient point venus jusqu'à moi; sans arrêter mon audace, elle eût éclairé mon bonheur: ne le troublez point, vos inquiétudes me désespèrent. Vous, étrangère à la société! vous qui en êtes l'ornement, qui en ferez toujours le charme! Dites, dites, cruelle, quels sont les liens que vous avez brisés? Seroient-ce ceux qui vous unissent à un époux dont l'indifférence vous outrage? Devez-vous le sacrifice de votre

M ij

cœur à qui vous a ravi le sien ? Les femmes n'ont-elles que la triste vertu d'être fidèles à de perfides époux ; & le ciel qui les forma, ordonna-t-il que dans leurs plus belles années elles se traînent aux pieds des autels pour y sceller leur esclavage , & jurer elles-mêmes leur infortune ? Ce préjugé m'indigne : il est barbare , il n'est pas fait pour vous. Femme céleste , mais injuste , fêchez vos pleurs , dissipez vos regrets , livrez-vous sans crainte aux impressions d'une ame sensible ; celles qui sont les plus vives , celles qui sont les plus chères , doivent être les plus sacrées. Ne craignez point d'avoir perdu quelque chose à mes yeux. Que ne puis-je vous ouvrir mon cœur , ce cœur où vous êtes souveraine ! Que ne pouvez-vous y voir les progrès que vous y faites ! Je serai vrai ; je vous connoissois mal. J'en rougis . . . cette erreur est affreuse , plus affreuse que je ne puis vous l'exprimer : votre dernière lettre est un trait de lumière qui m'a pénétré. Oui , oui , mon bonheur vous embellit , il vous rend dans toute sa pureté l'estime que vous craignez d'avoir perdue. Une foiblesse telle que la vôtre n'enlève rien , & l'ame qui se donne ainsi , doit s'enorgueillir de s'être donnée. Je vous aimais avant mon triomphe ; depuis , je vous adore. Que le monde est cruel ! qu'il est aveugle !

Vous êtes vengée. Cessez de vous croire coupable : c'est moi qui l'ai été, qui le suis... qui ne veux plus l'être... Mon désordre est extrême... & vous restez où vous êtes ! & vous n'êtes point entraînée vers moi ! Qui vous arrête ? pourquoi n'êtes-vous pas ici ? La solitude nourrit votre chagrin... Revenez, je vous en conjure ; n'évitez point mes yeux, ils ne vous offriront que le plus tendre amour... Je suis plus agité que vous... mon ame est oppressée, elle attend la vôtre ; je ne respire point dans votre absence.



LETTRE IV.

De la marquise , au comte.

IL est donc vrai, vous aviez des préventions contre moi, & peut-être hélas, n'aviez-vous point d'amour ! Qu'ai-je dit !... Malheureuse ! quoi, je me serois donnée à un parjure dont je ne serois pas aimée !... Non, il n'est pas possible ; non, je vous rends justice. Si vous n'aviez eu pour moi qu'un goût passager, vous n'auriez pas cherché à m'inspirer un sentiment ; vous en êtes incapable. Je vous adore. Laissez dire un monde perfide & cruel ; il me juge sans me connoître, il est injuste sans me fâcher : mais

M iij

vous, mais vous, si vous osiez, si vous pouviez l'être! ... Votre opinion est tout pour moi, le reste ne m'est rien; j'y renonce. Eh! que sont les suffrages de la multitude au cœur qu'un seul objet occupe, & dans lequel la vanité ne peut entrer? Dites-moi, où se placeroit-elle, quand je ne suis plus qu'à vous, quand je vous ai consacré ma vie? Puis-je attacher quelque prix à ce que disent de moi, à ce qu'en pensent les autres? Idolâtre de mon amant, insensible à tout ce qui n'est pas lui, il éteint en moi jusqu'au plaisir que je trouvois à plaire. Cette émulation que l'on appelle coquetterie, je ne l'ai plus; il est, ce changement, il est votre ouvrage, & peut-être cet abandon de mon cœur en justifie les écarts. Que vous êtes heureux de n'avoir point de remords! Vous l'êtes bien plus que moi. ... je me trompe, vous ne l'êtes pas tant, je vous ai plus sacrifié. Vous desirez donc mon retour? Mais moi, combien je le redoute! ... Je ne fais cependant, cet asyle qui me sembloit si riant, a pour moi changé d'aspect; tous les objets m'y retraoient ma foiblesse. J'ai voulu revoir ce bosquet, ce fatal bosquet, tombeau de mon innocence; je n'ai pu à son approche me défendre d'une frayeur secrète: son ombre, où j'allois cacher les soupirs de l'amour, s'est changée en ténèbres

formidables, depuis que j'y ai succombé; & j'ai cru, en y entrant, me sentir repousser par une voix effrayante qui me reprochoit ma faute, & m'en annonçoit la peine. Hélas! d'où naissent mes pressentimens? Ils m'épouvantent. Il me semble que tout se détache de moi. Je n'aurai donc plus de jours sereins!... C'est à vous d'écarter ces préjugés; je remets à vous seul tout le soin de ma destinée... Que dis-je! à vous qui m'avez perdue, qui avez voulu mon déshonneur, à vous qui peut-être me méprisiez, quand je vous adorois!... C'en est fait; je ne quitterai point ces lieux, je vous éviterai toujours; jamais hélas! jamais je ne vous oublierai. Mes efforts pour vous arracher de mon cœur seroient inutiles, je n'en ferai point... Mais comment souhaiter votre présence? Je vous reprocherois mes torts, j'en aurois de nouveaux... Ah! je vous aime trop pour m'exposer au danger, à la honte... au bonheur de vous revoir.

L E T T R E V.

Du duc, au comte.

HEUREUSEMENT je suis désintéressé; le plaisir d'avoir bien fait est le prix le plus doux pour une

M iv

ame délicate , & l'ingratitude ne refroidit point ma générosité. Il y a des siècles que tout est conclu entre la marquise & vous. Grace à moi , vous voilà en *pleine béatitude* : vous devez même voir déjà se former de loin les orages de la rupture , & je n'entends parler de rien ! vous ne me voyez point , ne m'instruisez point ! Je suis obligé de deviner tout ; & quand vous êtes abymé dans le calme de la jouissance , il faut que devant le public je sois pour vous en représentation ! N'importe , j'y ai mis un orgueil personnel , mon ouvrage ne restera point imparfait. Soyez tranquille , l'aventure est à peu près connue dans toutes les sociétés où il est à propos qu'elle se répande : elle a très-bien pris à la cour. Hier , dans un souper de trente personnes , j'en ai instruit plusieurs ; on a même désigné les femmes que vous deviez avoir après la marquise ; je vous en donnerai la liste. Eh bien , sont-ce là des soins assez recherchés , des attentions assez délicates ? D'après cela , monsieur le comte , je ne vous crois point assez barbare pour sevrer mon zèle des confidences intéressantes qu'on a nécessairement à faire quand on est un peu avant dans l'intimité d'une femme qui prête aux détails , & peut souffrir l'analyse. J'espère que vous me satisferez sur cet article : d'ailleurs , il est indispensable que je vous voie ,

pour régler avec vous la durée de votre intrigue, & le goût dans lequel il faudra la terminer. Tâchons d'éviter les tournures communes. La duchesse de ***, qui doit naturellement vous échoir après la marquise, est présentement aux eaux; ainsi je vous conseille de garder l'une, jusqu'à ce que l'autre soit de retour; à moins que vous ne preniez, en attendant, une fille de spectacle: ce qui seroit d'un *délicieux* scandale, & causeroit un déchainement qu'il est quelquefois bon d'exciter. Nous en raisonnerons à notre première entrevue.

Adieu, monsieur le comte. Vous voilà dans une position brillante, & vous seriez impardonnable de n'en pas profiter.



BILLET

Du comte, au duc.

Vous m'avez trompé plus cruellement que vous ne pouvez le croire, & que je n'ose vous le dire. Madame de Syrcé est loin de ressembler au portrait que vous m'en avez fait. Malgré vos préventions & vos efforts, elle a trouvé le secret d'arracher mon estime; & chaque indiscretion de votre part sera suivie d'un désaveu de la mienne.

Je ne suis que son ami , mais j'en remplirai hautement le titre , & je serai forcé de vous démentir toutes les fois qu'il vous arrivera de l'accuser. Je regarde votre dernière lettre comme une plaisanterie ; mais si par hasard ce n'en est point une , je vous prie d'y faire attention , & de respecter désormais une femme dont je me déclare le défenseur. J'ai été à la veille de manquer à tout ; & j'ai d'autant plus de zèle , que j'ai plus à réparer.

Adieu , monsieur le duc. Encore une fois. . . vous m'avez trompé.



L E T T R E V I

*Du duc de ***, à lady Sidley.*

C'EST de tous les hommes le plus dissipé , le plus frivole en apparence , qui met à vos pieds , madame , cette légèreté qui a fait long-tems ses plaisirs , son orgueil & ses succès. Plus mon cœur fut indépendant , plus il est flatteur peut-être de le fixer. Ses vœux s'épurent depuis qu'ils s'adressent à vous ; il semble que j'aie pris dans vos yeux une étincelle de votre ame. Oui , belle Sidley , vous venez de faire un prodige que toutes nos femmes ensemble se feraient en vain

promis : elles sont vengées , je brûle d'un feu respectueux ; & mon cœur est trop occupé , trop assujetti , trop digne de vous , pour que le desir y profane le sentiment.

Après cet aveu que la crainte a suspendu , mais qui échappe à la passion , oserai-je vous demander , charmante ladi , quels sont les motifs de votre retraite & de l'exil que vous vous imposez ? O ciel ! à la fleur de votre âge , quelle tyrannie , ou quel caprice vous condamne à vivre dans la solitude ? Orgueilleuse dans votre désert des flammes secrètes que vous allumez , vous nous reléguez dans notre tourbillon , & vous éteignez de vos mains l'encens que vous gardoit l'amour. Dites un mot , une carrière brillante s'ouvre devant vous. Si la cour vous séduit , les plaisirs en foule vous y attendent ; vous y jouirez de l'ivresse des hommes , de la jalousie des femmes ; vous embellirez tout ; & , s'il est possible , le bonheur vous embellira. Que savez-vous ? quelle prétention est interdite à la beauté ? Ses droits n'ont point de limites. Aimez-vous mieux le séjour de la ville ? Tous les cœurs y sont à vous. Combien vous êtes préférable à ces minois monotones , dont nos cercles s'enorgueillissent ! Avec leurs grâces de convention , leur esprit copié , & leur fausseté profonde , comment nos femmes tien-

dront-elles contre la fraîcheur, la noblesse vraie, & tous les dons de la nature?

Le comte de Mirbelle vous aura sans doute parlé de moi; il sait combien je l'aime, il sait tout ce que j'ai fait pour son bonheur; & si vous l'interrogez, il ne pourra que me rendre justice. Jugez de mon amour, puisque je vous immole jusqu'à mon ami. Je ne me repens de rien; mais je suis sûr d'avance que, si ma démarche vous déplaît, vous serez assez forte pour la taire. Une ame comme la vôtre est au-dessus des jouissances de la vanité. Enfin, si vous rejetez mon amour, peut-être, madame, ne rebuterez-vous pas les soins de l'amitié. J'ai quelques entours; daignez en disposer. Mes ressources dans tous les genres vous sont offertes, & toutes sont ennoblies par la délicatesse des intentions.

Je suis avec respect, le duc de ***.

B I L L E T

De ladi Sidley, au duc.

A TRAVERS le pompeux arrangement de vos phrases, j'ai entrevu la fausseté de votre cœur, & votre signature m'a convaincue de tout ce que je soupçonnois. De quel droit, monsieur le duc,

risquez-vous près de moi une tentative injurieuse, & qu'avec de l'usage seul vous auriez dû vous défendre ? Je suis votre égale par le rang, & j'ai par-dessus vous les prérogatives de mon sexe, qui devroient être le frein du vôtre. Je vous pardonne votre lettre & votre démarche, en faveur du dédain qu'elles m'inspirent, & du plaisir que je vais avoir à les oublier. Ne craignez point que je me vante d'un triomphe, quand je n'ai qu'à rougir de votre audace. Je tairai ce qu'il faudra taire ; & si je parle au comte de Mirbelle, ce ne sera que pour le garantir de votre amitié, non pour m'enorgueillir de votre amour.



L E T T R E V I I .

Du comte , à la marquise.

BIEN, cruelle, très-bien ! Je ne puis qu'applaudir à votre conduite, à votre obstination, à votre barbarie. Voici la quatrième lettre que je vous écris pour presser votre retour ; elle aura l'effet des autres. Et vous aimez ! vous aimez ! vous ! Ah ! quand on aime, on agit autrement ; on n'est point inflexible aux instances, sur-tout à la douleur de l'amant qui nous est cher Hier, par exemple, le rendez-vous de la chasse

du roi étoit dans l'endroit de la forêt de *** qui touche au château du maréchal. L'univers étoit là, vous seule n'y étiez point : vous deviniez apparemment que l'espérance de vous y voir m'y attireroit . . . & voilà pourquoi vous avez affecté de n'y pas paroître. Il n'y a point d'extravagances qu'un tel caprice ne m'ait fait faire. J'avois perdu la tête. Figurez-vous un homme en délire sur un cheval fongueux. J'aurois voulu qu'il fût par-tout à la fois, & j'allois indiscrètement regarder dans toutes les caleches. Je me suis fait trente ennemies par mon air d'humeur, par le dépit de ne vous pas trouver, & mon dédain marqué pour tout ce qui n'étoit pas vous. . . . A un détour du bois j'aperçus un carrosse à la livrée du maréchal ; je crus que vous y seriez, j'y courus. Dans mon empressement, je m'élançai à travers la portière ; jugez de ma surprise, quand, au lieu de l'amour même que je cherchois, je ne vis que la vieille figure de la duchesse. . . . Je pensai tomber à la renverse ; elle me parut furieuse, s'agita comme la sibylle sur son trépied, murmura quelques mots, & m'auroit étranglé, si elle avoit pu. Je parie qu'elle n'est point encore revenue de mon escapade, & vous avez dû la trouver le soir deux fois plus asthmatique qu'à son ordinaire. Voilà pourtant,

madame , à quoi vous m'exposez. Que faifiez-vous donc dans votre *délicieuse* retraite , pendant que tout le monde en étoit dehors ? Je ne vous conçois pas : quelle tranquillité ! quelle indifférence ! Vous êtes donc bien sûre de mon cœur ! que dis-je ! peut-être ne vous souciez-vous point qu'il vous échappe. Si vous saviez cependant , si vous saviez ... quelles sont mes inquiétudes , mes craintes , vous ne dédaigneriez pas de les calmer. La chasse finie , j'ai pendant plus de quatre heures erré autour de ce maudit château que vous ne voulez pas quitter. J'avois les yeux fixés sur le salon où l'on se rassemble , je vous y cherchois : mes regards , mon ame , mon imagination , tout mon être y étoit attaché. Voilà comme j'aime ; voilà , voilà , madame , comme on doit aimer. Vous ne connoissez pas mon cœur , vous ne pouvez pas concevoir les excès dont il est capable ; tremblez de le pousser à bout. O vous que j'adore , & qui m'affligez , ne me privez pas plus long-tems des charmes de votre présence ! ... Elle seule peut adoucir les tourmens de ma situation , & des chagrins dont je ne vous dis que la moitié.... Ne m'avez-vous fait entrevoir le bonheur , que pour me l'arracher soudain ? Je suis au désespoir , & vous m'y laissez ! Ah , dieu ! ne me répondez

point ; ce ne font plus vos lettres , c'est vous , vous seule que je veux ; & si vous résistez à mes prières. . . . Je ne menace point , je pleure. . . . Revenez , revenez , ô mon adorable maîtresse ! Je tombe à vos genoux pour vous en prier : tous mes emportemens ne font plus que de l'amour. . . Je vous attends. Je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

LETTRE VIII.

*Du duc de ***, au vicomte de ***, voyageant dans l'Italie.*

JE boude l'univers , & je me suis arraché de Paris pour venir respirer ici. M . . . est une ville charmante. Le commandant de la province , chez qui je suis , est un homme aimable ; c'est lui qui m'a formé ; il pleure de joie quand il songe aux succès de son disciple , & notre réunion a quelque chose de très-attendrissant.

Revenons au sujet de ma tristesse , car chacun a ses chagrins. Vous vous rappelez peut-être le beau plan que je vous développai il y a six mois dans une de mes lettres , l'une des plus instructives que j'aie écrites. Il s'agissoit d'avoir une femme , d'humilier l'autre , & d'ôter à un
jeune

jeune écervelé la maîtresse qu'il aimoit, pour lui faire prendre celle que, dans mes décrets, il devoit ne pas aimer. Eh bien, vicomte, rien de tout cela n'a réüssi. Je suis confus, découragé, presque malheureux ; un second dégoût tel que celui-ci me feroit prendre le monde en haine. On a eu beau bloquer l'Insulaire ; elle a tout éludé : la Françoisse a donné de meilleure grace dans les pièges différens qu'on lui a dressés ; le comte s'y est pris d'abord, & puis tout est resté là. Ce maudit comte ! croiriez-vous bien qu'il est devenu plus consciencieux à mesure que madame de Syrcé est devenue plus foible ? & , ce qu'il y a de piquant, c'est que ce monstre là, avec tous ses remords, garde deux femmes pour le consoler. Je suis en règle, comme vous sentez bien ; j'ai vite ébruité l'aventure, & je me suis mis d'autant plus à mon aise sur les indiscretions, qu'on étoit plus circonspect sur les confidences. Voilà toujours, à bon compte, la vertueuse marquise au rang des femmes courantes, qu'on a, qu'on peut avoir, qu'on prend & quitte à volonté. Le comte nie, moi j'insiste ; cela fait compensation ; il est l'apôtre de la vertu, je suis l'historien des foiblesses ; le moyen qu'il soit cru, & que je ne le sois pas ! On rit de ses fables, on dévore mes récits. Mais concevez-vous qu'il s'avise

Tome V.

N

d'être délicat à son âge ! dans le monde qu'il voit ! dans le fœcle où il vit ! à portée des bons conseils !... Mirbelle étoit *lancé* ; cette aventure le portoit aux nues ; il pouvoit couler à fond madame de Syrcé aussi facilement que j'en avois eu le projet. Tout étoit disposé pour cela ; il en avoit les honneurs, & les autres femmes lui en auroient su le meilleur gré. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un homme comme cent mille autres, un étourdi qui manque l'occasion, a des scrupules d'enfant, & ne fait pas qu'en immoler une, c'est le secret de plaire à toutes. J'ai fait ce que j'ai pu, & je n'ai sûrement rien à me reprocher. Je ne m'attendois pas à me voir barré par une conscience timide, & les oppositions d'un génie du second ordre. Au reste, le voilà entre deux femmes, & c'est bien quelque chose. Ce n'est point la situation où je le voulois, mais il faut s'en contenter. J'ai déjà déchaîné l'Angloise par des avis clandestins qui doivent faire un bon effet. J'ai mis le flambeau dans la main d'une de ses furies ; & l'autre, aigrie par le partage & les négligences inséparables d'une double intrigue, ne tardera point à jeter les hauts cris. Ce pauvre comte ! je jouirai un peu sensuellement, je l'avoue, de sa petite infortune ; il l'a bien méritée. On dit que je suis méchant : que vous en

semble? Voilà pourtant comme on est jugé!... Je puis m'ouvrir à vous, mon cher vicomte. Vous êtes digne de m'apprécier, & je suis bien aise que ma morale ne soit pas perdue.

En entrant dans le monde, j'en ai, d'un coup-d'œil rapide, embrassé la superficie; j'ai vu d'un côté une poignée de pédans tristes,atement honnêtes, & vertueux avec confusion, végéter sans titres, sans récompense, & placés dans la société comme des especes d'épouvantails. Ces gens là ont de l'humeur, s'emportent contre ceux qui n'en ont pas, crient au scandale, à la décadence, & attristent sans corriger. D'une autre part, j'ai distingué ces hommes brillans, & que l'on croit superficiels, qui arrivent à tout, en se jouant de tout, persiflent les moralistes qui les ennuiant, les femmes qui les adorent, & jusqu'au ministère qui les récompense. Ils savent que les mœurs ne sont point à la mode, & ils n'ont point de mœurs; ils brisent tous les liens qui retardent, se dispensent des devoirs qui préoccupent, & se glissent à la fortune & à la faveur à travers les distractions du plaisir: tels ont été mes modeles. A quoi bon se hériffer d'une morale infructueuse, quand tous les agrémens de la vie sont le résultat d'une utile frivolité? Qu'a-t-on à faire dans une mo-

narchie ? Le gouvernement se charge de tout. Les loix veillent , la machine va , les politiques se rengorgent : notre sagesse à nous , est de rire de leurs calculs , & d'en profiter.

La province , comme vous voyez , m'invite à réfléchir. J'avois besoin de son calme , j'étois anéanti ; & , pour ne pas mourir tout-à-fait , il a fallu déserter. Tandis que je menois l'intrigue de Mirbelle , j'en avois cinq ou six pour mon compte , qui m'ont cruellement exercé. La Terville d'abord est venue fondre sur moi , sous prétexte que je lui semblois un homme à sentimens. Notez que cette femme est bien le tempérament le plus inexorable qui me soit encore tombé sous la main ; mais je n'ai point été la dupe de ses mines , de ses nerfs obéissans , de son crédit acheté , de ses petites intrigues dont tous les ressorts se rouillent ; & je l'ai plantée là aussi brusquement qu'elle m'avoit pris.

Après elle , est venue madame de Sanci , coquette éternelle , s'étayant de la société des vieux seigneurs , & s'érigeant en oracle des jeunes femmes , qui ne demandent pas mieux que de la consulter , parce qu'elle conseille aujourd'hui comme elle agissoit autrefois. Celle-là je l'ai eue par régime ; mon médecin me l'avoit ordonnée , & je lui en voudrai toute ma vie. J'ai en horreur les remèdes violens.

Pour madame de Melleville, je ne regrette pas autrement les huit jours que je lui ai sacrifiés. C'est un petit sapajou assez agaçant ; elle fait des affaires , des perfidies , de l'esprit quelquefois , des noirceurs toujours ; je ne connois personne sur-tout qui mette plus de gaité dans une rupture. Tout le monde aimera cette femme là.

Mais de tout ce que je viens de vous citer , rien n'a été sérieux que mon aventure avec madame de ***, délicieuse créature ! Caprice , étourderie , indécence , elle a tout ce qu'il faut pour intéresser ; je ne connois pas une conduite plus défordonnée , des mœurs d'une meilleure composition. Son mari est une espece de Hollandois francisé , un bourguemestre réfugié , qui raffole de jardinage. Cet original a la manie des belles plantations , & des fleurs les plus rares. Elle ne s'abaisse point à jouir de tout cela pendant le jour. Après une toilette rapide , on apparoît au spectacle ; ensuite un grand cercle , un jeu d'enfer , un soupé des dieux , & , le soupé fini , la promenade aux flambeaux dans les jardins ; jugez du dégât qui s'y fait ! J'avouerai que cette lutinerie aimable m'a retenu plus que je ne voulois dans les chaînes de madame de ***, à qui d'ailleurs il ne resteroit rien , si on lui ôtoit sa déraison.

Quoi qu'il en soit, me voilà libre ; je mène ici une vie douce. Le commandant y tient le plus grand état ; nous causons sur nos exploits de tous les genres ; & , quoique je ne sois pas à mon apprentissage , je trouve encore de quoi m'instruire dans son entretien ; il m'a donné des notes savantes & détaillées sur toutes les femmes de sa souveraineté. Celle-ci , me disoit-il il y a quelque tems , se défend assez volontiers quatre jours de suite ; celle-là peut tenir quinze ; en voici une qui a résisté quelquefois des mois entiers : c'est l'exemple de la province. J'ai voulu vérifier , & j'ai trouvé ses mémoires de la plus grande exactitude.

Je bavarde en franc provincial. Adieu , vicomte. Quittez donc votre Italie , & revenez parmi nous. Je ne puis suffire à la foule de mes occupations ; j'ai besoin d'un second un peu délié , c'est vous que je choisis. J'ai pour l'hiver prochain des idées toutes neuves ; & en vous cédant le quart de mes affaires , vous aurez encore un très-joli département.

LETTRE IX.

Du comte , à la marquise.

CRAIGNEZ mon amour , mon désespoir...

craignez-en la violence. Il faut que je meure, ou que je vous voie. Je suis capable de tout; je vous suivrai au bout de l'univers; j'ai des droits sur vous, je les réclame : ils sont au fond de votre cœur; ils ne sortiront jamais du mien; je n'en connois point de plus sacrés.

Le prince de *** est pour quelque tems chez le maréchal. J'ai su de lui-même, il y a peu de jours, qu'il partoît, parce qu'il venoit d'apprendre que vous y étiez. Et c'est à moi qu'il s'adresse! c'est moi qu'il choisit pour ses confidences!... Il vous adore; je l'ai vu dans ses yeux, dans ses discours, dans son trouble... il vous adore, & vous restez! vous restez, madame, vous avez la force de me fuir!... Encore une fois, si vous saviez ce que je souffre... ce que j'ai à combattre! si vous pouviez connoître & le genre de mes inquiétudes, & l'excès de mon agitation, & toute l'horreur de mes tourmens! Mais tout cela vous toucheroit peu sans doute... Le prince de *** vous paroît-il aussi aimable que je le trouve heureux? est-il bien tendre? vous accompagne-t-il sous ces ombrages charmans; où... Je ne me connois plus : arrachez-vous du lieu où vous êtes... fuyez cet homme qui m'est odieux... qui doit vous l'être; fuyez-le, madame, ou je ne réponds point de mes transports. J'imaginerai

plus d'un moyen d'arriver jusqu'à vous, de troubler les momens paisibles que vous passez avec lui, de vous rendre le témoin, & lui la victime peut-être de mon affreux désespoir. Il n'est point de formes que l'amour ne prenne, il n'est point d'obstacles qu'il ne surmonte, point de ressentimens où il ne s'emporte, quand il est dédaigné... Malheureux, qu'ai-je dit ! je m'égare... je tombe à vos pieds ; je reconnois mon crime, je l'abjure, je le déteste ; mais gardez-vous de m'en punir. Rendez-vous à mes prières, à mes instances, aux vœux enflammés de mon cœur ; ne craignez point l'amant que vous enivrez... ne l'affligez pas plus long-tems... son idolatrie est votre excuse. Le prince de *** pourroit-il vous retenir, me faire oublier ? Ah, dieu ! je vous outrage, ma tête se perd ; mais je ne suis pas maître des mouvemens de mon cœur. Que je suis agité ! que vous me rendez malheureux ! Cruelle, quel moment vous avez choisi pour notre séparation !... Je n'en puis plus... & j'exige... oui, oui, j'exige votre retour, s'il est vrai que je sois aimé.]



LETTRE X.

De la marquise , au comte.

EH bien , oui , je reste ici , & (vous ne vous y êtes pas trompé) c'est pour le prince de *** , c'est pour le voir à chaque instant ; oui , monsieur , c'est pour lui que je reste. Vous devinez tout ; votre sagacité m'enchanté , elle m'éclaire , & je vous en remercie . . . Ah , dieu ! si vous pouviez le croire ! si vous aviez assez mauvaise opinion de moi ! . . . Mais vous ne l'avez pas pensé : je pourrois au reste , je devrois sur-tout préférer sa société à la vôtre. Il n'a point détruit la paix de mon cœur ; sa vue ne me fait point rougir. Eh ! d'où vient le fuirais-je ? Je n'ai jamais oraint , je ne redoute , je n'évite dans l'univers entier qu'un seul mortel , hélas ! le plus aimable de tous , s'il n'étoit pas injuste , exigeant , tyrannique , s'il ne doutoit pas de son pouvoir . . . dont il abuse. Il m'a perdue , me soupçonne , se fait injure , m'outrage , nous offense tous deux . . . Ah ! n'importe , je l'adore , telle est ma destinée , je l'adore jusques dans ses injustices. Connoissez , ingrat , connoissez tous les secrets d'une ame que votre haine , votre inconstance , votre mépris même ne

pourroient changer : sachez qu'en vous voyant, je fus entraînée vers vous ; que , vous connoissant davantage , je vous aimai plus ; que l'aveu de votre sentiment fit le désespoir & le bonheur de ma vie , & que l'amour vous l'auroit donnée , eût-elle été plus heureuse , dans le tems que l'honneur vous disputoit tout. Non , vous ne comprendrez jamais , vous ne pouvez comprendre ce que m'ont coûté mes dédains , mes refus , tous les tourmens , tous les combats d'une femme attachée à des devoirs qu'elle frémit de violer , se reprochant une passion qu'elle ne peut vaincre , résistant à l'objet qui l'enivre , se condamnant au supplice insupportable de le voir malheureux , & dont toutes les démarches sont suivies du désaveu de son cœur , ou de celui de sa raison. Sachez plus , sachez qu'accablée de remords , ne pouvant soutenir votre présence , ma contrainte , sur-tout votre douleur , ne pouvant ni vous oublier , ni vous fuir , ni le vouloir , j'éprouvois le déchirement affreux d'une jalousie qu'on n'a pas le droit de montrer , que rien ne rassure , que le silence irrite , & dont le trait envenimé assure à l'ennemi la victime dont les bras lui sont ouverts. Après cela , osez douter de moi ; osez , malgré ma foiblesse , osez me refuser votre estime. Mais quand je ne l'aurois pas ,

quand je ne la mériterois plus , dites , dites , cruel , quel homme peut être dangereux pour celle qui vous aime ? A quels emportemens votre ame se livre ! Gardez-vous d'imaginer que je les craigne : si je cédois . . . ce feroit à vos prieres ; ce ne sont point vos fureurs que j'appréhende. Vous ne paroîtrez point dans ces lieux , dussé-je n'en point sortir ; vous n'y viendrez point , vous ne ferez nulle tentative qui puisse me compromettre ; vous respecterez ma volonté , & c'est par mon pouvoir sur vous que je jugerai de votre amour. Ma gloire est aujourd'hui votre dépôt ; & si vous étiez capable . . . Avez-vous donc besoin de m'effrayer pour m'asservir ? Barbare ! moi , *le témoin ! une autre la victime !* une autre ; si vos jours étoient en danger ! . . . une autre que moi ! . . . J'expirerois à vos yeux ; j'expirerois couverte d'infamie , & je vous haïrois . . . de m'avoir fait trembler pour vous. Je veux , je dois vous fuir ; le pourrai-je , hélas ! Je ne promets rien , j'ignore ce que je ferai. Mais mon absence vous afflige . . . Eh bien , sans le prince de * * * , je partirois demain : c'est lui , lui seul qui m'arrête , & je suis ici pour des siècles . . . Adieu .

BILLET

De la marquise , au comte.

J'ARRIVE dans le moment. Venez , mon cher comte , venez ; je crains votre présence , mais je la desire encore plus que je ne la redoute. Je vous attends ; je tremble . . . & cependant je suis heureuse.

LETTRE XI.

De la marquise , au comte.

QUE ne peut un amant aimé ! Depuis huit jours que je suis près de vous , je ne me reconnois plus. Mes torts disparoissent à mes yeux ; l'ivresse leur succede. Je ne vois plus le déshonneur ; vous êtes entre lui & moi ; je suis toute à l'amour : j'aime jusqu'à mes remords passés ; j'ai cela de plus à vous offrir. Quel changement ! c'est à vous que je le dois. Tous les regards me confondoient : lorsqu'on me fixoit , j'eusse voulu que la terre s'entr'ouvrit pour me cacher. Je vous ai revu : je suis fiere de mon sentiment. Il est impossible d'aimer ainsi , & je passerois ma vie

à m'en étonner, si je pouvois faire autre chose que de m'en applaudir. Le matin, le soir, le jour, la nuit, sans cesse je pense à vous ; vos lettres, sur-tout celles que vous m'avez écrites depuis mon retour, je les baise avec une ardeur que je n'ose vous montrer toute entière. Je n'ouvre mes yeux que pour les lire ; je ne me pare que pour vous plaire ; je ne veux de suffrages que pour mériter le vôtre. Je fus coquette, & je n'en disconviens pas ; on me voyoit partout, excepté chez moi, & je me trouve heureuse même de vous y attendre. Je haïs la foule, les hommages, tout ce que j'ai aimé, tout ce qui me fauvoit d'un attachement : j'étois contente de ma figure ; je me croyois jolie, je voudrois l'être mille fois davantage ; vous m'en avez fait connoître le desir. Fixer l'attention de la multitude, me paroïssoit un triomphe : aujourd'hui il me feroit odieux. Je n'apperçois que vos regards ; je ne souhaite des charmes que pour les attirer. Au milieu d'un cercle où vous n'êtes pas, je suis seule avec vous, je vole vers vous ; mes sens, mon cœur, mon ame, tout m'y reporte, m'éloigne du reste. Le monde, tout ce qui le compose, ne m'est rien, ne m'inspire rien ; on ne peut prononcer votre nom sans que j'éprouve une émotion extrême ; vous êtes à mes yeux le

seul homme aimable , le seul que l'on doive remarquer : voilà le tableau de mon cœur. Après cela , soyez ingrat , soyez infidèle , j'en mourrai sans vous haïr : ma vie vous appartient , je la donnerois pour votre bonheur , je la perdrais si vous cessiez un instant de m'aimer. Moi , rougir , quand c'est vous qui êtes l'objet de mon idolâtrie ! Vous me haïriez . . . que je la croirois justifiée. Je vous aime , oui , je vous aime , je le dirois à l'univers , & je jouirois de ses reproches. Vous m'avez grondée dans votre dernière lettre de ce que je vous témoignois quelques craintes sur la durée de votre attachement. Eh ! mon ami , j'aime trop pour être tranquille. Portée à vous croire , je vous aiderois peut-être à me tromper ; mais , même en vous croyant , je tremblerois encore. Ne me parlez point d'amour-propre ; est-ce qu'il n'est pas absorbé par le sentiment ? Ne croyez pas que l'habitude de plaire à la foule rassure contre la crainte d'intéresser moins l'ami auquel on a cédé. Telle qui se croyoit parfaite avant d'être sensible , à qui on le disoit sans cesse , perd cette confiance avec sa liberté. Celle dont on a toujours porté les chaînes , est bien étonnée lorsqu'il lui arrive d'en porter à son tour : quand on devient esclave après avoir régné , quand , pour la première fois , on connoît

un maître, on sent d'autant plus d'alarmes de tout genre, qu'elles sont plus nouvelles. J'ose vous en faire l'aveu (& vous devez me connoître assez pour que je n'appréhende point de vous paroître vaine) avant que je vous connusse, personne n'étoit entouré comme moi; non que j'eusse des titres pour justifier la préférence vague qu'on me donnoit sur les autres femmes; je ne le pense point; je ne l'ai jamais cru: c'étoit une manie... On étoit plus faux avec moi qu'avec beaucoup d'autres; on s'obstinoit à m'offrir des hommages qui n'arrivoient point à mon cœur; j'avois mille amans, & pas un; tous avoient de l'espoir; je n'écoutois personne; j'étois calme, confiante, pleine de sécurité, d'orgueil peut-être... Vous parûtes, ma fierté expira; je connus le trouble; je me défiai de moi; j'eus tous les torts, toutes les craintes, plus de repos, plus de coquetterie, plus rien... que le plus tendre amour, qui vaut tout, qui me tient lieu de tout, que je préfère à tout ce que j'ai perdu.

Quel est donc le projet dont vous me parlez pour demain? Vous redoutez un refus! Ah! cruel, vous vous défiez de votre cœur, puisque vous doutez de tout votre pouvoir sur le mien. J'accepte... Eh! quand je le voudrois, pourrois-je, cher amant, m'opposer à un vœu que vous avez formé?

L E T T R E X I I .

De la marquise , au comte.

CETTE femme qui nous a reconnus , qui nous a salués à cette promenade fatale , dans cet asyle écarté où nous croyions être seuls au monde ; ô mon ami , que dira-t-elle ? que va-t-elle penser ? .. Ce cruel public ! il ne pardonne pas un sentiment vrai qu'on a combattu , qu'on n'a pu vaincre ; il est inexorable , & moi , je suis entraînée : susceptible de remords , je ne le suis pas de réflexions. Dans le moment où j'ai le plus de torts , dans le moment où je les sens avec le plus d'amertume , si vous vouliez j'en aurois de plus grands. Hier , quel oubli des autres , de l'univers , de ma réputation , de tout ! Les plus horribles malheurs m'attendoient , la perte soudaine de ma vie devoit expier les preuves de mon amour , que je volerois dans vos bras . . . fûre d'y trouver le bonheur. Ah , combien il est dangereux d'aimer , quand on aime à un tel excès ! Je me craignois ; cette crainte fit long-tems ma sûreté ; mais je n'avois point d'idées de ce que j'éprouve. Mon ame est enivrée ; l'amour fait un exemple de moi ; je l'ai fui , je l'ai bravé , il se venge. Je fais des imprudences

imprudences affreuses ; je ne vois plus rien. . . Cher amant , je ne me plains pas , je m'accuse , hélas ! de quoi ? Vous êtes coupable de mes fautes ; cruel , ce sont les vôtres. Vous vous faites trop aimer , & j'adore votre ouvrage ; j'adore mon délire , mon égarement ; j'en adorerois les suites , fussent-elles le courroux , le mépris , le déchainement de toute la nature. . . Va , il me feroit doux de l'endurer pour toi. . . Prenez pitié d'une femme qui ne se connoît plus ; empêchez-la de se perdre , faites-lui faire pour vous ce qu'elle ne feroit pas pour elle. Vous avez détruit sa raison , vous lui devez votre secours. Je m'abandonne à vous , & ne vous implore que pour en être plus digne.

P. S. Madame de *** ne soupoit pas chez elle ; il étoit trop tard pour aller à la campagne. J'ai été à l'hôtel de *** , j'ai soupé avec des femmes vertueuses ; je soupirois en les regardant , & mes soupirs alloient jusqu'à vous. O vous qui m'êtes devenu plus cher que ma vertu même , vous sans qui je l'aurois conservée , vous pouvez me rendre plus que vous ne m'avez ravi ! Votre amour est tout à mes yeux ; qu'il soit égal au mien , je n'aurai rien à regretter.



LETTRE XIII.

De madame de Sancerre , à la marquise sa fille.

JE m'en veux de ne vous avoir pas encore écrit : mais vous savez que quand j'arrive ici , j'ai mes deux mille tours à faire , des comptes éternels à régler ; c'est à ne pas finir. J'ai trouvé tout dans le meilleur état ; je commence à me reconnoître ; ma tendresse saisit ce moment de calme , & je me hâte de causer avec vous. J'aurois bien envie de vous gronder ; vous n'avez pas voulu me suivre. Que fait-on à Paris dans la saison où nous sommes ? Vous sur-tout , qui êtes si dissipée l'hiver , vous auriez besoin l'été du repos de la campagne : l'air qu'on y respire rafraîchit le sang , rétablit la santé , & donne des forces au moins pour être folle un peu plus impunément ; pardonnez - moi l'épithète. Vos bals , vos veilles , vos soupés , tout cela me désole & m'alarme. Quand je fais que vous veillez , moi je ne dors pas bien , & nos insomnies ont deux causes bien différentes : la vôtre a l'amusement pour motif , l'inquiétude produit la mienne. Vous avez les plus jolis yeux du monde , ils sont quelquefois battus à faire peur ; je ne les aime

point comme cela : les miens ont beau me dire que vous êtes charmante ; mon cœur, oui, mon cœur vous trouve laide.

Mon curé m'a demandé de vos nouvelles. Il a une grande envie de vous convertir, & m'a paru bien fâché de votre absence ; mais il prétend que vous n'échapperez point ; il veut vous fauver, en dépit que vous en ayez, & vous prouver que vos plaisirs de Paris ne sont rien moins que des plaisirs. Il aura de l'ouvrage, n'est-ce pas ? & l'habitude qui plaide pour eux, vaudra bien l'éloquence qui s'élèvera contre ? Il nous fit ces jours-ci un excellent discours sur les dangers des passions, sur les maux qu'elles entraînent, & la fausseté du bonheur qu'elles promettent. Réellement il a très-bien parlé ; c'est un digne homme, animé d'un zèle vrai : il met autant de façon pour diriger ses bonnes consciences de village, que s'il avoit d'illustres pécheurs à conduire. Vos prédicateurs de Paris parlent pour briller ; celui-ci n'ouvre la bouche que pour être utile : les vôtres ne sont que des orateurs ; le mien est un apôtre.

A propos, Ombert mon fermier m'est venu voir : il m'a amené sa fille, cette petite Claudine que vous appeliez votre *bonne amie* : elle étoit parée, & n'en avoit pas besoin. Figurez-vous

O ij

une taille une peu forte , mais bien prise , des yeux brillans du feu de la santé , des joues fortement colorées , & des levres qui font envie. Elle a un amoureux qui feroit d'elle un portrait plus détaillé ; mais moi , j'aime mieux la doter que de la peindre. Elle a un air de sagesse qui m'a séduite , & l'on m'assure que sa conduite y répond. On la propose pour modele aux filles de son âge. Sous des habits villageois , elle s'attire les hommages & les respects de tous ceux qui l'approchent. Je compte la marier incessamment avec celui qu'elle aime ; c'est le fils d'un laboureur estimé , qui a déjà succédé aux travaux de son pere , & qui , dit-on , héritera de ses vertus. Leur union m'attendrit d'avance ; la nocé se fera dans mon château , je serai ravie que leur bonheur commence sous mes auspices.

Tels sont , ma chere fille , les soins qui m'occupent , & les innocentes distractions de la vie paisible que je mene ici. Les vôtres sont plus bruyantes ; mais laissent-elles dans l'ame des impressions aussi douces ? Que je le hais ce mouvement continuel & fatigant qui vous emporte , vous promene de chimeres en chimeres , & ne laisse après lui que l'étourdissement , le dégoût & le vuide ! Dans la perspective , le monde est un séjour charmant ; de près , c'est un abyme où

chaque séduction masque un péril , & chaque plaisir une infortune. Il est certains écueils que je n'ai garde de craindre pour vous : si l'imagination y pousse , la fierté de l'ame en préserve. Avec une tête vive , vous avez un cœur honnête ; l'une peut vous égarer , l'autre vous ramenera toujours ; je le fais , je le crois , j'aime à le croire , & je mourrois de chagrin , si vous me forciez de penser autrement : mais , ma fille , ma chere fille , souvent les apparences ont perdu celles que leur intérieur n'accusoit point. La coquetterie est un appât empoisonné , auquel on se laisse prendre trop aisément. On ne veut que les hommages , & l'on ne fait guere ce que l'on veut. L'orgueil des hommes & la jalousie des femmes les font payer bien cher ; les unes calomnient , les autres se vantent : on crie à l'injustice , on pleure , on se révolte ; tout ce qui amusoit l'esprit vient s'envenimer dans l'ame ; les principes ont à lutter contre le dépit , & s'affoiblissent par le combat. A la fin on se décourage , les ressentimens s'aigrissent , l'imprudence s'y joint , & la vertu même alors devient le supplice du cœur , au lieu d'en être la consolation. Croyez-en mon expérience ; je chéris ce trésor de mon âge , s'il peut vous garantir des périls du vôtre. J'ai vécu dans le monde de très-bonne heure. Grace à M. de San-

cerre que je regretterai toute ma vie , j'y ai toujours été heureuse & tranquille ; j'ai eu le tems d'observer , de réfléchir , & de plaindre les femmes moins heureuses que moi. Je ne parle point de celles qui franchissent les bornes de cette pudeur , le premier charme d'un sexe chargé , en quelque sorte , du dépôt des mœurs publiques : ces infortunées là méritent leurs maux ; & les rigueurs de la société ne sont plus condamnables , quand elles vengent la décence , punissent l'oubli des devoirs , & maintiennent l'honneur par la flétrissure de celles qui s'en écartent. Il n'est question ici que de ces caractères ardens & foibles , qui obéissent volontiers aux impulsions qu'on leur donne , qu'on séduit sans les corrompre , qu'on entraîne sans les précipiter. Susceptibles d'écarts , ils ne le sont point de fautes graves ; mais ce sont ces écarts qu'il ne faut pas multiplier ; ce sont eux , je l'avouerai , que je crains pour vous : si l'honnêteté y survit , le repos en souffre , & je voudrais bien que le vôtre ne fût pas troublé. Ma chère enfant , ne t'effarouche point de ma morale , elle n'est pas sévère. Va , je suis loin d'être une pédante qui censure les plaisirs que l'âge lui défend ; jouis de tous tes avantages. Tes graces appartiennent à la société , & je vois avec orgueil qu'elle en est embellie. Amuse-

toi, mais que tes amusemens ne nuisent pas à ton bonheur. Vois peu de jeunes gens; ils sont vains, inconsiderés, présomptueux, presque tous sans délicatesse; leur ton te va si peu, que je ne te demande pas un grand sacrifice. Au reste, de pareils hommes ne sont pas dangereux; on peut les recevoir sans conséquence; il n'en reste rien. Ce sont les liaisons de femmes qui sont importantes. On te jugera par elles; voilà ce qui marque, & ce qu'il ne faut point négliger. Songe à te montrer quelquefois avec celles qui donnent le ton, & qui compensent par une raison aimable ce que les années leur enlèvent d'agrémens. En te couvrant de leur considération, & intéressant la société à tes succès, tu pourras te permettre beaucoup de choses qui te feroient tort, sans ce politique abri qu'il est bon de se ménager contre la malignité attentive, & les petites indiscretions inséparables de ta jeunesse. Sous la sauve-garde que je t'indique, tu donneras même à tes plaisirs un caractère de décence qui ne doit jamais t'abandonner. Tu ne seras point confondue dans la foule de ces femmes décriées, que la dissipation rapproche, que les rivalités brouillent, qui s'adorent aujourd'hui, se détestent demain, & donnent au public des scènes continuelles d'amour-propre, qui finissent par leur

ôter jusqu'au droit d'en avoir. Lie-toi plutôt avec des femmes très-jeunes, & dociles encore à l'instinct de l'honnêteté naturelle, qu'avec ces coquettes endurcies, que rendent furieuses le déclin de leurs charmes, la diminution des hommages, la perspective de l'abandon. Ces dames abhorrent par état toutes celles dont la fraîcheur insulte à leur masque, & met les hommes les moins clair-voyans dans le cas d'une comparaison qui les humilie. C'est leur arracher l'ame que de leur offrir des attraits naissans & des graces naïves : elles se débattent contre le tems ; n'ayant plus d'adorateurs, elles cherchent des victimes, & veulent se faire craindre, ne pouvant plus se faire aimer. Fuis-les, si tu ne veux pas être en bute aux noirceurs, aux propos de tout genre. Rien n'est si terrible que la prétention aigrie qui n'a plus les droits pour excuses. Je ne te recommande point de fermer ton cœur à des goûts, ou, si tu veux, à des passions toujours déshonorantes quand elles attaquent une union respectable, que des circonstances peuvent traverser, mais que rien ne doit détruire. Encore une fois, l'élévation de tes sentimens me tranquillise sur cet article.

Je connois tous les torts de M. de Syrcé, je n'y songe pas sans attendrissement pour toi, &

sans colere contre lui. Tout le monde s'intéresse à ton sort; ne le rends pas plus cruel : que ton mari rougisse de sa conduite , & rende hommage à la tienne. Il vient un tems où les liens légitimes reprennent toute leur force , où tous les intérêts réunis rapprochent les époux les plus froids : alors , combien tu jouiras de tes sacrifices ! combien tu t'applaudiras de n'avoir porté nulle atteinte à tes sermens ! Malheur à la femme qui se dégrade , oublie ses devoirs , se met dans la dépendance d'un être qui n'est heureux que par sa honte , & autorise le mépris de l'homme qui l'anéantit en lui ôtant son estime , la ressource de tous les tems ! Et qu'est-ce , bon dieu ! que les adorations passageres de quelques étourdis qui ne tiennent à vous que par le plaisir , & que le plaisir emporte ailleurs dès que l'occasion se présente ? Qui les retiendrait ? Sont-ce leurs promesses ? ils s'en moquent. Vos pleurs ? ils en triomphent ; & l'infortunée qu'ils attaquent , éclipse bientôt à leurs yeux la malheureuse qu'ils ont déshonorée. Je m'échauffe gratuitement ; tu n'as pas besoin qu'on t'effraie. Donne-moi des nouvelles de tes enfans. Si leur pere te néglige , ils n'en sont pas coupables : aime ces innocentes créatures , inspire-leur de bonne heure l'amour de la vertu. Les leçons d'une mere sont persua-

fives ; c'est le cœur qui les donne. Veille toi-même à leur éducation ; c'est un devoir où tu trouveras mille douceurs. Oui , ma chere fille , je voudrois te ramener à ces fonctions primitives & touchantes , que la délicate oisiveté de nos femmes abandonne. Sans doute on doit appeller à son secours ceux que l'étude familiarise avec les connoissances qu'on nous interdit : il faut des maîtres pour l'esprit ; mais nous devons réserver à nous seuls le soin de former l'ame de nos enfans.

Adieu. Lis ma lettre un peu attentivement ; songe que tu n'as point de meilleure amie que moi ; je ne puis être inspirée que par le desir de te voir aussi heureuse que tu mérites de l'être.

L E T T R E X I V.

De la marquise , à son amie.

VOUS connoissez ma foiblesse, mon repentir, mes regrets, & mon amour plus fort qu'eux ; vous avez vu quel fardeau pesoit sur mon ame, quel amour l'enivre, quelles terreurs la remplissent, sur-tout ma fatale résolution d'aimer jusqu'au dernier soupir l'amant qui m'a perdue, & pour qui je voudrois avoir plus fait. Eh bien,

C'est au milieu de mes alarmes, de mes craintes, des reproches dont je m'accable, & de toutes les horreurs de ma situation, que je reçois de ma mere une lettre qui vient d'y mettre le comble. Elle ne soupçonne rien, le bandeau est encore sur ses yeux. Si elle étoit instruite, je serois moins malheureuse ; c'est sa sécurité qui me tue, qui m'arrache des pleurs, & joint au remord de ma faute celui d'usurper une opinion dont je ne suis plus digne. Hélas ! cette respectable amie, elle est loin de penser que j'aie étouffé tous les principes qu'elle me retrace aujourd'hui ; elle ignore que je ressemble aux femmes qu'elle méprise : elle ignore que je suis tombée dans l'abyme dont elle cherche à me sauver ; que ses conseils sont inutiles ; que je les ai bravés d'avance. Chaque éloge qu'elle me donne enfonce le poignard dans mon cœur, & la lettre la plus tendre devient pour moi la plus douloureuse des punitions. O mon amie ! qu'il est affreux de se sentir coupable, & de surprendre l'estime qui est le prix de la vertu ! Ce tourment est horrible, & cependant je m'y plais ; il est celui d'une ame honnête. Oui, je le suis, je le suis encore. Ne sommes-nous donc nées que pour les combats, les privations & les sacrifices ? L'être le plus foible doit-il l'exemple de la force ? Notre cœur, quand on le rebute,

n'a-t-il pas le droit de se reposer sur quelque objet qui le console ? Ne serions-nous donc que les jouets de la société , & les victimes de la nature ? Ah ! la honte ne peut être où vit la flamme du sentiment. Les fortes passions ont leur excuse dans leur violence , & l'orgueil d'aimer un objet charmant vaut bien celui d'être fidelle à un époux qui ne l'a pas mérité. Si mon amant est vrai , je ne me reproche rien ; ce n'est que son ingratitude qui peut me désenchanter ; son inconstance seule peut m'avilir. Je l'idolâtre plus que jamais. Dans le moment où je cause avec vous , son portrait est d'un côté , la lettre de madame de Sancerre est de l'autre : je baigne l'une de pleurs , & couvre l'autre de baisers ; je le presse contre mon sein ; il s'élance au-devant de la trop foible image du mortel adoré qui m'a rendu coupable. . . Combien je me sens soulagée de vous avoir écrit ! Je craignois que la lettre de madame de Sancerre n'eût fait sur moi une impression funeste à mon amour ; j'appréhendois de ne plus aimer autant. Eh , voilà donc tout ce qu'obtiennent de moi les conseils de l'amie la plus faite pour être écoutée ! Je ne pourrai soutenir ses regards , les miens l'instruiront , & j'en suis réduite à désirer qu'elle m'accable de son indignation plutôt que de sa douleur. . . Que

dis-je ! pourquoi l'affligerois-je ? Le sentiment est le seul bienfait que nous ayons reçu des cieux. Non, mon amie, non, le mien ne me rend point indigne de la mere qu'ils m'ont donnée.

P. S. Je vous attends ce soir. Le comte est à *** ; sans vous je serois seule dans l'univers.



LETTRE XV.

De ladi Sidley, au comte.

UNE lettre anonyme !... Ô ciel ! qu'ai-je lu ! Vous me trahissez, vous !... Une autre femme vous enleve à moi ! & je trouve des forces pour écrire !... Non, c'est un piège qu'on tend à mon amour, un outrage qu'on fait au vôtre. Mon cœur n'est point convaincu, le mensonge est avéré. Ces menées obscures sont d'un lâche, quel qu'il soit : celle-ci me rappelle les avis mystérieux que depuis quelques jours on donne à mes gens, afin sans doute qu'ils me parviennent. Je serois injuste d'y croire, & foible de m'en affliger ; je ne veux croire que vous.

Cependant depuis quelques mois je vous trouve triste & contraint avec moi ; vos lettres n'ont plus cette simplicité touchante, la marque d'un cœur pénétré ; vos absences se renouvellent

plus vite, & durent plus long-tems. Fuyez ; soupçons honteux , je vous abjure à jamais ! Si le ciel , ce ciel impitoyable qui a poursuivi ma jeunesse ; si le ciel lui-même vouloit que tu fusses ingrat un jour , je le défie de te rendre vil. Tu m'apprendrois mon malheur ; tu serois inhumain plutôt que d'être perfide , & je t'en remercirois. J'aime mieux périr d'un coup de foudre , que d'un poison lent. Une fois blessée , je veux qu'on arrache ma blessure. Eclairée par toi-même , il me resteroit au moins une consolation : je ne pourrois te haïr ; & victime de la sincérité qui est une vertu , je trouverois encore quelque chose à louer dans mon amant. Être abandonnée de ce qu'on aime est un supplice affreux ; mais il en est un plus horrible , celui de le mépriser. Combien le trépas lui est préférable ! Est-ce un malheur si grand d'être anéantie quand on n'est plus aimée ? Ecoute : si je ne suis plus tout pour toi ; si je n'ai plus à ton réveil ta première pensée ; quand tu ouvres les yeux , quand tu vois la lumière du jour , si tu ne te dis pas : que me feroit-il sans elle ? si tes songes ne te retracent plus mon image ; si tu es absent de ta maîtresse sans inquiétude & sans chagrin : ouvre-moi ton cœur , que j'y lise mon arrêt , la mort & la vérité. Oui , la mort , ou ta froideur , plutôt qu'une

careffe involontaire, plutôt que l'exprefſion par-
 jure de ce que ton ame ne ſent pas. Ne crains
 point de ma part les molleſſes d'une ame com-
 mune, ces ſoupçons importuns, ces vains repro-
 ches dont la foibleſſe accable l'ingratitude. Je
 ſuis née dans l'infortune; j'y ai traîné mon en-
 fance; j'y ſuis exercée; & ſentant avec énergie
 le charme d'être aimée, je ſupporterai avec cou-
 rage l'horreur de ne plus l'être. De ne plus l'être!
 ah, dieu!... Tu vois mon trouble: eh bien, un
 ſoupir, un mot, un regard de toi vont me rendre
 le calme profond où me laiſſoit l'amour. Tran-
 quiliſe mon cœur; ſois tout entier à l'objet qui
 t'adore; ſonge qu'un doute me déchire, qu'une
 certitude me tueroit; ſonge à ma conduite depuis
 que je t'aime, à mes chagrins, à mon courage.
 On eſt l'amant de beaucoup de femmes; on n'eſt
 le dieu que d'une ſeule: ſois le mien... Que
 dis-je! n'obéis qu'à l'attrait, ne te commande
 rien. S'il t'en coûte pour m'être fidele, n'écoute
 point l'amante qui t'invite à l'être. Malheur à
 celle qui demande d'être aimée, qui implore un
 ſentiment qu'on lui refuſe, & devient lâchement
 ſuppliante dans le moment de l'orgueil & du
 ſilence! Je veux que tout vienne de vous: c'eſt
 parce que l'amour eſt libre, qu'il eſt le plus flat-
 teur des ſentimens; il ſeroit le plus vil de tous,
 ſ'il n'avoit que la froideur du bienfait.]

L E T T R E X V I.

Du comte , au chevalier de Gêrac.

LORSQUE, malgré vos conseils, mes remords, malgré tout, je me suis livré à l'ascendant funeste que vous avez combattu, j'étois loin de prévoir les tourmens de ma situation. Que les retours de l'honnêteté sont cruels, quand le cœur s'obstine à demeurer coupable ! Mon bonheur est empoisonné ; il coûtera des larmes. . . O ciel ! je n'ai qu'à vous détailler ce que je souffre ; vous oublierez que je le mérite, & vous me plaindrez. Malheureux ! je traîne dans l'abyme deux femmes également belles, intéressantes & estimables. Je tiens à l'une par le procédé, la probité, l'honneur & mes sermens ; je conviens de ses droits, je me désespère, je pleure, & je la trahis ! . . . L'autre m'enchaîne, me séduit, m'attache par ses grâces, par ses vertus que je ne soupçonnois pas, enfin par le contraste inoui de ce qu'elle est avec ce qu'elle me sembloit être. Elle me croit libre, se livre à moi ; & quand je l'adore, quand je voudrois ne vivre que pour elle, l'honnêteté m'en éloigne. . . Je lutte contre moi-même ; je me dissimule la vivacité de mes impressions ;

pressions ; & jusques dans les bras de ma maîtresse , je crois entendre les cris de ma victime. Je ne fais que devenir , que faire ; je prends un parti , je ne peux l'exécuter. O mon cher chevalier ! quel barbare résisteroit à l'amour de madame de Syrcé ? Elle est unique ; elle ne doit point avoir de rivale. Pouvois-je , sous des dehors frivoles , m'attendre à trouver une âme tendre , délicate , la finesse de l'esprit , la chaleur de l'imagination , & la profondeur du sentiment ? Je lui dois moins qu'à Sidley ; mais elle m'inspire mille fois davantage. Eh bien , je la désole , je la contrarie , je la néglige. Quelquefois je voudrois qu'elle renonçât à moi , & je suis sûr que je n'y survivrois pas. Je lui cache l'ardeur de mon sentiment , afin de refroidir le sien ; & si elle paroïssoit distinguer quelqu'un , je sens que je me livrerois à tous les emportemens de la jalousie ; je mourrois de la perdre , & j'affecte d'avoir des torts , pour la détacher ! . . . Sidley , oui , Sidley , elle-même me plaindroit , si j'osois , si je pouvois lui confier ce que j'éprouve. O Sidley ! ne pouvant éteindre mon amour , au moins je te l'immole ; jamais sacrifice n'a été plus pénible , plus déchirant ; il est au-dessus de mes forces. Hier j'allai chez elle , je la trouvai triste , je la surpris deux ou trois fois attachant sur moi des

yeux pleins de langueur & de mélancolie , les miens , malgré moi , se mouillèrent de larmes , & je fortis pour les cacher. Quand je rentrai , je me contraignis , je voulus la distraire ; mais hélas ! ma gaité n'étoit point vraie , elle ne put la partager ; je lui arrachai seulement ce sourire involontaire & vague , qui échappe à la douleur même , & n'en impose point au perfide qui l'a causée. Concevez-vous mon désordre , mon agitation , mon embarras ? Madame de Syrcé ne verra donc en moi qu'un vil séducteur , tandis que je suis en effet le plus passionné , le plus tendre , le plus enivré des amans. Je suis inhumain si je l'éclaire , méprisable si je l'abuse ; & voilà le fruit des conseils d'un homme que je croyois mon ami ! Lui !... Son masque est tombé ; son nom seul excite mon courroux ; je déteste jusqu'aux services qu'il m'a rendus. Tout cela sans doute ne lui paroît qu'un jeu. Quel jeu barbare ! Il s'arme d'un poignard , & l'enfonce dans trois cœurs à la fois. J'ai su par les gens , qu'il a fait auprès de Sidley d'injurieuses démarches ; il a gagé des émissaires pour tromper la marquise ; il m'a persuadé qu'elle se déchaînoit contre moi ; il lui a fait accroire que j'aimois madame de Thémises. ... J'ai tout su. Le monstre ! ah ! je ne lui dois rien , j'aime à le penser ,

J'aime à me trouver ingrat. Que dis-je ! l'est-il possible qu'un pareil homme soit jamais l'auteur d'un bienfait ? Il ne tient pas à lui que je n'étouffe tout sentiment. . . Non , je ne lui pardonnerai jamais les pleurs que je vais coûter. J'étois honnête , je l'eusse été toujours ; j'aurois eu le bonheur suprême de rendre heureux l'être confiant que mon cœur avoit choisi. Je n'aurois point vu le dangereux objet qui m'a perdu , que je préfère , que j'idolâtre , que j'offense , qui m'a sacrifié tous ses devoirs , le repos , le charme de sa vie , & pour lequel mon sang est prêt à se répandre. Oui , mon ami , c'est madame de Syrcé , c'est elle seule que j'adore ; & , le croiriez - vous ? je suis encore entraîné par je ne sais quel douloureux attrait vers celle pour qui je n'ai plus d'amour ! . . Cette inconséquence ne suffit pas ; la fausseté s'y joint ; je me défie de mes regards , de mes discours ; je m'avilis par le mensonge , mon ame y répugne , ma position l'exige , & je rougis tant de moi-même , que je n'ose me montrer tel que je suis à celles qui me croient toutes les vertus. On peut éprouver des revers plus éclatans ; mais il n'est point de malheurs plus sensibles. Que j'envie votre sort , votre heureuse tranquillité ! Est-ce que vous partez bientôt ? Ah ! demeurez : je prends cela sur moi ; le régiment peut se passer

de vous ; mais moi , mais moi , puis-je me passer d'un ami ?

L E T T R E X V I I .

De la marquise , au comte.

EH bien , désespérez-moi , oubliez ce que vous m'aviez promis. Voulez-vous que je renonce à tout ? Voulez-vous ma vie ? Prenez-la , elle est à vous ; mais , si vous n'avez pas résolu de me faire mourir mille fois , moins d'aigreur & plus d'indulgence. Ne pouvez-vous donc rien pour moi ? N'ai-je rien mérité ? Les cruels ! ils promettent tout , tant qu'ils desirent ! Esclaves alors , combien ils s'en vengent après ! De l'humeur ! de l'humeur contre moi ! Hélas ! mon injustice même devoit vous être chère , & vous vous emportez au moindre reproche ? Pensez-vous me corriger ainsi ? Quand on a tort on se fâche , & on se répand en excuses qui ne prouvent rien ; on ne dit qu'un mot ; ce mot est tendre , & il persuade , quand il exprime un sentiment ! . . . Le connoissent-ils ? Sentent-ils nos sacrifices , nos dangers , nos remords , tout ce qu'on fait . . . tout ce qu'on risque , tout ce qu'on voudroit en leur faveur ? Hier au soir , étiez-vous assez contrariant ? Votre

converſation m'a déplu. La raiſon, diſiez-vous , eſt la baſe de toutes les vertus. La raiſon ! quelle morale ! elle me glace ; je ne la puis ſouffrir. Je veux qu'on ſoit humain , compatiffant , libéral , juſte , vrai , indulgent , ſans avoir l'ombre de raiſon. Je veux , je prétends que l'amour du bien , que ſon ſeul attrait nous porte à le pratiquer , & que nous ſoyons entraînés vers lui ſans calcul , ſans réflexion ; j'aime qu'on juge , qu'on agiſſe , qu'on pardonne , & qu'on oblige par ſentiment , non par principes ; & je rejeterois les dons de l'homme froid qui me ſerviſoit parce qu'il le doit. Je lui dirois : quand tu ſauras ſentir mes maux , je te croirai digne de les ſoulager. Ah , mon ami ! ſi la divinité deſcendait juſqu'aux humains , c'eſt ſous les traits de la ſenſibilité qu'elle daigneroit ſe montrer à nous ; & le mortel privilégié qui ne connut jamais que ſon enthouſiaſme , eſt à mes yeux bien au-deſſus d'un raiſonneur qui n'eſt vertueux que par honte , par crainte , ou par ſyſtème , ou par orgueil. L'un eſt un champ aride qui ne produit qu'à force de culture ; l'autre , un terrain que la main de l'homme n'a point ſoigné , mais qui , bon par lui-même , ne peut jamais ceſſer de l'être. J'adore les choſes de pur mouvement. Quant à celles que la ſeule raiſon dirige , elles ne m'en impoſent

pas plus que les rois ; & la pompe des mots , comme celle du trône , n'est pas faite pour m'éblouir. Un homme droit , faisant le bien par instinct , seulement étonné qu'on l'admire , sans témoins de ses actions , sans espoir de récompense , sans étude , sans ostentation , philosophes de tous les siècles , voilà mon héros ! Les dieux & les grands hommes dans tous les genres , sont l'ouvrage de la nature : la raison n'en forme que les simulacres. Voilà comme je pense. Je suis bien aise d'avoir soulagé mon cœur aux dépens de tout votre bel-esprit. Vous parliez d'un air distrait , & vous ne parliez pas à ma fantaisie. Qu'avez-vous donc ? Osez me le dire ; moi , je n'ose le demander. Pardonnez-moi ma mortelle dissertation ; venez me voir de bonne heure. Adieu. Aimez votre maîtresse , votre amie ; elle ne vit que pour vous.



L E T T R E X V I I I

De la marquise , au comte.

DES torts trop sentis pour n'être pas réels , mon cœur vous les a pardonnés. J'étois , à votre arrivée , dans l'accablement le plus profond , & vous avez suspendu ma douleur ; un charme

inconcevable en adoucissoit l'amertume, & mon ame en volant vers vous devenoit moins triste à mesure qu'elle étoit plus agitée. Ah ! si un sentiment vrai vous parle en ma faveur, si l'amour le plus tendre a des droits sur vous, épargnez-moi des chagrins que je ne pourrois supporter. La moindre négligence me désespère. Que vous me ressemblez peu ! Songez donc, cruel, songez que tout dispartoit à mes yeux. Il n'est pour moi dans la nature que mon amant ; & je cesserois de m'y compter pour quelque chose, si j'étois peu pour lui. Vous qui me tenez lieu de tout, vous qui avez dans vos mains (plus que vous ne croyez peut-être) & mes jours & leur destinée, ménagez ma sensibilité ; craignez de déchirer le cœur qui est à vous. Ma tête, quoi que vous disiez dans une de vos lettres, n'est point la source de mes peines ; elles partent toutes de mon cœur. Mon imagination m'a pu quelquefois entraîner à des étourderies dangereuses ; mais, quand je m'afflige, c'est lui qui est blessé, c'est là qu'est tout mon mal.

Seule à présent, retirée dans mon appartement, loin des autres, près de vous, je ne fais si mes chagrins (que je ne vous confie pas tous), si leur trait douloureux n'ajoutent pas à mon amour... Puisse-t-il, hélas, n'être funeste qu'à moi !

P iv

Être suprême, pardonnez au trouble d'une femme éperdue qui vous offense malgré elle, qui révere votre bonté, qui en aura besoin . . . qui vous adore dans un de vos plus dignes ouvrages . . . Ah ! si c'est un crime, laissez-moi mes inquiétudes, laissez-moi mes doutes : mon enfer commence.

Cher amant, puisque l'amour ne fait pas le bonheur de la vie, sur quoi compter encore ? Je suis d'un noir horrible ; je vous ennuierei. Que voulez-vous ? je suis vraie ; j'épanche mon âme ; je la mets dans la vôtre ; j'y trouve une douceur extrême . . . D'où vient ne puis-je suivre mon cœur ? D'où vient n'est-on pas toujours avec ce qu'on aime ? Sentez-vous comme moi, & les tourmens de la contrainte, & l'ennui de l'absence, & l'impatience du retour, & cette émotion que le bonheur change en ivresse, & la langueur plus douce, s'il se peut, qui lui succède ? Va, désespère-moi si tu veux ; je trouverai des charmes à en mourir. Que dis-je ! toi ! tu pourrois me tromper ? tu pourrois adopter le barbare système de ces hommes qui ne sont pas faits pour t'approcher, de ces hommes méprisables, insensibles à l'amour comme aux procédés, assez heureux pour s'estimer, assez aveugles pour le pouvoir, & trop vicieux pour se repentir ? Vous savez qui

je veux peindre. Les malheureux ! de quoi jouissent-ils ? Ces douces impressions , si chères aux cœurs sensibles , l'union pleine de volupté de deux âmes bien tendres qui se croient seules dans l'univers , ce charme intérieur qui les pénètre , ils ignorent tout cela ; ils promènent par-tout indifféremment des vœux glacés , & ne sentent rien que la dégradation de leur être , & les maux qui résultent de leurs affreux plaisirs. Laissez , ô mon ami, laissez ces petites âmes à l'ennui d'elles-mêmes , & ne perdez rien de la dignité de la vôtre. Les femmes sont une portion de la société : que la bassesse & l'orgueil à la fois se fassent gloire de les abuser ; voyez d'en-haut l'inhumanité de cet usage , & ne descendez pas jusqu'à lui.



LETTRE XIX.

Du chevalier , au comte.

DÈS que j'ai vu , mon cher comte , l'inutilité de mes conseils , je me suis tû. Et que vous aurois-je dit ? Est-ce que la passion écoute ? Combien j'ai souffert en secret des peines que vous vous prépariez ! Les maux de votre situation , étoient sentis par moi lors même que vous étiez loin de les prévoir. Ils sont horribles , mais il ne

faut jamais se dispenser du courage ; en voici le moment. Vous avez été foible , vous êtes malheureux ; l'énergie de l'ame doit ennoblir votre infortune. Vous êtes susceptible d'héroïsme ; oui , vous l'êtes. J'ai lu dans votre cœur ; je connois ses forces , & voici l'occasion de les exercer. Vous m'entendez , l'idée d'une belle action doit être saisie aussi-tôt qu'aperçue. Je fais tout ce qu'il vous en coûtera ; je vois votre cœur se déchirer ; j'entends vos soupirs : mais qu'est-ce qu'un sacrifice qui ne met pas en presse le cœur qui s'y résout ? Peut-être n'y a-t-il point de malheurs dont l'estime de soi ne dédommage. Compentez-vous pour rien de perdre des remords ?

Vous avez promis à Sidley d'être à elle ; ce serment a été libre de votre part , personne ne vous l'a arraché ; & s'il fut indiscret , le parjure seroit coupable. Je vais plus loin : plus votre promesse a été secrette , plus elle doit être inviolable ; moins Sidley peut réclamer ses titres , plus vous devez les respecter. En y portant atteinte , ce n'est pas elle , c'est vous que vous déshonorez. Je plains bien celui qui , pour remplir ses devoirs , a besoin du frein de la loi , & de l'aiguillon des regards publics. Notre frein , mon cher comte , c'est l'honneur ; notre loi , le sentiment. La crainte des témoins ne lie que les ames com-

munes. Au lieu de rompre un nœud que vous avez formé vous-même, voici l'instant de le ferrer davantage. Sauvez-vous dans le sein de Sidley, & prenez-y, s'il se peut, de plus forts engagemens; enchaînez-vous d'un côté, pour être libre de l'autre; mettez-vous enfin dans l'impossibilité de refuser toute justice à celle qui a tous les droits : voilà ce que je vous demande, ce que je vous conseille, ce que j'attends de vous. Je vous juge comme je me jugerois moi-même, & la contadiction de tous les hommes rassemblés ne me forceroit pas de penser autrement. Si le port que je vous ouvre n'a rien qui vous attire, si votre cœur tremble de s'y reposer, il ne vous reste qu'un parti, celui de détromper Sidley, de lui enlever encore le peu d'illusion qu'elle conserve. La feinte n'est pas faite pour vous, & la dureté vaut mieux que la perfidie. Osez, cruel, osez lui plonger un poignard dans le sein, & n'en retirez le trait sanglant, que pour le porter aux pieds de sa rivale ! Devoit-elle jamais l'être ? Si elle est honnête, comme vous le dites & comme je le crois, à quels dangers ne l'exposez-vous pas ? C'est sur l'infraction de tous ses devoirs que vous fondez votre bonheur ; vous ne pouvez trahir l'une sans dégrader l'autre. Quelles jouissances empoisonnées !... Voudriez-

vous les connoître ? Je ne fais , mais il me semble que la félicité vraie est inséparable des mœurs ; tous ceux qui en affichent l'oubli , n'ont que des plaisirs faux & inquiets ; ils ne tiennent à rien , leur inutilité leur pèse. Je les compare à l'étincelle qui se détache du feu , & va mourir sous la cendre. Ils perdent la sensation douce & délicieuse du beau , du bon , de l'honnête , & n'ont plus d'organes pour sentir le bonheur. Mon cher comte , ce n'est qu'en se livrant de bonne foi au charme d'un amour exclusif , qu'en se donnant tout entier à un objet qui peut accepter le don , qu'on trouve en lui sa félicité , & qu'on fait la sienne. On n'a sans cela que des jours d'ennui & de langueur , au sein même du tumulte. Une femme négligée , je dis la plus tendre , est d'abord désespérée , ensuite aigrie , indifférente après ; & puis on la regrette lorsqu'on l'a perdue , parce qu'on perd tout en perdant l'être rare qui fait aimer.

Encore une fois , faites un effort , tirez-vous du chaos où vous êtes. Je n'approuve point votre ressentiment contre le duc : est-ce qu'un tel homme mérite de la colere ? S'il n'étoit qu'un sot , il faudroit peut-être en avoir pitié ; mais il est à la fois frivole & méchant ; c'est le mépris qu'il lui faut , & le mépris est tranquille : c'est la

vengeance de la supériorité. L'arme de la haine est à tout le monde. Pourquoi haïr, quand on peut se venger mieux, & souffrir moins ? Vous appréciez le duc, il est puni. Je ne craignois pour vous que son *masque* ; il tombe... le misérable est sans défense.

Adieu, mon cher comte. Puisse la voix de l'amitié parvenir jusqu'à votre cœur, & y réveiller tous les sentimens qui sont dignes de lui ! Je vous embrasse.



B I L L E T

Du comte, au chevalier.

D'APRÈS ce que vous m'avez dit, j'ai voulu écrire à Sidley... je n'ai pu m'y résoudre... Ma main trembloit, mes larmes ont coulé, & j'ai laissé tomber la plume. Je suis à la fois foible & perfide ; je rougis de l'un, l'autre me fait frémir, & ma honte, & mes frémissemens, & tout ce que je souffre ne change point mon cœur. Je suis bien digne de pitié ! Plus j'adore madame de Syrcé, plus je m'indigne contre moi, & elle est loin de soupçonner le motif de mon humeur. Je ne lui écris plus, je ne veux plus lui écrire ; je tâcherai de la voir moins... Vains projets ! je ne

fais ce que je veux , ce que je ferai , ce que je deviendrai. . . Hélas ! je prévois tous les malheurs , & je les aurai tous mérités.

L E T T R E X X.

De la marquise , au comte.

J'AI toujours le besoin de vous écrire , & vous ne l'avez pas, vous ! d'où vient donc cela ? Ah ! le bonheur est dans l'excès du sentiment... Les amans raisonnables ne sont que des amis. Je vous adore ; & je vous fuirais au bout du monde , si vous ne me donniez que des vœux distraits , si vous n'aviez pour moi qu'un attachement réfléchi , ou de l'emportement au lieu d'amour. Pardonnez si dans notre conversation d'hier mon désespoir a éclaté ; je le renfermois depuis plusieurs jours ; vous me paroissiez froid ; j'étois au supplice. Plaiguez-moi d'avoir reçu du ciel une ame qui me dévore. Ne vous offensez plus de mes craintes. . . Leur motif doit-il vous déplaire ? me fais-tu un crime de t'adorer ? . . . Daignez rassurer plus tendrement votre amante ; vous n'avez d'autre reproche à lui faire que de s'alarmer trop aisément. Hélas ! d'où naissent ses alarmes ? Vous le savez , gloire , réputation , grandeur , &

les biens , & même la vie , elle dédaigne tout cela ; elle ne tient qu'à vous , & ne demande au ciel que de l'anéantir avant que vous cessiez de l'aimer. Je ne suis point exigeante ; je suis loin de vouloir prendre sur vous d'autre empire que celui de l'amour ; je ne calcule rien , je n'obéis qu'à mon cœur , & je vous plairois peut-être davantage , si je mettois plus d'adresse dans ma conduite. Vous connoissez tous mes défauts , je ne vous en ai point caché un seul ; mais jamais l'orgueil n'arrêtera mes larmes , jamais il ne les fit couler. Je supporterois avec fierté , avec courage , avec insolence peut-être , un renversement de fortune , d'autres malheurs encore plus sensibles. Les peines du cœur me sont affreuses , je n'en connois point d'autres. . . Quelle est donc cette féerie que vous inventeriez , s'il falloit , dites-vous , renoncer au bonheur d'être à moi ? En est-il d'autre que l'amour ? Et croyez-vous que je puisse vivre un seul instant sans le vôtre ? Cette phrase de votre billet m'a fait frémir. . . Ecrivez-moi que vous m'aimez , que vous m'aimerez toujours ; écrivez-le moi sans cesse. Cher amant , tes lettres représentent pour toi en ton absence ; je les mets sur mon cœur , je les gronde quelquefois , je les adore toujours. Celles qui sont froides me font soupirer , & non pas regret-

ter d'être à toi. Même quand tu m'affliges, c'est moi que j'accuse ; je me reproche de ne savoir pas plaire assez. Je ne me repens plus de rien , & je voudrois te donner tous les jours de nouvelles preuves de ce que je sens tous les jours davantage... Epargnez-moi donc ces inquiétudes qui font qu'on pleure la nuit, qu'on est méchante à son réveil, qu'on reçoit la réponse la plus sèche, qu'on l'approche du feu, & qu'on tremble qu'il n'y prenne, & puis qu'on se raccommode avec elle, & puis qu'elle n'est pas baissée, mais relue, mais ferrée tout aussi soigneusement que si elle en valoit la peine... Je suis folle, n'est-ce pas ? On l'est toujours quand on aime ; on l'est à proportion de ce qu'on aime. N'oubliez pas que nous soupçons ensemble. Je détesterois le monde sans vous ; je ne suis bien qu'où vous êtes. La voilà trouvée la chimère de mon imagination ; je n'ai plus de desirs vagues, d'inquiétudes secrètes : vous avez tout fixé.



L E T T R E X X I.

De la marquise, au comte.

JE hais, & l'amour, & le jour où il est entré dans mon cœur, & moi plus que tout le reste.

Pourquoi,

Pourquoi, quand vous cherchiez à me plaire, ne vous montriez-vous pas à moi tel que vous êtes ? J'aurois moins de reproches à vous faire : c'est à votre sentiment seul que j'ai cru céder ; & si vous m'aviez donné des armes contre vous, j'aurois trouvé des forces contre moi-même. Cruel amant ! dont j'avois fait mon dieu, mon cœur me trompoit ; je renonce à vous. Je ne dois plus . . . je ne veux plus vous aimer ; je veux, s'il est possible, je veux vous oublier. . . Ah ! que plutôt, malheureuse par vous, & plus malheureuse que vous ne pouvez le croire, votre amante ne connoisse d'autre plaisir que celui de pleurer dans vos bras ; qu'elle pleure le reste de sa vie la perte de son repos, son erreur, mais jamais votre absence. Eh ! que deviendrois-je loin de vous ? Vous ne me connoissez pas ; vous ne ménageriez davantage ; vous ne passeriez point trois jours sans me voir ; vous ne soupèriez point avec madame de Thémis, & surtout vous ne m'en feriez pas un mystère. Craignez ma tête, craignez l'excès de ma sensibilité ; mais ne craignez que pour moi. Vous pouvez rendre mes jours affreux ; vous ne pouvez m'empêcher de veiller à la tranquillité des vôtres. Quelle lettre ! Vous l'enverrai-je ? Oui, sans doute. D'où vient vous cacherois-je ce que

j'éprouve ? J'aime mieux être accusée d'injustice que de fausseté. Lisez , répondez , dites que j'ai tort , sur-tout persuadez-le moi bien ; mon bonheur dépend de cette opinion. Oui , oui , prouvez-moi que je me trompe : l'un de nous deux est coupable ; mon cœur me dit que ce n'est pas moi ; & puisque je pleure , c'est vous qui l'êtes.

LETTRE XXII.

De la marquise , au comte.

JE rentre , & ne vous trouve pas ! votre nom n'est pas même écrit sur ma liste ! Je suis à moitié morte , je voudrois l'être tout-à-fait. Vous , monsieur , soyez heureux , soyez-le toujours , vous pour qui j'aurois donné mille fois ma vie. . . La mienne ne sera pas longue : eh ! qu'en ferois-je ? . . . je ne suis plus aimée. Le seul espoir d'une fin prochaine adoucit mes maux . . . ils sont au comble ; je vous les pardonne ; je ne vous souhaiterai jamais que du bonheur. . . Venez demain . . . pour la dernière fois. Rapportez-moi mon portrait , mes lettres. . . Non , gardez-les , gardez-les toujours. Revoyez quelquefois l'expression de ma tendresse. . . Ne haïssez point mon image. . . Je ne vous ferai point de reproches ; ja-

n'ai point le droit de vous en faire. Mon sentiment ne vous lie point; vous n'êtes à moi que par le vôtre: s'il est éteint, il est juste que je ne vous sois plus rien. La foi des amans est volontaire, on le fait; les sermens de l'amour n'ont aucune valeur; les réclamer seroit une injustice; ils ne sont sacrés qu'autant qu'ils sont sentis; & l'insensé qui promet, & l'infortunée qui croit, s'abusent tous deux. Je n'en puis douter, une autre vous occupe, une autre vous arrache à moi... une autre! ô ciel! & dans quel tems!... Il suffit. Sans consolation de votre part, sans espoir de la mienne, mon ame est préparée. Heureuse encore que rien ne touche la vôtre! Vos chagrins m'eussent accablée; & dans l'abyme profond où je suis, je ne craignois que votre sensibilité. Je vous demande une seule grace, c'est de me confirmer par une lettre ce que votre conduite m'annonce. Dieu! si vous étiez encore ce que je vous ai cru toujours! Hélas! non; je n'ose, je ne puis l'espérer. Vous n'avez point ces épanchemens doux, dont la source est dans l'ame, qui survivent au desir & divinisent le bonheur. Ces soupirs d'un amant enivré de son amour, ce *je vous aime*, qu'il est si charmant de dire & d'entendre; le recueillement du silence, son expression, lorsqu'on se regarde & qu'on s'adore,

Q ij

vous n'avez rien de tout cela, & votre contrainte arrête en moi ce que vous y trouveriez, si vous pouviez, si vous saviez aimer. Que ce soit votre faute ou la mienne, je n'ai à me plaindre que du fort, & je n'exige que de la bonne foi. Peut-être dans les bras d'une autre regretterez-vous, & ma tendresse que vous ne partagez pas, & les foibles avantages que j'ai reçus de la nature, & jusqu'à mes défauts... Quoi qu'il en soit, ne craignez point de déchirer mon cœur; ne craignez que de le tromper, ou de vous abuser sur les mouvemens du vôtre. Consultez-vous bien; ne me cachez pas la moindre chose. N'ai-je plus sur vous que les droits de la reconnoissance? Ouvrez-moi votre ame; l'excessive sensibilité de la mienne fait toute ma pénétration; rien ne m'échappe. Il se peut que l'impatience d'obtenir, en vous prévenant trop sur mon compte, m'ait prêté ce que ma foiblesse m'enleve. Votre cœur, ou votre imagination fermée alors, soit à mes imperfections, soit aux graces des autres, a pu malgré vous s'y rouvrir. Votre honnêteté, votre raison peut-être vous disent encore du bien de moi; mais je suis perdue, si vous avez recours à elles. Que fais-je enfin, que fais-je si vous n'avez pas des regrets! Ah, plutôt vous perdre pour jamais... à l'instant, que de vous.

en coûter un! . . . Malheureux ! qui t'aimera comme je t'aimois ? Mais du moins , si vous m'abandonnez après tous mes sacrifices , & malgré mes terreurs . . . que vous ne connoissez pas toutes , souvenez-vous quelquefois de la passion la plus tendre , & dont les suites funestes . . .

Adieu , adieu. Demain je vous en dirai un éternel , . . On me trouve de la fièvre . . . ah ! tant mieux.



LETTRE XXIII.

De la marquise , à son amie.

OUVREZ-MOI les bras de l'amitié , que je me cache dans son sein ; je n'ose lever les yeux sur moi , je n'ose envisager la lumière du jour , & je rougis d'avance de l'horrible secret qui va m'échapper. Hélas ! mon amie , en vain je m'abusois , je m'étourdissais en vain sur le motif de mes frayeurs ; je viens de sentir l'indication secrète de ce que je redoutois plus que la mort. Voilà trois mois que mes craintes durent , l'affreuse vérité les remplace. Je frémis ; où fuir ? qui me recevra ? Il me semble que mon crime est écrit dans tous les yeux. Malheureuse ! les sanglots me suffoquent , mes larmes coulent ,

Q iiij

ne vois plus ce que j'écris... Vous m'entendez... vous me devinez... je suis perdue. Oui, mon amie, ma confidente unique, ma seule consolation, voilà le sujet de cette tristesse profonde dont vous vouliez connoître la cause. Fixez, si vous l'osez, l'abyme où je suis, & concevez moi infortune. Devoir, préjugé, repos, décence, j'ai tout bravé, tout sacrifié, tout oublié. Je brûle d'un feu sans retour; mes soupirs rentrent dans mon sein oppressé, sans que mon amant y réponde. Mes yeux sont noyés dans les pleurs, & sa main ne les essuie pas; il me néglige, m'abandonne, me trahit sans doute, me hait peut-être; & dans l'instant même de sa perfidie, de sa froideur, de sa cruauté, je renferme, je porte dans mon sein le gage malheureux de ma faute, de ma crédulité, de ma foiblesse, hélas! & de mon idolatrie. Que deviendrai-je? Vous-même vous me repousserez, vous ne voudrez plus me voir; je serai le rebut de la société. A charge à l'amitié, à ma famille, à moi-même, comment soutenir les regards d'un époux, d'une mere respectable, les vôtres, les miens?... Ma tête se trouble; un nuage m'environne; il ne s'offre à moi qu'un chaos épouvantable, & je vois tout confusément... excepté le déshonneur. N'importe, je m'y soumetts, & tous les désastres fondront sur

moi avant que je cherche à lui échapper par le renversement de toutes les loix de la nature. J'aime mieux être un objet de mépris pour un monde injuste , que d'effroi pour mon propre cœur , & déclarer une foiblesse , que de cacher un assassinat. Qu'est-ce que la honte auprès du crime ? J'embrasse l'une pour me sauver de l'autre ; & dans la situation où je suis , il est honorable peut-être d'accepter l'infamie. Je vous dirai plus : quand depuis deux ans la conduite de M. de Syrcé ne m'auroit pas fait prendre le parti de rompre avec lui toute liaison intime , je n'aurois point la bassesse de couvrir ma faute aux dépens de mes enfans ; je ne donnerois point leur nom à celui qui va me perdre , déposer contre moi , & constater ma foiblesse , sans me rendre plus criminelle. Être infortuné , proscrit dès ton premier souffle , & condamné dans le sein même de ta mere , du moins tu resteras dans ce sein malheureux : elle ne t'ôtera point le jour , le seul bienfait que tu puisses en attendre ! Mon amie , je subirai la honte ; elle est mon partage ; mais dites-moi que j'aurai toujours des droits à votre pitié : c'est le seul sentiment que vous ne devez pas me refuser. C'en est fait , je m'abandonne à la Providence ; je supporterai ses coups avec courage ; rien n'est effrayant pour

Q iv

moi que de les mériter. Vous ne savez pas encore jusqu'où va mon égarement. Au comble du malheur, je pardonne à celui qui l'a causé. Son excuse est dans mon cœur, sur mes lèvres; je m'abhorre sans lui reprocher rien; & parmi tous les chagrins qui m'accablent, je pleure avant tout son inconstance. Mon sang se glace, mon cœur s'est ouvert... je sens le dernier trait de l'infortune. Le cruel! c'est cet instant qu'il choisit pour me laisser à moi-même! Que dis-je, ô mon amie! gardez-vous de le juger avec une rigueur.... qu'il ne mérite pas. Je lui ai tué mes maux, il les ignore, & cette circonstance le rend un peu moins coupable. Je me forcerai même, si je puis, à un silence éternel; je ne veux point de sa commisération. Je déteste d'avance tous les soins que l'humanité me rendroit, & dont je ne pourrais pas rendre grâce à l'amour; mais ce qui me décide plus que tout le reste au parti douloureux que je prends, c'est la satisfaction de garder un motif secret pour justifier ce que j'aime, & d'avoir à me dire: s'il eût connu mon état, peut-être il m'eût rapporté son cœur, & ne se seroit pas fait un plaisir barbare de déchirer le mien.

Voilà mon sort: le passé m'accable, l'avenir m'épouvante, le présent me fait rougir. Je passe les nuits à pleurer, les jours à me contraindre,

à dévorer mes larmes ; vous seule , mon amie , vous seule recevez les épanchemens de mon cœur. Quand il succombe à ses souffrances à chaque instant renouvelées , il ne peut dans l'univers entier se reposer sur un seul mortel , pas même sur celui qui en est l'auteur. Nul être n'est touché de mes maux ; il faut en gémir en silence , les renfermer avec effort , montrer un visage serein lorsqu'on a la mort dans l'ame , n'oser jouir même de sa douleur , & craindre un public qui auroit la barbarie d'y insulter ! Je ne puis finir ma lettre Je crains de vous l'envoyer . . . Sophie , ma fidelle Sophie vous la portera. Cette fille m'aime tendrement , & tout , jusqu'à son affection , ajoute à mon supplice. Je frémis chaque fois qu'elle me regarde ; je n'ai pas osé l'instruire , & c'est encore une consolation dont je me prive. Il n'en est pas pour moi ; le ciel est juste . . . ,

B I L L E T

De la marquise , à son amie.

AH, que viens-je de lire ! . . . tous mes sens sont émus. Mon amie , ma tendre amie , votre lettre est un bienfait ; elle est trempée de vos

larmes ; je l'ai couverte des miennes. Tous les cœurs ne me sont donc pas fermés. . . . Un rayon de joie peut donc luire au fond de l'ame la plus infortunée ! J'irai vous voir oui , oui , je vous verrai vous aurez pitié de moi ; & malgré toute l'horreur de mon sort , je serai heureuse dans vos bras. Que je vous remercie ! que je vous aime !



L E T T R E X X I V .

Du comte , à la marquise.

VOUS avez la fièvre , dites-vous ? Ah , qu'elle s'attache à moi ! . . . c'est moi , moi seul qu'elle doit consumer. Votre agitation , votre douleur est mon crime ; je le déteste , je le pleure. Les jours que je ne vous ai point vue , je les ai passés dans l'amertume , dans les remords , sur-tout dans le regret d'être éloigné de vous. Plus je vous aime , hélas ! & plus je suis coupable. De grâce , ne m'interrogez pas sur ce que je vous écris ; il n'est pas tems encore ; vous saurez tout. Ne me suivez point dans l'abyme. Cet abyme est mon cœur ; quand j'y rentre , tout s'obscurcit pour moi . . . mais c'est vous seule que j'y trouve. Je n'aime oui , je n'aime , je n'adore que

vous, & je le dis avec un trouble extrême; mais je vous le dis, je vous en fais le serment; je le jure par l'honneur.... qui m'est encore sacré. A Dieu ne plaise que je prenne jamais d'autre chaîne! Si l'on me donnoit à choisir, d'un poignard, ou d'un nouvel amour, je me jeterois sur le poignard, & me croirais heureux. Je renonce.... je voudrois renoncer à tout, excepté à vous. Pardonnez aux horreurs de mon style; elles sont toutes dans mon ame. Le comble de mes tourmens, est d'être accablé de vos reproches, & de ne pouvoir les trouver injustes. Ah, mon amie, mon unique.... que dis-je, ma plus chère amie, que je suis malheureux!.... vous l'êtes. Voilà donc l'amour! voilà donc ses abominables effets! voilà ce que produit le plus beau présent de la divinité.... les pleurs, le désespoir, je dirois presque la barbarie! On est barbare, quand on coûte une seule larme à ce qu'on aime. Oui, je vous aime, oui, je le jure à vos pieds.... Ah! si je vous aimais moins, je serois moins à plaindre. Encore une fois, ne me pressez pas d'expliquer ce mystère. Contentez-vous, ô la plus charmante des femmes, de régner seule & pour toujours sur un cœur qui, tout criminel qu'il est, n'en est peut-être que plus digne de vous.

BILLET

De la marquise, au comte.

VOTRE lettre m'a fait fondre en larmes. Dieu ! quel est donc ce mystère que vous me cachez, sur lequel vous ne voulez pas que je vous interroge ? Cruel ! vous me glacez d'effroi ! Je ne fais que penser . . . Qu'ai-je encore à craindre ! Dites-moi, dites-moi tout ; je le mérite : je meurs d'inquiétude. J'attends votre réponse, elle va décider de mon sort . . . Il est horrible. . .

L E T T R E X X V.

De la marquise, au comte.

QU'ELLE est tendre , qu'elle est consolante la lettre que vous venez de m'écrire ! Je l'ai baisée mille fois. Cependant vous ne me dites point ce que je vous demandois hier avec tant d'instance, & ce que vous vous obstinez à me taire. Qu'est-ce donc ? Que l'incertitude est cruelle quand on craint tout , quand l'imagination se crée des monstres , & que le cœur les adopte ! Eh bien , étois - je mal inspirée ? Oui ,

qui, il est au fond de mon ame un avertissement secret qui ne me trompe point, qui me rend ou qui détruit ma confiance; & quand je vous fais du chagrin, quand j'en ai, je suis d'autant plus malheureuse, que c'est votre ouvrage. Hélas! je crois, j'aime à croire tout ce que vous m'écrivez; mais je détesterois & vos sermens & vos soins, si l'amour le plus vif ne vous les rendoit pas nécessaires, s'ils étoient la suite d'un sentiment plus honnête, plus réfléchi qu'impérieux. Agissez pour vous, ou ne comptez pas sur ma reconnaissance. Je ne puis être touchée des marques de votre tendresse, que lorsque votre bonheur en sera l'objet. ... Il est donc vrai, vous m'aimez? ... vous n'aimez que moi? Ce n'est point le procédé qui vous arrache cet aveu; il part de votre ame! Je défie le ciel de m'accabler. Que l'homme qui trompe est à plaindre! Et comment ne le seroit-il pas? Il afflige; il se condamne à la fausseté, au mensonge; on le dévoile tôt ou tard: il est persécuté par celles qu'il associe à son malheur; entraîné vers l'une, retenu par l'autre, grondé ici, subjugué là, soupçonné partout, il n'est content ni estimé nulle part; il donne de l'humeur, il en prend, & finit par n'intéresser personne. De la bonne foi, mon ami, de la candeur. Sans cela, on fait des infor-

tunées, on l'est soi-même; ce qu'on inspire est un fardeau; on n'a que des jouissances imparfaites, on perd son empire sur les cœurs les plus tendres. Va, le bonheur est de rendre heureuse celle dont est aimé, de se dire: sa félicité est mon ouvrage; je suis à l'objet qui m'a tout sacrifié; je regne sur une ame sensible; elle ne fera ni déchirée, ni refroidie par moi. Voilà, voilà les seuls plaisirs dignes de vous: le moindre partage désespère & tue l'amour.

Adieu. Mais ce secret, cet inquiétant secret! Je me fie à votre promesse, & j'en attends l'exécution. Hélas! tous les miens ne vous sont pas encore révélés.... Adieu.

L E T T R E X X V I.

De la marquise, à son amie.

IL n'est point coupable; non, mon amie, il ne l'est point, je ne suis plus à plaindre. Et vous avez pu le haïr, le mépriser! Lui! ah dieu!... C'est moi, hélas! c'est moi seule qu'il faut priver de votre estime; je n'y ai plus de droits, mon amant les a tous... Il est fidèle; je ne vois, je n'appréhende plus rien. Qu'ai-je à craindre? Son cœur m'appartient, & le mien plus enivré

que jamais ne sent le remord même qu'avec joie. Je vous effraie : accablez-moi de vos reproches ; je les mérite , je ne m'en fais plus. Concevez , s'il est possible , quel empire a sur mon ame le mortel charmant que j'ai cru ingrat sans cesser de l'idolâtrer. Jugez de mon délire , en dissipant mes soupçons , en détruisant mes craintes , mes doutes insupportables. C'est peu d'avoir suspendu mes maux , d'avoir charmé , adouci jusqu'aux horreurs de ma situation ; il me la fait oublier ; & cet oubli ne vous étonneroit pas , si vous pouviez descendre dans mon cœur , si je pouvois vous peindre l'excès de mon amour. J'ai osé me croire heureuse , lui mander que je l'étois ; en m'assurant de sa tendresse , il a fermé mes yeux à tout. Je frémis de l'instruire , je ne lui dévoilerai ce mystère affreux qu'à la dernière extrémité. . . Je tremble de l'affliger. . . Le croiriez-vous , mon amie , c'est pour lui que je tremble ! En répondant à ses dernières lettres , je pensois n'avoir à l'entretenir que de ma félicité ; j'ai pu me faire cette illusion. Je me trompois moi-même , pour mieux l'abuser sur les dangers qui me menacent , qu'il m'a rendu chers , où je trouve de la douceur , qui m'attachent plus fortement à lui. . . Mon état , tout horrible qu'il est , eh bien , je l'adore comme le gage de notre union , de notre

ivresse & de nos sentimens. Je ne suis plus à moi ; je rougis de m'en trouver si loin. . . Quel est donc cet ascendant impérieux , quel est ce pouvoir étrange de l'amour , cette magie inexplicable qui change les peines en plaisirs , entretient le courage au sein de la foiblesse , place l'énergie à côté du malheur , ennoblit la défaite , l'abandon de soi , l'oubli du reste , & fait une jouissance encore des périls , des peines , de la honte & des larmes ? Oui , oui , sous le poids de l'infortune , sous le poids plus accablant du crime , je connois le bonheur . . . je suis aimée.



L E T T R E X X V I I.

De la marquise , au comte.

EN bien , reprenons-la donc cette agitation de l'amour , qui fait le malheur , l'inquiétude , & le charme de la vie ; reprenons & son trouble , & son désordre , & ses foiblesse , & ses alarmes , & même ses injustices. Ne vous plaignez point des miennes : plus un sentiment est profond , plus on doit être blessé de ne pas trouver dans l'objet préféré à l'univers , le retour qu'on mérite , le prix de sa tendresse , de ses sacrifices , une consolation à ses torts , un abandon égal au sien. Je-
l'avoue ,

l'avouer, j'ai tremblé, j'ai craint (& vous y avez donné lieu) de ne vous être pas aussi nécessaire que vous me l'êtes. Je ne vous ai point dit tout ce que cette idée avoit d'affreux pour moi, ni la violence de mes tourmens. Les réflexions qui en ont été la suite me parurent du calme, & j'osai m'en applaudir. Va, ce calme n'étoit que de l'abattement; le désespoir étoit au fond de mon cœur. Je ne me suis parée, ni d'un vain courage, ni d'une fausse tranquillité. Je ne t'ai point trompé; je m'abusois. L'amour reprend ses droits; je te rends tous les tiens; & puisse-je ne m'en jamais repentir ! Ah, prenez pitié de votre folle maîtresse ! Oui, je le suis, je le serai davantage. Je n'entends rien au sentiment paisible; je vous aime avec excès, & je conserverois de la raison ! Je n'en ai point, je n'en veux point avoir; j'en détesterois le retour. Nous y perdriions tous deux; vous ne retrouveriez nulle part la vérité de mon amour; vous regretteriez mes injustices, mes extravagances, le délire de ma tête, la profonde sensibilité de mon ame; vous seriez languissamment aimé; on vous passeroit tout; on ne sentiroit rien, vous ne seriez pas heureux, je serois vengée, & rien alors ne manqueroit à mon infortune. Songez-y bien, mon repos, ma félicité, ma vie sont entre vos mains : vous pouvez

Tome V.

R

les anéantir ; & si vous saviez combien je m'abhorre quand j'ai à me plaindre de vous, si vous le saviez, cruel, vous en seriez effrayé. Ménagez ma délicatesse, si je vous suis chère ; & si vous m'aimez foiblement, rendez-moi le service de m'accabler sans nul égard. Je ne crains point de cesser d'être, je ne crains que de souffrir ; & ne tenant qu'à vous, je ne connois de perte que la vôtre. Mais écartons ces sombres images ; tu m'aimes, tu me rends mon existence précieuse : (quels que soient les malheurs qui la menacent) va, je n'ai à présent que celle que tu me donnes. Je compte sur ton honnêteté, sur tes sermens, sur ton cœur : ah ! tout m'assure de lui ; & s'il étoit possible... ma tendresse en augmenteroit. Quel pouvoir vous avez sur moi ! Non, vous n'imaginez pas à quel point il m'étonne. Je n'ai jamais été absolue ; mais j'étois indépendante, bien attachée à mes fantaisies, & je n'ai plus que le desir de vous plaire : vous me-faites sentir qu'il y a une douceur extrême à soumettre sa volonté à celle de ce qu'on aime, que les plus grands sacrifices sont les plus délicieuses jouissances, & que la liberté que j'adorai, ne vaut pas la chaîne que j'adore. Adieu.



LETTRE XXVIII.

De madame de Sancerre, à la marquise.

MIA chere enfant, c'est avant-hier que j'ai marié la fille de mon fermier. C'est moi-même qui l'ai parée ; elle étoit jolie comme l'amour, & belle comme l'innocence. La noce s'est faite dans mon château. Imagine-toi tout le tumulte de la gaité rustique, des tonnes couronnées de fleurs, le vin ruisselant par-tout, les danses des jeunes filles & des jeunes garçons, l'embarras des mariés, la timidité de leur amour, & la naïveté de leur expression ; & moi au milieu de tout cela, fêtée, caressée, ensevelie sous les bouquets, chantée, célébrée, causant avec les meres, embrassée par les vieillards, & ouvrant le bal champêtre. . . J'en suis encore toute réjouie ; cette petite fête m'aura rajeunie pour dix ans. Il est si doux de contribuer à la félicité des autres, & d'en être le témoin ! Claudine s'appelle à présent madame Louis ; elle est toute fiere de son nouveau nom, & elle sera digne, je crois, du titre d'épouse. Je l'ai bien prêchée. M. Louis est déjà très-aimé ; on me paroît toute familiarisée avec ses manieres un peu brusques, mais qui peuvent

R ij

fort bien n'en être pas moins tendres. Il est gai, jeune, robuste; il y a là de quoi faire un bon laboureur, & un excellent mari. Je souhaite ardemment leur bonheur, & je leur ai répété bien des fois qu'ils ne le trouveroient que dans l'accomplissement de tous leurs devoirs. Tant pis pour eux s'ils l'oublient : mais ils ne l'oublieront pas. Les gages de leur union viendront bientôt en augmenter les charmes. Loin des séductions, au sein des plaisirs tranquilles, fidèles à l'hymen, soumis à la nature, sensibles à l'honneur, ils feront l'exemple de mon village, auront mes regards pour encouragement, & l'estime générale pour récompense. Que la vertu me plait ! Je l'honore par-tout où je la trouve.

Ma chère fille, vous ne voulez donc point venir me voir ? Je ne fais, mais vos lettres sont tristes, embarrassées ; je n'y retrouve point cette liberté d'esprit, ces saillies qui me charmoient. Si tu as des chagrins, mon enfant, quelle autre que moi à plus acquis le droit de les connoître, de les partager ? Eh, quelle peut en être la cause ? Fêtée, brillante, chérie de la société, adorée par ta mère, que manque-t-il à ton bonheur ? Je le devine : tu es avertie par le vuide de ton âme, de la futilité de ses distractions ; sa pénible inquiétude en est à la fois l'éloge & le tourment.

On se lasse de l'évaporation, mais souvent on la remplace par quelque chose de pis. Prends-y garde; il vaut mieux fixer le mal dans la tête, que de le laisser descendre dans l'ame; c'est là qu'il fait de cruels ravages; & la sensibilité qui est presque toujours une peine, devient un fléau quand le devoir la contrarie. Ma chere fille, vois par mes yeux ce monde qui éblouit les tiens. J'écarterai les illusions qui t'en voilent les écueils, & tu seras effrayée des précipices auprès desquels tu as joué si long-tems. Ta mélancolie même est un trait de lumière dont tu dois profiter. Va, on n'est heureux qu'en respectant ses liens: l'hymen, l'amitié, les attachemens légitimes, voilà les sources du peu de bonheur que le ciel nous accorde. Hors de là tout est prestige; on n'embrasse que des ombres. La vérité repose dans le sein de la nature. Viens, tu la trouveras ici dans toute sa fraîcheur, & avec tous ses charmes. C'est ici que les nuits sont calmes & les jours fereins. Viens, tu m'aideras à découvrir les malheureux qui se cachent, & nous serons payées de notre recherche par la joie de les soulager. On sort toujours plus heureux de la cabane où l'on a surpris le pauvre par des secours inattendus. Je te l'ai entendu dire bien des fois, la douceur de plaire ne vaut pas le plaisir d'être utile. Eh bien,

qui t'empêche de le goûter ? Il te détacheroit de tous les autres. Les bénédictions des habitans des campagnes ont un charme que ne peuvent avoir les froids hommages de la ville.

Ton âge a besoin d'amusemens , je le fais : eh ! mon amie , quand l'ame est pure , on en trouve par-tout. Le désordre naïf de mes danfes pastorales me réjouit cent fois plus que la symmétrie des vôtres. Mon parc , mon potager , mes étangs , le bois que j'ai planté , tout cela m'occupe & m'enchanté. Ces jeunes arbres que tu as vu naître , & que j'ai tant soignés , ils commencent déjà à me couvrir de leur ombre , & j'aimerois bien à te voir respirer le frais sous leurs feuillages.

A propos , j'ai reçu des nouvelles de M. de Syrcé , que ses inspections ont amené à quelques lieues de chez lui. Il m'a écrit , je suis très-contente de ce qu'il me mande ; il vous rend justice , & rougit d'autant plus de ses torts , que vous n'en avez point avec lui. . .

Adieu. Sur-tout écrivez-moi plus gaîment. Le style de vos dernières lettres ne va point à votre âge , à votre position , à vos espérances , en un mot , à tout ce que vous êtes. Quand le cœur est tranquille , l'esprit est enjoué ; & à tout prendre , je me défiois moins de ta folie , que je ne crains ta tristesse. Je t'embrasse bien tendre-

ment. Mon dieu, que j'aurois de joie du retour de M. de Syrcé ! Il n'est qu'étourdi ; j'en augure des merveilles ; il changera sûrement ; & alors, n'est-ce pas ? il faudra bien lui pardonner.

L E T T R E. X X I X.

Du comte, au chevalier.

DOIS-JE remercier le sort ? Dois-je l'accuser ? Dans ce moment peut-être la malheureuse Sidley est instruite de tout, sans que j'aie osé rompre le silence. Voici, mon cher chevalier, sur quoi je fonde... dirai-je mon espoir, ou ma crainte ? Il y a deux jours que j'allai chez elle ; elle n'étoit point visible. En l'attendant, je me promenai dans son jardin, dans ce jardin qui fut si longtemps mon univers. C'est là que, près de Sidley, je m'occupois de sa rivale : je parcourois une des premières lettres que madame de Syrcé m'a écrites, & qui contient les expressions les plus vives de l'amour heureux. Tout-à-coup Sidley, l'air abattu, l'air sombre, les cheveux en désordre, paroît à la croisée de sa chambre. Je me hâte de cacher le gage de ma trahison : je cours précipitamment ; la frayeur, la surprise, le trouble me rendirent inattentif ; & la fatale lettre,

R iv

que je croyois en sûreté , me fera sans doute échappée. En rentrant chez moi , je l'ai cherchée vainement. Depuis , je n'ai osé retourner chez Sidley ; elle ne m'a point écrit ; je seche dans les tourmens de l'incertitude : jamais on n'a senti une agitation plus cruelle. Dans ce flux & reflux de sentimens contraires , je me suis déterminé à révéler tout à madame de Syrcé. Eh quoi , mon ami , c'est dans ce moment que vous m'allez quitter ! Votre pere est malade , & vous rappelle. Je ne fais , mais votre départ est pour moi le présage de quelque grand malheur. Adieu , mon ami.

LETTRE XXX.

*De Fani , jeune personne au service de Sidley ,
au comte.*

MONSIEUR LE COMTE,

Je vous écris en fondant en larmes. Ma maîtresse , ma chere maitresse , cette femme adorable , pour qui je donnerois ma vie , pour qui je la donnerois avec joie , eh bien , depuis quelques jours elle est tombée dans une mélancolie si profonde , qu'elle ne me parle plus & n'attache sur moi que des yeux distraits , où roulent

des pleurs qu'elle veut cacher. Je ne puis deviner la cause de cet état ; mais vous , monsieur le comte , mais vous . . . est-il possible que vous ne la connoissiez pas ? Ce n'est que par vous que ladi peut avoir du chagrin ou du bonheur. Vous êtes tout pour elle ; & elle mourroit de désespoir , si elle n'étoit pas tout pour vous. Il faut que je soulage mon cœur : je ne puis rien dissimuler , & j'ai besoin de vous dire tout ce qui l'opresse. Cette nuit , une heure après qu'elle s'étoit couchée , elle s'est levée sans m'appeller , est descendue seule dans le jardin , & s'y est proménée à grands pas jusqu'à la pointe du jour. Je l'ai suivie des yeux à la clarté de la lune , qui me laissoit distinguer ses mouvemens : elle étoit pâle , échevelée ; il lui échappoit des soupirs entrecoupés de quelques mots : elle prononçoit votre nom , & son trouble augmentoit. Enfin , elle a rentré ; elle a tiré de son secrétaire vos lettres & votre portrait : ses larmes alors ont coulé en abondance. Elle s'est penchée sur son lit , & est restée dans cette attitude jusqu'à l'heure à laquelle j'ai coutume d'entrer dans son appartement. Mes yeux étoient rouges & gonflés . . . J'avois tant pleuré ! . . . Elle s'en aperçut , sourit , & voulut me dire quelques paroles qui expirèrent sur ses lèvres. Elle me fixa avec bonté , me prit la main , & me

pria de me retirer. Ah ! monsieur le comte, qu'avez-vous fait ? Quelle femme vous affligez ! Venez tomber à ses genoux , venez essuyer ses pleurs , venez rendre la vie au cœur que vous désespérez. Consolez ladi, ou je vous croirai le plus barbare des hommes.



L E T T R E X X X I

Du comte , à la marquise.

C'EST trop me taire : c'est trop dévorer mes remords , mes inquiétudes , mes alarmes , surtout les vôtres. Connoissez mon crime , ou plutôt mon malheur : sachez tout. Je vous adore ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée. Je vous adore , & je vous trompe ! voilà mon supplice de toutes les heures , de tous les instans. Je meurs de honte , de repentir , de douleur. Ecoutez-moi , & gardez-vous de prononcer mon arrêt , avant d'avoir lu mille fois ma justification. Avant de vous connoître , j'aimois un objet . . . (j'oserai en faire l'éloge à vous-même) j'aimois , dis-je , un objet charmant , sensible , honnête , plein de graces , de qualités & de vertus. J'étois heureux ; je ne desirois rien que d'aimer , s'il étoit possible , encore plus ce

que j'aimois avec excès. Je vous vis , ce premier regard emporta vers vous mon ame toute entiere. Je me dissimulai cette impression ; je lut-tai contre elle. Je retournai à Sidley (c'est le nom de la femme que je vous sacrifie), mais j'y retournai avec votre image dans le cœur. Elle m'intéressoit : vous seule m'occupiez. Enfin , je me peignis mon ingratitude , & Sidley l'emporta pour un moment. Que ce triomphe fut court ! Vos froideurs apparentes , en piquant mon amour - propre , réveillèrent ma sensibilité. Je me crus haï ; je vous en aimai davantage. Je me persuadai alors que ma passion n'étoit qu'un simple goût ; je m'étourdis sur tous les droits de Sidley : je me promis de lui être fidele , & il me sembla que je cessois d'être coupable. C'est alors que le plus odieux des hommes , que je ne nomme pas , mais que vous devinerez , vint s'emparer de moi , m'empoisonna de ses conseils , de ses principes détestables , m'associa malgré moi aux viles manœuvres qu'il coloroit avec cet art que suggerent l'esprit méchant & l'habitude des intrigues. Il vouloit m'enlever ma maîtresse , se venger de vous , me dégrader , vous perdre. Que fit-il ? Il se moqua de mon amour , & intéressa ma vanité. Il me proposa votre conquête , comme si elle eût été en son

pouvoir , mais à condition qu'il seroit le maître de divulguer mon bonheur. Je frémis de ce projet. Il arma contre mes scrupules toute la séduction de sa malheureuse éloquence , vous peignit sous les traits les plus étrangers à vous , vous confondit dans la foule de ces femmes que chacun obtient à son tour , qu'on prend sans amour , qu'on laisse avec mépris. Le monstre enfin m'enveloppa si bien de ses ruses multipliées , qu'il affoiblit ma passion , qu'il lui fit changer de nature , & qu'en m'attachant à vous , je songeai plutôt à contenter un desir vif , qu'à satisfaire la délicatesse d'un sentiment. Je serai vrai : Sidley , je l'avoue , se fortifia dans mon cœur de tout ce qu'on vous avoit ôté , & je ne regardai mon aventure avec vous que comme une infidélité passagere qui me laisseroit bientôt libre , & n'attenteroit point à mon premier attachement. Combien vous êtes vengée ! Combien vous méritez de l'être ! Concevez quel fut mon trouble , mon déchirement , ma confusion , & mon ressentiment contre le traître qui m'a trompé , quand je vous connus mieux ; quand votre ame se déploya devant moi ; quand , du sein même de votre foiblesse , je vis éclore toutes les vertus qu'on admire , & toutes celles qui se font aimer. Dès ce moment , je jurai d'être à vous ,

de n'être qu'à vous, de vous consacrer mes jours, d'abandonner Sidley; Sidley si honnête; si confiante, si digne de mes hommages! Mais, vous le dirai-je! la vue de cette femme, le souvenir de son bonheur, du mien; la force de mes engagements, le reproche secret d'y manquer, vinrent ressaisir mon cœur, & l'enleverent quelque tems à l'amour, pour l'enchaîner au procédé. Plus je vous idolâtrois, plus il me sembloit généreux de lui sacrifier ma passion même: Cette action se peignoit à moi sous les traits de l'héroïsme, & je me vouois aux malheurs pour lui en épargner. L'ame humaine n'est point capable d'un tel effort; la mienne, après bien des combats, s'arrache à tout pour revoler dans les liens qu'elle aime, qu'elle préfère, qu'elle veut garder jusqu'au dernier soupir. Le cœur que je vous rapporte, que je vous livre à jamais, fera d'autant plus fidele qu'il a rencontré plus d'obstacles. L'honnêteté qui m'a fait tenir à mes premiers sermens, vous garantit ceux que je vous fais. Pardonnez-moi mes absences, mes froideurs apparentes. J'ai été trop à plaindre pour être encore puni. Jouet d'un homme abominable, je ne puis vous rendre heureuse, sans vous immoler une victime; eh, quelle victime encore! une femme tendre, fidelle, & dont je van-

terois les charmes, si les vôtres ne me faisoient pas tout oublier ! Eh bien , c'en est fait larmes , prières , reproches , je braverai tout. Si cet effort me coûte quelques soupirs , n'en soyez point jalouse ; plus il sera douloureux , plus je sentirai le bonheur d'avoir souffert pour vous. Sidley est instruite elle ne m'a point écrit ; je ne la verrai point. Je vous aime avec excès , mon sacrifice en est la preuve ; ne le rejetez point , soyez généreuse à votre tour ; plaignez-moi , aimez-moi , & que le souvenir de mes torts s'éteigne dans l'ivresse de notre amour !

LETTRE XXXII.

De la marquise , au comte.

QUE m'avez-vous dit ! vous avez porté la mort dans mon cœur. A peine suis-je revenue du long évanouissement qui a suivi la lecture de votre lettre , de cette lettre fatale , où mon arrêt est écrit de votre main ! J'estime votre franchise , mais je mourrai de ce qu'elle m'apprend. Vous avez aimé une autre que moi ! vous l'aimiez quand vous m'avez fait l'aveu de votre amour ; vous ne me regardiez que comme l'objet d'une fantaisie ! Moi , j'ai pu être un seul ins-

tant méprisée par vous ! Moi, je me suis jetée dans des bras qui étoient ouverts pour une autre ! Sans doute vous l'aimez encore ! ... oui, vous l'aimez, vous m'abusez. Aujourd'hui, qui me répondra de vos sermens, quand c'est sur leur foi que je me suis attiré mes maux ? O ciel ! il est donc vrai, à l'instant même que je croyais me donner à l'amour le plus tendre, j'avois une rivale ... une rivale adorée ! Avant que d'être conquise, j'étois déjà sacrifiée ! Tous mes sens se soulèvent. Vous allez l'oublier, dites-vous, vous me le jurez Vous le voulez peut-être ; moi, je ne le veux pas. J'en mourrai, je le sens ; mais j'aime mieux la mort qu'un bonheur acheté par les larmes d'une autre. C'est moi qu'il faut bannir de votre cœur, c'est moi qu'il faut accabler. Rentrez dans vos premiers liens ; je vous rends votre liberté, je vous implore contre moi ; & dans quel moment ! ... Celle à qui je vous cède, ou plutôt à qui vous appartenez, a sans doute plus de charmes que moi ; mais je lui défie d'être plus infortunée. ... N'importe, allez tomber à ses pieds, essuyez ses larmes, laissez couler les miennes. ... C'est moi qui vous en presse, qui vous crie à genoux, laissez-moi mourir, & fau-vez l'être sensible que vous avez promis d'aimer. Je suis loin de réclamer mes droits. ... Si vous

les connoissiez , si vous saviez dans quel abyme de maux vous m'avez conduite , & à quel point vous êtes coupable ! . . . Je vous pardonne. Puissiez-vous ignorer toujours combien mon ame est courageuse ; combien , malgré ma foiblesse , je méritois d'égards , & de quels efforts je suis capable ! Vivez heureux , ne me voyez plus. Je vous sers , cruel , & vous m'obéirez . . . Je frissonne. Elle va donc jouir de mon sacrifice , & s'applaudir d'un triomphe , quand je n'aurai plus d'espoir que le tombeau ! . . . Est-il vrai que vous vouliez renoncer à elle , que vous me préféreriez , que je vous sois plus chère que je ne l'ai jamais été ? De quoi vais-je m'informer ! Votre perfidie . . . que votre aveu cependant rend moins horrible , cette perfidie dont je suis la victime , rompt tous les nœuds qui m'attachoient à vous. J'y renonce . . . je les déteste . . . je pleure en les déchirant , je pleure . . . je frémis . . . je ne vois plus que le crime & la honte. Plus d'illusion consolante , plus de motifs de courage ; le mien succombe , je voudrais parler & je n'ose . . . L'affreuse vérité rentre au fond de mon cœur . . . pour n'en jamais sortir . . . Ah ! ma situation exciteroit la pitié même de ma rivale .

**BILLET**

BILLET

Du comte , à la marquise.

QU'ANNONCENT le mystère , le trouble de votre style , & ces réticences . . . que je n'ose interpréter ? J'irai tomber à vos genoux , je vous arracherai un secret qui semble peser à votre cœur . . . Je ne croyois pas qu'il me fût possible d'être plus à plaindre : Dieu ! si je l'étois davantage ! . . . Tout ce que j'imagine m'effraie ; je cours m'éclaircir. Puissé-je n'être pas encore plus criminel !

LETTRE XXXIII.

De ladi Stidley , à Fani.

QUAND tu recevras ma lettre , je serai déjà loin du lieu que j'habitois. O toi qui m'as rendu les services d'une amie , toi qui connois mon cœur , toi qui m'aimois & que je regrette , j'ai craint de te l'ouvrir , ce cœur cruellement blessé , ce cœur fait pour sentir l'amour , digne de l'amitié , digne sur-tout d'un autre sort. Tu as vu naître ma passion pour le comte de Mirbelle,

Tome V.

S

Jamais on n'eut un sentiment plus vrai, on n'éprouva jamais une plus noire trahison. Il aime ailleurs ! tout est fini pour moi. L'univers disparaît avec mon amant. Qu'est-ce que l'univers, quand on n'est plus aimée ? Le barbare ! ô ma chère Fani, ce n'est point une conjecture, ce n'est point un soupçon ; je suis confiante, tu le fais. Mais hélas ! j'ai vu . . . j'ai lu . . . je frémiss ! . . . Que cet homme est méprisable, après tant de sermens de sa part, & de crédulité de la mienne ! Il ne m'amenoit ici que pour m'y abandonner. Garde-toi de croire que je l'aime encore ; je le suis, je m'applaudis de le fuir, je n'en ferai jamais assez loin. Vaines illusions de ma douleur ! mon ressentiment me trompe. Fani ! je l'aime plus que jamais. J'emporte ses lettres, son image ; les unes auront mon dernier regard, l'autre mon dernier baiser. Que dis-je ! la retraite m'armera contre un souvenir trop cher ; j'oublierai le perfide . . . je l'oublierai ! . . . Heureuse de n'avoir de commun avec lui que les principes d'une religion qui m'ouvre un asyle ! . . . asyle épouvantable, mais qui me sera doux, puisqu'il nous sépare à jamais ! Que ne puis-je au moins y apporter le zèle d'une ame désabusée de tout ! Détachée des efforts pénibles, que ne puis-je embrasser quelque vérité consolante ! que ne

puis-je m'absorber dans le sein d'un Dieu ! Un Dieu ! en est-il d'autre ? ... Tu vois mon trouble , je renonce à lui , non à mon sentiment ; j'en nourrirai le charme funeste , je me plairai dans son amertume ; & souffrant par lui , je ne souhaiterai point le terme de mes jours. Le néant n'est à desirer que pour ceux qui ne jouissent pas des peines du cœur. Ma chère Fani , reçois les derniers épanchemens d'une ame où le souvenir de tes soins ne s'éteindra jamais ! ... Combien je suis agitée ! ... Il change , il me trahit , il veut mon trépas ! Je dois l'abhorrer , & je le pleure ! ... oui , je le pleure. O toi , que j'aime , que j'aime encore , ne crains pas que je veuille , que je puisse me consoler. Aucun regard humain ne profanera les traits malheureux qui n'ont fait qu'un infidèle ; ils n'auront brillé que pour toi , ces charmes que tu vantois. En cessant de te plaire , j'aurai cessé d'être belle , & ma douleur m'aura servi. Fani , j'épuise avec toi ma sensibilité ; c'est pour lui , c'est contre lui que je réserve mon courage. Ensevelis dans ton cœur les restes de ma foiblesse. Qu'il l'ignore à jamais. Mon amie (je puis te donner ce nom) , reçois pour récompense tout ce qui m'appartient ; je joins à cette lettre le papier qui t'en garantit la possession. Tu es le seul cœur qui me reste , je te dois tout ; &

si tu es heureuse, je jouirai jusqu'à mon dernier soupir, de la douceur de mon bienfait. J'ai récompensé Sudmer, & je te le recommande.

Adieu. Brûle ma lettre, anéantis le gage d'un amour qui me déshonore. Tu remettras au comte, ou aux gens qui viendront de sa part, celle que je laisse pour lui. . . Le malheureux ! il n'a plus d'amie . . . mais sa victime ne lui échappera point, j'aurai la force de vivre.

LETTRE XXXIV.

De ladi Sidley, au comte de Mirbelle.

Ce n'est pas l'instant des reproches, c'est celui du courage. J'ai lu la preuve de ta perfidie, que le hasard ou ton adresse a fait tomber entre mes mains. Tu m'as trompée. . . Tu ne me verras plus. Une barrière éternelle s'élève entre nous, & tu ne sauras point le lieu de ma retraite. Ne donne jamais un regret à mon sort. Je ne regrette rien dans un monde où la sensibilité est en proie à l'ingratitude & à la trahison. La femme qui t'aimoit & qui t'oublie, s'enfouit volontairement en des lieux où elle trouvera la paix . . . où elle attendra la destruction de son être. . . Adieu. . . Ne crois pas cependant que j'attende à mes jours,

Si tu avois perdu la vie avant mon estime, je t'aurois suivi; mais tu es vil à mes yeux, tu ne m'es plus rien; & je vivrai, non pour la haine (l'objet de mon mépris ne peut la mériter), mais pour effacer à mes propres yeux la honte de t'avoir aimé.

LETTRE XXXV.

De lady Sidley, au comte de Mirbelle.

AVANT que Sudmer s'éloigne, que l'univers me quitte, & que je retombe sur moi dans cette solitude, je ne fais quel mouvement involontaire me force à t'écrire. Ce n'est point la haine, c'est encore moins l'amour: qu'est-ce donc? Le besoin de t'accabler de tout le mépris que tu m'inspires. Si tu n'étois coupable envers moi que du crime d'avoir changé, je pleurerois ton malheur, le mien peut-être. . . Mais à l'inconstance tu joins encore la perfidie; ta bassesse me console de ton ingratitude. Rappelle-toi la mort de ma mère, ses derniers vœux, les dernières paroles de sa voix défaillante: rappelle-toi tes promesses que je déteste, tes sermens que j'oublie, ma confiance, ma sécurité, mon amour, l'aveugle amour dont je brûlois pour toi: vois-moi livrée à toi

seul, n'ayant point d'autre appui, d'autre objet ; d'autre idée ; solitaire & heureuse de l'être, m'enivrant de mon erreur que tu avois la cruauté d'entretenir : vois-moi dans la retraite où tu m'avois mise, & dans le désert où je m'enfvelis : enfin, contemple mon sort, & juge-toi. . . Je me croirai trop vengée. Je ne m'emporterai point contre l'infortunée qui m'enleve ton cœur : je ne la hais pas, je ne l'envie pas ; je la plains. Peut-être tu l'enverras mourir où je suis. L'être que je n'ai pu toucher, ne sera point sensible à un autre amour ; l'être qui m'abandonne ne peut jamais être fidele. Non, tu ne le feras point, & ton inconstance te servira de supplice. Du creux de la tombe où je descends vivante, mon souvenir ira persécuter ton cœur. Tu me verras pâle, défigurée, meurtrie sous la haire, déchirée par le cilice, errer autour de toi ; & ma sombre image, après mon heure suprême, viendra t'arracher tes plaisirs. Ne crois pas cependant que je sois malheureuse par toi. Non, je ne le suis pas. . . Non . . . cruel ! J'entre dans l'asyle du repos & de la paix. Puissent la force de l'exemple, le recueillement & le silence élever enfin mon cœur vers des objets qui le fixent & le remplissent ! La nuit tombe. Sudmer, le respectable Sudmer vient prendre mes derniers ordres. Il

pleure, ... & moi ... & moi je ne pleure que lui & ma fidelle Fani ... tous deux m'ont aimée. Quelle solitude ! quelles ténèbres ! Sudmer embrasse mes genoux. ... Il me quitte : il part ; les portes se referment sur moi. Ne me plains pas , barbare ! Je me jette dans le sein d'un Dieu ... Je ne suis point ta victime.



L E T T R E X X X V I.

Du comte de Mirbelle , au chevalier de Gêrac.

MES malheurs sont au comble, la vie m'est à charge, & pour surcroît de maux, je ne puis me soulager par des larmes ; elles s'amaissent sur mon cœur, l'oppressent, & n'en sortent pas. C'en est fait ! ... Sidley, l'infortunée ! ... elle a disparu ... on ne fait où elle est. ... J'ai interrogé Sudmer, Fani ... ils ne m'ont répondu que par des cris. Voilà mon ouvrage. Quelle lettre elle m'a écrite ! Elle me méprise, m'abhorre ! Je le mérite ! ... Que ne mérité-je point ! Mon ami, je suis si malheureux, que ce chagrin même, tout accablant qu'il est, est le moindre de ceux dont je suis dévoré. Sidley ne peut me reprocher que mon inconstance, ma perfidie : mais, hélas ! envers madame de Syrcé je suis coupable de tous

S iv

les crimes. Je suis un monstre , un assassin : oui , je le suis. La plus sensible , la plus estimable , la plus charmante des femmes , eh bien ... elle est perdue ; elle l'est par moi . . . Je la déshonore ; je borne sa carrière peut-être ; & voilà le prix du plus tendre amour ! Je n'ose en dire davantage ; je n'ose confier au papier . . . Vous m'entendez . . . Tous les coups me frappent à la fois : & vous me quittez ! . . . Quel présent ! quel avenir ! Un mouvement de rage succède à mon accablement. Vil artisan de mes maux , tu en recevras le prix : j'en irai chercher la source jusqu'au fond de ton infame cœur. Le misérable ! & je le croyois mon ami ! Excusez le désordre de mes sens. Vous me quittez donc ! Vous me quittez ! Vous partez demain ! . . . Que deviendrai-je ? . . . Je vous embrasse . . . Soyez heureux.

B I L L E T

Du chevalier de Gêrac , au comte de Mirbelle.

OUI , je pars , & je pars malheureux. Je vous plains , je pleure vos deux victimes , & vous plus qu'elles encore . . . Vous êtes coupable.

La maladie d'un pere adoré pouvoit seule , dans ce moment , me faire quitter mon ami.

Écrivez-moi : j'implore ma part de toutes vos infortunes ; & si tout vous abandonne , comptez sur un cœur que rien ne vous enleva jamais.



LETTRE XXXVII.

Du comte de Mirbelle , à madame de Syrcé.

APRÈS mon crime , après l'aveu terrible que vous m'avez fait , quoi , vous me pardonnez ! Vous souffrez que je pleure dans votre sein ; vous plaignez les malheurs d'une femme qui a causé une partie des vôtres ! Et c'est ainsi que vous savez vous venger ! Ah ! votre pitié même est un tourment de plus pour moi : je suis trop infortuné pour que l'on me console. Accablez-moi de vos reproches , de votre indignation : peignez-moi votre état dans toute son horreur ; empoisonnez mes blessures ; servez mon désespoir ; joignez-vous à mes remords pour déchirer ce cœur coupable ; c'est la seule grace que je veux , que j'implore , que mes prières doivent obtenir. Je ne puis envisager le gouffre épouvantable où je vous ai plongée ; & plus vous m'excusez , plus je me trouve criminel. Quoi , mon emportement vous a sacrifiée ! J'ai cédé au barbare délire des sens , quand vous étiez

toute entière à l'amour ; & l'instant fatal de mon ivresse... Et vous renfermez dans votre sein le gage éternel de l'infortune & du déshonneur ! Je ne me connois plus , je me déteste , je suis pour moi-même un objet d'épouvante ! C'est donc moi qui vous forcerai de baisser les yeux , de redouter ceux d'un époux , ceux d'une mere , ceux du public ; & je vis ! & vous m'aimez ! Vous me cachiez vos peines ! Privée du sommeil , abreuvée de larmes , en proie à toutes les terreurs , vous ménagiez mon repos : vous vous priviez du seul consolateur qui soit pour vous dans l'univers ! Que de grandeur , de courage & de vertu ! Quelle ame ! Vous qui me devenez sacrée , vous que j'idolâtre , que je respecte , ma maîtresse , mon amie ; vous enfin à qui mon cœur donne en secret un titre encore plus cher , unissons-nous pour tromper tous les yeux , pour ne pas laisser à un monde inexorable le droit de vous flétrir. Vous ! Grand Dieu ! Ecoutez. M. de Syrcé est absent , madame de Sancerre n'est pas prête à revenir : enveloppons-nous des ombres du mystère. L'amour est ingénieux , il peut voiler ses crimes. Le mien , n'en doutez pas , créera des moyens. Enfant infortuné que j'adore d'avance , tu vivras : ta naissance ne sera point fatale à ta mere ; je te cacherai dans mon sein ; on n'y

entendra point tes cris ; & quand ton œil commencera à s'ouvrir aux horreurs de la vie , ma tendresse courageuse & mon éternelle assistance te vengeront des outrages de la société. Ah ! s'il est possible , reprenez quelque repos : fiez-vous aux soins du malheureux qui n'a plus que vous au monde , & qui ne seroit déjà plus , si vous n'aviez besoin de son appui. Chef-d'œuvre de l'amour , combien je vous admire ! Combien je vous applaudis d'être restée fidelle à la nature ! Le préjugé tient au sol ; les forfaits sont forfaits par-tout ; & il vaut mieux rougir , que de s'épargner la honte par un crime. Adieu , ma vie , mon ame , mon tout ! Tâchons d'en imposer à l'univers , & puissé-je , hélas , être le seul puni !



LETTRE XXXVIII.

De madame de Sancerre , à madame de Syrcé.

MA chere fille , unique objet de mes plus tendres affections , on me mande de Paris que vous changez tous les jours , que vos traits s'alterent. La tristesse de vos lettres me confirme ce qu'on m'écrit. Je pars : je vais vous porter mes soins , si vous êtes malade ; & si vous êtes chagrine , mes consolations. M. de Syrcé m'accom-

pagnera peut-être : il est , comme moi , très-inquiet de votre santé , & me charge de vous communiquer ses inquiétudes : s'il peut s'absenter quelques jours , & interrompre ses occupations , vous le reverrez avec moi.

Adieu , mon enfant. Je suis impatiente de t'embrasser.

B I L L E T

De madame de Syrcé , au comte de Mirbelle.

VENEZ me voir ; je suis perdue : j'ai reçu une lettre de ma mere , & sa lettre est la mort. Elle revient , M. de Syrcé l'accompagne. Je ne vous en dis pas davantage. Je suis pénétrée de terreur. Adieu.

B I L L E T

De madame de Syrcé , au comte de Mirbelle.

IL est deux heures après minuit ; elle est arrivée à dix. . . Mon ami , je respire ; M. de Syrcé n'est point avec elle , ses occupations l'ont retenu. Ma mere m'a accablée de caresses , & ce sont autant de coups de poignard qu'elle me donne. J'en suis

réduite à frémir de ses bontés. Il me semble qu'elles me rendent plus criminelle. Que je crains ses regards ! Je crains tout ; mais si vous m'aimez , je supporterai tout. Ne venez point demain , je vous instruirai des événemens de ma journée.

Adieu. Je suis profondément triste. . . Que demain sera long ! je ne vous verrai pas.



L E T T R E X X X I X.

De la marquise de Syrcé, au comte de Mirbelle.

Ayez pitié de moi ; ne m'accusez pas ; je vous ai trahi , je me suis trahie moi-même , je suis la plus malheureuse des femmes. Je vous écris en sanglottant , & je ne fais si j'aurai la force de vous raconter une scène à laquelle je ne devois pas survivre : ah ! je n'y survivrai pas long-tems. Après le souper , j'ai passé dans le salon avec ma mere. Pendant tout le jour , elle avoit attaché sur moi des regards plus attentifs , & dans ce moment elle avoit un air froid , ne m'adessoit presque point la parole , ou ce n'étoit pas du moins avec ce ton affectueux qu'elle a toujours. Elle étoit à son métier , moi j'avois pris un livre sur la cheminée par contenance seulement ; il

m'étoit impossible d'y distinguer la moindre chose. Le silence régnoit, je n'osois le rompre : je n'osois lever les yeux ; & quelque effort que je fisse , je laissai tomber quelques larmes. Elles m'ont perdue ; ma mere qui les vit couler , quitta son ouvrage , me fixa ; & ce coup - d'œil foudroyant , quoiqu'il ne fût point dur , m'avoit anéantie. Ma fille , me dit-elle , qu'avez-vous ? A ce seul mot , les soupirs se pressèrent dans mon sein , mon cœur palpita ; je versai un torrent de pleurs. Ma mere effrayée , vint à moi : ma fille , que signifie ce trouble , cette douleur ? Vous me faites trembler. J'allai me cacher dans son sein , & j'y restai sans lui répondre. . . Ma confusion , mon déchirement , la honte de mon état écrite malgré moi dans mes yeux , éclairèrent les siens. . . Je vous entends , me dit-elle en me repoussant , & allant tomber sur un siege qui étoit à l'autre bout de la chambre ; opprobre de ta famille , malheureuse enfant ! Oui , m'écriai - je , en me prosternant à ses pieds que je baignai de larmes , je suis une malheureuse , une femme déshonorée ; ne m'ouvrez point votre sein , rejetez-moi. Je bénis la main qui me frappe , cette main est la vôtre ; votre rigueur est un bienfait. La seule grace que je vous demande encore , c'est de me laisser fuir avec l'être infortuné , formé de votre

- sang, & nourri de mes larmes. Je ne veux que le tems de lui donner le jour, ensuite je subirai ma peine par un trépas que j'implore. Mes yeux s'éteindront à la lumière dans l'autre que j'aurai choisi pour cacher ma honte, & mon dernier soupir n'arrivera point jusqu'à vous. Vous n'entendrez point les cris de ma douleur; je me juge, je me condamne, ouvrez-moi vos bras pour la dernière fois. . . . Insensible époux, toi que j'aimai, que j'adorai, contemple les fruits de ta conduite! Mon opprobre est le tien. Rougis, cruel, rougis, tu es la cause de mes malheurs, de mon ignominie. Sans toi, le cœur d'une mère ne frémiroit point à ma vue; elle ne m'auroit point repoussée de ses bras. J'avois à peine achevé ces paroles, que ma mère étoit dans les miens; elle y fut long-tems muette, éplorée: ma chère fille, me dit-elle enfin d'une voix entrecoupée de soupirs, tu m'as attendrie. La nature a parlé, & je ne puis résister à sa voix. Calme-toi, console-toi; je couvrirai ton crime . . . ta foiblesse. L'Être suprême pardonne. L'honneur, la nature & la religion même ne doivent pas être plus inexorables que lui. Mais, ô malheureuse enfant, il faut que tu me jures de ne plus revoir l'auteur de tes maux! Cher-amant, juge de mon effroi, & de tout ce qui se passoit en moi à cette propo-

sion ! J'ai pleuré , j'ai tremblé , j'ai jeté sur ma mere le regard le plus expressif , le plus douloureux. J'ai de nouveau embrassé ses genoux ; mais je n'ai rien promis. . . . Hélas ! il est plus aisé de mourir , que d'arracher de son cœur le trait qui l'enchanter & le déshonore. Oui , dans ce moment , sous les regards d'une mere , d'un Dieu que j'ai offensé pour vous , qui m'en punit , dont mes maux présens ne défarmeront peut-être pas la rigueur , dans ce moment épouvantable , c'est pour vous que je crains ; & noyée dans les pleurs , je tremble de vous en coûter. . . .

Adieu. Ma main défaillante refuse de tenir ma plume. . . . Mes lumieres sont éteintes ; me voilà dans les ténèbres. Je n'ose sonner mes femmes ; je ne fais quelles images funebres se présentent à moi ; tout mon corps brûle & frissonne ; je soulève à peine ma tête appesantie , je ne puis plus former une idée. . . . Adieu.



L E T T R E X L.

Du comte de Mirbelle , à la marquise.

HÉLAS ! hélas ! qu'avez-vous dit ? Votre indiscretion me désespere ; elle fait trois malheurs. Il falloit m'en croire , il falloit vous reposer de

de tout sur moi. Jamais, non, jamais vous ne deviez souffrir un tiers, quel qu'il fût, entre vous & votre amant. Que deviendrai-je, si l'on m'interdit votre présence ? Vous-même, que deviendrez-vous ? Je périrai mille fois avant qu'on nous défunisse. Votre beauté, vos vertus suffisoient pour m'attacher à vous ; votre situation m'y enchaîne, jusqu'à ce que le froid du trépas vienne glacer mon cœur plein d'admiration & d'amour. J'ai baigné votre lettre de larmes. Les caractères en sont effacés ; mais mon âme les a retenus : ils y sont gravés en traits profonds, que les tems accumulés ne pourront détruire. Cröyez-moi, ne nous bornons pas à gémir, à attendre notre arrêt. Prévenons l'infamie arbitraire dont on tâchera de vous couvrir. Oui, oui, puissions dans notre amour une force qui le mette hors des atteintes de la société. Si votre mere, votre respectable mere, une seule fois cruelle, persiste à vouloir notre séparation : ô vous, sur qui j'ai des droits, illégitimes dans nos mœurs, mais sacrés pour nous deux, vous, sans qui je ne peux plus vivre, vous que nul autre que moi ne peut consoler, soyons ensemble, fuyons des hommes cruels, tyranniques, qui ont des conventions au lieu de sentimens, des bienfaisances au lieu de vertus, & des préju-

gés féroces au lieu des douces lumières de la raison. N'hésitons pas, éloignons-nous d'un monde où la loi même encourage au crime, où, sur mille attentats cachés, s'élève le fantôme de l'honneur, pour insulter à la nature. C'est elle seule qu'il faut suivre, qu'il faut écouter. Avec vous, avec le trésor caché dans votre sein, j'aurai tout, je n'envierai rien. Abandonnez vos parens, je quitterai les miens ; renoncez aux vaines chimères du rang, je renonce à mes espérances. Suivez-moi : allons chercher des lieux où l'on ait de la commisération par instinct, & non de l'humanité par principe.

Il est des peuples que nous appelons sauvages : ils nous recevront, ils nous plaindront, ils admireront notre fermeté, notre amour, notre dévouement courageux aux loix saintes, dont l'infraction sacrilège, en vous épargnant le supplice de rougir, nous auroit laissé des remords plus horribles que lui. Aux extrémités de la terre, sous quelque climat que nous habitions, nous trouverons une bonté naturelle qui nous fera grace, qui soulagera nos maux. Nous trouverons, non des loix établies par des hommes aveugles & barbares, mais la sensibilité vraie, mobile universel de tout être que nos politiques institutions n'ont point dégradé. L'opprobre ne

vous suivra point ; il restera , chere amante , à ceux qui vouloient vous en accabler. Ma femme , oui , ma femme à mes côtés , mon enfant dans mes bras , je ne serai nulle part étranger. Les lieux où l'on s'attendrit sur l'infortune , voilà notre patrie.

Vous direz à l'univers : j'avois un époux que je croyois honnête & fidele ; mon ame entiere lui fut asservie ; je cultivai avec une tendresse inquiete les fruits de notre union ; le cruel m'a abandonnée , méprisée , pour les plus viles créatures. Jeune & sensible , j'ai connu le besoin d'aimer , & je me suis donnée à celui que j'ai cru le plus digne de moi. C'est là mon crime , la cause de tous mes malheurs , des persécutions que j'éprouve , & de l'exil volontaire que nous nous sommes imposé tous deux. Mon amie , voilà ce que tu diras , & tous les cœurs seront émus.

Ose adopter ce que je te conseille , osons l'exécuter. J'irai ce soir vous embraser de mon idée. Gardez-vous de condamner ce délire de ma tête ; il a sa source dans mon ame ; l'image de votre déshonneur me rend furieux. Je n'y survivrois pas ; votre billet de ce matin m'apprend que vous souffrez , que vous n'avez pas eu la force de vous lever. O ciel ! peut-être à l'instant que je vous

T ij

écris.... Dieu! si votre porte m'alloit être fermée! Désobéissez, ou je ne répons pas de la violence de mon désespoir.

Adieu! Je ne me connois plus.... Daignez seconder mon courage, & je suis prêt à tout entreprendre pour vous arracher au mépris d'un monde qui ne mérite pas de vous posséder.



LETTRE 'XLI

Du comte de Mirbelle, à madame de Syrcé.

LE voilà donc arrivé le malheur que j'ai craint; que j'avois prévu! Votre porte m'est fermée; j'y passe à tous les instans; toujours les mêmes ordres. Les gens sont consternés. . . . J'ai entrevu Sophie, elle étoit en pleurs; elle parloit de transport . . . de redoublement. . . . Je ne respire plus. Toutes les nuits j'erre autour de votre maison; dès le matin j'épie ceux qui en sortent, & je cherche sur leurs visages les cruels indices de ce que j'appréhende. Ce supplice est horrible. Ayez pitié de votre amant: il meurt d'inquiétude, de douleur & d'effroi. . . .



LETTRE XLII.

*Du comte de Mirbelle, à Sophie, l'une des femmes
de la marquise.*

ELLE est mourante, & je ne puis la voir ! elle est mourante, & je vis ! . . Ma Sophie, ma Sophie, au nom de l'humanité, du malheur, de tout ce qui est sacré, tâchez de m'introduire chez elle. Dans son transport, vous dites qu'elle m'a nommé. Peut-être ma présence. . . n'en doutez pas. . . Ma chère Sophie, ne me refusez point ; choisissez un moment où madame de Sancerre fera chez elle. Sauvez la vie à votre maîtresse, à moi ; venez à mon secours. Quoi, madame de Lacé a passé quatre nuits auprès d'elle, & moi j'en suis banni ! Que cette dame est heureuse ! que j'envie son sort ! On accepte les soins de l'amitié, & l'on rebute ceux de l'amour, de l'amour désespéré ! Grand Dieu, s'il falloit la perdre, je jure de ne lui pas survivre ! Puisse-t-elle entendre mon serment ! Je compte sur vos soins. . . Je ne quitterai point les environs de l'hôtel ; j'y ferai à toutes les heures du jour & de la nuit : si vous pouvez me ménager une entrevue, faites-moi des signes à travers les croisées de l'appar-

T iij

tement : j'y attacherai mes regards. Ne m'oubliez pas , respectez mon désespoir.

L E T T R E X L I I I .

De la marquise , au comte.

REVENUE à moi , je peux donc vous écrire ! Il me reste un souffle , il est à vous. Ne vous alarmez point. Au nom de l'amour le plus tendre , ayez du courage. Je crois que je suis mieux. Pardonnez-moi si je ne vous ai point vu ... ce sont les ordres de ma mère qu'on exécute. Que ma situation est cruelle ! Une lettre de M. de Syrcé m'a porté le dernier coup. Il a écrit à madame de Sancerre ; il la presse , il la supplie de me donner ses soins ; il voudroit les partager : il s'accuse , sent ses torts , aggrave les miens , m'accable de son estime. ... Ah , Dieu ! je n'étois donc pas assez punie. Hélas , combien je souffre ! Si vous m'aimez , si vous m'en aimez mieux , je me trouve heureuse. ... Je suis charmée & fatiguée d'écrire ; il me seroit douloureux de quitter un univers que vous habitez. La mort seule peut me soustraire à la honte ... & vous m'attachez à la vie ! ...

L E T T R E X L I V.

Du chevalier de Gérac , à la marquise.

VOTRE lettre , madame , m'a pénétré d'admiration & de douleur ; & l'effet étonnant qu'elle a produit sur moi , me prouve que je ne suis pas indigne de la confiance dont vous m'honorez. Combien votre ame est sublime ! Combien votre conduite actuelle vous venge de mon injustice passée ! Non que je me repente d'avoir conseillé M. de Mirbelle comme vous l'eussiez fait à ma place. J'ai consulté mon cœur , j'ai parlé comme j'aurois agi ; mais je ne me consolerais jamais de n'avoir pas démêlé assez vite , du sein même de votre foiblesse , toutes les qualités auxquelles je rends hommage. Que de générosité , d'héroïsme & de force ! M. de Mirbelle vous a dit avec quelle chaleur je m'opposois à sa passion pour vous , & c'est à moi que vous vous adressez ! Vous me chargez du soin cruel de le consoler , de veiller sur ses jours : & dans quel moment ! Lorsque vous êtes la seule qui ne trembliez pas pour les vôtres. . . Ah ! madame , il n'aura point le malheur de vous perdre : vous vivrez. Le ciel vous doit à la terre , non pour rougir d'une faute trop

T iv

expiée, la honte n'est faite que pour le crime; mais pour vous en relever avec éclat, & donner l'exemple des vertus. Votre démarche m'éclaire. Souffrez, madame, souffrez que je partage l'enthousiasme trop juste... & sur-tout l'espoir de mon ami. Je vous fais le serment d'obéir aux ordres que vous me donnez, mais c'est avec la certitude de n'être jamais dans la triste nécessité de les remplir. Il m'eût été bien doux de vous assurer, dans une circonstance moins douloureuse, de mon profond respect, &, daignez me le permettre, de mon attachement.

B I L L E T

Du chevalier , au comte.

AH! rassurez-moi, mon cher comte. Donnez-moi de vos nouvelles; donnez-m'en de madame de Syrcé. Lui seroit-il arrivé de nouveaux malheurs? L'état de mon pere, celui où je vous ai laissé, & le regret de ne pas être auprès de vous, & la raison qui m'en éloigne, tout m'accable. Votre silence m'effraie, votre position m'attendrit. Vous souffrez, je suis loin de vous; un mot, un seul mot. Je crains tout, j'ai besoin de consolation, j'en ai besoin, vous êtes malheureux.

L E T T R E X L V.

De la marquise, au comte.

JE voudrois pouvoir vous cacher mon état. Il n'est plus tems, il faut se soumettre, il faut nous séparer. Vivez, je vous en conjure ; c'est du sein de la mort que je trouve des forces pour vous l'ordonner. Vivez, si je vous fus chère. Je ne puis croire qu'en cessant d'être, je cesse de vous adorer... Quelque chose nous survit. C'en est fait !... C'est un adieu... un adieu éternel que je vous dis. Ma main tremble... je ne puis achever... Mon arrêt est prononcé, je ne vous verrai plus. Mes yeux qui ne s'ouvroient qu'à vous, qui, noyés de larmes, vous cherchent encore, vont se couvrir de ténèbres. Mais, j'en atteste le ciel, je ne regrette en moi que le sentiment profond dont vous fûtes l'objet unique, & qui va s'anéantir dans ma tombe. Que dis-je, malheureuse ! le maître de l'univers me rappelle, & j'ai un dieu sur la terre ! Dans ce moment d'épouvante, dans ce moment horrible, en proie à toutes les douleurs, à tous les maux, aux remords ; trop punie pour n'être pas coupable, c'est pour vous que je frémis. Hélas, il ne verra

donc point la lumière cet enfant malheureux, né de l'amour, & condamné à subir la peine du crime ! Je vais, en m'éteignant, le replonger avec moi dans la nuit effrayante... où l'on n'entend point la voix de ce qu'on aime. J'aurois, pour conserver ses jours, supporté l'ignominie. J'adore tes décrets, ô ciel ! je ne murmure point d'en être la victime : mais souffre qu'au milieu de mes tourmens, si tu ne frappes que moi, je te rende grace de ta bonté. J'ai quitté dix fois ma lettre... je ne saurois écrire, ni m'arracher à vous... Ne vous reprochez rien ; c'est du fond de mon cœur que je vous pardonne.

Adieu, adieu... Que, disparue de l'univers, je vive dans votre mémoire ! N'oubliez jamais que mes derniers soupirs ont encore été pour vous.



LETTRE XLVI.

Du comte, à madame de Sancerre.

PAR la hardiesse de ma démarche, vous jugerez, madame, de l'excès de mon trouble. Le désespoir ne connoît aucun frein ; il doit intéresser par sa violence même ; & si les infortunés ont quelques droits sur votre ame, vous m'é-

couterez avec bonté; vous oublierez que je suis coupable, en voyant combien je suis malheureux. Votre fille est mourante; votre fille... la plus charmante des femmes, &, j'ose dire, la plus respectable. Elle est mourante, j'en suis la cause, & c'est à vous, oui, madame, à vous-même que je m'adresse pour obtenir une grace... dont ses jours dépendent peut-être. Je ne vous parle point des miens, ils me pesent; c'est pour elle que je vous implore. Il est des momens où les bienfaisances doivent être comptées pour rien, où la nature doit parler seule, où les ames sensibles, les ames telles que la vôtre, jettent un cri qu'il est horrible d'étouffer. Quels que soient mes torts, mes forfaits, j'ai des titres. Pour être affreux, ils n'en font pas moins sacrés; je les réclame. Madame de Syrcé m'a cru digne de son attachement. Il m'appartient ce cœur sublime & tendre; ses derniers battemens seront pour moi, je le fais, & vous lui enlevez une de ses plus chères consolations! Dans cet instant, madame, défiez-vous de vos principes; la sensibilité est la première vertu. Tremblez... vos ménagemens vous coûteront des pleurs; tremblez d'être vous-même complice d'un malheur... Ah! je tombe à vos pieds, je les embrasse. Vous m'avez compris... me refuserez-vous? Permettez, souffrez

que je la voie un instant, un seul instant. Mon image est au fond de son ame ; elle y entretient la douleur, elle accroît son mal, mon souvenir la tue, ma présence la calmeroit. C'est mon espoir, n'allez pas le trahir. Qu'elle lise au moins dans mes yeux noyés de pleurs le prix de son amour ; & s'il faut la perdre, m'arracher à tout, que je recueille un de ses soupirs pour y joindre le dernier des miens. La perdre ! Non, non : le ciel n'est point impitoyable ; il feroit trop de malheureux. Dieu juste, toi qui pardones aux faibles, ô mon Dieu ! si ton bras est levé, suspends le coup terrible. En frappant, tu enlèverois aux mortels ta plus parfaite image. Te faut-il une victime ? frappe, me voilà prêt ; ou, si tu veux être plus cruel, remplis mes jours d'amertume, traîne-moi de douleur en douleur à la plus affreuse vieillesse, & fais-moi acheter la mort au prix de l'infortune ; mais sauve, sauve ce que j'aime. Puissé-je m'emparer de tous les maux, en être accablé, les sentir tous, & jouir ! ... Vous voyez mon égarement ; y ferez-vous insensible ? Au nom de mes larmes, de mes tourmens, de mes crimes même, oui, de mes crimes, écoutez-moi ; ils me rapprochent de vous. . . Où suis-je ! qu'ai-je dit ! Je ne me connois plus. . . Frémissez . . . mais ne m'accablez pas ; frémissez de pitié,

Je suis trop à plaindre pour exciter votre colere. Songez à ma situation ; est-elle assez épouvantable ? Je plonge au cercueil la femme que j'idolâtre ; elle expire par moi , & pour moi , & je ne puis m'offrir à ses yeux , me prosterner devant elle , ferrer sa main défaillante , lui montrer le malheureux qui doit la suivre !... Mes esprits s'égarerent , je ne sens plus , ne vois plus... vous seule !... La force me manque... J'attends votre réponse ou la mort.



LETTRE XLVII.

Du comte de Mirbelle , à madame de Syrcé.

VOTRE arrêt est prononcé ! Qu'ai-je lu ! qui vous l'a dit ? Gardez-vous de le croire. Non , il ne l'est pas ; n'écoutez point des barbares qui vous trompent ; n'ajoutez foi qu'à l'amant qui vous rassure. Vous , me quitter ! vous ! Je ne reçois point votre adieu , votre adieu cruel... Au nom de mon amour , de l'amour le plus tendre , le plus malheureux , le plus désespéré , reprenez votre courage. S'il est un Être juste , il veille sur vos jours , il vous protège , il vous aime : mes pleurs l'attendriront ; & s'il déchiroit nos nœuds , son bonheur , quel qu'il soit , seroit troublé par

l'excès de mon infortune. Ne craignez rien : il me semble que , tant que je respire , le ciel même n'a point de pouvoir sur vos jours. Cette illusion suspend mes terreurs. Quoi , c'est vous , c'est bien vous qui m'avez écrit ? Je la mets sur mon cœur cette lettre , cette précieuse lettre , cher monument d'une sensibilité dont il n'y eut jamais d'exemple. Votre ame y est toute entiere , cette ame à la fois douce , courageuse & profonde , & qui est vraiment un rayon de la divinité. Quoi , cette ame de feu s'éteindroit ! elle ne sentiroit plus l'amour ! La tombe dévoreroit... Mes yeux se couvrent de larmes. Qui , moi ! moi , malheureux , je vous aurois connue , pour être votre bourreau ! Sous la riante image du bonheur , le sort implacable nous auroit caché un avenir aussi funebre ! J'aurois porté la mort dans votre sein ! Le gage de notre union s'y anéantiroit , & je perdrais à la fois deux êtres sacrés pour mon cœur ! Je ne puis envisager cet abyme. O toi , sans qui je ne saurois vivre un seul instant , que tes craintes s'évanouissent ; ne partage que mon espoir. Il sera rempli , si madame de Sancerre n'a point une ame cruelle. Je lui ai écrit ; j'implore de sa bonté la grace de te voir , de te parler ; sans doute elle me l'accordera. Sophie te remettra ma lettre ; les caracteres en sont pres-

qu'effacés par mes pleurs ; mais si tes yeux peuvent s'ouvrir , ils m'y reconnoîtront encore. Je lui ai bien recommandé de choisir un moment où tu serois moins foible , pour te la laisser lire. Tu y verras l'amour que tu inspires , les craintes qui m'accablent , les espérances qui me consolent. Ma chere maîtresse , que madame de Sancerre tarde à me répondre ! Va , je souffre tous les maux ensemble. Te savoir mourante , & vivre loin de toi , vivre dans des tranfes éternelles , pleurer le jour , pleurer la nuit , rejeter toute consolation , relire sans cesse tes lettres , couvrir ton portrait de baisers & de larmes , lui parler comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre , imprimer ma bouche & mon ame sur les moindres gages de ta tendresse , voilà l'emploi de tous mes instans , mes occupations douloureuses & cheres ; voilà ce que je fais sans cesse , & je n'y suis arraché que par un abattement qui ressembleroit à la mort , s'il n'étoit encore plus horrible qu'elle. Je ne puis finir ma lettre. En ce moment où je m'entretiens avec toi ... les sanglots m'oppressent. . .

Adieu , mon amie , ma maîtresse ! adieu , toi , l'épouse de mon cœur ! . . . On ne m'apporte point de réponse. Je frémis , je tremble. . . Quel état ! . . . Je me meurs ! Je t'adora ! . . . Tu vivras ;

oui, tu vivras . . . & ton amant, ton amant fidele! . . . Je te quitte malgré moi . . . Adieu . . . Il faut que je te voie; il le faut! . . . Les barbares! ils ne me priveront pas plus long-tems de ta présence.

BILLET

Du comte, à Sophie.

O MA Sophie, je me trouverai à l'heure indiquée à la porte de l'hôtel; je serai déguisé, les gens ne pourront me reconnoître. Ma Sophie! . . . tous les cœurs sont féroces. Madame de Sancerre . . . ah, dieu! . . . ma Sophie, je te dois tout; tu as remis ma lettre. Ta maîtresse en a lu quelques lignes! . . . Son front étoit ferein, mais une foiblesse l'a empêchée de poursuivre. Une foiblesse! . . . Elle est plus mal, & c'est à moi qu'il faut le reprocher! Le ciel m'a donc fait naître pour son tourment. Elle expire, & je hâte peut-être . . . Moi! qu'ai-je dit! C'en est trop, je succombe; si mes cris alloient être entendus! Je sors de chez mon pere, je vais errer jusqu'à l'heure du fatal rendez-vous. Quel jour, quel jour funebre! S'il m'enlève ce que j'aime, puisse-t-il être le dernier pour toute la nature!

Adieu.

Adieu. Je te remercie ; & dans ces instans où mon ame n'est ouverte qu'à la douleur , j'ai encore la force de sentir ton bienfait.

LETTRE XLVII.

Du comte de Mirbelle , au chevalier de Gérard.

QUELLE scene ! quelle scene à la fois attendrissante & affreuse ! Je n'aurois jamais pu vous en faire le récit. J'étois stupide ; sans connoissance , sans mouvement ; mes yeux fixes & mortes ne distinguoient plus les objets. Mon état étoit une mort anticipée ; mais ce matin madame de Syrcé est moins mal , j'en reçois la nouvelle : je respire , & je peux vous faire part de tout ce qui m'agite encore. Hélas ! on n'espéroit plus rien de cette femme charmante ; elle avoit eu dans la journée plusieurs faiblesses ; on redoutoit la nuit. A force d'instances , de prières , de larmes , je détermine Sophie à me laisser entrer dans sa chambre , & à me ménager un instant pour voir sa maîtresse. Comment résister aux emportemens de l'amour & de la douleur ! Sophie n'en eut pas le courage.

Il étoit sept heures du soir. Madame de Sancerre ne pouvant cacher ses larmes , monta dans

son appartement pour pleurer en liberté, & sans craindre d'être apperçue de sa fille mourante. Ce fut alors qu'on m'introduisit chez elle. Je crus entrer dans le tombeau, & je me trouvois heureux d'y être. Muet & tremblant, je me jette aux pieds de son lit. Il lui restoit à peine un reste de souffle & d'existence. Je prends une de ses mains, je la couvre de baisers, je la presse sur mon cœur. Aux pleurs dont je l'arrose, aux sons étouffés de ma voix, madame de Syrcé entr'ouvre des yeux expirans, & attache sur moi un regard dont l'expression m'est toujours présente. Quel dieu me rend à la vie ? Ah, c'est vous, me dit-elle, c'est vous que je vois ! J'aurai donc encore un instant de bonheur ; je pourrai vous dire à vous-même avec quel plaisir je vous pardonne. J'ai vécu coupable, & je mourrai contente, le ciel ne me hait pas. Adieu... fuyez... la force m'abandonne ; mais avant de me quitter, jurez-moi de vivre. Je le veux, je vous l'ordonne... je vous en conjure. Il faut renoncer à tout, il le faut : donnez-moi votre main... c'en est fait... emportez mes derniers vœux.

A ces mots, elle tomba dans une nouvelle foiblesse. Accablé, anéanti, desirant de l'être tout-à-fait, je n'avois pas eu la force de proférer une parole. Soudain on entendit madame de Sancerre-

qui descendoit ; je fus obligé de fuir , de m'arracher de ce lieu. Ne sachant ce que je faisois , où j'allois , voulant sortir , me trompant , ne voyant plus rien , j'entre dans la chambre des enfans de madame de Syrcé ; je les trouve à genoux , remplissant l'air de leurs cris , & priant le ciel de leur conserver une mere adorée. A la vue de ces innocentes créatures , à qui j'enlevois leur appui , je ne pus me contenir. Je me penchai sur eux , je les serrai dans mes bras , je les inondai de larmes , & les effrayai de l'excès de ma douleur. Je voulois leur parler , ma voix expiroit sur mes levres. Enfin je m'élançai hors de cette maison , où j'aurois dû mourir. L'image du duc alors vint se présenter à moi. Je vis en lui le bourreau de madame de Syrcé ; de Sidley , le mien. Je cours , l'œil ardent de courroux , respirant la vengeance. Hélas ! mes genoux se déroberent sous moi ; je ne pouvois me soutenir , & il fallut me ramener chez mon pere , où j'ai passé la nuit la plus horrible , mais sans abandonner un seul instant l'idée de percer le cœur du perfide qui m'a perdu.

Je suis plus calme dans ce moment ; on a une lueur d'espérance... Aimez-moi , plaignez-moi. Je suis le plus coupable des hommes ; mais il n'en est point de plus puni.



L E T T R E X L I X.

De madame de Sancerre , au marquis de Syrcé.

NE partez point , je vous en conjure , ne partez point. Hélas ! que viendriez-vous faire ? Il n'y a plus d'espoir. En vain j'ai compté sur sa jeunesse , sur son courage ; il faut se résoudre à la plus horrible séparation. Voici le huitieme jour que je ne me suis couchée ; je veille à côté d'elle , les yeux attachés sur les siens. Je ne la quitte que pour pleurer. Quelle femme ! que de qualités que nous ne connoissions pas ! O Dieu , tu lui pardonneras ses fautes en faveur de ses vertus !

Hier , elle a fait venir ses enfans ; elle les a tenus long-tems embrassés. Souvenez-vous de moi , leur a-t-elle dit ; aimez votre pere , respectez-le toujours , & méritez ses bontés. Je sanglottois , je fondois en larmes , & c'est elle , c'est elle qui me consolait ! Je lui ai montré votre lettre ; elle en est bien reconnoissante. Voici sa réponse , qu'elle m'a remise toute cachetée , & qu'elle me recommande de vous faire tenir. L'infortunée , avec quelle joie je racheterois ses jours de tous ceux qui me sont réservés ! Moi , lui survivre , moi ! Mon cœur se serre , je ne puis rete-

nir mes pleurs, ils inondent mon papier. Madame de Lacé entre. Cette digne amie! elle ne quitte point ma chère fille. Tout le monde l'aime : & il faudroit la perdre!... Je me meurs... Je vous écrirai demain... demain! O ciel!... je n'en puis plus.... Adieu.



L E T T R E L.

De la marquise, à M. de Syrcé.

JE vais paroître devant un juge que je ne puis croire inexorable. Avant de lui rendre compte, je vous dois la vérité. Je n'aurois pu soutenir votre présence : je ne mérite plus vos regrets ; je ne veux pas les emporter. Je ne vous parle point des horreurs de mon repentir ; une ame telle que la vôtre n'a pas besoin de vengeance. La mort seule pouvoit m'arracher au crime, au malheur, à la honte ; & j'en bénirois les approches, si je ne coûtois pas des larmes qui me la rendent affreuse. Pardonnez.... bientôt je ne vous offenserai plus. Mon cœur va se fermer même au remord.... bientôt il ne restera de moi que des cendres froides & inanimées.... Daignez ne point haïr ma mémoire.... Vivez heureux. L'instant redoutable s'appête.... le

V iij

tombeau s'ouvre pour me recevoir. . . . J'y vais descendre il faut tout quitter , & pour jamais ! Consolez la mere la plus tendre que vos enfans vous soient chers. Ne me pleurez point je meurs coupable.



L E T T R E L I.

Du comte de Mirbelle , au chevalier de Gêrac.

Où suis-je ! que vois-je ! un cercueil ! J'ai peine à retenir mes cris. . . . Est-il vrai ? Laissez-moi me plonger , me cacher dans le sein de l'amitié. . . . J'ai tout perdu ; & dans la solitude immense où je me trouve , déchiré de remords , poursuivi par des ombres , c'est sur vous que je me jette. Elle étoit mieux , je le croyois je vous l'avois mandé je respirois ! Mieux perfide ! lueur formidable , qui brilloit sur un sépulcre ! Elle est morte ! Qui ? Madame de Syrcé ! Oui , c'en est fait rien n'a pu la sauver ; elle est morte & vengée. Aurai-je la force de poursuivre ? Je l'aurai c'est mon dernier effort , il est affreux , je me l'impose. J'aime à me pénétrer de mes maux , à m'en nourrir , à m'y concentrer. Ma douleur me plaît ; & si quelque bien me reste au monde , c'est l'ex-

cès de mon désespoir, . . . il finira . . . tout va finir pour moi. Frémissez. La nuit du jour même où je vous confiois mes espérances, j'errois, comme j'ai toujours fait durant cette fatale maladie, j'errois autour de l'hôtel de madame de Sancerre. Quelle nuit ! quelles ténèbres ! Jamais elles ne m'avoient paru si profondes. Je les voyois teintes de sang, & j'y marchois au hasard, abymé dans mes réflexions. Tout-à-coup j'en suis distrait par des sons lugubres. Je cours, je m'élance ; il se fait du mouvement, la porte s'ouvre, des domestiques sortent, je me précipite sans être aperçu. J'avance ; je m'enhardis, je monte, j'entre, poussé par un attrait funeste, j'entre, ô ciel ! dans la chambre du malheureux objet dont j'ai causé la perte. Quel spectacle ! Madame de Sancerre évanouie ; Sophie, au milieu des secours qu'elle lui donne, poussant des cris lamentables ; madame de Lacé qui fuit, effrayée de mon aspect ! Les restes de quelques lumières éclairaient cette scène funebre. J'approche, j'ouvre les rideaux d'une main tremblante, malgré les instances, les larmes, & les oppositions de l'inconsolable Sophie. Dieu ! . . . ô Dieu ! . . . Mon ami, toutes les grâces, toutes les vertus, tout ce que j'adorois, immobile, enseveli dans un sommeil éternel . . . attendu au

sein de la terre! & j'ai pu y survivre!
 Madame de Syrcé . . . elle n'étoit plus, elle
 venoit d'expirer Elle n'étoit plus; mais la
 pâleur du trépas n'étoit point encore sur son
 front, & la mort même n'avoit pu la défigurer.
 Elle vit encore, m'écriai-je! A l'instant, je saisis
 ses mains, ses mains glacées, que je réchauffe
 dans les miennes. Je cherche à ranimer de mon
 souffle quelque souffle égaré d'une vie, hélas!
 qui étoit disparue. Je lui parlois comme si ma
 voix avoit pu arriver jusqu'à elle. C'est ton
 -amant, c'est lui, c'est lui qui veille à tes côtés.
 Renais, ô la plus tendre des femmes, la plus
 honnête, la moins connue; renais aux cris de
 la douleur, à la voix de l'ami. Mais, quand
 des signes trop certains m'eurent assuré du mal-
 -heur horrible dont je doutois toujours, je ne
 fus plus maître de mes transports. Je m'atti-
 -chois à ces restes inanimés, je les couvrois de
 pleurs, je les pressois dans mes bras, je ne pou-
 -vois m'en séparer. C'étoit un trésor que je dis-
 -putois, que j'enviois à la tombe. En vain Sophie
 -éplorée me conjuroit de sortir avant que ma-
 -dame de Sancerre revînt à elle. Laisse-moi, lui
 dis-je; je veux que les yeux de cette malheu-
 -reuse mere me voient, en s'ouvrant, expirer à
 côté de sa fille, de sa fille que j'ai perdue, de sa

filles dont je suis l'assassin. Je veux que tout mon sang coule sur ce lit de mort, & rejaillisse sur ma victime. Fais monter les domestiques, qu'ils me déchirent, qu'ils m'immolent à leur maîtresse, qu'ils la vengent. . . . Ce dernier mot m'éclaira.

Au milieu de tant d'objets cruels, l'idée, l'affreuse idée de l'auteur de tous mes maux vint se remonter à moi. Je sortis, je volai chez lui : tous mes mouvemens étoient convulsifs ; j'étois poussé par les furies. Je trouve le duc qui rentroit : me reconnoissez-vous ; lui dis-je ? Vous voyez le plus malheureux des hommes, & le plus malheureux par vous. Ma pâleur, mon effroi, mon trouble, vous annoncent que j'ai tout perdu. Il ne me reste que la vie ; elle me pèse ; venez me l'arracher, ou périr de ma main. Suivez-moi : Il y consentit. . . . Et cet homme avoit du courage !

Pendant que nous marchions, le monstre plaisantoit, & je frémissais de colère. Arrivé sur le lieu, il se mit en garde avec un sourire ironique qui redoubla ma fureur. Je fondis sur lui : son sang-froid ne put le sauver, & je défendis de rage une misérable vie que mon désespoir auroit sans doute abandonnée. J'atteignis, je perçai le cœur, l'infame cœur qui avoit flétri, corrompu, déchiré le mien. Le duc se débat, tombe, chancelle

& meurt. Mais, vous l'avouerez-je ? je ne pus le voir expirer, sans une pitié que le barbare ne méritoit pas.

Après ces horribles secousses, je sentis ma foiblesse, & j'eus bien de la peine à me traîner chez mon pere. C'est de ma chambre que je vous écris, les yeux rouges de larmes, me détestant moi-même, abhorrant la lumière... Ah ! bientôt...

Adieu, le plus vertueux des hommes. Dans l'univers je ne puis plus regretter que mon pere & vous... Mon heure est venue... Adieu.



LETRE LII.

Du chevalier de Gérard, au comte de Mirbelle.

MON pere est à l'extrémité... je ne puis le quitter, je ne puis voler à vous. Que m'avez-vous écrit ! *votre heure est venue !* Je frissonne... Je dépêche un courier : j'espère qu'il arrivera assez tôt, & que vous ferez sensible au désespoir, aux craintes, aux instances de l'amitié. La douleur ne rend point barbare. Hélas ! mes larmes coulent, & je ne prétends pas vous consoler. Pleurez, malheureux, pleurez ; mais vivez, vivez pour votre pere, votre famille, votre ami : c'est le dernier vœu de celle que vous aimâtes,

& c'est moi qu'elle en a rendu le dépositaire. Je vous offre une retraite ; venez , vous y ferez libre , inconnu , si vous voulez l'être. Nous avons des rochers , des forêts , tout ce que cherche une âme inconsolable. Si vous le desirez , je ne vous y suivrai pas ; si mes pleurs ne vous sont point à charge , je les confondrai avec les vôtres. Mais peut-être en cet instant. . . Infortuné , prenez pitié de vous-même , de moi ! Je tremble pour les jours de mon père. Hélas ! s'il m'est ravi , me laisserez-vous seul au monde ? Je n'en puis dire davantage. . . Les momens me sont chers . . . un seul . . . Je ne respire point . . . je frémis . . .

Adieu. Gardez-vous . . . Adieu , cruel ami.



LETTRE LIII.

Du comte , au chevalier.

POUR comble de malheur , je vis encore. A peine j'avois écrit ma lettre , à peine je l'avois remise à mon valet-de-chambre , que mon père parut à mes yeux ; son aspect me terrassa. Mes gens , effrayés de mon désespoir , l'en avoient averti. Il étoit pâle , tremblant ; il recula d'effroi , lorsqu'il aperçut entre mes mains l'arme qui m'alloit délivrer d'une existence que j'ai en

horreur... Malheureux ! me dit-il... fils dénaturé !... mon fils, mon cher fils !... Elle est morte, m'écriai-je... j'en suis la cause... elle est morte !... laissez-moi mourir. A ces mots, je tombe évanoui... Une fièvre violente, le transport, des accès de rage succéderent à cet état d'anéantissement... Hélas ! je revins à moi. Que vis-je, ô mon ami !... mon pere me pressant contre son sein, m'arrosant de ses larmes, me conjurant de vivre ! Veux-tu désespérer ma vieillesse ? Veux-tu que je la traîne dans le deuil, l'amertume, les regrets, sans appui, sans consolation, sans toi ?... Veux-tu enfoncer le poignard dans le cœur d'un pere ? N'es-tu pas assez coupable ? Mon fils, jurez-moi de ne point attenter à vos jours : à ce prix je vous pardonne. J'ai appris votre combat avec le duc, j'en fais les suites... ne craignez rien, vous êtes trop malheureux pour que je vous accable. Fuyez pour quelque tems, j'obtiendrai votre grace : mais faites-moi le serment que j'exige. Je vous l'ordonne... mon fils, mon cher fils !... Je voulus me précipiter à ses genoux. La nature commandoit. Qu'elle a de pouvoir ! j'ai promis de souffrir.

En obéissant à mon pere, j'aurai le triste plaisir de satisfaire à des ordres encore plus puissans sur moi que les siens, aux ordres cruels & tou-

chans qui développent si bien l'ame sensible, l'ame adorable, à laquelle enfin vous rendez justice. . . J'eusse été trop heureux de la suivre. Ma lettre écrite, je pars, je vais m'enfouir dans une des terres de mon pere, à deux cents lieues d'ici. La vôtre, mon cher chevalier, est trop voisine de Paris, de ce séjour odieux pour moi. Je vais dans une solitude profonde & qui me plaira, être tout entier à mes ennuis, y chercher l'ombre des bois les plus épais, m'attacher à toutes les images du tombeau, faire retentir mon désert des noms sacrés de deux objets charmans que j'ai perdus, que je regretterai toujours. Je suis trop infortuné pour m'offrir même à vos yeux. J'ai besoin d'être seul, de me nourrir de mes larmes, & je ne mérite pas qu'elles soient essuyées de la main d'un ami ; c'est une consolation trop douce, je n'en veux pas. Moi, me consoler ! moi ! ah ! jamais . . . J'aurai le courage de tenir ma parole, je n'attenterai point à mes jours, mais les chagrins les termineront. Je mourrai jeune ; je vis dans cet espoir ; & jusqu'à ce terme souhaité, je jure par la tombe où madame de Syrcé repose, de ne former aucun lien, de vivre isolé, d'exister pour la douleur, & de porter au cercueil un cœur fidele à l'ombre chere & plaintive d'une femme idolâtrée. Est-il un mortel plus

318 LES MALHEURS DE L'INCONSTANCE.

à plaindre que votre ami ! Je prive l'humanité de deux femmes qui l'honoroient : l'une est morte... l'autre s'est ensevelie dans un cloître. Elle est aux carmélites de ***. Je suis obligé de fuir, de m'arracher du sein d'un père, & je reste seul dans la nature... pour avoir écouté les conseils d'un homme frivole !

Puisse au moins mon exemple effrayer tous ceux qui se font un jeu de l'inconstance & de la perfidie ! Qu'ils me contemplent, ils frémiront, & peut-être ils seront corrigés.

Fin de la seconde & dernière partie.





FLORICOURT,

HISTOIRE FRANÇOISE.

LE chevalier de Floricourt étoit un de ces hommes oisifs & bruyans qui surchargent & embellissent la société. Jeune, riche, d'une figure charmante, il se croyoit dispensé d'avoir des vertus. L'inconséquence, la légèreté, l'oubli des autres & de lui-même, formoient son caractère; il étoit fat, indiscret, fourbe, vicieux même par air plus que par tempérament. Les femmes le voyoient avec plaisir; il les amusoit; il n'en vouloit qu'à celles qui lui ressembloient. A peine en avoit-il triomphé, qu'il leur rendoit la liberté, & leur demandoit très-instamment la sienne. Il n'étoit amant que dans l'espoir d'être infidèle. Trompeur, trompé, heureux sans savoir pourquoi, il promenoit de cercle en cercle ses travers, ses perfidies, son faste, sa brillante inutilité. C'étoit un homme d'un très-bon ton.

Un jour que, dans un tourbillon de jeunes fous, il faisoit parade de ses bonnes fortunes, il faut avouer, lui dit le marquis de***, que tu es bien heureusement né. Fêté par nos Laïcs

élégantes, presque ruiné par elles, tu jouis, mon cher, de la réputation la plus distinguée; il ne manque plus à ta gloire que d'avoir subjugué une honnête femme, reconnue pour telle... là... une femme à sentimens. Parbleu, reprit Floricourt, voilà qui est bien difficile! Apprends, marquis, que les honnêtes femmes sont plus aisées à vaincre que les autres, parce qu'elles sont de meilleure foi, & qu'avec beaucoup de décence... Si tu veux, j'en entreprendrai une. A la bonne heure, ajoute le marquis. Tu en auras le plaisir, continue Floricourt, tu en auras le plaisir; & pour te prouver combien je suis sûr de mon fait, je veux te nommer d'avance l'objet que je compte sacrifier à la témérité de ton défi: c'est madame de Terville. Tu sais qu'elle est très-bien, & que nos merveilleux qui rodoient à l'entour, y ont échoué. La difficulté me pique.

La marquise de Terville étoit une veuve jeune, bien faite & jolie; elle n'avoit jamais cédé à la séduction, du vivant même d'un mari qui la rendoit malheureuse, & que, malgré ses mauvais procédés, elle regrettoit encore. La douceur, la franchise, la générosité, cette facilité funeste de supposer dans les autres les vertus que l'on a soi-même, telles étoient les qualités de son cœur & de son esprit. On applaudit au choix judicieux

judicieux de Floricourt, & l'aréopage de nos sats convint unanimement que madame de Terville méritoit, à tous égards, l'honneur qu'on vouloit lui faire.

Le chevalier ne perd point de tems, il part, vole, arrive chez la marquise, qu'il connoissoit, & qu'il n'avoit point vue depuis un siecle. Elle étoit seule & chagrine. Quoi, c'est vous, lui dit-elle ? & d'où venez-vous ? C'est un prodige de vous voir ; mais vous avez mal pris votre tems : vous me trouverez insupportable, car je suis triste. La tristesse, reprit vivement Floricourt, ajoute à la beauté. Point de complimens, répond madame de Terville ; je ne les aime pas ; vous augmenteriez mon humeur ; ce n'est sûrement pas votre dessein. Il remarque en effet dans les yeux de la marquise les traces d'une douce mélancolie ; mais il feint de ne pas s'en appercevoir. Il parle d'autre chose, sans cet air éventé & présomptueux qui l'accompagnoit ordinairement. Il contraint ses gestes, ses regards, sa façon de s'exprimer ; il affecte même d'être timide & modeste ; enfin il emploie tout ce qu'il faut pour préparer un cœur à l'impression qu'on veut lui donner. Le piège est d'autant plus inévitable qu'il est imperceptible. En vérité, lui dit la marquise, vous m'étonnez, je ne vous reconnois

plus. Je vous assure que vous êtes devenu très-raisonnable , mais très-raisonnable. Qui vous a donc si bien corrigé ? Moi-même , madame , mes réflexions , l'envie de plaire à des femmes qui le méritent. Jusqu'ici j'ai connu l'ivresse , & non le plaisir ; il se trouve dans la bonne compagnie. Pour m'en faciliter l'accès , j'ai changé de ton , de langage , de cœur. Je vous en fais mon compliment , poursuit la marquise ; vous en serez beaucoup plus dangereux , mais bien plus estimable. Continuez , monsieur ; avec de telles dispositions , vous ne pourrez manquer de plaire & d'être heureux. La marquise s'abandonne à un entretien qui la flatte. Le chevalier le prolonge adroitement , & y répand cette douce chaleur , cet intérêt gradué qui enhardit l'amour-propre des femmes , sans alarmer leur délicatesse. L'une donne des leçons aimables avec le sourire des grâces ; l'autre les écoute avec une douceur concertée qui en impose. Son ame vient , pour ainsi dire , se placer sur son front , & y jouer tous les rôles dont le traître a besoin pour assurer son triomphe. Il étoit tard ; le chevalier , content de ses progrès , se leve , baise très-respectueusement la main de la marquise , lui demande la permission de revenir , l'obtient , & la quitte en lui jetant un regard qui , dans son plan , devoit l'occuper

pendant son absence. En vérité, se dit-elle à elle-même, il est étonnant combien le chevalier s'est formé ! Mais quelle fantaisie lui a donc pris de me venir voir, après m'avoir oubliée si longtemps ? Après tout, que m'importe son motif ? Elle prend un livre, le quitte, se promène. Elle croit avoir perdu de vue Floricourt ; elle est tout étonnée de se surprendre pensant à lui.

Floricourt, à la seconde visite, est encore plus aimable, plus séduisant. La marquise commence à craindre ses assiduités ; elle ne veut pourtant pas les lui interdire ; mais elle s'étudie à ne donner aucune prise sur elle. Il résolut d'être plusieurs jours sans la voir. Ce stratagème réussit. La marquise est inquiète, rêveuse ; elle craint que le chevalier ne revienne plus, & tremble qu'il ne revienne. Une semaine se passe. Un parent de son mari, un jeune officier, nouvellement arrivé de la province, se présente chez elle. Floricourt entre presque en même tems. L'habile fourbe prend un air distrait, embarrassé ; il joue la jalousie : la marquise s'en aperçoit ; elle laisse échapper un coup-d'œil qui, en apparence, déconcerte le timide Floricourt. La conversation expire à chaque instant dans un froid silence ; & ne se réveille que par quelques tristes monosyllabes. Le jeune officier tient bon ; il étoit dé-

soûvré, peu instruit des usages ; il ne savoit pas qu'un homme est perdu dans l'esprit d'une femme , lorsqu'il dérange un tête-à-tête sur lequel elle avoit compté. Floricourt profite adroitement de cette circonstance , pour jeter du trouble dans le cœur de madame de Terville ; il sort , en priant qu'on ne prenne pas garde à lui : il se doutoit bien qu'on feroit attention à une éclipse aussi brusque. La marquise , seule avec son ennuyeux & cruel petit parent , prend le parti de bâiller & de se taire. A la fin il apperçoit qu'il incommode , qu'il excède , qu'il assomme ; il prend gauchement congé de la marquise , qui , après une révérence glaciale , retombe anéantie dans son fauteuil.

Respirons , dit-elle ; je n'en puis plus ; je me meurs. Quel homme ! Qu'il est haïssable ! Que dira Floricourt ? J'ai lu son chagrin , son embarras dans ses yeux ; j'ai cru même y remarquer une nuance de jalousie. Pourroit-il , sans m'offenser , être jaloux d'une pareille espece ? Que dis-je ! est-ce que je desire qu'il le soit ? L'aimerois-je ? ... Moi , m'attacher au chevalier ! Je l'ai connu si léger , si volage ! Qu'importe ce qu'il a été ? Ne songeons qu'à ce qu'il est. Ah , malheureuse , tu l'aimes , puisque tu le justifies ! Madame de Terville passe la nuit entiere & toute

la journée du lendemain dans ces cruelles réflexions. Le soir, plus agitée que jamais, songeant au malheur qui la menace, elle se jette sur un lit de repos, & ne peut retenir ses pleurs. Son désordre, ses cheveux épars, ses larmes même, tout en ce moment sembloit se réunir pour la rendre encore plus belle.

Elle étoit dans cette situation, lorsqu'on annonce Floricourt. A ce nom, elle sent errer dans ses veines un doux frémissement; elle veut en vain cacher son désordre. Qu'avez-vous, lui dit le traître avec attendrissement? Quel peut être le sujet de vos chagrins? La marquise détourne l'entretien sur la dernière visite du chevalier, sur le jeune homme qu'il trouva chez elle. Floricourt saisit cette occasion pour préparer l'aveu qu'il médite. Il lui laisse entrevoir qu'il avoit désiré de la trouver seule; qu'il étoit sorti désespéré de ce contre-tems; qu'elle avoit dû s'apercevoir de son trouble, de son embarras, de... Mais ce coup-d'œil, dit-il, me défend de poursuivre. Ce coup-d'œil ne vous défend rien, lui répond la marquise en souriant. Quoi, madame, reprend Floricourt avec transport, vous me permettriez... Je pourrois... Ah! marquise, il n'est plus tems de me taire; mon trouble m'aura sans doute trahi. Apprenez qu'à la vue de cet

homme j'ai senti dans mon cœur des mouvemens dont je n'étois pas le maître. Vous m'entendez . . . cet aveu ne doit point vous surprendre ; vos charmes , ma sincérité justifient tout. Ce n'est jamais l'amour qui doit offenser les femmes ; c'est la légèreté , la perfidie ; & je sens que je vous aimerai toujours. Jugez de ma passion par ma témérité. Mes sentimens s'échappent de mon cœur ; mais ils sont tendres , soumis , respectueux , dignes de vous. Pendant cette déclaration , la marquise regardoit Floricourt avec un œil fixe & tendre. Elle ne lui répond pas , mais son silence parle pour elle. Ah ! madame , vous savez mes secrets ; ne puis-je être instruit des vôtres ? Que craignez-vous de moi ? Que craignez-vous d'un homme qui vous adore ? Votre timidité me flatte & m'offense en même tems. Ah ! parlez ; rendez - moi le plus heureux des mortels. Je tombe à vos pieds ; je meurs de mon amour ou de votre silence. Si nos secrets se ressembloient , lui dit la marquise en rougissant . . . S'ils se ressembloient , madame ! . . . Qu'ai-je entendu ? Puis - je me livrer à un espoir qui m'enchanté ? Eclaircissez mon sort . . . Que je crains ! . . . Que je desire ! Que . . . je vous aime ! . . . Vous vous taisez ! . . . Ah ! je le vois . . . je me suis abusé ; vous n'avez fait briller à mes yeux un

rayon d'espérance, que pour me plonger dans le désespoir. Nos sentimens n'ont rien de commun. Non, cruelle; vous me haïssez, vous me détestez. . . Arrêtez, chevalier, interrompt la marquise avec précipitation; est-ce ainsi que vous devriez interpréter ce que vous venez d'entendre? Eh bien, connoissez-moi, puisqu'il le faut, puisque mes yeux ne parlent point assez, puisqu'au moins leur langage vous est suspect, lisez dans mon cœur, dans ce cœur où vous régnez. . . Non, chevalier, je ne veux pas employer avec vous ces détours usés & puériles, qui sont moins les combats de l'honneur que les maneges de la fausseté. Je vous aime; je crois que vous le méritez: je vous le dis; il seroit inutile de le taire plus long-tems. Je suis foible; au moins ai-je la fermeté de le paroître. J' imagine après cela, que vous ferez de bonne foi, que vous ne chercherez pas à me tromper. Moi, vous tromper, madame, moi! Quel soupçon injurieux! Jugez-vous; vous verrez qu'il est impossible qu'on vous soit infidele. Ah, ciel, trahir l'esprit, la beauté, les graces! L'amour que vous m'avez inspiré ne ressemble point aux autres amours. J'ai cru trouver en vous l'amante sensible & l'amie raisonnable. Ah, que vous me flattez en me parlant ainsi, lui dit la marquise!

Voilà justement l'amour que je voulois : il n'est pas l'enfant du caprice ; il se suffit à lui-même ; il vit de lui-même ; il ne voit hors de lui que des faux plaisirs , des sentimens contrefaits , le masque du bonheur. Madame de Terville n'est plus en état de former aucun doute sur la vérité des sentimens de Floricourt. Mais si elle a eu la faiblesse d'avouer son penchant , elle a encore assez de courage pour n'y pas succomber. Tous les efforts du chevalier sont inutiles. Il renferme son dépit , & fait passer sa soumission pour le triomphe de l'amour. La marquise donne à souper ce soir-là ; elle n'ose le retenir ; il faut se séparer. Il affecte les regrets les plus touchans ; à chaque instant il est sur le point de la quitter , & il demeure toujours. Il sort enfin avec toutes les marques du désespoir , & rit en secret de la crédulité de madame de Terville. Dès qu'elle est seule , elle réfléchit sur ce qui s'est passé. L'aveu de Floricourt , le sien , tout cela lui paroît un songe : cependant elle ne peut se refuser à une satisfaction secrète. Elle croit Floricourt sincère ; le changement de sa conduite justifie sa confiance. Il avoit poussé l'artifice jusqu'à renoncer à la société des jeunes gens de son âge ; on ne le voyoit plus que dans des maisons honnêtes , & de tout côté on en disoit du bien à la marquise ,

sans qu'on soupçonnât l'intérêt qu'elle pouvoit y prendre.

Son monde arrive ; elle n'est à rien. On lui parle ; elle ne répond pas. Elle a , pendant tout le souper , des distractions dont elle ne peut se défendre. Les plaisanteries qu'on lui fait la déconcertent. Vient le moment où l'on se retire. Elle pense toute la nuit à Floricourt ; à son lever elle reçoit de lui la lettre la plus vive , la plus passionnée , qui lui annonçoit la visite du soir. La marquise l'attend avec impatience ; mais cette impatience est mêlée d'alarmes. Elle n'ose plus répondre d'elle-même. Elle se rassure par l'idée que Floricourt ne refusera pas de s'unir à son amante par un nœud solennel. Il paroît. Elle lui propose sa main. Si vous m'aimez véritablement , dit-elle , ma vertu , mon honneur , ma réputation , votre félicité même doivent vous être chères. Rendons-nous respectables à nos propres yeux . prévenons les remords & les discours d'un monde frivole & méchant , qui empoisonneroient les charmes de notre union. Venez aux pieds des autels recevoir le serment que j'y prononcerai avec transport , de vous aimer toute ma vie. Floricourt paroît enchanté de la proposition : il se contente de représenter à la marquise , avec une douleur simulée , que la situation de ses affaires

ne lui permet pas dans ce moment de contracter le plus beau des liens ; mais il lui promet, il lui jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré, de n'être de ses jours à d'autre qu'à elle, & de disposer tout pour hâter cet heureux engagement. Il n'a jamais été si adroit, si pressant, si persuasif ; jamais la marquise n'a été si foible. Ses regards deviennent plus tendres, déjà elle laisse errer sur ses levres enflammées ce sourire enchanteur qui peint si bien l'ivresse de la passion. Le jour baisse ; cette obscurité, en épargnant à la marquise l'embarras de rougir, favorise sa défaite. Tous ses gens sont dehors. Floricourt devient entreprenant. A peine s'apperçoit-on de ses progrès. Notre séducteur met dans son triomphe toutes les nuances, tous les ménagemens, toutes les gradations d'un amour qui craint d'être téméraire. La marquise ne voit plus le danger qui la menace ; la raison qui lui est si naturelle, la vertu si chère à son cœur, cessent pour un moment de l'éclairer : moment funeste, que l'amour ne laisse pas échapper. Revenue à elle-même, elle demeure interdite & tremblante ; de tristes pressentimens viennent la saisir : Floricourt la rassure avec cette éloquence qui semble partir du cœur. Mais il manque au perfide un gage qui puisse attester sa victoire. Il demande

à madame de Terville son portrait ; elle le lui accorde. Il baise mille fois la main qui lui fait ce présent , lui promet tout , bien décidé à ne lui rien tenir , & la quitte avec les assurances réitérées d'un attachement qui ne doit finir qu'avec sa vie , & qui étoit encore à naître.

Enchanté de cette aventure , il n'y voit point le malheur d'une femme aimable qu'il a trompée ; il n'y voit que le triomphe de sa vanité qu'il a satisfaite. Il est vrai que le défaut de réflexion rendoit Floricourt un peu moins coupable. Il ne croyoit point aux femmes sensibles , ni aux procédés qu'elles exigent. Il s'imaginoit que tout chez elles , comme avec lui , étoit l'affaire du moment ; qu'on ne leur devoit plus rien , quand elles avoient succombé. Il puisoit ces grands principes , ce système profond d'impertinence , dans la société de ces mêmes fous qui avoient applaudi à son projet. Il court les chercher , pour leur faire part de sa conquête ; il les trouve presque tous au spectacle ; & leur montre le portrait de la marquise. Ils applaudissent à sa victoire , & battent des mains dans les foyers. Floricourt voudroit annoncer son prétendu bonheur au parterre , aux loges , à tout le public assemblé. Quelques jours après , il aperçoit au concert le baron de *** , un de ceux qui avoient assisté

au défi. Floricourt aimoit beaucoup ce baron , qui lui prêtoit de l'argent. C'étoit un personnage insipide , pesamment fou , libertin-avec gravité , & qui calculoit ses plaisirs par sa dépense. Il regardoit le chevalier comme un homme du plus grand mérite ; il étoit de toutes ses parties , parce qu'il payoit , & ne se rendoit supportable que par une complaisance stupide. Floricourt l'aborde , lui fait part de sa bonne fortune , & pour l'en convaincre , lui montre le portrait en question. Le baron , atterré par un témoignage aussi authentique , admire & se tait. Ce n'est pas tout , lui dit le chevalier ; il faut ébruiter cette aventure , la répandre , l'exagérer même. C'est un coup de partie ; elle doit faire un effet merveilleux. Les courtisannes commencent notre réputation ; ce sont les honnêtes femmes qui l'achèvent. Sais-tu qu'elles sont horriblement tenaces ? Comment donc ! c'est une tyrannie. Ne voilà-t-il pas trois semaines que je soupire comme un berger du Lignon ? Mais dis-moi , quel est ce petit minois chiffonné que j'aperçois dans cette loge , & qui ? ... Elle lorgne impitoyablement depuis un quart-d'heure. Quoi , tu ne connois pas cela , lui dit le baron ? Non , répond le chevalier : c'est sans doute un astre qui paroît nouvellement sur l'horison. Il est vrai , conti-

nue le baron , qu'elle ne fait que de paroître ; mais elle est déjà très-célebre. Je vais quelque-fois chez elle. Elle se nomme Rosis. Ah ! j'y suis , reprend le chevalier. N'est-ce pas elle qui a ruiné l'éternel Damis & le minaudier Farville ? Elle les a menés , dit-on , avec une adresse , une légèreté , un sublime de coquetterie ! C'est un joli sujet que cela. Avec des soins , de bons conseils , elle ira loin. J'entrevois qu'elle peut inspirer des desirs ; je veux lui donner quelques momens. Fais une chose ; tu la connois ; va lui demander à souper pour ce soir. Dis-lui que tu lui meneras un de tes amis qui l'adore ; que c'est une passion d'un rapport excellent , un jeune sot fort riche , que tu veux lui donner à déniaiser. Tu seras témoin de la scène la plus piquante. Tu y consens ; cela est dit. Adieu : je vais chez la duchesse. . . Je ferai chez Rosis sur les dix heures.

Le baron s'acquitte de la commission du chevalier. Rosis fait d'abord quelques difficultés , prétend à des arrangemens plus solides , & finit par se rendre , lorsqu'on lui eut assuré que ce n'étoit point Floricourt qu'on vouloit présenter. Elle le détestoit. Ces sortes de créatures ont le coup-d'œil juste ; la fatuité ne leur en impose pas , & souvent elles savent bien mieux l'apprécier que les autres femmes. Celle-ci sur-tout ,

quoique très-jeune , avoit un tact merveilleux. Elle avoit été formée & l'étoit encore sous les yeux d'une vieille tante prétendue , qu'une longue & continuelle expérience des hommes rendoit l'oracle de la galanterie. Rosis profitoit bien de ses leçons. Le secret mobile de sa conduite étoit ce grand principe , que , pour plaire aux hommes , il faut les tromper. Elle les servoit à fouhait ; elle les attiroit avec douceur , & les maîtrisoit avec orgueil. Enfin , personne n'entendoit mieux que Rosis le grand art de conserver ses amans , & de tirer parti de leur crédulité.

Après le spectacle , le baron lui donne la main , & la conduit chez elle. Dix heures sonnent : Floricourt n'arrive point. On s'impatiente : on l'entend enfin du fond de la cour. Il fredonne un air , donne très-haut des ordres à son cocher , fait un tapage affreux dans l'antichambre , & entre en riant comme un fou. Rosis est d'abord déconcertée en l'appereevant ; mais elle avoit trop d'esprit pour ne pas prendre son parti. Dès ce moment elle entreprend sa conquête , & jure en secret de venger tant de femmes qu'il a si cruellement trahies. Le baron s'excuse avec de pesantes minauderies. Vous vous moquez , lui dit-elle d'un ton plein d'aisance ; vous m'avez ménagé une surprise très-agréable. Quoi ! tout

de bon , lui dit Floricourt , ma présence vous dédommage?... Vous ne regrettez point celui qu'on vous avoit annoncé ? Cela est fort heureux : j'en suis prodigieusement flatté. Eh , bon dieu , quels grands mots , répond Rosis avec un rire moqueur ! Permettez-moi de vous dire , par exemple , que pour un homme à la mode , un élégant moderne , vous ne devriez jamais employer ces ressources puériles de l'antique fatuité. Soyez inconfidéré , extravagant dans vos propos , à la bonne heure ; qu'à force d'être spirituels , ils soient quelquefois inintelligibles ; passe encore. Joignez-y , vous le pouvez , les graces flexibles d'un grassement harmonieux ; flattez , séduisez l'oreille , mais ne l'épouvantez pas. Comment diable ! est-ce sur ce ton que vous débutez , reprend le chevalier ? Si cela continue , je vous avertis que vous m'embarasserez beaucoup. Vous embarrassé , poursuit-elle ! C'est moi qui ne fais comment vous tenir tête , & répondre à vos brillantes reparties. Vous m'avez l'air très-redoutable. ; & je vous jure que , si je n'étois secondée par le baron , je me ferois déjà rendre. Le baron qui ne disoit mot , & se dispoisoit à écouter respectueusement les balivernes du chevalier , balbutia pour chercher sa replique. Floricourt , enchanté de cette espièglerie , laisse tomber sur

Rosie quelques regards de protection. Ils se font encore quelques agaceries. On escarmouche ; on papillonne : le chevalier est toujours fat , Rosie toujours spirituelle , le baron toujours sot. On vient annoncer à madame qu'elle est servie. On donne par honneur le haut bout de la table à la duegne silencieuse : sa charmante élève se met à côté du chevalier , qui ne songe qu'à se livrer au plaisir. Floricourt & le baron font des dieux à qui la jeune Hébée , sous les traits de Rosie , verse l'immortel nectar. Notre adroite déesse se donne pourtant bien de garde de perdre la tête. Une douce ivresse brille dans ses yeux ; son cœur est calme & tranquille. Le secret dessein de subjuguer le chevalier l'occupe sans cesse ; pour égarer sa raison , il falloit qu'elle conservât la sienne. Coups-d'œil irritans , ingénieuses faillies , tout fut mis en usage. Déjà notre fat savoure à longs traits le philtre amoureux. Un feu naissant circule dans ses veines : ses transports même deviennent moins respectueux. Rosie l'arrête , & lui en impose d'un regard ; mais cette rigueur n'est qu'une ruse de l'amour. Tout chez elle , jusqu'à la décence , ressemble à la volupté. On quitte la table. La duegne disparoit. On passe dans une chambre à coucher , où toutes les délicatesses de l'art sont épuisées. A chaque pas , dans cet élégant réduit ,
on

on éprouve un nouveau transport. En voyant le lieu du triomphe, le chevalier se sent plus d'ardeur pour la conquête ; mais Rosis ne lui offre cette riante perspective, que pour lui préparer des regrets. Peu accoutumé à maîtriser ses desirs, il brûle de s'y livrer. En conséquence, il fait signe au baron de se retirer. Le respectueux baron obéit. Rosis qui s'apperçoit du complot, sonne sur-le-champ, demande une table de jeu, & propose un brelan. On n'ose la refuser. Le baron revient ; on joue. Floricourt piqué n'est point du tout à son jeu ; il lui échappe un soupir, & à Rosis un grand éclat de rire. Il continue de soupirer & de perdre. Elle rit & gagne toujours. Après cent louis de perte, il demande grace. La nuit étoit fort avancée ; Rosis, qui voit que le premier coup est porté, les congédie, sous prétexte d'avoir besoin de repos ; elle s'excuse auprès du chevalier de l'avoir si mal traité, & le prie de venir s'en venger. Elle accompagne cette invitation d'un regard tendre ; il falloit bien lui jeter quelque amorce. Il soupire toujours, & fort aussi amoureux & aussi fou qu'on puisse l'être. Il ne dit pas un mot au baron, qui le quitte fort scandalisé du peu d'égards qu'on a eus pour son illustre mentor.

Depuis le moment fatal que madame de Ter-

Tome V.

Y

ville avoit cédé aux perfides instances de Floricourt, elle n'avoit point entendu parler de lui. Tout s'offre à elle sous les traits du désespoir. Accablée de ses peines présentes, elle en voit mille autres dans l'avenir ; elle contemple avec horreur l'abyme d'une passion malheureuse, & s'y précipite avec transport. Moi, cesser de l'aimer, dit-elle quelquefois, les yeux noyés de larmes ! Tout ingrat, tout parjure, tout barbare qu'il est, il a des droits sur mon cœur ; il m'a liée par ma propre foiblesse. Ce n'est que par l'excès de l'amour que nous pouvons réparer les fautes qu'il nous fait faire. Il est jeune, il a les ridicules, peut-être, hélas ! les vices de son âge. Si je pouvois l'en corriger ! Au moins je me vengerais de lui, de moi-même, en n'opposant à ses torts que de la tendresse & de la vérité. C'est ainsi que la marquise cherchoit à donner de belles couleurs à un attachement qui l'humilioit. Les femmes n'ont jamais tant d'héroïsme que lorsqu'elles ont beaucoup d'amour. La marquise se détermine à écrire au chevalier, & à lui demander raison de son horrible conduite. Le papier sur lequel elle écrit est trempé de ses pleurs ; il semble que sa plume tremblante se refuse à tracer les expressions de son malheureux amour. Quelquefois, appuyant sa tête sur ses deux mains,

elle tombe dans cette mélancolie profonde qui n'est, pour ainsi dire, que le recueillement de la douleur : momens affreux, où il semble que l'ame rassemble toutes ses forces pour souffrir, & où le fardeau de notre infortune pèse tout entier sur notre cœur.

Le chevalier, de retour chez lui, réfléchit sur sa mauvaise destinée. On lui remet la lettre de la marquise : il la parcourt, & l'interrompt cent fois pour prononcer le nom de Rosis. Il veut se venger de Rosis ; c'est Rosis qui l'occupe. Il va le lendemain chez un de ses amis, & lui confie ses chagrins ; cet ami lui conseille de sévir contre la petite personne, & de la rendre folle de lui, pour lui apprendre à mieux connoître les usages. Le chevalier court chez elle sans différer : on lui dit qu'il n'est pas jour, que mademoiselle est indisposée, & ne veut voir personne. Voilà un homme au désespoir ; il veut entrer malgré la duegne, ce lutin octogénaire qui veille aux portes de la déesse. Le chevalier est obligé de céder. Le soir il s'oriente, il cherche où il ira passer son tems. Il veut aller au spectacle : mais il donne la préférence à la marquise ; il croit lui devoir cette marque de souvenir, & s'applaudit d'un procédé, lorsqu'il n'est conduit que par le désœuvrement. Le mouvement qu'elle éprouve en le

voyant, ne peut se décrire. Elle pâlit, rougit ; le courroux s'allume dans son cœur , & vient expirer sur ses levres. Elle veut affecter de la froideur ; ses yeux la démentent : ses yeux peignent l'amour irrité , mais c'est toujours l'amour. Le chevalier , qui s'apperçoit du trouble de madame de Terville , est d'abord fort embarrassé. Enfin , de propos en propos , il a l'audace de lui demander le sujet de sa tristesse. Et c'est vous , lui répond-elle vivement , c'est vous qui me faites cette question ! Vous voulez vous cacher même que vous êtes l'auteur de mes peines ! Vous craigniez , sans doute , que cet aveu ne me flattât. Ah ! Floricourt , que vous avois-je fait ? Tout mon crime a été de vous aimer. Étoit-ce à vous de m'en punir ? Je ne fais point , comme vous , déguiser mes sentimens. Je vous ai laissé voir ma tendresse. Jouissez de mes reproches ; qu'ils augmentent votre triomphe. Ah ! madame , que dites-vous , lui dit Floricourt ? Ils ne serviront qu'à me faire sentir mes crimes , & à m'inspirer le désir de les réparer. Je ne fais quelle fatalité m'a privé , depuis quelques jours , du plaisir de vous voir. Mille occupations , mille importunités. . . Arrêtez , chevalier , reprend la marquise , vos excuses seroient de nouveaux torts : rien n'a dû vous dispenser de l'obligation où vous étiez

de me voir. La foiblesse d'une femme sensible est un engagement sacré pour un homme qui pense. Ce n'est point à moi à rougir de ma conduite. Je suis amante, & facile à tromper. Rougissez de la vôtre, vous qui vous êtes déguisé pour me séduire; vous qui avez enhardi des sentimens que vous ne vouliez point partager, qui m'avez prise pour victime d'une ridicule & barbare vanité. L'action avec laquelle madame de Ter-ville parloit, animoit son teint des plus vives couleurs; elle n'avoit jamais été si belle. Le chevalier, qui fait mettre tout à profit, prend une résolution secrete de demander sa grace, & de faire sceller son pardon par la main du plaisir. Il tombe aux genoux de la marquise; il paroît touché, attendri; il renouvelle ses sermens, il devient même téméraire. Non, lui dit-elle en l'arrêtant, non, monsieur, n'espérez plus rien de moi, jusqu'à ce que vous m'ayez convaincue de la vérité de vos discours. Je me croyois aimée, quand je vous ai donné des preuves de ma tendresse; cette incertitude me justifioit à mes yeux. Un amour délicat, lorsqu'il est payé de retour & qu'il est fondé sur des sermens, peut être avoué par la vertu. Aujourd'hui, que je doute de votre cœur, ma foiblesse n'auroit plus d'excuse. Je vous donneroie des titres pour me tromper. Si

je suis assez malheureuse pour ne vous point inspirer de l'amour , je veux au moins me ménager des droits sur votre estime. Ne regardez point ma résistance comme un raffinement de coquetterie. Vous vous tromperiez ; je n'ai consulté que mon cœur. Je vous aime autant qu'on peut aimer. Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur. Conduisez - vous d'après cette assurance , & laissez-moi goûter bientôt le plaisir inexprimable de vous pardonner. Le chevalier , étonné de la fermeté de la marquise , fait encore quelques tentatives ; madame de Terville est plus inflexible qu'il n'est entreprenant : il ne conçoit plus rien aux femmes.

Cependant la noble sincérité de la marquise , en le désespérant , lui en impose , & lui inspire un respect involontaire. Tant de franchise , de tendresse & de beauté , auroit dû ouvrir les yeux au chevalier ; mais Rosis éclipsé par sa coquetterie les charmes naturels & les graces de madame de Terville. Il commence même à compter les instans qu'il a passés avec elle. Il la quitte en lui réitérant les plus belles protestations. Vous sortez , lui dit la marquise ; n'est-ce pas pour me trahir ? Ah , chevalier , que vous me rendez malheureuse ! Demeurez... Que dis-je ! non , partez , mais ne vous séparez de moi que pour réfléchir

à mes procédés , à mon attachement , à mes malheurs... Floricourt prend congé d'elle : il n'avoit point fait un pas , qu'il avoit déjà oublié ses instances. Il retourne chez Rosis : elle étoit sortie. Quel coup de foudre ! Il court de spectacle en spectacle , point de Rosis. Il faut bien se résoudre à ne la point voir. Le lendemain il lui écrit : on lui répond qu'on l'attend sur le soir. Que le soir est lent à venir ! Il arrive enfin. Floricourt vole. Elle étoit dans son jour de belle humeur. Elle savoit que le chevalier , fêté comme il étoit , pourroit bien lui échapper , si elle s'armoit d'abord d'une rigueur trop marquée. Avant que de triompher , il fallut assurer sa victoire. Cette soirée étoit destinée à ce projet. Rosis est négligemment couchée sur un sofa. Son rouge , plus pâle qu'à l'ordinaire , mêle une nuance de langueur à la vivacité de ses yeux. C'est Vénus dans son repos. Que Floricourt se promet d'heureux momens ! Il se place à côté d'elle : la conversation s'anime. Rosis est d'une gaîté extravagante. Floricourt , qui voudroit que l'entretien devînt plus sérieux , lui fait très-promptement sa déclaration. Elle le trouve on ne peut pas plus plaisant. Elle se leve , fait un tour dans la chambre , regarde le chevalier avec des yeux moitié tendres , moitié ironiques. C'est un Protée. Le sentiment , l'in-

différence, la décence, le libertinage, tout se confond & se peint en un moment dans ses yeux. Floricourt la ramène insensiblement sur le sofa. Il se jette à ses genoux; il lui prend la main. Il étoit sur le point d'être plus hardi. Venez, venez, dit-elle en se levant brusquement, venez voir une emplette charmante, la plus jolie robe. Peste soit de la robe, dit tout bas le chevalier. En même tems Rosis prend une bougie, & le conduit malgré lui. Il est obligé de s'extasier sur le goût exquis de cette robe, sur la beauté du dessin, la vivacité des couleurs. Il est consumé d'amour, de dépit. Ce n'est pas tout; Rosis lui déploie adroitement toutes les richesses de son écrin, & sans affectation, a soin de faire observer qu'il lui manque une sultane. Il faudra quelque jour, dit-elle, que je me fasse ce cadeau. Floricourt entrevoit le sens du propos; mais il ne songe, pour le moment, qu'à assurer sa conquête. Rosis revient à la même place; il reprend son poste. Un sourire de Rosis lui fait croire l'instant décisif. On entend du bruit: on annonce. C'étoit le comte de ***, l'amant de fantaisie. Rosis, qui vouloit tourmenter Floricourt, avoit prévenu le comte de venir à cette heure. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Le chevalier devint furieux, la jalousie est peinte sur son front. Enfin, ne pou-

vant plus la contenir , il est obligé de sortir. Rosis le reconduit avec toutes les graces imaginables. Elle avoit juré d'être charmante ce soir-là. Il rode long-tems autour de la maison , pour voir si le comte en sortira. Il se laisse enfin d'errer à la belle étoile , & de confier ses soupirs aux vents. Notre amant retourne chez lui , pour réfléchir aux incidens d'une intrigue aussi surprenante : l'amour-propre se met de la partie. Quoi , dit-il , j'aurai triomphé d'une honnête femme , & je ne pourrai venir à bout de Rosis ! Il songe au moyen de la fléchir. Il se ressouvient qu'elle lui a fait entendre qu'il lui manquoit une sultane : il veut lui en donner une. Il n'avoit plus chez lui que trois cents louis destinés à acquitter une lettre de change , dont on poursuivoit le paiement depuis dix jours. Il se résolut à les sacrifier. On lui apporte la sultane. Il n'a rien de plus pressé que de l'envoyer à Rosis. Il n'étoit pas midi ; Rosis reposoit. Sa vieille sentinelle fait d'abord quelques difficultés pour laisser entrer ; mais comme elle s'apperçoit que c'est un présent , elle se relâche un peu de sa sévérité , & croit qu'elle peut en toute sûreté réveiller mademoiselle. Mademoiselle , en se réveillant , crie , tempête , s'emporte contre le chevalier & la duegne ; elle demande ce que c'est : on lui présente la boîte qui ren-

ferme la sultane; elle l'ouvre, y jette un coup-d'œil, ordonne qu'on mette cela sur la cheminée, & recommande qu'on la laisse dormir. Le valet-de-chambre vient rendre compte de son message à son maître, qui paroît très-mécontent. Il respecte cependant les caprices de sa dédaigneuse divinité; il se reproche d'avoir troublé son sommeil, & se flatte d'être mieux reçu.

Il se rend chez elle à l'issue de son diner, & la trouve à sa toilette. Elle en avoit pour jusqu'au soir. La vieille étoit là qui examinoit en dessous & avec un sourire infernal la figure alongée du chevalier. En vérité, monsieur, lui dit Rosis, vous êtes un cruel homme! Vous me faites réveiller ce matin à je ne sais quelle heure. Vous êtes cause que j'ai les yeux horriblement battus. Le chevalier demeure pétrifié, confondu par un pareil reproche; il croyoit bonnement que l'envoi du matin avoit dû dissiper ces nuages, & qu'elle n'avoit point à se plaindre de son réveil. Dans une autre circonstance, il auroit prodigué à Rosis tout le mépris qu'elle méritoit; sa passion le rend souple & soumis; il adore, il défie les caprices de son impertinente maîtresse. A mesure qu'elle est plus insolente, il est plus amoureux; de fat, il est devenu sot. L'amour est le dieu des métamorphoses. Floricourt attend

avec impatience la fin de la toilette. On demande la sultane ; il espere qu'elle va lui valoir au moins un coup-d'œil favorable , un sourire de protection. On l'essaie avec indifférence ; on ne paroît pas même se souvenir de qui l'on tient ce présent. Je n'en puis plus , je me meurs , dit Rosis. Chevalier , laissez-moi libre , je vous prie. Quel ordre foudroyant ! Il veut murmurer quelques plaintes : Rosis commande en reine ; il faut obéir. Il sort enfin , en montrant à son tour de l'humeur , dont on ne s'apperçoit seulement pas.

Il rassemble tous les incidens qui peuvent l'aigrir davantage. Le premier jour qu'il voit Rosis , il perd cent louis avec elle. Quatre fois il est sur le point d'en triompher ; il est quatre fois arrêté au milieu de sa conquête. Il lui envoie une aigrette de diamans magnifique ; cela lui donne de l'humeur. A ces réflexions il oppose les procédés de la marquise , d'une femme jeune , aimable , pleine d'esprit & de raison , qu'il trahit , qu'il déshonore , & qui se permet à peine la plainte & le reproche. Ces idées l'agitent , l'inquiètent , le tourmentent , mais ne le changent pas : elles ne servent qu'à donner plus de vivacité à son amour. Il est étonnant que les hommes ne tiennent jamais plus qu'aux attachemens qui les font rougir. Pour comble de disgrâce , il est arrêté en rentrant

chez lui , & conduit en prison pour la lettre de change qu'il devoit acquitter. Il écrit à ses meilleurs amis ; il les presse de le tirer de ce mauvais pas : les meilleurs amis lui témoignent beaucoup de regrets , & ne lui donnent aucun secours. Il mande à Rosis le malheur qui lui est arrivé ; elle fait répondre froidement qu'elle en est au désespoir. En effet , l'accident est fâcheux , ajoute en fouriant le comte de***. On rapporte au chevalier le propos du comte , avec le sourire ironique dont il étoit accompagné. Ce dernier coup l'accable. Insulté , trahi , privé de sa liberté , ce n'est plus ce petit-maitre superbe , qui avoit les charmes & les ailes de l'amour ; c'est un homme courbé sous le poids des humiliations , & qui ne jouit pas même du droit consolant de se venger.

Son aventure s'étoit répandue dans le monde. La marquise avoit appris sa nouvelle passion , & l'accident qui en étoit la suite. Dans le premier moment elle éclate en reproches , jure de ne le revoir jamais , puisqu'il lui a préféré une aussi indigne rivale ; il lui échappe tout ce que l'amour-propre irrité , tout ce que la jalousie peut inspirer à une femme outragée. Suis-je assez avilie , dit-elle , assez confondue ! Qui suis-je donc , puisque la plus méprisable des femmes l'emporte sur moi ! Qui suis-je , malheureuse ! Ah , perfide !..

ah , cruel Floricourt !... Et je l'aimerois encore !
 Moi , t'aimer ! aimer un traître qui me fait rougir ! Non ... je renonce à toi. Va , languis dans les plus honteuses chaînes ; ne recueille dans tes amours que les fruits amers du repentir. Puisses-tu vivre dans la honte & mourir dans les regrets ! Sexe de tyrans , hommes trompeurs & barbares , n'espérez plus me séduire ! Qu'avez - vous à prétendre , vous qui vous armez de notre foiblesse pour faire valoir l'orgueil de vos droits , qui nous parez de fleurs comme des victimes qu'on doit immoler , qui vous plaidez enfin à jeter le trouble & les alarmes dans des ames faites pour le repos & l'amour ?

C'est ainsi qu'elle laisse échapper les premiers transports de son courroux ; mais bientôt sa générosité , sa douceur naturelle prennent le dessus : elle s'attendrit par degrés sur le sort d'un malheureux qu'elle aime ; & par une suite de son caractère , elle se fait une obligation de lui être utile. Elle savoit pour quelle somme Floricourt étoit dans les fers. Il n'avoit jamais osé s'adresser à elle ; il l'avoit trop offensée. Elle se détermine à vendre des bijoux pour trois cents louis ; mais ne voulant pas que le chevalier pût soupçonner la main qui brisoit ses liens , elle fait venir un vieux domestique qui vivoit de ses bienfaits , & qui par

de longs services avoit mérité sa confiance. Cet homme étoit absolument inconnu à Floricourt. Elle lui ordonne d'aller lui porter la somme , & lui recommande *expressément* de ne la point déceler. Quelle fut la surprise du chevalier , en recevant cet argent ! Il cherche à découvrir son bienfaiteur. Il a beau presser celui qui est chargé du message , il ne peut tirer aucun éclaircissement. Enfin , ravi , enchanté , il envoie payer sa dette , & sort. Que les passions sont tyranniques & aveugles ! le premier pas qu'il fait est pour se rendre chez Rosis. Il en fut bien puni. Sur le point d'entrer chez elle , il rencontre ce même comte qui s'étoit si insolemment applaudi de sa détention. Cet affront revit dans son cœur ; un mouvement de jalousies s'y joint. Il aborde le comte , lui rappelle le propos qu'il a tenu , & lui en demande raison. Ils vont se battre. Floricourt est dangereusement blessé. Il sembloit que tout se réunît pour venger la marquise des outrages du chevalier. Rosis apprend ce malheur ; à peine en paroît-elle émue : & madame de Terville n'est pas plutôt informée de cette nouvelle , qu'elle oublie ses ressentimens , & s'abandonne à la douleur la plus vive & la plus sincère.

Cependant Floricourt commence à se retablir. Dès qu'il peut se livrer à ses sentimens , il s'é-

tonne de renaitre , pour ainsi dire , avec un cœur nouveau ; le voile tombe ; le tourbillon qui l'enveloppoit se dissipe. Le feu d'un nouvel amour circule dans ses veines. Il voit Rosis comme un monstre qui mérite son indignation , madame de Terville comme une divinité digne de ses hommages ; elle est l'objet de toutes ses pensées ; il ne parle que pour prononcer son nom. Mais quel est son désespoir de ne pouvoir aller se jeter à ses pieds ! La porte de la marquise lui est interdite. Il écrit cent lettres qui lui sont renvoyées sans être décachetées. La marquise l'aimoit encore ; & c'est parce qu'elle l'aimoit , qu'elle ne vouloit ni le voir , ni entendre parler de lui. Qu'on juge de la situation de Floricourt. Il n'en est point de plus cruelle ; il joint à l'amour le plus vif le remords de la plus affreuse perfidie. Il adore une femme charmante , à qui il a donné le droit de le haïr. Accablé de honte , dévoré de regrets , il est malheureux par tout ce qui devrait faire son bonheur. Il songe aux trois cents louis qu'il a reçus dans la prison. Une voix secrete lui dit qu'il doit ce bienfait à madame de Terville. Il voudroit en être sûr ; ce seroit un titre pour hasarder de nouvelles tentatives : il pourroit couvrir son amour du voile de la reconnoissance ; il ne seroit pas privé du moins du plaisir si pur de connoître , de

chérir, d'adorer sa bienfaitrice. Il regarde son ingratitude involontaire comme un crime, & ne peut souffrir une incertitude aussi humiliante. Il n'est plus de plaisir pour lui ; Paris n'est plus à ses yeux qu'une solitude immense, où il ne voit que madame de Terville. S'il va aux spectacles, c'est dans l'espérance de l'y appercevoir. Un jour qu'il alloit à l'opéra, il reconnoît, sur le point d'y entrer, celui qui, comme un dieu tutélaire, lui étoit apparu dans sa prison ; il l'appelle, le fait monter dans son carrosse. Chez moi, dit-il au cocher. Il s'enferme avec cet homme, qui ne peut rien comprendre à cette aventure, ni aux transports immodérés de Floricourt. Mon ami, rassurez-vous, lui dit-il ; nous voilà seuls ; il faut que vous me rendiez le plus grand des services. Je vous ai reconnu ; vous me reconnoissez sans doute. Vous vous ressouvenez des trois cents louis que j'ai reçus de vous : qui vous les avoit donnés ? C'est un mystère qu'il faut m'éclaircir à l'instant. Je ne puis, lui répondit le vieux domestique ; j'ai promis de ne rien dire ; vous ne voudriez pas, monsieur, me faire manquer à mon devoir & à ma parole. Veux-tu me désespérer, reprend Floricourt ? Apprends que ma vie dépend de cet aveu. Que crains-tu ? En te taisant, tu dérobes à l'auteur d'une belle action la gloire qui doit lui en revenir,

revenir, & à moi le plaisir inexprimable de la reconnaissance. Si tu parles, il n'y a rien que tu n'obtiennes de moi ; je te promets que ta fortune est faite. J'ai déjà des soupçons ; tu ne feras qu'éclaircir mes doutes. Non , monsieur , répond-il au chevalier , & vos offres font une raison de plus pour que je me taise. Floricourt hors de lui-même, crut qu'il falloit l'intimider, puisqu'il n'avoit pu le corrompre. Tu parleras , dit-il avec fureur , ou je ne répons pas de mes transports. Apprends que ton silence me déshonore, que tu deviens le complice de ma honte. Je ne te donne plus qu'un moment ; parle, ou tremble. Il étoit inébranlable. Floricourt ne se possède plus ; il tire son épée, & le menace de l'en percer. Ce bon-homme , que l'appât du gain n'avoit pu séduire , ne peut résister à la crainte ; il tombe presque sans connaissance , & avoue d'une voix tremblante & entrecoupée, qu'il avoit reçu cet argent de madame de Terville. . . De madame de Terville, s'écrie le chevalier ! Qu'entends-je ! . . C'en est assez. . . Ne crains rien. . . Je me charge de ton indiscretion. Prends toujours cet argent que je t'ordonne d'accepter, en attendant de nouveaux bienfaits. Je ne puis t'en dire davantage. Va. . . Je ne me connois plus ; tu viens de me rendre le plus heureux des hommes. Il vole aussi-tôt chez la marquise.

354 FLORICOURT, HISTOIRE FRANÇOISE.

Il prie , il presse , il sollicite en vain ; la porte lui est refusée. Sa passion l'aveugle ; il s'oublie jusqu'à faire violence au Suisse ; il pénètre dans l'appartement de madame de Terville , & se jette à ses genoux qu'il arrose de larmes. La marquise interdite , mais intérieurement flattée de cet emportement , voulut s'armer de rigueur. Floricourt mit tant de vérité , tant de chaleur , dans les expressions de sa reconnoissance & de son amour , qu'elle consentit à lui pardonner , à condition qu'il lui donneroit le tems de l'éprouver. Sa conduite fut si sage , ses mœurs si honnêtes , ses regrets si soutenus , ses égards si multipliés , qu'il ne lui laissa plus le moindre nuage. Il créa pour elle , si jé puis m'exprimer ainsi , un nouvel art de plaire , des attentions inconnues jusqu'alors. Il ne trouvoit pas de moyen plus sûr & plus flatteur de mériter son amour , que de se distinguer dans le monde. Chaque honneur qu'il obtenoit étoit un hommage pour la marquise. Il avoit été un modele de fatuité & d'extravagance ; il devint l'exemple des amans délicats , & prouva qu'il n'y a point d'homme , quelque étourdi , quelque vicieux qu'il soit , qu'une femme aimable & sensible ne ramene , pourvu qu'il ait un cœur. Floricourt épousa madame de Terville. Il y a deux ans qu'ils sont unis : leur amour & leur bonheur n'ont encore rien perdu de leur premiere vivacité.



LETTRE

D'UN PHILOSOPHE.

INCONSEQUENS que nous sommes ! oui , Baron , & toi tout le premier. Je t'ai vu transplanté dans cette ville bruyante que j'habite , bâiller aux balcons de nos spectacles , t'ennuyer de nos plaisirs , fronder nos mœurs avec ce flegme qui vaut , dis-tu , notre persifflage ; & aujourd'hui que te voilà tapi dans ton désert , tu t'informes avec une impatience curieuse de tout ce qui se passe dans notre tourbillon ! Paris t'excédoit , quand tu étois dans ses murs ; à présent que tu en es loin , il t'intéresse : semblable à ces courtisannes adroites , contre qui l'on murmure tant qu'on vit avec elles , & qu'on idolâtre plus que jamais dès qu'elles viennent à nous quitter. Il y a trois ans , si je veux t'en croire , que tu n'as entendu parler de moi ; rien n'arrive jusqu'à ta solitude : c'est pour te punir de nous avoir abandonnés. Viens me vanter encore ta solidité , & cette tête soi-disant raisonnable , qui a besoin , pour être en action , d'avoir des fous en perspective. Eh ! mon

Z ij

pauvre hermite , laissez-nous tels que nous sommes. Chacun végete à sa manière sur ce globe burlesque , qu'on appelle le monde. Les uns le voient à travers des brouillards ; nous le voyons , comme le prétendent nos heureux imaginaires , à travers un prisme éclatant : il est vrai que pour eux la vie est de toutes couleurs. Elles se succèdent , se croisent , se divisent , forment un faisceau mobile qui les enchante & les promène de bluette en bluette , que souvent ils ont le bon esprit de prendre pour des vérités. Les ridicules de la veille sont effacés par ceux du jour , qui le sont par ceux du lendemain. Voilà comme nous vivons depuis deux siècles , au grand étonnement de toute l'Europe , qui ne peut concevoir qu'on extravague avec autant de suite & de succès. Nous tenons la baguette. Amusés & distraits par la magie du bonheur , nous nous soucions fort peu d'en avoir la réalité. Ou je me trompe fort , ou voilà de la philosophie. Il n'y a pas jusqu'à nos dames qui ne s'en mêlent : elle a pris chez elles la place des mœurs. Elles trouvent cela moins gênant ; elles sont philosophes pour leur commodité. Il y a tel boudoir où l'on disserte à perte de vue , & il m'est arrivé de voir réunis *Euclide* & le *Sopha* sur la *chiffonnière* d'une jolie femme. Avoue que nous sommes charmans.

J'ai aujourd'hui l'imagination riante. Profite du moment ; car ma gaité, si tu t'en souviens, n'est presque toujours qu'une mélancolie qui fermente , & le mouvement d'une bile toute prête à s'allumer. Revenons. Que veux-tu que je te dise ? Je vais laisser errer ma plume ; elle écrira au hasard , & je ne réponds plus des folies qui vont lui échapper.

Le vauxhall , que nous avons imité des Anglois , car nous sommes un peu finges de notre nature ; ce célèbre vauxhall est tombé ; c'est maintenant une vaste solitude. On s'est lassé de se promener en long & en large , ou plutôt d'être coudoyé en tout sens dans un salon , & sous des galeries mal peintes , au son d'une musique baroque. Je ne fais trop pourquoi ce caprice a duré si peu ; car il étoit de la force des autres.

L'hiver , l'impitoyable hiver a interrompu les *joûtes* , autrement dites les *fêtes pléiennes*. Voilà , Baron , ce qui s'appelle un spectacle ! Quel dommage que tu n'en aies pas été le témoin ! Il t'auroit réconcilié avec la nation ; tu aurois vu que le goût du beau a encore des droits sur elle , & qu'elle n'est pas tout-à-fait désespérée. Qu'on nous cite après cela les tournois , les courses de bague , les combats de gladiateurs , les jeux du

cirque , de l'amphithéâtre , & les fameuses *nau-
machies* des Romains. (*)

Imagine-toi une enceinte de quelques toises , sur un bras de la rivière de Seine , où les na-
tonniers de nos galiotes s'avancant , une gaule
en arrêt , sur des bateaux barbouillés de rouge
& de bleu , luttoient majestueusement à qui se
renverseroit , au milieu des cris de joie des assis-
tans ; joins à cela les singeries de quelques his-
trions aquatiques , formant des scènes burlesques
d'intervalle en intervalle. Une querelle s'élevoit ,
un commissaire étoit appelé , il procédoit , ver-
balisoit , & on le jetoit à l'eau , comme de raison ,
pour terminer la dispute. Bientôt il étoit suivi
par des abbés & autres animaux amphibies qui
nageoient en maniere de tritons autour d'un soi-
disant char de Neptune , traîné par quatre mar-
souins ou quatre chevaux. Grace à l'art du pein-
tre , cela est encore indécis. Une clameur univer-
selle s'élevoit dans l'auguste assemblée ; quelque-
fois on prenoit aux lutteurs un intérêt si vif , qu'il
étoit marqué par un silence imposant qu'inter-
rompoient l'adresse du vainqueur & la culbute
du vaincu. Je ne te fais là qu'une foible esquisse ;
ce sont de ces choses qu'il faut voir , & qu'on ne

(*) Espece de batailles navales. Quel peuple que
ces Romains ! Il étoit grand même dans ses plaisirs.

peut décrire. Nous acquérons de jour en jour ; les grandes idées se multiplient ; notre frivolité inventive assujettit les élémens, les rend ses tributaires ; & nos mascarades sur l'eau valent toutes les forces maritimes de nos voisins. Qu'est-ce après tout que la flotte la mieux équipée ? Il n'y a point là le mot pour rire , & c'est en riant que nous décidons notre supériorité sur tous les peuples du monde.

Ce n'est rien encore : tu vas t'extasier , si je poursuis. Il s'est établi parmi nous une troupe nouvelle , avec le titre modeste de *comédiens de bois*. Nous raffolons de ces *marionnettes* ; nous avons senti la nécessité d'un pareil spectacle pour les progrès du goût & de la raison. On s'y tue ; les loges sont toujours louées d'avance. Il y a entr'autres un petit arlequin , qui est bien la créature la plus spirituelle, la plus intéressante , la plus achevée ! ce sont les graces en masque noir. Il vient d'avoir un rhume dont les papiers publics ont dû informer l'Europe ; l'alarme étoit générale ; & j'ai vu avec attendrissement que les vrais talens sont encore en honneur dans ma patrie.

Le moyen après cela de parler de la scène françoise ! *Arthalie* , *Cinna* , *Rhadamiste* , tout cela est insipide , après les grands objets dont je viens

Z iv

de t'entretenir ; & puis , quelques acteurs de ce théâtre (très-bons d'ailleurs) sont des personnages ambulans , sur lesquels on ne peut plus compter. Les uns sont malades six mois de l'année , & voyagent les six autres mois pour égayer leur convalescence ; d'autres prennent alternativement les eaux , le lait , & presque toujours l'air de la campagne : ce qui est très-sain pour eux , & fort ennuyeux pour le public ; mais il leur fait toujours un gré infini , quand ils veulent bien interrompre leur régime , & compromettre leur santé pour s'occuper de ses plaisirs.

On danse encore à l'opéra ; mais depuis la retraite de Geliot , on n'y chante plus , ou cela est si rare , que ce n'est pas la peine d'en parler. Tu as vu travailler à la nouvelle salle ? Elle est enfin construite : il ne nous manque que des acteurs. On dit que le ministère en a commandé une demi douzaine à notre meilleur machiniste : c'est la ville qui en paiera la façon.

Les autres parties de la littérature ne sont ni moins fécondes , ni moins amusantes pour un original qui pense que le sort des choses humaines est d'aller mal , & qui trouve ce mal là le mieux possible. Nous voyons éclore tous les jours de gros ouvrages économiques , qu'on ne lit point , vu leur utilité ; des traités sur la cul-

ture des champs par des sybarites de la ville ; des observations sur le bien public , faites par de bons patriotes & de mauvais écrivains ; de petites brochures impies & satyriques , mises au jour pour l'instruction de la jeunesse & la propagation de l'athéisme en France ; d'innombrables romans qui , en naissant , cinglent vers les isles , & forment des pacotilles d'ennui pour le nouveau monde. Tu vois que tout parmi nous fleurit au même degré , & que tu perds infiniment à t'enterrer dans ton châtel barbare.

A travers toutes les folies que je viens de passer en revue , il se glisse quelquefois de vraies jouissances pour l'homme de goût. Telle est la production qu'on m'apporte à l'instant. C'est le poème de la peinture (*) par M. le Mierre , l'un des écrivains qui fait le plus d'honneur aux lettres par ses talens & ses qualités personnelles. Tu l'as rencontré pendant ton séjour en cette ville ; tu as vu par toi-même combien il est vrai , sensible & honnête. Que de raisons pour qu'on déchire son ouvrage , qui d'ailleurs est plein de beautés !

Je connois mes chers concitoyens : quand ils ne peuvent refuser leur encens , ils l'empoisonnent. Ce sont les plus drôles de gens ! Ils se prof-

(*) Il venoit de paroître.

ternent tant qu'on veut devant les pagodes titrées qui les dégradent, & s'arment contre le philosophe bienfaiteur qui enchante leurs loisirs, répand autour d'eux la lumière des arts, & ne leur demande rien que de n'être point persécuté : en pareil cas ils sont inexorables. Les sangliers de ces forêts en feroient autant, s'ils vivoient en société, & il ne leur manque qu'un peu de culture pour être aussi féroces que nous.

Avant de fermer ma lettre, j'attendrai la sensation qu'aura faite le poème que je t'annonce; je t'en rendrai compte, & j'y joindrai mes réflexions; car encore faut-il bien réfléchir de tems en tems. L'extravagance monotone est aussi ennuyeuse que la raison même. La variété, la variété! voilà le cri de ralliement pour les esprits vraiment françois; si nous pouvions parvenir à changer tous les jours de principes, de modèles, de plaisirs, de philosophie, nous toucherions enfin à cette perfection que nous cherchons en vain depuis plusieurs siècles. L'art d'être sans cesse nouveaux, seroit pour nous la monarchie universelle.

Eh bien, ne voilà-t-il pas ce que j'avois prévu? Grande rumeur! Critique amère! Déchainement presque général! . . . Le poème a réussi : car tels sont dans ce pays-ci les caractères

aimables du succès. L'émeute a été si forte que l'envie a cru un instant qu'elle avoit fait tomber un bon ouvrage. Le peuple des *dénigrans* s'est surpassé. Il falloit entendre la diversité des opinions. Cela prouve bien le peu d'importance qu'on doit mettre aux premiers cris de cette hydre qu'on appelle public. Il ressemble assez à ces animaux stupides, qui rugissent dès qu'on leur présente de l'écarlate ou de la pourpre. Les productions éclatantes l'effarouchent, le mettent en fureur, & la moitié de Paris a des convulsions toutes les fois qu'il s'agit d'admirer. Au fauxbourg Saint-Germain l'ordonnance du poëme a été trouvée belle; pitoyable au fauxbourg Saint-Honoré; on s'extasioit sur les vers au Marais; dans le quartier du Palais c'étoit de la prose rimée. D'un côté les artistes murmuroient, de l'autre ils crioient merveille; & quand tous ces juges d'avis différent venoient à se rencontrer, c'étoit un tapage, une cacophonie, une confusion tout-à-fait réjouissante. J'en ai vu qui écumoient de rage, faute d'avoir pu prouver le vice d'un hémistich.

Sais-tu quels sont aujourd'hui les arbitres du génie? De jeunes seigneurs bien confians, qui radotent sur le goût, comme les invalides sur la gloire, manient des chevaux le matin, déchirent

le soir quelques hommes de mérite , s'imaginent qu'ils prononcent quand ils dédaignent , & sont parmi les gens de lettres ce que sont les *banne-tons* parmi les oiseaux. Des femmes d'une intégrité incorruptible , qui se sont emparées de la balance des réputations , tiennent en lesse la philosophie moderne , menent le siècle du fond de leurs boudoirs , & ne tranchent jamais plus hardiment que sur les ouvrages qu'elles n'ont pas lus : ce qui fait que , malgré leurs lumières , la délicatesse de leur tact , & la prépondérance de leur sentiment , elles sont quelquefois sujettes à se tromper.

Les gens de lettres sont assez volontiers du parti qui opprime. La Fontaine l'a dit ,

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

& les gens de lettres ont la plus grande déférence pour tout ce qu'a dit la Fontaine.

Il en est pourtant quelques-uns qui se sont singularisés par beaucoup d'honnêteté , & ont défendu M. le Mierre contre la foule de ses agresseurs. M. Vatelet , par exemple , à qui nous devons un poème très-estimable sur la peinture , a loué avec une franchise noble l'ouvrage de son concurrent. L'auteur a disparu , pour laisser agir l'homme impartial & vrai , qui n'est pas toujours

enveloppé dans son propre mérite, que la gloire d'autrui n'offusque pas, & qui augmente la sienne en préparant de ses mains les couronnes de ses rivaux. Voilà de ces traits qu'il faut consacrer. Un beau poëme & un beau procédé, ce sont deux époques rares dans la littérature.

Ce qui m'amuse encore beaucoup dans tout ceci, c'est que ce public bizarre est en contradiction avec lui-même. Tout Paris connoissoit, avant qu'il parût, l'ouvrage qui nous occupe, & tout Paris en parloit avec enthousiasme. Sans compter les lectures particulières, il avoit subi l'épreuve la plus délicate, dans une lecture faite à l'académie même de peinture. Jamais sensation n'a été plus vive, ni succès plus décidé. Voilà ce que l'auteur expie. Ses critiques se vengent de la situation violente où il les a réduits, & de la nécessité où ils ont été de l'applaudir. Ils prétendent que c'est un guet-à-pens; qu'il n'est ni décent ni honnête d'assembler ainsi les gens pour leur faire entendre de beaux vers, avant qu'ils aient eu le tems de se mettre en garde, & de se précautionner contre leur plaisir.

De là cet acharnement, cette mauvaise foi, cette effervescence passagère de quelques jaloux subalternes. Les jours d'été enfantent des effains de moucherons qui piquent, bourdonnent, & meurent...

Ce qui doit tranquilliser l'auteur sur l'infail-
libilité de ses juges, c'est le cours prodigieux
que vient d'avoir dans nos cercles une certaine
épître à Nicolet. Elle est sur toutes les chemi-
nées, sur toutes les toilettes, dans tous les porte-
feuilles ; on la copie, on la colporte, on se pas-
sionne pour cette charmante production. Tu vas
croire peut-être qu'on y trouve des graces, du
sentiment, de la philosophie, ou une peinture
délicate & fine de nos ridicules. Point du tout :
c'est une satire (qui n'est qu'amere), où trente
citoyens estimables sont outragés. Quelle jouis-
sance pour Paris !

Une frivolité cruelle devient plus que jamais
le caractere national. On tolere l'honnêteté par
un reste de pudeur, & pour le *decorum*. On pro-
tege, on accueille, on porte aux nues les mé-
chans. Ce sont eux qui sont législateurs dans nos
sociétés, & que nos femmes trouvent *divins*.
Rousseau, dont l'esprit est singulier, mais dont
sûrement le cœur est bon ; Rousseau est calomnié,
méconnu ; ses détracteurs prospèrent, jouissent
& nuisent avec privilege. Ce qui devrait être une
flétrissure, est parmi nous devenu un état, grace
aux agrémens de la sociabilité. La plupart de
ceux qui composent le grand monde, sont des
especes de dieux, *Tentates* ; il leur faut des vic-

times humaines. L'éloge endort ; la satire éveille. C'est un sel piquant, qui réjouit le goût usé de ces automates. Ils sont heureux quand ils s'endorment sur les débris d'une réputation. Ils paient un zoïle, aussi cher qu'une courtisane. Qu'importe qu'on les dégrade, pourvu qu'on les amuse, & qu'on leur arrache ce rire convulsif qui expire sur leurs levres, & n'effleure point l'ennui radical qui les mine & nous venge ? Oui, j'aimerois presque autant ces spectacles où les Romains s'assembloient publiquement pour voir s'entr'égorger des hommes, que ces petits *comités*, ces tribunaux clandestins, où le poignard de la satire est l'arme de tous les adeptes, la fausseté leur caractère ; où l'on reçoit les fots en bonne fortune, pour déclamer contre le talent ; où la bassesse brûle un encens fouillé sur l'autel des Lucullus, & verse gaîment la ciguë dans la coupe qui doit empoisonner Socrate.

Le seul moyen, Baron, de chasser les idées tristes dont j'ai noirci mon imagination, c'est de la reposer sur quelques tableaux de la galerie intéressante que M. le Mierre vient d'ouvrir aux artistes & aux amateurs.

Apollon, dans nos dédicaces, a quelquefois été supplanté par le commis d'un financier. Il faut que le trépied soit d'or, pour que nos sibylles y

rendent leurs oracles. M. le Mierre, plein du feu des anciens, en a conservé les mœurs & l'indépendance. Le titre de son livre n'est point déshonoré par le nom d'un protecteur.

Il consacre ses vers sur la peinture à Dibutade, cette jeune Grecque, dont la main conduite par l'amour, crayonna, d'après l'ombre de son amant, les premiers traits de cet art enchanteur qui a fait depuis les délices de l'univers. L'esquisse de Dibutade fut le germe heureux d'où font éclos le Titien, Rubens & Raphaël.

L'auteur divise son poëme en trois chants, le dessin, le coloris & l'invention. Je me dispenserai de l'analyse; j'écris une lettre, & non pas un journal; je citerai sans ordre ce qui m'aura frappé.

Dans le morceau que je vais mettre sous tes yeux, le beau idéal est exprimé avec grâce.

Spectacle ravissant, dans la Grece étalé !
 Sous ce vaste portique Apelle a rassemblé
 Un essain de beautés, doux & brillans modèles :
 L'amour vole, incertain où reposer ses ailes :
 Mon œil croit voir en cercle, Hélène, Flore, Hèbe,
 Thétis, Psyché, Diane, & Vénus, & Thisbé.
 Déeses, pardonnez, je vous mêle aux mortelles :
 C'est être égale à vous que d'être au rang des belles.
 Sur les divers appas de ces jeunes objets,

Le

Le peintre laisse errer ses regards satisfaits ;
 Il préfère ce bras , c'est ce pied qui l'attire ,
 Cet œil l'a plus séduit , il choisit ce sourire ,
 De lys plus éclatans ce cou paroît semé ,
 Ce front est plus uni , ce buste est mieux formé ;
 Plus beau dans ses contours , ce sein qu'il idolâtre ,
 S'élève & se sépare en deux globes d'albâtre.
 En rassemblant ces traits , Apelle transporté ,
 N'a peint aucune belle , il a peint la beauté.

Le second chant, qui traite du coloris, débute par des vers au soleil, ce pere brillant de la couleur. Ils ont toute la pompe & la magnificence que demande une pareille invocation ; ils étincellent en quelque sorte, & rendent palpables à la pensée les rayons de l'astre qu'on veut peindre.

Globe resplendissant, océan de lumière ,
 De vie & de chaleur source immense & première ,
 Qui lances tes rayons par les plaines des airs ,
 De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers ,
 Et seul fais circuler cette matière pure ,
 Cette sève de feu qui nourrit la nature ;
 Soleil , par ta chaleur l'univers fécondé ,
 Devant toi s'embellit , de lumière inondé ;
 Le mouvement renaît , les distances , l'espace ;
 Tu te leves , tout luit : tu nous fuis , tout s'efface ,
 Sans les jets éclatans de tes feux répandus ,
 L'artiste , le tableau , l'art lui-même n'est plus.

Tome V.

A a

Voilà comme on caractérise Berghem.

Mais si tu veux m'offrir , loin du bruit des cités ,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés ,
Dégage de tout soin ton âme libre & pure ,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature.
En vain à l'observer ton œil s'est attaché ,
L'œil sera trouble encor , si le cœur n'est touché.
Eh ! d'où vient que Berghem est au rang de tes maîtres ?
D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
Le feuillage immortel qui verdit sur son front ?
Il connut , il peignit ce sentiment profond ;
Il l'épancha par-tout sous ses touches divines.
Il eut pour atelier le sommet des collines ;
Épris de la nature & plein de ses attraits ,
C'étoit là qu'il traçoit de ses pinceaux si vrais
Les mobiles aspects des nuances célestes ,
Le repos d'un beau soir sur des fites agrestes ,
La monture du pâtre & les bélans troupeaux ,
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux ,
Et ce silence heureux d'un vaste paysage ,
Des premiers jours du monde attendrissante image.

Recueilli , solitaire , & plus rapproché que
nous des beautés simples de la nature , tu dois
goûter ces vers qui la peignent si bien ; fais-en
retentir tes forêts , tes collines & les échos de
tes montagnes ; grave-les sur l'écorce de tes
chênes , & plains la sécheresse de nos âmes algé-
briques , qui sont sourdes à leur douce harmo-
nie. Ah ! mon ami , dans ce pays de sauvages ,

foi-disant policés , on analyse le sentiment , on mesure les fleurs au compas ; le calcul meurtrier a tout éteint ; on nous interdira bientôt ce plaisir subit & trop délicieux pour être réfléchi , que nous causent la vue d'une belle femme , un beau paysage , de beaux vers , & en général toutes ces sensations vives , confuses & rapides , que l'Auteur de notre être nous a données pour nous dédommager des tourmens de la raison. Je finis mes citations par un tableau digne du Corrége & de l'Albane.

Est-ce une illusion ? Quelle douce magie ,
 Quel charme me transporte aux bosquets d'Idalie ,
 Dans la troupe enfantine & des ris & des jeux ,
 Aux autels de Vénus près des amans heureux !
 La foule des amours de tous côtés assiege
 L'atelier de l'Albane & celui du Corrége ;
 Les uns pour les pinceaux taillent le myrte en fleur ,
 D'autres sur la palette étendent la couleur.
 Celui-ci , d'un genou qu'avec peine il avance ,
 Veut placer à lui seul un chevalet immense :
 Il sue , il se dépite , il soulève à moitié ;
 Par son adresse enfin la machine est sur pié.
 Celui-là , pour tracer un portrait de sa mère ,
 Du peintre gravement conduit la main légère ;
 Plus il est sérieux , plus son air est charmant.
 Cet autre plus badin va , vient étourdiment ,

A a ij

De son léger flambeau tire des étincelles,
De crayons plus aigus fait des fleches nouvelles,
Touche, dérange tout par ses folâtres jeux :
Il a distrait l'artiste, & l'ouvrage en est mieux.

Tel est le style de M. le Mierre, qu'on accuse d'écrire d'une manière dure, incorrecte & *barbare*. Peut-être l'habitude qu'il a de courir après la pensée, lui fait-elle négliger quelquefois la mignardise de l'expression. Son pinceau en général est nerveux, précis, rapide; les teintes douces en ressortent davantage. La symmétrie élégante d'un parterre ne plaît pas autant que ces sites incultes, où la nature se déploie avec toute sa force & sa majesté. Si Crébillon avoit écrit comme Racine, nous aurions un auteur original de moins; il ne faut point altérer le trait primitif du génie. Les fruits & les fleurs n'ont jamais sur un fol étranger le goût & l'éclat qui leur est naturel; de même vos productions perdront en quelque sorte leur faveur, si vous ne leur transmettez pas l'empreinte & la vie de votre caractère: c'est l'ame qu'il faut consulter; le goût polit, & ne crée jamais. Les poètes ont leur *faire* comme les peintres. Emprunter la douceur & la mollesse d'un autre, quand on plaît par son austerité, c'est orner de roses le buste de Brutus, & habiller Hercule de taffetas.

Un autre reproche qu'on a fait à M. le Mierre,

c'est d'avoir imité l'abbé de Marfy, qui a composé un poème latin sur la peinture. Qu'importe; si l'imitateur se rend propre ce qu'il emprunte, ou fait du moins embellir les latinis? D'ailleurs, l'abbé françois, grand poète en langue morte, n'a rien à réclamer sur ce que j'ai mis sous tes yeux : son poème, où l'on trouve de la fraîcheur & de l'harmonie, est aussi trop stérile en connoissances. Je lui préférerois encore le laborieux Dufresnoy : c'est un sillon qu'il trace; mais il y dépose des germes utiles. La poésie de l'autre ressemble à ces sables colorés & stériles, dont on décore les terrasses de nos jardins.

Au reste, j'ai une vieille critique (*) faite dans l'autre siècle sur un des ouvrages les plus estimés même par celui-ci, qui prouveroit à M. le Mierre combien il faut mettre peu de prix à toutes ces diatribes du moment. Cette brochure, qui jouit de tous les agrémens de la vétusté, s'est trouvée sous ma main dans un de ces tas d'esprit décré-dité qu'on étale sur nos parapets. Je l'ouvris, & je lus à la première page : *Examen impartial de l'art poétique de M. Despréaux*. Le titre me piqua, & je fus curieux de voir ce critique célèbre aux prises avec un journaliste. Il lui reproche de manquer d'enthousiasme & d'une certaine déli-

(*) Imprimée chez Sercey, au Griffon couronné.

catelle, qui tient à la sensibilité ; de nous avoir donné plutôt l'art du rimeur que l'art du poète ; de délayer quelquefois dans cinq ou six vers les pensées qu'Horace son modèle renferme dans un seul ; de sacrifier les graces à l'âpreté d'une humeur trop mordante ; de porter quelquefois des jugemens faux , comme dans les vers où il exalte Voiture & déprime Quinault ; d'être flatteur des grands, ce qui est pis que satyrique ; de se permettre des plaisanteries de mauvais ton ; sur-tout d'appliquer trop souvent son art , en jetant de l'opprobre sur ceux qui le cultivent.

Horace a bu son saoul , quand il voit les Ménades ;

Et libre du fouci qui trouble Colletet ,

N'attend pas pour dîner , le succès d'un sonnet (*).

Conçois-tu qu'on ait traité avec cette hardiesse celui qui a fixé la langue & le goût , a donné la leçon & l'exemple de la clarté , de la pureté , de la correction dans les écrits ; ce peintre chez qui la raison n'est jamais froide , & l'image jamais déraisonnable ; ce législateur , en un mot , de la poésie françoise , qui , pour me servir de ses termes , a laissé un long souvenir de ses productions ?

Le grand écrivain ne jouit qu'après sa mort , des travaux qui ont affligé sa vie. Tant qu'il tient

(*) En cela le journaliste a raison. Il falloit , dans le mauvais poète , respecter l'homme indigent , & même le soulager. Entre dire du mal , & faire du bien , je ne crois pas qu'il y ait à hésiter.

à la société par le plus foible lien, il est le jouet des misérables intérêts qui la divisent. La haine, l'amour-propre blessé, toutes les furies littéraires le tourmentent jusqu'au dernier soupir. Meurt-il ? on commence à traiter avec lui ; & l'envie acharnée à son ombre, lui disputerait encore un honneur infructueux & tardif, si elle n'avoit des vivans à poursuivre : elle va toujours au plus pressé.

Quoi qu'il en soit, la critique que je ressuscite pour un instant, va retomber dans un éternel oubli, & *l'art poétique* vivra autant que la langue dans laquelle il est écrit. Voilà pourquoi il est bon quelquefois de fermer l'oreille à toutes ces clameurs contemporaines, d'anticiper un peu sur sa gloire future, & de prendre quelqu'à-compte sur son immortalité, dont on est averti par un instinct secret, & sur-tout par le déchaînement de ses rivaux.

Quelle lettre ! elle est éternelle ; pardonne. Le plaisir de causer avec toi, & le besoin de soulager mon cœur m'ont emporté ; j'imaginois, en t'écrivant, défendre mon ami devant tout le public ; j'ai oublié que mon apologie alloit expirer dans ton désert. Tu verras au moins qu'on peut être juste, quoiqu'on soit *homme de lettres* ; car le succès de quelques bagatelles m'a valu

A a iv

ce titre, dont je m'honore (*). Puissent tous ceux qui le portent en soutenir mieux la dignité, se créer par leurs mœurs un état qu'on dispute à leurs talens, reprendre ces droits méconnus que doivent leur donner des travaux utiles aux hommes, être les organes de la vérité, ses martyrs s'il le faut, préférer une pauvreté libre à un brillant esclavage, ne point se livrer sur-tout à ces inimitiés basses qui retardent le génie, attristent l'ame & corrompent le bonheur ! Puissent-ils ressembler enfin à ce fameux bataillon de Lacédémoniens, à ce corps de héros & d'amis, que leur union rendoit invincibles !

Tot, si tu aimes le calme, & une existence sans témoins ; si, comme je le crois, tu es assez vertueux pour vivre avec toi-même, reste dans tes bois. Nous ne pouvons te donner, en échange de ces biens paisibles, que du tumulte, des cabales, des inconséquences, des vices, des noirceurs, & l'opéra-comique.

(*) Il est tels de nos merveilleux, à peine gentils-hommes, êtres ébauchés & fiers d'une existence de la veille, à qui l'on fait accroître qu'ils dérogeroient s'ils cessioient d'être des sots, s'ils exerçoient leur ame & leur esprit, s'ils daignoient se livrer aux lettres, que n'ont point rousé de cultiver les Nevers, les Dumaine, les Bouillon, les Condé, les Lafare, les d'Aguesseau, les Montesquieu, & qui sont encore aujourd'hui l'amusement d'un grand roi. O Moliere, où es-tu !

RÉFLEXIONS

S U R

LE POÈME ÉROTIQUE.

UN chat, pendant une nuit d'orage, se glisse dans une volière, & emporte une tourterelle : voilà tout le sujet de ce poème. Le fond de Ververd, le plus ingénieux badinage qu'aucune langue ait jamais produit, n'est peut-être pas plus riche ; mais le fond le plus aride s'étend, se féconde, s'embellit sous la main d'un peintre habile qui a le secret des couleurs ; & malheureusement, l'aimable & paresseux auteur de la Chartreuse, en renonçant à peindre, a jusqu'ici gardé son secret & ses pinceaux. La molle facilité, la mélancolie douce, ces graces que leur négligence ne rend que plus intéressantes, se font avec lui réfugiées dans sa retraite ; & il ne nous a laissé que de froids imitateurs, à qui un remord de conscience séroît beaucoup mieux qu'à lui. Cependant, en rendant justice à ses maîtres, il ne faut jamais perdre l'espérance de marcher sur leurs traces. L'admiration exclusive.

est le tribut de la foiblesse, & l'art a des ressources qui se multiplient à mesure qu'elles semblent s'épuiser. La poésie est un champ vaste, où l'on moissonne dans tous les tems; & qui veut battre la plaine, rencontre des réduits moins fréquentés, des especes de réserves où les fleurs sont plus fraîches, plus abondantes & plus nouvelles. Le poëme érotique, par exemple, me paroît offrir des beautés, sinon tout-à-fait neuves, du moins beaucoup plus rares dans notre langue. Nous avons eu, pendant quelque tems, la fureur de l'épopée: de là sont nés la Moysiade, Childebrand, la Magdeleine, la Pucelle de Chapelain, & tous ces monstres épiques qui font rougir le goût & la raison. La légèreté de notre caractère, notre religion auguste, mais triste, sur-tout la monotonie fastidieuse de notre rime, peuvent ne pas convenir à cette sorte de production; & il falloit l'heureuse hardiesse de l'auteur de la Henriade, pour lutter contre tant d'obstacles, qu'il avoue lui-même n'avoir pas tous surmontés.

Malherbe & Rousseau ont élevé l'ode à son plus haut degré de perfection: la Motte, après eux, n'a réussi qu'à être médiocre. Segrais mit l'éclogue à la mode: les madrigaux champêtres de M. de Fontenelle nous en ont dégoutés. Madame Deshoulières a réussi dans l'idylle; & il

n'est plus possible de chanter, après elle, les fleurs, les ruisseaux & les moutons. Pour la fable & le conte, la Fontaine ne laisse presque plus rien à faire. Boileau nous a enrichis de tous les trésors de la poésie didactique : heureux, s'il n'avoit pas eu le succès déshonorant de la satire ! Regnier, Grécourt, Vergier, & quelques écrivains de nos jours, ont porté, aussi loin qu'il pouvoit aller, le cinisme de la poésie libertine. M. de Voltaire, ce composé de tous les esprits, &, si l'on peut le dire, le sublimé de toutes les imaginations qui l'ont précédé, a été & est encore tout ce qu'il veut être. Enfin, nous avons des richesses innombrables dans tous les genres, excepté la poésie érotique ou voluptueuse. Pour vingt Clinchstel, à peine pourrions-nous citer un l'Albane. Qu'on ne m'oppose point la foule de nos chansons & de nos poésies légères, brillantes effervescences du génie françois, en général plus badines que délicates, plus galantes que tendres, & plus pensées que senties. Chaulieu, sans doute, a connu la volupté ; mais il ne l'a chantée que par faillies ; il en eut toujours la chaleur, jamais le recueillement : ses ouvrages sont des éclairs ; & les émotions qu'il donne sont si promptes, que l'ame n'a pas le tems de les rassembler, & d'en former ce sentiment, ce tact

intérieur & délicat , qui seul constitue le plaisir. Cela n'empêche pas que Chaulieu ne soit un poète charmant , plein de graces , de naturel , & quelquefois de philosophie.

Par la sorte de poème que j'examine ici , j'entends un ouvrage divisé par chants , dont l'intérêt seroit gradué & continu , où l'on trouveroit tour-à-tour de la gaité sans emportement , de la mélancolie sans tristesse ; dont les couleurs seroient toujours fraîches & animées ; où les passions n'auroient qu'une flamme insinuante & douce , & qui reproduiroit à nos yeux toutes les teintes riantes du tableau de la nature. La cause de notre difette à cet égard , vient certainement du fond même de nos mœurs. Toujours distraits , toujours emportés par des courans étrangers , nous ne sommes point assez maîtres de notre ame , pour y recevoir ces sensations paisibles dont je viens de parler. Tout glisse sur nous : à force de voir , nous ne voyons rien : notre imagination est trop occupée , pour que notre cœur le soit. Tous les objets successifs , que notre tourbillon promene sous nos yeux , nous sommes prompts à les saisir , & sûrs de les bien peindre ; mais le plaisir , qui n'est guere parmi nous qu'un délire de convention , les peintures qui s'en rencontrent dans nos écrits , sont , en général , fac-

tices , comme ce plaisir même : c'est un verre terne , à travers lequel on cherche à entrevoir les rayons du jour : le tems que nous confumons à être amufés est autant de pris sur le tems que nous devrions employer à être heureux ; & nous ne connoissons pas l'expression du bonheur , parce que nous en avons rarement la réalité.

Je crois que plus un peuple est corrompu moins il doit être voluptueux : c'est que la volupté vraie tient à la naïveté de l'innocence , au calme d'un cœur que la vertu tranquillise , & au petit nombre des besoins. Les jouissances trop multipliées sont nécessairement trop rapides : & qu'est-ce qu'un plaisir auquel ne survit pas le charme de la réflexion , & qui meurt dans l'ame , sans y laisser de traces , si ce n'est un vuide immense que d'autres plaisirs ne rempliront pas mieux ? Tels sont les objets que nos écrivains ont sous les yeux , & la froideur du modele doit naturellement se communiquer à la copie. Les Allemands , ces esprits tardifs , à qui nous avons appris lentement à devenir nos maîtres , les Anglois si sombres & si durs en apparence , sont plus voluptueux que nous dans leurs écrits. Les poésies des Haller , des Viéland , des Gessner , chez les uns ; chez les autres , celles des Chaucer , des Spenser , des le Prior , des Pope , respirent ce

caractère de tendresse, de douceur & de vérité, que nous désirons dans les nôtres. A trente poèmes qu'ils ont dans ce genre, nous ne pouvons guere opposer que l'Adonis de la Fontaine, & le rajeunissement inutile : je ne parle point du lutrin ; c'est un poème satyrique. Verdverd lui-même n'est qu'une critique légère & badine des vétilles du cloître. Je ne m'appuierai pas non plus de quelques poèmes charmans (*) que les graces ont dictés, & que la modestie renferme : ce sont des fleurs qui n'ont encore paru qu'aux yeux de l'amitié, & qui gagneroient sans doute à s'épanouir au grand jour du public : mais on ne peut se vanter des richesses dont on ne jouit pas ; & d'ailleurs elles ne sont pas tout-à-fait dans le genre dont il est question.

D'où vient donc que, dans ce même genre, les deux nations que je viens de citer sont infiniment plus créatrices & plus fertiles que nous ? C'est que chez elles les hommes sont plus concentrés, & vivent davantage avec eux-mêmes, nourrissent dans le silence cette sensibilité qui s'évapore dans nos cercles, & vont chercher la nature dans le sanctuaire de la solitude ; c'est qu'ayant beaucoup moins de distractions, ils se

(*) L'art d'aimer de M. B. Les Saisons, de M. de S. L.

reposent avec complaisance sur toutes les émotions douces qu'ils éprouvent, & prolongent les plaisirs de l'ame par l'exercice de la pensée. Voilà ce qui donne à leurs ouvrages, même agréables, cette profondeur de sentiment & cette chaleur pénétrante, dont nous n'avons le plus souvent que la grimace & la prétention.

Quoi qu'il en soit, le poème érotique, comme on vient de le voir, offre, à qui voudroit ou pourroit la courir, une carrière beaucoup moins rebattue que les autres : c'est un rameau de la poésie, qui a toute sa sève, toute sa force, & sa fraîcheur.

Mais nous sommes dans un siècle où ces branches nouvelles doivent être négligées, indépendamment même des raisons que je viens de rapporter. L'esprit de recherche & de combinaison, qui a produit d'autres biens, a nui au progrès de la poésie ; de celle sur-tout qui ne se rapproche pas de cette influence philosophique, répandue sur toutes les parties de la littérature.

A tous ces obstacles se joint le goût exclusif que, depuis quelques années, nous avons montré pour la carrière dramatique ; c'est assurément la plus séduisante, la plus flatteuse, celle où les succès doivent enivrer davantage : mais n'est-il pas pitoyable que toutes nos jeunes muses pour-

suivent indiscrètement ce météore brillant qui leur échappe presque toujours, & ne laisse à sa place que l'éclat du ridicule ? Tel fut prédestiné à faire de jolies chansons, qui a l'intrépidité d'écrire une tragédie ; & je crois que si Scarron revenoit parmi nous, on lui conseilleroit de travailler dans le genre pathétique (car on se donne bien de garde de déroger jusqu'à la comédie). A cet égard, la folie du public me paroît toute simple : il entend ses intérêts : le théâtre lui offre cent plaisirs réunis, auxquels rien ne peut suppléer : c'est là qu'il est tyran ou protecteur, qu'il distribue la gloire ou le ridicule, & qu'il forme un corps redoutable, hérissé de tous les traits de la malignité : c'est là qu'on le flatte, qu'on le caresse, & qu'il s'élève un trophée des amours-propres qu'il humilie, & des réputations qu'il fait : il jouit en présence, & des craintes du poète, & des soumissions de l'acteur : il satisfait ses haines aveugles, ses prédilections qui ne le sont pas moins ; en un mot, c'est un monarque entouré d'esclaves, dont il affranchit quelques-uns, & dont il immole le plus grand nombre. La gloire que l'on acquiert sourdement loin de ce tribunal, est un larcin que l'on fait à ce public jaloux, dont les traits sont bien moins à craindre, quand ils sont éparpillés. Cette gloire est cependant

Cependant la seule que la plupart de nos écrivains devraient ambitionner : tous les efforts qu'ils font pour atteindre à la palme du théâtre, ne servent qu'à les épuiser, & les rendre incapables de cueillir même un laurier plus facile. Pourquoi ne pas consulter ses forces, sur-tout cet attrait que l'on a reçu de la nature ? Lui seul applanit les difficultés, dépouille le travail de ce qu'il a d'épineux, & abrége le chemin qui mène à la considération. Mais on diroit aujourd'hui que tous les esprits se ressemblent, & qu'ils ont perdu cette empreinte originale qui distinguoit chacun d'eux, dans les beaux siècles de la littérature. Un succès dans un genre entraîne tout le troupeau servile des imitateurs ; ils ne voient que le prix, sans mesurer l'intervalle qui les en sépare. Cela n'annoncerait-il pas un relâchement réel dans les ressorts de l'esprit humain ? La variété de la nature prouve sa force & ses ressources ; elle s'appauvrit, selon moi, dès qu'elle devient uniforme.

Au reste, je soumets ces réflexions nées sous une plume sans prétention & sans projet, à des juges plus éclairés. J'ai le desir de m'instruire, & non l'orgueil de décider.

La bagatelle que je présente au public, a donné lieu à mes idées ; mais, de bonne foi, je suis

loin de penser qu'elle en remplisse l'étendue. Je demande, avant de finir, qu'on me permette un mot de justification pour les héroïnes de l'ouvrage. Ce que c'est que l'esprit philosophique ! Il ne respecte rien : religion, gouvernement, & le profane & le sacré, tout est soumis à la censure de ce siècle frondeur & instruit ; mais, à coup sûr, un de ses plus grands attentats est d'avoir attaqué la fidélité des tourterelles. En vain les poètes, toujours si véridiques, les avoient mises en possession de cette vertu ; en vain les amans les en ont félicitées cent fois, dans leurs langoureuses plaintes : il existe, dit-on, une dissertation scandaleuse & fulminante, qui leur dispute ce précieux avantage, & les range dans la classe des oiseaux volages & libertins. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas dit ?

. La tourterelle,
Qu'on a cru fausement des amans le modele.

Peut-on déshonorer les gens avec cette légèreté ? Voilà comment, d'un trait de plume, on flétrit les réputations les mieux établies. Pour moi, à des autorités si graves, je ne veux opposer que mon expérience. Je suis à portée de juger des mœurs de celles qu'on accuse ; j'ai sous mes yeux leur amour, l'union de leur ménage, leurs

tendres caresses ; & je dois la vérité à l'innocence qu'on opprime.

A l'égard de ce poème, c'est un badinage que sa frivolité met à l'abri de la critique ; & je ne réclame point l'indulgence de ceux qui me liront, parce que je n'imagine pas qu'ils puissent se donner la peine d'être sévères. D'ailleurs, je suis parvenu à badiner avec le foible talent que la nature m'a donné : ne l'appréciant que ce qu'il vaut, j'ai éludé sa tyrannie, & n'en ai fait que l'instrument de mon plaisir. Malheur à ces écrivains susceptibles, à ces martyrs littéraires, dont l'amour-propre chatouilleux prête le flanc de tous côtés, qu'un rien affecte, qu'un rien aigrit, qui n'aiment ou ne haïssent qu'à proportion du prix qu'on attache à leurs ouvrages ; infortunés toujours mécontents des autres à force d'être contents d'eux-mêmes ; qui subordonnent leur bonheur à l'art puérile d'accumuler des rimes, & se repaissent tristement du petit orgueil de transmettre leurs rêves à la postérité ! De tous les fous semés sur ce globe, ce sont les plus mornes & les plus insupportables. La gloire est sans doute une chimère éblouissante, que l'homme né sensible & superbe ne sauroit dédaigner ; mais il faut la traiter comme ces maîtresses capricieuses & coquettes, dont on n'obtient les

B b ij

388 REFLEXIONS SUR LE POÈME ÉROTIQUE.

faveurs qu'en paroissant ne les pas trop desirer.
Ce que la poésie a de réel pour un philosophe,
c'est qu'elle nourrit la sensibilité, étend l'ima-
gination, & fixe pour quelques instans une ame
qui s'évite, & un esprit qui se redoute : c'est que
dans ces momens, où tout est sombre autour de
nous, elle devient un prisme heureux qui colore
& embellit l'univers ; c'est qu'elle nous aide enfin
à charmer l'ennui, qui est, après le crime, le
plus horrible fléau de l'humanité.



LES
TOURTERELLES
DE ZELMIS.

CHANT PREMIER.

L'HIVER ceſſoit d'attriſter la nature,
L'oïſeau déjà chantoit ſous la verdure,
Et méditoit de nouvelles ardeurs ;
L'air exhaloit les plus douces odeurs...
Sur l'univers l'amour battant des ailes,
De ſon flambeau ſemait les étincelles ;
Arrondiffant la voûte des berceaux ,
De frais jafmins enlaçoit leurs rameaux ;
Rioit de voir la rêveuſe Egérie ,
En ſoupirant , errer dans la prairie ,
Cueillir des fleurs , &c. le ſein agité ,
Sans le ſavoir , chercher la volupté.

Dans ces inſtans que faire dans les villes ?
J'abandonnai nos faſtueux aſyles ,
Et m'envolai vers ces ſimples réduits ,
Voifins des lieux habités par Zelmis.
O nom ſacré que je redis ſans ceſſe !

B b ii j

390. LES TOURTERELLES

O nom si beau de ma belle maitresse !

Toi qui me peins des souvenirs si chers ,

A tout moment , reviens orner mes vers !

Je n'allois point porter dans ma retraite

D'un cœur usé la froideur inquiète ,

Ces froids dégoûts & ces longs repentirs ,

Presque toujours nés du sein des plaisirs ;

Des sens perdus , un esprit sans souplesse ,

Un foible corps , vieilli par la mollesse.

J'avois soustrait à l'haleine des vents ,

Tout ce qu'il faut pour jouir au printems.

L'œil enflammé , l'ame encor neuve & pure ,

J'allois chercher Zelmis & la nature.

Libre de crainte , exempt d'ambition ,

Ivre d'amour , amant de la raison ,

Je m'occupois de ces simples ouvrages ,

Paisibles soins , premiers travaux des sages.

Le bras armé de flexibles ciseaux ,

Je dirigeois mes jeunes arbrisseaux.

Je ramenois les branches égarées ,

Calmois la soif des plantes altérées :

Ma main toujours du matin jusqu'au soir

Tenoit la serpe ou penchoit l'arrosoir.

Là j'oubliois tout ce peuple frivole ,

Peuple d'enfans courbés devant l'idole :

Il faut un monde aux vœux d'un conquérant ;

Mais un jardin remplit ceux d'un amant.

Sous des tilleuls qui , mêlant leur feuillage ,

Aux feux du jour oppoſoient leur ombrage,
 Une voliere, en ces réduits charmans,
 Emprifonnoit mille oifeaux différens.
 Des fils dorés entouroient cette enceinte,
 Où l'on chantoit, où l'on aimoit ſans crainte,
 De toutes parts mille arbuſtes ſemés
 En couronnoient les lambrie parfumés.
 Du ſein des fleurs une eau rianſe & pure
 En jets brillans atteignoit la verdure.
 Pour les élus, dans ce lieu réunis,
 L'amour par-tout avoit poſé des aïds.
 On y voyoit la linotte étourdie,
 Allant, venant, toujours vive & hardie,
 Et la première à ſaluer le jour,
 Rendre gaiement ſon hommage à l'amour;
 A ſes côtés, le ſerin plus tranquille,
 Amant plus tendre & chanteur plus habile,
 Qui ſe taiſoit, pour écouter la voix,
 Les ſons plaintifs de l'Amphion des bois;
 Fuyant la foule & les plaiſirs vulgaires,
 Des tourtereaux, amans plus ſolitaires,
 Bornés au ſoin d'être toujours heureux,
 Chantant moins bien, ne s'enraimoient que mieux,
 J'en reçus deux, puis-je compter leurs charmes,
 Puis-je en parler; ſans répandre des larmes?
 J'en reçus deux de la main de Zelmis,
 Qui dès long-tems m'avoient été promis.
 Tendre Nitor, ô Blandule plus tendre,

394 LES TOURTERELLES

Oiseaux plus chers que tous ceux du Méandre,
 Leur col d'albâtre en blancheur surpassa
 Le cigne heureux qui séduisit Leda.
 Peindrois-je bien leurs grâces immortelles,
 Leurs pieds de rose & l'argent de leurs ailes,
 Leurs doux soupirs, leur amoureux ardeur,
 Leur beau plumage aussi pur que leur cœur ?
 Zelmis voulut, ô souvenir que j'aime !
 Dans leur prison les conduire elle-même,
 Et de sa main à mes yeux les plaçant,
 Multiplier & parer son présent.
 Lorsque Zelmis entr'ouvrit le treillage,
 Que vis-je, ô dieux ! quelle sainte image !
 Tous les oiseaux, qu'elle enchanter soudain,
 L'environnoient de leur folâtre essain.
 A son aspect, aucun n'étoit farouche ;
 Leurs becs ardents s'humectotent sur sa bouche,
 L'un voltigeoit autour de ses cheveux ;
 De ses rubans l'autre agitoit les nœuds.
 Mais ceux, hélas ! qui l'aimoient dès l'enfance,
 Et qu'elle alloit priver de sa présence,
 Ceux-là sur-tout ne peuvent la quitter :
 A les reprendre ils semblent l'inviter ;
 Semblent lui dire, implorant sa tendresse,
 Qu'avons-nous fait, ô charmante maîtresse ?
 Ils se fauvoient, se cachotent dans son sein,
 Ils connoissoient un aussi doux chemin.
 En vain chassés par une main si belle,

Toujours, toujours ils revoloient près d'elle,
Et, redoublant leurs accents douloureux,
Lui roucouloient les plus tristes adieux.

Nos doux captifs, peu faits à l'esclavage,
En longs regrets consumoient leur bel âge;
L'amour ordonne; ils vont être soumis;

Lui seul pouvoit consoler de Zelmis.
Jeune Blandule, il est tems d'être mere,
Et que Niton sente l'orgueil d'un pere.

Je vois déjà ton plumage argenté,
Auprès de lui frémir de volupté.
Pour l'attirer, tu le fuis avec grace:
Son bec déjà dans le tien s'entrelace:
En lui cédant, tu caches tes desirs;
Et ta pudeur a doublé ses plaisirs.

Ce couple ainsi rappelant son courage,
Se renfermoit dans les soins du ménage,
S'entre-baisoit, réchauffoit tour à tour
Ses tendres œufs, doux fruits de son amour.
De la voliere il étoit le modele.

On leur laissoit la branche la plus belle.
Par les attraits & sur-tout par les mœurs,
De jour en jour ils conquéroient des cœurs;
On les citoit; & leur constance extrême
En imposoit au moineau franc lui-même.

Ah! laissons-les paisiblement jouir
De ce bonheur qui va s'évanouir.
Tout ici bas est mêlé d'amertume;

394 LES TOURTEBELLES

La rose naît, le soleil la consume ;
Et les humains, comme les tourtereaux,
Dans les plaisirs ont le germe des maux.

CHANT SECOND.

QUELS doux parfums, & que l'air est tranquille !
Des arbrisseaux la tige est immobile ;
Le ciel plus pur. Dois-je en être surpris ?
C'est aujourd'hui la fête de Zelmis.
Humbles gazons, vous ferez de trônes ;
Flore, Zéphirs, préparons des couronnes :
Que ces bosquets soient peints de vos couleurs ;
Que ces rameaux soient des branches de fleurs.
Que l'art ici, l'art par qui tout s'altère,
Ne mêle point la parure étrangère.
Qu'ai-je besoin de ces dais fastueux,
Où l'or semé vient fatiguer mes yeux ?
De ces tapis, où l'adroite imposture
Péniblement contrefait la nature ?
Seule elle doit embellir ce séjour,
Et former seule un temple pour l'amour.
Toi qu'elle anime & que son souffle éveille,
Dieu du printemps, prête-lui ta corbeille ;
Sous ces berceaux, par vous-même arrondis,
Unissez-vous pour recevoir Zelmis.
Elle va donc, sous ce naissant ombrage,
Se reposer, sourire à mon ouvrage !

L'air , le même air qu'ici j'ai respiré ,
 Pénétrera dans son sein épuré !
 L'arbre odorant que j'ai planté pour elle ,
 Sera touché par la main la plus belle !
 Elle va donc , sur ce riant séjour ,
 Lever ses yeux , pour me faire un beau jour !
 Plaisir sacré que le ciel nous dispense ,
 O sentiment , charme de l'existence ,
 Toi , par qui seul je goûte le bonheur ,
 Et ne crains plus de rentrer dans mon cœur ,
 Toi , dont l'heureuse & touchante magie
 Change en instant le siècle de la vie ;
 O tact brûlant , dans l'ame renfermé ,
 Toujours actif & jamais consumé ,
 Qui doubles tout , nous fais chérir nos chaînes ,
 Et nous appris la volupté des peines ,
 Combien , hélas ! me semble infortuné ,
 Et qui t'ignore & qui t'a profané ! . . .
 Qu'ai-je entendu ! c'est Zelmis ! . . . oui , c'est elle . . .
 Elle paroît , & tout se renouvelle.
 Roses & lys , prêts à s'épanouir ,
 Tout dans ces lieux l'attendoit pour fleurir.
 Ses longs cheveux flottent à l'aventure ;
 Elle est parée & n'a point de parure.
 Sa robe vole en replis ondoyans :
 Son sein se cache à l'ombre des rubans.
 Elle intéresse , elle amuse , elle enchante :
 Toujours folâtre , elle est toujours décente ;

396 LES TOURTERELLES

Elle connoît ce rire précieux,
Qui part du cœur , quand le cœur est heureux.

Phébus déjà , du plus haut de son trône ,
Lance les feux qui forment sa couronne.

On se rassemble ; on s'est déjà placé
Près de l'autel que Comus a dressé.

Elle s'assied : un pavillon de roses ,
Jeunes comme elle , avec l'aurore écloses ,

Parfume l'air & tient lieu de lambris :

L'amour y plane ; il sourit à Zelmis ,

Et sur son front balance un diadème

De myrtes frais qu'il a cueillis lui-même.

Des instrumens les accords les plus doux ,

Par intervalle arrivent jusqu'à nous.

L'œil de Zelmis & s'anime & s'enflamme :

Tout son esprit est prisé dans son ame.

Sa belle main verse dans les crystaux

Ce jus ambré , mûri sur les côteaux.

De sa vapeur , l'éclair de la faillie

Naît sans effort , brille & se multiplie

Chaque convive , en ces momens heureux ,

Boit le plaisir dans la coupe des dieux.

L'air est plus frais : le folâtre Zéphire ,

Sous la verdure exerçant son empire ,

Disperse au loin les plus douces odeurs ,

Qu'il vient d'extraire , en caressant les fleurs.

Zelmis s'échappe , & court à la volière ,

Que son présent doit lui rendre plus chère.

Elle y revoit ses jeunes tourtereaux ,
Bien moins heureux , mais toujours aussi beaux.
A peine ils ont aperçu leur maîtresse ;
Dieux ! qui peindroit leurs transports , leur ivresse !
En cris de joie ils changent leurs soupirs ;
Ils quittent tout , leurs nids & leurs plaisirs.
Il faut les voir lui porter leur hommage ,
Passer leurs becs à travers le treillage ,
Battre de l'aile , & tous deux s'élancer
Vers cette main qui vient les caresser.
Ingrats humains , suivez de tels modèles :
Toujours heureux , & jamais infidèles ,
Ils sont bien plus ; on ne les voit jamais ,
Ainsi que vous , oublier les bienfaits.
A ces amans un fils venoit d'éclore ,
Gage chéri qui les unit encore :
Vers son berceau rappelés par ses cris ,
Ils semblent fiers de l'offrir à Zelmis.
Veillez sur eux ; gardez bien , me dit-elle ,
Un si beau couple , un couple si fidelle.
Pendant ce tems , tous les autres oiseaux
Par mille jeux font plier les rameaux.
Tout s'attendrit , tout brûle en ces asyles :
On n'y voit point de cœurs froids & tranquilles :
La jouissance est un nouvel attrait ;
L'amour renaît de l'amour satisfait.
L'affreux dégoût , enfant de la foiblesse ,
N'y corrompt point cette immortelle ivresse.

398 LES TOURTERELLES

Ce ne sont point de passagers desirs :
C'est le bonheur fixé par les plaisirs.
Que de soupirs ! que d'ardens sacrifices !
Que de baisers , de feux & de délices !
Chaque panier , dans ce séjour charmant ,
Renferme un pere ou renferme un amant.

Tristes mortels , cœurs glacés & paisibles ,
Ah ! malheureux , qui n'êtes point sensibles ;
Vous , sages vains , qui raisonnant toujours ,
Effarouchez l'enfance des amours ;
Et vous sur-tout , innombrables coquettes ,
Qui de nos feux égayez vos toilettes ,
Dont le sourire annonce nos tourmens ,
Qui par orgueil commandez à vos sens ,
Accourez tous autour de ma voliere :
Que ce tableau vous frappe & vous éclaire.
Venez y voir l'image du bonheur ,
L'amour sans voile & sans masque trompeur ;
Les desirs vrais & la volupté pure ,
Qu'à chaque instant reproduit la nature ;
D'un peuple ailé ce délire éternel ;
Ces œufs cachés sous le sein maternel ;
Les doux refus de l'amante embellie ,
L'art innocent de la coquetterie.
Venez apprendre avec mes tourtereaux
Tout ce qui seul pourroit charmer vos maux.
Apprenez d'eux le prix de la constance ,
Et des baisers la profonde science ;

Tous les secrets des transports amoureux,
 L'art de jouir, & celui d'être heureux.
 Sur ces objets, renouvelles sans cesse,
 L'œil de Zelmis se fixe avec tendresse.
 Son front se voile; une douce langueur
 Vient s'y répandre & parler à mon cœur,
 Sa main sur moi tombe avec négligence.
 Zelmis se tait; voluptueux silence!
 Bien plus ému, son sein dans ce moment,
 Ressemble au lys agité par le vent.
 Près de ces lieux par l'instinct enchaînée,
 De son désordre elle semble étonnée;
 Pour le cacher accroit son embarras,
 Veut fuir, revient, & tombe entre mes bras...
 Pardonne, amour; amour, qu'elle étoit belle!
 Tu m'enivrais; j'étois seul avec elle.
 Son voile errant 'avoit quitté son sein;
 Son cœur battoit sous ma tremblante main.
 J'osai, grands dieux! pouvois-je m'en défendre?
 J'osai cueillir le baïser le plus tendre,
 Oui, sur sa bouche, où respirent les fleurs,
 J'osai cueillir les premières faveurs.
 Premier baïser, que vous avez de charmes!
 Mais quelquefois vous coûtez bien des larmes.
 Vous arracher, c'est vouloir vous ternir;
 Pour vous goûter, il faut vous obtenir.
 Qu'ai-je entendu? Précurseur de l'orage,
 Un vent affreux fait gémir le feuillage,

400 LES TOURTERELLES

L'astre des nuits , dans son cours emporté ,
Ne verse plus qu'une pâle clarté.
La foudre gronde , & déchirant la nue ,
Me laisse voir une sphere inconnue ;
Et dans les cieux ouverts & refermés ,
L'éclair s'échappe en sillons enflammés.
Dieux ! voulez-vous , dans cette nuit obscure ,
Pour un baiser , consterner la nature ?

Zelmis s'enfuit , peut-être sans retour ;
J'ai troublé seul le soir d'un si beau jour.
Le vent redouble , & pour dernier ravage ,
De la voliere il brise le treillage.
Un épervier , ô désastre ! ô douleur !
D'un vol bruyant y tombe avec fureur.
Figurez-vous l'alarme universelle !
J'entends gémir sous la serre cruelle ,
Ce peuple doux , paisible & défarmé ,
Fait pour aimer , & fait pour être aimé.
Le ravisseur ensanglante l'asyle
De l'innocence & du sommeil tranquile.
De toutes parts les nids sont renversés ;
Les tendres œufs , amour , sont fracassés !
Blandule , hélas ! mere trop malheureuse ,
Couvroit son fils de son aile amoureuse ;
Et résolue à lui servir d'appui ,
En s'oubliant , ne trembloit que pour lui.
Le monstre approche , à ses yeux le dévore ;
Teint de son sang , il la poursuit encore.

Nitor

Nitor en vain déploie en son courroux ,
 L'ame d'un pere & le cœur d'un époux.
 Nitor blessé ne sauroit la défendre.
 On la ravit à l'époux le plus tendre ;
 Et l'épervier , s'élevant dans les airs ,
 Porte sa proie au fond de ses déserts.

Malheur affreux ! ô nuit épouvantable !
 Oui , telle fut cette nuit lamentable
 Qui précéda les horribles destins
 Et le trépas du plus grand des Romains.



CHAN T T R O I S I E M E.

SUR les rameaux abattus par l'orage ,
 Au frais matin l'oiseau vient rendre hommage,
 Déjà l'aurore , au front pur & riant ,
 De son écharpe embrasse l'orient ;
 De son éclat déjà le ciel se dore ,
 Et par degrés l'univers se colore ;
 Elle s'étonne , & cherche en vain des fleurs ,
 Pour y verser le trésor de ses pleurs.
 Roses & lys sont tombés de leur trône ;
 Flore gémit de se voir sans couronne.
 Vertumne , en vain rappelant les zéphirs ,
 N'étale plus sa robe de saphirs ;
 Et le soleil , perçant la nue obscure ,
 Pourra lui seul réchauffer la nature.

Tome V.

Ce

402 LES TOURTERELLES

Plein de Zelmis, occupé de mes feux,
Je savourois mes ennuis amoureux ;
Et ce baiser, qui l'avoit offensée,
Venoit toujours s'offrir à ma pensée :
Douce langueurs, aimable souvenir,
Où se confond la peine & le plaisir !
Je quitte enfin la retraite obscurcie,
Où l'homme meurt, la moitié de sa vie ;
Asyle sombre, & qui sert, tour-à-tour,
D'autre aux fous, & de dais à l'amour.

Sous ces berceaux quelle horreur répandue !
Dieux ! quels objets présentés à ma vue !
Que je te plains, époux abandonné,
Des tourtereaux le plus infortuné !
De ses ennuis rien ne peut le distraire ;
Rien n'interrompt sa douleur solitaire ;
Il redemande aux échos attendris
Sa jeune amante, & son unique fils.
Tel autrefois le chantre de la Thrace
Aux antres sourds apprenoit sa disgrâce ;
La redisoit de réduit en réduit,
A la nuit sombre, à l'astre qui la suit ;
Du ciel barbare accusoit l'injustice,
Et répétoit le beau nom d'Euridice.
Amour, amour, si mon cœur t'est soumis,
Rends-moi l'oiseau que m'a donné Zelmis.
Tu fais, amour, combien Zelmis est belle :
Tu la formas ; tu dois agir pour elle.

L'amour alors , arrêté dans Paris ,
 Cachoit les pleurs sous le voile des ris ;
 De nos Laïs dirigeoit les caprices ,
 Formoit leur cœur fertile en artifices ;
 Sur leurs habits & sur leurs chars brillans
 Répandoit l'or de nos sots opulens ;
 De cent milords réglant les destinées ,
 Dans nos boudoirs il fèmoit leurs guinèts ;
 D'un sein fané relevoit les débris ,
 Récrépiſſoit de vieux attraits flétris ,
 Et triomphoit de voir l'adroite Hortenſe
 Plaire , à trente ans , par un air d'innocence.
 Enfin ce dieu , de rufes excédé ,
 L'aile trainante & le carquois vuïdé ,
 Las & content , s'en alloit à Cythere ,
 Se repoſer ſur le fein de ſa mere.
 Sous mes tilleuls il s'arrête un moment ;
 Sous ces tilleuls , où Nitor gémiſſant
 Faifoit entendre une voix ſi touchante ,
 Et rappelloit ſa malheureuſe amante.
 L'amour , avant de retourner aux cieux ,
 Veut ſ'égayer par quelques nouveaux jeux.
 Toujours léger , dangereux & frivole ,
 Il eſt cruel , même alors qu'il ſ'envole ;
 Et lorsqu'à nuire il vient de ſ'occuper ,
 Le dieu malin ſe délaſſe à tromper.

Point de repos ; ſignalons ma puiſſance ,
 Et de Nitor éprouvons la conſtance ,

Cc ij

404 LES TOURTERELLES

Dit-il , voyons s'il mérite le prix
Que je lui garde , & les soins de Zelmis.
Lorsque tout vole à des ardeurs nouvelles ,
Les tourtereaux font-ils les seuls fidelles ?
Puis-je le croire ? Il dit ; & de sa main ,
Dans la voliere il introduit soudain
Un autre oiseau , l'image de Blandule ;
C'est elle-même , ou du moins son émule.
A cet aspect Nitor est enchanté :
Déjà près d'elle il s'est précipité :
Ivre de joie , heureux par l'imposture ,
L'amant charmé ne sent plus sa blessure ;
Mais s'élançant vers l'ombre du bonheur ,
Il est bientôt averti par son cœur.
Tous les oiseaux autour d'elle s'empressent :
Leurs becs unis à l'envi la caressent ;
C'est leur Blandule échappée au trépas.
Tous sont trompés ; Nitor seul ne l'est pas.
Le même instant voit éteindre sa flamme ;
L'erreur des yeux ne va point jusqu'à l'ame.
Il est , il est d'invisibles attrait ,
Dont le cœur seul a connu les secrets.
Tendre Blandule , oui , c'est ta ressemblance ,
C'est ta beauté , mais non ton innocence.
Sous ces bosquets , où la belle Cypris
Sourit aux jeux de ses oiseaux chéris ,
Son fils lui-même éleva cette Hélène ,
Au milieu d'eux prenant des airs de reine.

Elle attiroit cent jeunes tourtereaux,
 Et leur donnoit cent pigeons pour rivaux.
 Combien hélas, furent quittés par elle !
 Toujours charmante, & toujours infidelle,
 Elle amusoit les loisirs de l'amour,
 Qui la forma pour briller à sa cour.
 Comme son maître, elle est légère & vive,
 Toujours enchaînée, & n'est jamais captive.
 Ce dieu souvent la posoit sur son sein,
 Lui sourioit, caressoit de la main
 Les lys mouvans de son aïse badine,
 Mouilloit son bec sur sa lèvre enfantine,
 Et lui souffloit les folâtres desirs,
 Et l'inconstance, & le goût des plaisirs.

Ton ennemie est déjà sous les armes.

Nitor, Nitor, vaincras-tu tant de charmes ?
 Lorsqu'à ses yeux le plaisir a brillé,
 L'amour séduit est bientôt consolé.
 Près de Nitor, déjà l'enchanteresse,
 Pour mieux lui plaire, imite sa tristesse.
 Il faut la voir avec empressement
 Suivre les pas de son nouvel amant,
 Le prévenir par mille soins perfides,
 Risquer souvent des caresses timides,
 Ne point quitter le faneau qu'il choisit,
 Renouveler le duvet de son lit,
 Et sous les soins de l'amante inquiète
 Cacher la fraude & l'art de la coquette.

406 LES TOURTERELLES

Nitor résiste : on s'arme de courroux ;
 On veut le vaincre en le rendant jaloux.
 A cent oiseaux elle affecte de plaire ;
 Corrompt , hélas ! les mœurs de la volière ;
 Aux tourtereaux si constans , si vantés ,
 Elle apprend l'art des infidélités ,
 L'art de trahir. Elle entraîne , elle amuse :
 Des cœurs gâtés le plaisir est l'excuse.
 A peine éclos , l'œuf périt sans chaleur :
 L'épouse en vain fait parler sa douleur :
 L'épouse ennuye , & n'est point écoutée ;
 La courtisane est seule respectée ,
 Divise tout , brise les plus saints nœuds ,
 Et s'embellit , en faisant des heureux ,
 Telle autrefois on vit la jeune Armide ,
 Cachant ses vœux sous un maintien perfide ,
 De notre foi séduire les soutiens ,
 Et diviser tout le camp des chrétiens.

Parmi ces feux , ce trouble , cette ivresse ,
 Nitor commence à craindre sa faiblesse.
 Il interrompt ses lugubres accens ,
 Et le desir vient effleurer ses sens.
 Plus sage alors , l'adroite tourterelle
 Prend un maintien , & lui paroît plus belle ,
 Vole avec lui de rameaux en rameaux ,
 Avec dédain éconduit ses rivaux ,
 Et sous l'abri d'un tranquille feuillage ,
 Va pour lui seul déployer son plumage.

La voyez-vous suivre le beau Nitor ,
Le béqueter , le béqueter encor ,
Développer mille graces nouvelles ,
Eparpiller l'albâtre de ses ailes ,
Et s'agiter , & peindre le desir ,
Et roucouler le signal du plaisir ?
Nitor soupire ; il combat , il balance.
Quel doux chemin nous mene à l'inconstance !
Déjà leurs bœcs viennent se caresser :
Leurs cols déjà sont prêts à s'enlacer.
Voici l'instant . . . ô courage ! ô prodige !
Nitor soudain reconnoit le prestige.
Nitor s'envole ; il fuit , il est vainqueur ;
Blandule encor va régner sur son cœur.
Triomphe enfin ; ta Blandule est sauvée.
Zelmis l'aimoit ; l'amour l'a conservée.

Dans ces momens , sur un rameau voisin ,
Elle attendoit quel seroit son destin.
Son cœur flottant , lorsque Nitor balance ,
S'ouvre à la crainte & s'ouvre à l'espérance.
Elle retient ses tendres mouvemens ,
Et ses soupirs , & ses roucoulemens.
Voyant , hélas ! sa rivale si belle ,
Elle a tremblé d'aimer un infidelle.

Mais sûre enfin des feux de son époux ,
Elle se livre aux transports les plus doux ,
Se précipite , & d'une aile légère ,
Passe , repasse autour de la volière.

C c iv

408 LES TOURTERELLES DE ZELMIS.

Nitor la voit ; ce n'est plus une erreur.
Il croit ses yeux ; il en croit plus son cœur.
Dans ses regards que d'amour se déploie !
Il meurt , renait , & se pâme de joie.
Que de baisers , par ces tendres oiseaux ,
Donnés , reçus , en dépit des barreaux !

Zelmis accourt , par moi-même conduite :
Dieux ! quel tableau ! comme son cœur palpite !
Déjà Blandule a volé sur nos pas ,
Nous reconnoît , & tombe entre nos bras.
Combien Zelmis la flatte & la caresse !
Combien Nitor lui prouve sa tendresse !
Tous deux enfin , par l'amour réunis ,
Vont être heureux sur le sein de Zelmis.
Dans leur réduit la paix est revenue ;
La corruptrice est déjà disparue ;
Et dans ce jour , à jamais fortuné ,
Jusqu'au baiser , tout me fut pardonné.





RÉFLEXIONS

S U R

UNE ÉPITRE A CATHERINE II.

DE tous les objets qui nous environnent , & de tous ceux que peut créer l'imagination , rien n'est étranger à la poésie. Aussi variée que la nature , elle lui rend en fictions tout ce qu'elle en reçoit en réalité. Elles se prêtent des secours mutuels , & les ornemens de l'une composent toujours la parure de l'autre.

Telle est l'idée que je me suis faite de l'art des Miltons & des Voltaire : des esprits froids voudroient en vain lui donner pour limites , les limites même de leur genie ; la poésie étend ses ailes , & plane au - dessus d'eux. Elle descend quelquefois de cette sphere brillante , & se montre sous des traits moins fiers ; la flamme qui brûloit sur son front , fait place à des rayons plus doux. La déesse imposante devient une mortelle aimable , qui retrouve en séduction ce qu'elle vient de perdre en majesté. Le monde physique , le monde moral , les plis les plus secrets du cœur humain , l'éclair de la pensée ,

tout lui est assujetti, tout s'anime & se reproduit par elle.

Mais, parmi les sujets innombrables qu'elle embellit de ses couleurs, elle doit préférer sans doute ceux qui la ramènent à la noblesse de son origine. Le berceau de la poésie étoit entouré de vertus. Les premiers poètes furent les premiers législateurs, les premiers pontifes; ils ne célébroient que la divinité, & les belles actions des hommes qui lui ressembloit. Ils éternisoient la gloire des bienfaiteurs du monde, & l'opprobre de ses tyrans. Quel art sublime! & combien sont coupables ceux qui l'ont dégradé!

Qu'on ne dise point que son appauvrissement vient de la disette des modèles. Le bien & le mal sont repartis sur chaque siècle dans une égale mesure. Il n'y a de différence que dans la forme. La même alternative de vices & de vertus ramène naturellement les mêmes satyres & les mêmes éloges. Depuis que ce globe existe, tous les peuples unis en corps de nation, se sont ressemblés, si l'on en excepte les habits, le langage, & quelques usages ridicules que l'on confond trop souvent avec les mœurs générales.

Ces fous mélancoliques, qu'on appelle moralistes, & qui perdent la morale, ont prononcé que ce siècle-ci est plus corrompu qu'un autre: je

ne crois ni à leur délire, ni à leur décision. Chaque jour fournit de grands exemples, & des actes de bienfaisance, dignes des âges les plus épurés, & qui n'attendent que des panégyristes.

Parmi ces actions, qui méritent une place dans les fastes de l'humanité, on ne doit point oublier ce que vient de faire l'impératrice de Russie pour un homme de lettres célèbre, mais qu'une considération infructueuse ne mettoit point à l'abri de l'infortune. M. Diderot, par une de ces circonstances que le génie dédaigne de prévoir, se trouvoit réduit à se défaire de sa bibliothèque. Il avoit communiqué son dessein à quelques amis, qui bientôt le rendirent public. Le bruit en parvint jusqu'au trône d'une souveraine qui protège, à cinq cents lieues de nous, les arts & la philosophie.

Voici la lettre qu'elle a fait écrire à ce sujet à un de ses correspondans, homme de lettres lui-même, & ami de M. Diderot.

« A Petersbourg ce 5-16 mars 1765.

„ LA protection généreuse, monsieur, que
 „ notre auguste souveraine ne cesse d'accorder
 „ à tout ce qui a rapport aux sciences, & son
 „ estime particulière pour les savans, m'ont
 „ déterminé à lui faire un fidele rapport des

» motifs qui , suivant votre lettre du 10 février
» dernier , engagent M. Diderot à se défaire de
» sa bibliothèque. Son cœur compatissant n'a
» pu voir sans émotion , que ce philosophe si
» célèbre dans la république des lettres , se
» trouve dans le cas de sacrifier à la tendresse
» paternelle l'objet de ses délices , la source de
» ses travaux & les compagnons de ses loisirs.
» Aussi Sa Majesté Impériale , pour lui donner
» quelques marques de sa bienveillance , &
» l'encourager à suivre sa carrière , m'a chargé
» de ne faire pour elle l'acquisition de cette
» bibliothèque au prix de quinze mille livres
» que vous proposez , qu'à cette seule condi-
» tion , que M. Diderot , pour son usage , en
» sera le dépositaire jusqu'à ce qu'il plaise à
» Sa Majesté de la faire demander. Les ordres
» pour le paiement de seize mille livres sont
» déjà expédiés au prince Gallitzin , son minis-
» tre à Paris. L'excédant du prix , & toutes les
» années autant , est encore une nouvelle
» preuve des bontés de ma souveraine pour les
» soins & peines qu'il se donnera à former
» cette bibliothèque. Ainsi c'est une affaire ter-
» minée.

» Témoignez , je vous prie , à M. Diderot
» combien je suis flatté de l'occasion d'avoir

„ pu lui être bon à quelque chose. J'ai l'honneur d'être, monsieur, &c.

„ *Signé*, J. BETZKY.”

Peut-on se défendre, en lisant cette lettre, de cette émotion délicieuse, de cet épanouissement de l'ame, que produit toujours le spectacle ou le récit d'une belle action? Que de ménagemens & de délicatesse! Combien la reconnaissance est douce, quand la main du bienfaiteur se cache, & ne laisse voir que le bienfait! L'art d'obliger ainsi, est un art vraiment digne du trône. Il semble au vulgaire, que les souverains, ces êtres privilégiés, si peu faits à se croire nos égaux, pourroient se dispenser, lorsqu'ils répandent leurs graces, de ces égards ingénieux qui sont des devoirs pour les particuliers.

Mais les grandes ames dépouillent tous ces préjugés brillans, cette féerie des rangs & des honneurs, ce triste sentiment de supériorité qui brise tous les liens, détruit tous les rapports, & corrompt la source même de la bienfaisance. Elles réduisent le monarque au titre primitif, au titre sacré d'homme, obligé de secourir son semblable.

Tels ont été sans doute les motifs sublimes qui ont conduit l'impératrice dans le bel exemple

414 REFLEX. SUR UNE ÉPITRE A CATH. II.

qu'elle vient de donner aux souverains. Quelle leçon sur-tout pour ces protecteurs subalternes, qui ne sont que vains, & se vantent d'être sensibles, qui rendent vil le malheureux qu'ils obligent, lui font boire la lie du bienfait, paient des flatteurs, pensionnent des esclaves, achètent des victimes, & justifieroient presque les ingrats qu'ils font, si le plus bas des vices pouvoit trouver une excuse. Entre la plus affreuse indigence & la protection d'un sot, il ne faut pas balancer un moment. Le malheur n'est rien auprès de l'humiliation. L'avilissement est une mort lente qui ne laisse pas même à l'ame le droit consolant de se croire immortelle; & l'orgueil, ce vice de la prospérité, est ou doit être la vertu de l'infortune.

Mais n'altérons point par ces tristes réflexions le plaisir pur que doit laisser dans tous les cœurs sensibles, le trait que j'ai osé célébrer pour l'honneur du trône, l'émulation des rois, & le bien de l'humanité.



ÉPIÎTRE
A CATHERINE II,
IMPERATRICE DE RUSSIE.

BRILLANTE encor des fleurs de l'âge ,
 Tu ceignis le bandeau des rois ;
 Le Soli-kam te rend hommage ;
 La Næva , fiere de ses droits ,
 Aime à réfléchir ton image ,
 Et sans envier l'or du Tage ,
 Roule ses glaçons sous tes loix.
 Tu régis cet empire immense ,
 Dont la nuit ouvre l'orient ,
 A l'instant que des feux qu'il lance
 Le jour embrase l'occident.
 Un vaste & merveilleux ouvrage (*),
 Ce lien de deux grands états ,
 Te fait toucher à ces climats
 Où , respectable sans combats ,
 On est soumis sans esclavage ;
 A ces rivages florissans ,
 Habités par ce peuple antique ,
 Qui depuis près de cinq mille ans ,
 Dans un calme philosophique ,
 Echappe au ravage des tems ;

(*) *La grande muraille.*

416 ÉPITRE A CATHERINE II.

Sous le voile de ses pagodes
 Adore un Être protecteur ;
 Trafique avec nous de ses modes ,
 Et garde pour lui son bonheur.
 Mais tout ce brillant apanage ,
 Ces titres superbes & vains ,
 Et ce dangereux avantage
 De gouverner quelques humains ,
 Ne sont rien aux regards du sage.
 Il vient , la balance à la main ,
 S'asseoir sur les marches du trône.
 Ses yeux , fermés sur la couronne ,
 Ne fixent que le souverain.

Le cri d'une injuste victoire ,
 Qui se mêle au cri des mourans ,
 Egorgés des mains de la gloire ,
 Pour l'affreux plaisir des tyrans ;
 Tout pouvoir qui nuit & qui blesse ,
 Tout sceptre lâchement porté ,
 Et tout laurier ensanglanté ,
 Sont vils aux yeux de la sagesse.
 Quand elle ose élever sa voix ,
 C'est pour ceux que le ciel fit naître
 Puissans & justes à la fois ;
 A qui l'on permet d'être rois ,
 Parce qu'ils sont dignes de l'être ;
 Pour qui l'auguste vérité
 N'a point encor perdu ses charmes ;

Qui ,

ÉPI TRE A CATHERINE II. 417

Qui , comme toi , sechent les larmes
De la plaintive humanité ;
Dont l'inquiète bienfaisance
Adoucit les secrets tourmens
De la courageuse indigence ;
Des muses ranime les chants ,
Et va répandre l'abondance
Dans l'asyle obscur des talens.

Combien il faut que l'on t'admire ,
Et qu'on répète à l'univers ,
Qu'une souveraine respire ,
Dont les yeux sont toujours ouverts
Sur l'infortuné qui soupire ,
Qui prévient ses timides vœux ,
Du bienfait tremble de l'instruire ,
Et dans un transport généreux ,
Loin des bornes de son empire ,
Cherche à faire encor des heureux !
Ainsi ce globe de lumière ,
Qui , sous un ciel brillant & pur ,
Poursuivant sa vaste carrière ,
Roule des flots d'or & d'azur ,
D'un seul point luit sur tous les mondes ,
Eclaire le noir Africain ,
Blanchit la perle au sein des ondes ,
Et dans ses cavernes profondes
Va mûrir l'or du Mexicain.

Par tes soins il va donc renaître

Tome V.

D d

418 ÉPITRE A CATHERINE II.

Cè philosophe respecté ,
 Et qui fut malheureux , peut-être
 Pour trop aimer la vérité.
 Désormais , vainqueur de l'envie ,
 Dans son heureuse obscurité ,
 Il peut , sans redouter la vie ,
 Aller à l'immortalité.
 Homere , Virgile , Pindare ,
 Vous ne lui ferez point ravis.
 Une faveur sublime & rare
 Lui rend ses dieux & ses amis ;
 Ses vrais amis , les seuls fidelles ,
 Les seuls que l'on retrouve , hélas !
 Au sein des disgraces cruelles ;
 Les seuls qui ne soient point ingrats.
 Dans le cours de ces doctes veilles ,
 De ces laborieuses nuits ,
 Qui font éclore les merveilles
 Dont nous allons être enrichis ,
 D'un esprit actif & paisible
 Il poursuivra ses longs travaux ,
 Sans craindre le retour horrible
 Des soucis pires que les maux.
 Il aura du plaisir encore
 A voir , dans son humble séjour ,
 Poindre la clarté de l'aurore
 Et les premiers feux d'un beau jour.
 Alors , si tu viens à paroître ,

Toi, sa fille, objet de ses vœux,
 Des pleurs couleront de ses yeux.
 Orgueilleux de t'avoir fait naître,
 Il osera se croire heureux,
 Dans l'espoir que tu pourras l'être;
 Et te soulevant dans ses bras,
 Bénira la main tutélaire,
 Qui par des secours délicats
 Tranquillise le cœur d'un pere.

Quel grand exemple pour les rois !
 Leur suprême magnificence
 Brille moins dans la récompense,
 Que dans l'équité de leur choix.

Poursuis, illustre CATHERINE !
 Tu sens ces grandes vérités,
 Par qui sont toujours cimentés
 Les trônes que le ciel destine
 A de hautes prospérités.
 PIERRE s'élève ; la Russie,
 Pour naître, attendoit ce héros.
 Sous les ailes de son génie
 Il va féconder ce chaos.
 En vain son sang brûle & bouillonne ;
 Il est toujours maître de soi ;
 Il fait descendre de son trône,
 Pour y remonter en grand roi.
 Il foule aux pieds ces vains fantômes,
 Qui pouvoient retarder ses vœux.

D d ij

420 ÉPITRE A CATHERINE II.

PIERRE a su te créer des hommes,
Et tu sauras les rendre heureux.

Borné par toi dans sa puissance,
Par toi resserré dans ses biens,
L'oïsis clergé que tu retiens
Dans une paisible indolence,
Ne dévore plus la substance
Des plus utiles citoyens.

Déjà dans une cour polie
Tout sert & prévient tes desirs;
Ta voix excite l'industrie,
Le goût ennoblit tes plaisirs.
L'essain des amours t'environne;
Je les vois, jouant près du trône,
A la palme auguste des arts
Enlacer les fleurs les plus vives;
Et réchauffés par tes regards,
Ne point envier d'autres rives.

Tu ne dois pas le dédaigner,
Ce culte flatteur & sincère;
Plus d'une femme a su régner;
Bien peu de reines ont su plaire.

Jouis de ces faveurs des cieux.
Pour moi, caché sous un nuage,
Permits que j'échappe à tes yeux.
Content, à l'abri de l'orage,
Je ne demande rien aux dieux.
Si j'avois été malheureux,
Tu n'aurois pas eu mon hommage.

FRAGMENS

D'UNE TRAGÉDIE D'ALCESTE (*).

JE m'étois exercé, il y a neuf ou dix ans, sur ce sujet, le plus pathétique qu'on pût traiter, s'il présentoit un dénouement. En relisant ma pièce, j'en ai extrait quelques morceaux que je vais mettre sous les yeux du public, plutôt comme une imitation du grec, que comme mon propre ouvrage. Racine avoit, dit-on, fait le plan des trois premiers actes d'*Alceste* : jusqu'au quatrième, il laissoit ignorer à *Admète* le dévouement de son épouse. J'ai imité cette adroite suspension, sans laquelle il eût été impossible de trouver matière à cinq actes. Au lieu d'un fils qu'*Euripide* donne à *Admète*, je lui ai donné une fille, dont je rends *Hercule* amoureux. Ce froid épisode disparoîtroit, si j'avois à recommencer cette tragédie.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

Hercule, après avoir satisfait aux ordres d'*Euripide*.

(*) Ces fragmens auroient été mieux placés à la suite du Théâtre de M. Dorat; mais le tome VI eût été trop volumineux.

risbée, revient à *Phere*, pour chercher dans l'amour la récompense de ses travaux; il interroge *Admete* sur la désolation répandue dans le palais, & le deuil qui se peint sur tous les visages. Voici comment *Admete* lui explique les motifs :

Rappelez-vous ces tems où le père du jour,
 Exilé de l'olympé, embellissoit ma cour,
 Lorsqu'à tous mes sujets, qui lui fondoient un temple,
 Du respect pour les rois un dieu donnoit l'exemple.
 Il sembloit (que ne peut le commerce des dieux !)
 Qu'*Apollon* dans ma cour eût transporté les cieux.
 Je recueillois en paix les fruits de sa présence :
 Ses bienfaisantes mains soutenoient ma puissance.
 Il disparut, hélas ! & ma gloire avec lui ;
 Je perdis mon bonheur, en perdant mon appui.
 J'étois près d'expirer : un oracle funeste
 Des jours qu'il me conserve empoisonne le reste.
 Ecoutez quelle fut la loi du dieu des morts.
 " *Admete* va périr, & touche aux sombres bords ;
 „ Mais aux vœux des mortels *Lachésis* peut le rendre,
 „ Si quelqu'un à sa place au tombeau veut descendre.
 Eh ! voudrois-je à ce prix éluder mon trépas ?
 A cette affreuse loi mon cœur ne soufrit pas.
 Craignant la piété d'*Alceste* & de sa fille,
 Par un serment sacré j'ai lié ma famille :
 J'abjure d'*Apollon* le barbare bienfait,
 Et tremble pour les jours de mon dernier sujet.

Mais nul ne s'est offert ; & du sort qui l'opprime ,
Admete seul au moins va mourir la victime.

HERCULE.

Non , vous ne mourrez point.

ADMETE.

Où portez-vous vos vœux ?

Sachez que le destin est le maître des dieux.

HERCULE.

Et moi , je suis leur fils : dans ma fureur extrême ,
J'irai vous arracher des bras de la mort même.

ADMETE.

Quoi ! mon ami veut-il m'accabler à son tour ?

HERCULE.

Le ciel , pour vous sauver , m'amène en votre tour.

Moi , de votre bûcher témoin lâche & tranquille ,

Je croirois l'honorer par ma douleur stérile ;

Mes joys sont consacrés aux travaux , aux revers ;

Je ne suis point à moi , je suis à l'univers.

Et périssent tous ceux dont l'amitié commune

Abandonne un héros que trahit la fortune !

SCENE III.

ADMETE, EUMELIE *filie d'Admete.*

EUMELIE.

DANS le temple des dieux , au pied de leurs autels ,
J'implorois en secret ces maîtres des mortels.

Div

En proie à la douleur qui me poursuit sans cesse ,
J'épanchois à leurs yeux ma crainte & ma tendresse.
Je leur criois : " Daignez , daignez sécher mes pleurs ,
» Recevoir mon encens & finir mes malheurs.
» Je suis prête ; frappez , tranchez mes destinées ;
» Mais d'un pere chéri prolongez les années.
Où , malgré le serment inhumain , odieux ,
Dont vous avez voulu m'enchaîner devant eux ,
A vos ordres rebelle , & saintement parjure ,
Tout mon cœur s'immoloit aux droits de la nature ,
Lorsqu'un bruit effrayant sorti du sein des morts ,
Me glace d'épouvante , & suspend mes transports.
La foudre avec éclat sur ma tête étincelle ;
Le jour fuit , l'autel tremble , & le temple chancelle.
Une voix formidable , en ces affreux momens ,
Porte jusques à moi ces funebres accens :
" Sors de ce temple. En vain tu veux sauver Admete ;
» Un autre à chaque instant subit la loi pour lui ;
» L'oracle est accompli , la mort est satisfaite ;
» Et la victime enfin se déclare aujourd'hui.
A ces mots , je ne fais quelle joie inconnue
A rassuré soudain votre fille éperdue.
J'ai couru , j'ai volé , sans guide , sans soutien :
Mon pere étoit sauvé ; je ne craignois plus rien.
Trop heureuse , seigneur , dans l'excès de mon zèle ,
De vous en apporter la première nouvelle !
Votre prospérité va reprendre son cours :
Je reconnois les dieux ; ils protègent vos jours.

ADMETE.

Ma fille, que ta joie est chère à ma tendresse !
Mais un trouble secret m'agite & m'intéresse.
Ainsi, o'en est donc fait, l'arrêt est prononcé ;
Et je ne puis savoir quel sang sera versé.
Les dieux, dans le conseil de leur vaste prudence,
Sous leurs bienfaits souvent ont caché leur vengeance.
J'aime tous mes sujets ; s'ils m'ont juré leur foi ,
Leur vie est en dépôt dans les mains de leur roi.
Voudrois-je, enseveli dans un calme coupable ,
Laisser répandre un sang dont je suis responsable ?

ACTE II.

(*Alceste écarte ses femmes.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, *seule.*

QUE mes derniers momens sont remplis d'amertume !
Une affreuse langueur par degrés me consume :
Ma vie à chaque instant semble s'évanouir.
Cache tes pleurs, Alceste ; ils pourroient te trahir :
J'ai pu jusqu'à présent les dévorer sans cesse ,
Et d'un époux que j'aime abuser la tendresse :
Je sus avec courage enfreindre le serment
Qu'a prononcé ma bouche & que mon cœur dément.
O ciel qui me conduis, achève ton ouvrage ,
Et sur les yeux d'Admete épaisis le nuage :
Trompe encor sa douleur ; je te remets ce soin :
Ecarte du bûcher un si tendre témoin.

Un instant, & je meurs . . . Iolcos ma patrie,
 Trône, grandeurs, amour, doux charmes de ma vie,
 Déjà vous m'échappez, tout me quitte & me fuit :
 Je tombe, je me perds dans une immense nuit.
 Palais qui vas bientôt devenir solitaire,
 Toi, de mes premiers feux sacré dépositaire,
 Peut-être dans tes murs tu verras quelque jour
 Une autre épouse hélas ! y régner à son tour.
 Qu'à sa tendresse au moins je serve de modèle !
 Qu'elle soit plus heureuse & soit aussi fidèle !
 Vous que j'ai tant aimés, ô mes tristes enfans !
 Il faut donc renoncer à vos embrassemens !
 Qui vous rendra jamais les soins de votre mère ?
 Sans doute je vous laisse un appui dans un père ;
 Mais chargé de devoirs, entouré de liens,
 Ses yeux seront toujours plus distraits que les miens.

Alceste, aimes-tu mieux que ton époux périsse ?
 Qui remplit son devoir, fait-il un sacrifice ?
 L'habitude à la terre attache nos desirs ;
 Mais la tombe engloutit nos maux & nos plaisirs.

S C E N E I I I.

A L C E S T E, E U M E L I E.

E U M E L I E.

JE vous cherchois, madame, & je viens avec vous

Rendre grâces au ciel en des instans si doux.
 Il enlève au trépas votre époux & mon pere;
 Je viens m'en applaudir dans les bras de ma mere.
 Daignez me les ouvrir; daignez en ces instans
 Approuver des transports renfermés si long-tems.
 Si vous saviez, madame, avec quels cris de joie
 Phere a revu le roi que le ciel lui renvoie,
 Avec quelle allégresse & quel ravissement
 De l'heureux sacrifice on attend le moment,
 A dresser le bûcher comme chacun s'empresse,
 Comme tous vos sujets signalent leur tendresse,
 Je vous verrois soudain fortir de ce palais,
 Et donner ce spectacle à vos yeux satisfaits.
 Mais qu'oi! quelle tristesse en vos regards est peinte?

ALCESTE, *à part*.

Que lui dirai-je, ô ciel!

EUMELIE.

Vous me glacez de crainte.

Comment?

ALCESTE.

Ma fille...

EUMELIE.

Eh bien?

ALCESTE.

L'oracle a donc parlé?

EUMELIE.

Il a rendu le calme à mon cœur désolé.

ALCESTE.

Tout Phere, dites-vous, fait éclater son zele?

E U M E L I E.

Sa joie & ses transports sont d'un peuple fidèle.

A L C E S T E.

Ainsi ce jour est mis au rang des jours heureux ?

Le sacrifice approche ?...

E U M E L I E.

Il va combler nos vœux.

A L C E S T E.

On dresse le bûcher ?

E U M E L I E.

Ce soin est légitime.

A L C E S T E.

Et l'on ignore encor le nom de la victime ?

EUMELIE, *se jetant dans les bras de sa mere.*

Ma mere!...

A L C E S T E.

Va, crois-moi, nulle dans ce moment,

Plus que moi ne prend part à cet événement :

Mais comme je connois les disgrâces soudaines,

Qui des plus grands plaisirs nous font souvent des peines,

Je crains de triompher...

E U M E L I E.

Ah ! j'interprète enfin la douleur qui vous presse ;

Et sans doute elle vient d'un excès de tendresse ;

Vous ne pouvez souffrir qu'un autre, malgré vous,

Vous ravisse l'honneur de sauter votre époux.

O nobles sentimens ! Je reconnois ma mere.
Serment trop rigoureux où nous força mon pere !

ALCESTE.

Que tu pénétries bien dans le fond de mon cœur !
Sans doute il fut jaloux d'un si sublime honneur ;
Mais ce serment , contraire au zele qui t'anime ,
Parle , n'auroit-on pu le violer sans crime ?
Se peut-il qu'un seul mot qu'on prononce aux autels ,
Deviennne un nœud sacré pour les foibles mortels ?

• • • • •
Quoi ! notre être à ce point seroit humilié ?
Par devoir à l'opprobre il se verroit lié ?
Non , le ciel défavoue une loi formidable ,
Qui forceroit notre ame à devenir coupable.
La vertu s'affranchit de ce joug odieux :
Elle est indépendante , & n'obéit qu'aux dieux.

• • • • •
EUMELIE.

Oui , madame ; & mon cœur ... Mais *Hercule* s'avance !

Hercule fait dans cette scene le récit de la situation d'*Admete* , & du sombre désespoir qui l'agite. L'acte finit par une scene entre *Hercule* & *Eumélie*.



(à part.) (à Eumélie.)

. . . Je tremble. Eh bien , que fait Admete ?

E U M E L I E.

Madame , par quel charme avez-vous su calmer

Cette sombre fureur prête à le consumer ?

Sans doute votre voix , puisqu'elle a tant d'empire ,

Est l'organe sacré d'un dieu qui vous inspire.

Mais d'où naissoit enfin ce ténébreux ennui ?

Seule vous lui parliez ; je n'ai rien su de lui.

Madame , est-ce un secret que je ne puisse apprendre ?

A L C E S T E.

Tu l'apprendras trop tôt.

E U M E L I E.

Dieux , que viens-je d'entendre !

Vous m'en avez trop dit. Je tombe à vos genoux.

Si vous m'aimez encor , de grace expliquez-vous.

Tu l'apprendras trop tôt .. Ces derniers mots , madame ,

Ont porté la terreur jusqu'au fond de mon ame.

Comment les expliquer ? Des présages confus

Viennent s'offrir en foule à mes sens éperdus.

.

Par ces titres si doux & de fille & de mere ,

Au nom du nœud sacré qui vous lie à mon pere ,

Parlez : quand je devois mourir de mes douleurs ,
Ne me refusez pas l'aveu de vos malheurs.

ALCESTE.

Ah ! force-moi plutôt de garder le silence.
Au lieu de l'ébranler , affermis ma constance :
Réprime les ardeurs de ton zèle indiscret ,
Et crains de m'arracher un funeste secret.

EUMELIE.

Non , je ne puis rester dans cette incertitude :
Pour mes sens désolés cette épreuve est trop rude ;
Et si vous prolongez un silence odieux ,
Sans doute j'ai cessé d'être chère à vos yeux.
Est-ce ainsi que j'ai part à votre confiance ?
Ah ! madame , ai-je donc mérité cette offense ?
Quel crime ai-je commis ? Vous connoissez mon cœur.
Votre seule amitié fit toujours mon bonheur.
Pourquoi donc m'envier la preuve la plus chère
Que je puisse obtenir de l'amour d'une mère ?
Vous pleurez ! . . .

ALCESTE.

Pour ses jours ta mère ne craint rien.
Contente de mon sort , je pleure sur le tien.

EUMELIE.

Le malheur me regarde , & vous tremblez encore ?
Et vous me refusez la grace que j'implore ?
Ne craignez rien. Mes jours seroient-ils menacés ,
Mon père vit encor , vous vivez , c'est assez.
Peut-être j'espérois une autre destinée ;

Mais je verrai la mort , sans en être étonnée.

A L C E S T E.

Toi , mourir ! Tes destins me sont trop précieux.

Ton hymen va bientôt t'unir au sang des dieux ;

Goûtes-en la douceur , & jouis de ta gloire.

Mon cœur est en secret charmé de ta victoire.

E U M E L I E.

Pouvez-vous rappeler , en ce cruel instant ,

Le fatal souvenir du bonheur qui m'attend ?

Du plus sombre chagrin mon ame enveloppée ,

Des fêtes d'un hymen peut-elle être occupée ?

Oui , si vous persistez à me cacher mon sort ,

Je fais sur mon amour un généreux effort.

Toute entière livrée aux soins de ma tristesse ,

Je renonce à l'hymen , j'étouffe ma tendresse.

Hercule en vain voudra rappeler mes sermens ,

Votre silence rompt tous nos engagements ;

Et si par ce refus j'ose affliger son ame ,

Qu'il rejette sur vous le mépris de sa flame.

Excusez mes transports : dussiez-vous m'en punir ,

Dans mon trouble mortel puis-je les retenir ?

Vous voyez votre fille éperdue , égarée ,

Qui ne se connoît plus , qui meurt désespérée.

A L C E S T E , *dans le plus grand désordre.*

Jette-toi dans mes bras . . . Ma fille ! . . tu le veux ?

E U M E L I E.

Achevz . . .

ALCESTE.

ALCESTE.

Je frémis : ô fort ! ô jour affreux !

EUMELIE.

Ne différez donc plus.

ALCESTE.

Eh bien , ce sacrifice

Qu'on prépare aujourd'hui, crois-tu qu'il s'accomplisse ?

EUMELIE.

Sans doute.

ALCESTE.

Et prévois-tu quel sujet fortuné

Aux flammes du bûcher l'oracle a destiné ?

EUMELIE.

Non ; le ciel pourroit-il être l'auteur d'un crime ?

ALCESTE.

Approche-toi , ma fille ; embrasse la victime.

EUMELIE, *tombant évanouie dans les bras de sa mere.*

Je me meurs...

ALCESTE.

Malheureuse !...

Admete paroît dans ce moment ; le spectacle de sa fille mourante , & de son épouse en larmes , fait renaître tous ses soupçons. Cet acte finit par une scène entre *Alceste* & lui.

Mon époux est instruit de mon fatal secret.
 Où fuir ? où me cacher ? Ma fille , qu'as-tu fait ?
 Ciel ! comment l'aborder ? & de quel front répondre
 Au reproche accablant dont il va me confondre ?

.
 Soleil , astre brillant , témoin de mes beaux jours ,
 Cesse de m'éclairer , cache-toi pour toujours !

Reprenez vos esprits.

La raison m'abandonne :

Des ombres de la mort la douleur m'environne.

(*Elle se prosterne à un autel de Vesta.*)

Secourable Vesta , déesse , entends ma voix :
 Je me jette à tes pieds pour la dernière fois.
 Je descends aux enfers ; prends soin de ma famille :
 Je remets en tes mains mon époux & ma fille.
 Qu'Admete te soit cher ; je t'implore pour lui :
 Veille sur mes enfans ; ils ont besoin d'appui.
 Ah , Phœdime ! aime-les : je réclame ton zèle.
 Souviens-toi de leur mere , en leur restant fidèle . . .

.

ALCESTE, EUMELIE, PHOEDIME.

EUMELIE *éperdue.*

Ah, madame!...

ALCESTE.

Arrêtez : retenez vos reproches ,

Et de ma mort au moins respectez les approches.

Je n'ai commis qu'un crime ; il me coûte des pleurs :

C'est d'avoir succombé , ma fille à vos douleurs.

Votre pere fait tout. O ma chere Eumélie ,

Tu me rends plus cruels les restes de ma vie.

Mais seconde du moins mon courage ébranlé ,

Et cache tes soupirs à mon cœur désolé.

Je fais en périssant ce que tu voulois faire :

Je sauve mon époux , & tu sauvois un pere.

Va , mon sort est trop beau ; cesse de soupirer ;

Tu devrois l'envier , au lieu de le pleurer.

EUMELIE

Je vous l'ai disputé ; je volois à ma perte :

Dieux cruels ! vous savez que je me suis offerte .. :

(à Alceste.)

Mais je vous suis au moins jusques dans les enfers :

Les chemins aux mortels en sont toujours ouverts.

Attachée à vos pas sur le rivage sombre ,

Par des pleurs éternels j'appaiserai votre ombre.

Eh , que ferois-je , hélas ! que ferois-je sans vous ?

Quelle autre main pourroit m'offrir à mon époux ?

E s ij

Quelle autre allumeroit les flambeaux d'hyménée ;
Et pareroit de fleurs ma tête infortunée ?

A L C E S T E.

Ma fille , laisse-moi . . . Quel entretien cruel !
Que de coups douloureux avant le coup mortel !
On entre ; Admete vient. Que ferai-je ? Je tremble.
J'éprouve en cet instant tous les malheurs ensemble.

S C E N E . I I I.

ADMETE, ALCESTE, EUMELIE,
PHOEDIME.

A L C E S T E.

O terre , engloutis-moi . . . tout mon cœur a frémi.

ADMETE , *avec un désespoir concentré.*

Alceste , il est donc vrai ? vous m'avez donc trahi ?
Insensible à mes pleurs , aux sermens infidelle ,
Malgré tous mes efforts , vous me quittez , cruelle !
Vous renoncez au jour , à vos enfans , à moi ! . . .

A L C E S T E.

Admete ! Eh bien , pardonne : oui , je pérís pour toi.
Pardonne , cher époux ; épargne ma tendresse :
De mes derniers momens respecte la foiblesse.
Je meurs ; je l'ai voulu . . . mais au moins tu vivras :
L'infortune d'un peuple eût suivi ton trépas.
Des princes bienfaisans fois long-tems le modele.
Le tems peut mettre un terme à ta douleur mortelle.

A D M E T E.

Oui , sans doute , le tems en bornera le cours ,

Si tu nommes le tems le terme de mes jours.
 Ainsi tu vas mourir , tu vas mourir , Alceste.
 Je te perds ; mais crois-moi , mon désespoir me reste.
 Je puis te prévenir.

ALCESTE.

Qu'entends-je ? Que dis-tu ?

Rappelle ton courage , & songe à ta vertu.
 Tu te dois à ton peuple , aux soins du diadème ,
 A tes enfans , aux dieux ; tu te dois à toi-même :
 Et tu pourrois , jouet de tes sens égarés ,
 Renoncer par ta mort à ces titres sacrés !
 Cher Admete , le ciel t'a placé sur le trône ,
 Pour porter jusqu'au bout le poids de la couronne :
 Quelque dure que soit cette vie à tes yeux ,
 Tu ne peux la quitter sans le congé des dieux.
 De son sang plus qu'un autre un monarque est comptable ;
 Et lorsqu'il le répand , il en est plus coupable.
 Je fais que la nature & l'hymen ont leurs droits ;
 Mais qui peut l'emporter sur le devoir des rois ?
 Et l'hymen , & l'amour , & les plus belles flammes ,
 Sans les assujettir , doivent toucher leurs ames.
 Ils doivent , mesurant leur force à leurs destins ,
 L'exemple du courage au reste des humains.

ADMETE , avec l'empoiement de la douleur.

J'abjure dans tes bras cette vertu cruelle :
 Ah ! ce cœur qui t'adore , est malheureux par elle . . .
 En proie aux mouvemens d'un désespoir affreux ,
 Peut-être en ma douleur offensé-je les dieux !

E c iij

Mais ne se font-ils pas attachés à me nuire ?
 Leur haine m'eût servi , leur bienfait me déchire.
 J'étois près d'expirer : ils conservent mes jours ;

Pour faire un malheureux , dans leurs fureurs extrêmes ,
 Ils interrompent l'ordre établi par eux-mêmes ;
 Et semblent , les cruels ! ne prolonger mon sort ,
 Que pour souiller mes yeux des horreurs de ta mort.

A L C E S T E.

Où suis-je ! Sous mes pas l'enfer mugit & s'ouvre :
 L'affreux nocher des morts à mes yeux se découvre ;
 Je le vois ; il me presse , il m'appelle à grands cris :
 Qui t'arrête ? descends ; tout est prêt. . . Je frémis ;
 Phœdime , soutiens-moi : je sens que l'on m'entraîne.
 Une divinité contre moi se déchaîne.
 Quel regard effroyable elle a lancé sur nous !
 C'est Pluton , oui , c'est lui : le vois-tu , cher époux ?
 Il vole autour de moi. Que veux-tu , dieu barbare ?
 Quelle nuit ! quel rempart à jamais nous sépare !
 Dans quel monde inconnu commencé-je d'entrer !
 Dieux , quels spectres plaintifs viennent me déchirer !
 Je ne vois qu'à travers mille nuages sombres :
 La mort , la pâle mort me couvre de ses ombres.
 Mes enfans , cher époux , objets de mon amour ,
 On m'enleve , on m'arrache à la clarté du jour !

ALCESTE.

Ouvre les yeux , Alceste ; Alceste , écoute-moi :
Chere épouse , permets que j'expire avec toi.

ALCESTE , *se soulevant avec effort.*

Vis ; je le veux , Admete , & je te le commande.

Voici tout ce qu'Alceste en mourant te demande :

Aime nos chers enfans , & ne souffre jamais !

Qu'on usurpe les droits qu'ils ont dans ce palais.

Ne va point leur donner une injuste marâtre ,

Avide de mon sang , & du sien idolâtre ;

Qui fiere , & les traitant peut-être en étrangers ,

Exposeroit leurs jours à d'éternels dangers.

De notre dernier fils dirige la jeunesse :

Que ce soin important occupe ta vieillesse.

Des devoirs d'un fujet retrace-lui la loi :

Ah ! trop tôt les flatteurs lui diront qu'il est roi.

Pour la dernière fois , viens , ma chere Eumélie ;

Au plus grand des héros ta mere te confie :

Mérite son amour. Console un pere. Adieu.

Qu'on m'entraîne.

(*Admete & Eumélie se précipitent dans les bras
d'Alceste qu'on emporte.*)

Le cinquieme acte est rempli par la douleur & le désespoir d'*Admete* , qu'on retient malgré lui dans son palais. Ses plus jeunes enfans , en habit de deuil , mettent le comble à ses regrets par leurs innocentes caresses : ils lui redemandent

E e iv

leur mere ; pour toute réponse , il les presse dans ses bras & les baigne de ses larmes. *Hercule* est au bûcher : il semble défier la mort & les destins. Le tonnerre gronde. A travers la foudre & les éclairs , une voix se fait entendre ; c'est celle du maître des dieux , qui , en faveur de son fils , accorde la vie à *Alceste*. *Hercule* la ramene couverte d'un voile dans le palais de son époux. Elle y jouit de l'accablement d'*Admete* , & s'applaudit en quelque sorte des pleurs qu'elle fait répandre & qu'elle vient essuyer. Dans le moment qu'il va se plonger un poignard dans le sein , elle s'élançe vers lui , se découvre à ses yeux , & lui arrête la main. Il croit d'abord que c'est une illusion , que l'ombre de son épouse vient errer autour de lui. *Hercule* le rassure , & l'instruit de la faveur de *Jupiter*.

Voilà le dénouement le moins fabuleux que j'aie pu imaginer ; & peut-être feroit-il quelque effet dans l'exécution : il m'a dispensé de mettre *Hercule* aux prises avec la mort , ce qui seroit dans nos mœurs une absurdité intolérable.

Si l'extrait de cette tragédie ne déplaît pas , je rassemblerai tous ces membres épars , & je tâcherai d'en former un tout que l'on puisse regarder comme une imitation suivie de l'*Alceste* d'Euripide.

REFLEXIONS

SUR LA POÉSIE.

L'ESPRIT systématique fait de jour en jour de nouveaux progrès. On bouleverse les principes des arts ; on les asservit à sa manière de voir & de sentir : il semble que chaque homme de lettres célèbre ait le droit de consacrer ses erreurs & de les sceller, pour ainsi dire, du sceau de sa réputation. Malgré ce vertige général, je pensois que la poésie seroit respectée. La philosophie peut enfanter une foule de systèmes tous différens, & tous vraisemblables ; les songes ingénieux de la métaphysique peuvent varier à l'infini : rien de si vaste que le champ des conjectures. La vraie poésie est une : son caractère est fixe, sa beauté invariable : il étoit réservé à quelques hommes d'esprit de nos jours, de prétendre la rabaisser, de vouloir la sapper jusques dans ses fondemens.

Je vais mettre un seul article de leur système sous les yeux des juges éclairés ; qu'ils prononcent. La richesse des images, le style pittoresque, le coloris, sans lequel il n'y a point de tableaux, tout ce qu'on exige des poètes, est précisément

ce qu'on leur interdit : on veut apparemment que nos poésies soient des traités, nos vers des sentences, nos poètes des raisonneurs. Il valoit mieux ne point admettre de poésie, que de nous l'offrir sous des traits si étrangers. L'innovation de l'ingénieux M. de la Motte, contre laquelle on a déclamé avec tant de justice & d'avantage, me paroît judicieuse en comparaison de celle qu'on veut introduire. Il n'en vouloit qu'à la rime ; elle n'est que la forme de la poésie : aujourd'hui c'est le fond qu'on attaque ; sous prétexte de la perfectionner, on voudroit l'anéantir. Mais pourquoi les images choquent-elles ces messieurs ? Pourvu qu'elles n'ôtent rien à la justesse des idées, il me semble que la philosophie, même la plus sévère, pourroit les adopter avec succès. Le pere Mallebranche, ce philosophe si plein de sens, étincelle souvent de beautés vraiment poétiques : sa recherche de la vérité joint à la force du raisonnement les charmes d'une riante imagination. Platon, qui chassa Homere de sa ville idéale, ne persuade jamais mieux que lorsqu'il emprunte les couleurs de l'Iliade. Bayle enfin, ce logicien si subtil, abandonne quelquefois le fil de la dialectique, pour cueillir les fleurs qui se présentent sous sa main. Ces auteurs sentoient bien que la vérité a besoin

d'embellissemens. Pourquoi donc enlever à la poésie des ornemens que la raison même ne proscriit point ? Le vrai philosophe , ce me semble , est celui qui , loin d'ôter aux sciences & aux arts ce qu'ils ont déjà , ne travaille qu'à les enrichir de ce qu'ils n'ont point encore. Il est beau , si l'on peut , d'enchérir sur les découvertes des âges précédens ; mais doit-on chercher à éteindre les lumières qu'ils nous ont transmises ? Ce seroit le moyen de nous replonger dans le chaos de la barbarie. Il faut , du moins je me l'imagine , reprendre la route où nos grands hommes l'ont quittée , suivre leurs traces immortelles , & s'étayer de leurs efforts. Le génie a toujours assez de chemin à faire ; & il me paroît inutile de recommencer une carrière immense , lorsqu'on approche du terme , & qu'on pourroit ensuite en ouvrir une nouvelle. C'est que malheureusement la vanité préside bien plus à nos recherches que l'amour désintéressé des arts : nous détruisons pour obtenir le titre de créateurs. Jamais le goût des paradoxes n'a été porté si loin ; le dernier sur-tout me paroît inconcevable , du vivant d'un poète philosophe , & qui doit à ce qu'on voudroit bannir de la poésie , la plus grande partie de sa réputation. Mais rien de nos jours n'est à l'abri de cette fureur de choquer les idées.

On ne croit à rien , on ne respecte rien , & nos grands hommes sur - tout sont jugés avec une souveraineté qui n'a point d'exemple. Homere , Virgile , Pindare , Horace , ne sont plus ces maîtres superbes que l'admiration de plusieurs siècles sembloit mettre à l'abri d'un nouvel examen : ils nous sont offerts comme des esclaves soumis , qui viennent attendre qu'on leur renouvelle , pour ainsi dire , un bail d'immortalité : heureux encore s'ils sont accueillis avec faveur , & ne se voient point déçus de leurs prétentions ! Est-il possible , par exemple , que des hommes de goût préfèrent Lucain , le dernier de nos bons poètes , à Homere , à Virgile ? Lucain a sans doute des morceaux brillans , des éclairs d'éloquence qui échauffent , qui entraînent pour le moment : mais a-t-il cet ensemble plein de chaleur , cette connoissance profonde du cœur humain , cette variété de caracteres , cette imagination enflammée , ce pinceau toujours vrai qu'on admire dans l'Iliade ? A-t-il cette sage économie , ces ressources de l'art , ce fil imperceptible , cette gradation d'intérêt , cette magie de style , qui caractérisent l'Enéide ? Celui de Lucain n'est presque jamais naturel ; souvent ses pensées paroissent sublimes à l'oreille , & deviennent puériles lorsqu'on les décompose. Il affecte une pompe d'expressions ,

un fafte monotone qui fatigue. Son poëme est dépourvu d'imagination, de machines. Lucain est un historien versificateur ; son poëme , une gazette boursoufflée. Tel est le jugement de nos meilleurs critiques. Je n'oserois y joindre le mien, si je n'étois enhardi par leurs décisions , & par l'arrêt irrévocable de la postérité. Virgile , nous dit-on , a suivi de trop près les traces d'Homere. Qu'importe , pourvu qu'il l'égle , qu'il le surpasse ? Didon fait oublier Calypso : ce n'est point sur les pas d'Ulyssé qu'Énée descend aux enfers. Le poëte latin n'emploie cet épisode admirable , que parce qu'il étoit nécessaire à son plan. Que de beautés vraiment originales n'en résulte-t-il pas ? Quel développement ingénieux de la philosophie de son tems ! Quelle flatterie délicate pour la cour d'Auguste ! Virgile imitateur ! Et depuis quand une noble imitation est-elle interdite aux poëtes ? M. de Voltaire n'a-t-il pas profité lui-même des beautés des anciens ? Dira-t-on pour cela que le massacre de la S. Barthélemi n'est qu'une copie de l'embrasement de Troie ? que c'est à Didon que nous devons la belle Gabrielle ? Nos aristarques paroissent pencher beaucoup pour le Tasse ; mais du moins qu'ils s'accordent. Ils détestent dans le poëme épique , ce que nous appellons *la machine* ; c'est-à-dire , l'interven-

tion des êtres allégoriques personnifiés. Eh! quel poète les a plus prodigués que l'auteur de la Jérusalem délivrée? On rencontre à chaque pas, dans son ouvrage, des dieux & des démons. L'enfer, les cieux, toute la nature y est en mouvement. Milton intéresse de même à son action toutes les puissances célestes & infernales. Homère est créateur de ces ressorts, employés depuis avec succès. C'est à ces poètes cependant qu'on décerne le prix, tandis qu'on le refuse à Virgile, cet écrivain si sage, si intelligent dans l'art de remuer les passions, si économe du merveilleux, & qui semble s'être rapproché davantage du système de ses injustes critiques. Ils auroient dû éviter ces contradictions, & ne point s'embarrasser dans leurs propres pièges. Les géans étoient bien armés, lorsqu'ils firent la guerre aux dieux.

J'ai cru pouvoir hasarder quelques réflexions sur cette matière, sans blesser la délicatesse de ceux dont je combats le système, en rendant justice à leur mérite. Rien de plus dangereux que le despotisme qui s'introduit depuis quelque tems dans les lettres : tous les esprits y sont ou tyrans, ou esclaves; si quelque parti domine, on applaudit à ses paradoxes, tandis que l'autre ose à peine bégayer quelques vérités. Cette tyran-

nie annonçeroit, selon moi, la décadence prochaine des lettres & des arts. La mâle liberté d'écrire peut seule hâter la lenteur de leurs progrès ; c'est du choc de différentes lumières réunies que naît enfin le jour de la raison. Pour moi, ennemi des disputes littéraires qui troubleroient mon repos, je n'ai élevé une voix foible qui ne fera peut-être pas entendue, que parce qu'on attaquoit des goûts qui contribuent à mon bonheur. J'aime la poésie, j'adore les anciens, & je ne changerai point de culte jusqu'à ce que les modernes les surpassent. On peut renoncer à des systèmes, jamais à des sentimens.

LA POÉSIE,

O D E.

Ut pictura, poesis.

LE Parnasse, autrefois siège de l'harmonie,
Ce mont, d'où s'élançoient les éclairs du génie,
Dans la nuit du chaos est-il donc replongé ?
A la froide raison on foumet Polimnie,
Et son culte avili n'est point encor vengé.

♦ ♦ ♦
Je cherche en vain cette déesse altière,
Qui, dans son vol ambitieux,
Jusqu'au foyer de la lumière,

Affrontoit le regard des dieux,
Je ne vois plus qu'une muse tremblante ,
Dont tous les feux sont amortis ;
Qui toujours foible & chancelante ,
Traîne , en les mesurant , ses pas appesantis.



Ombres des demi-dieux , mânes de nos Orphées ,
Dont les noms échappés de l'abyme des tems ,
Conservoient parmi nous leurs honneurs éclatans ,
Et triomphoient des brigues étouffées ;
Des attentats de vos censeurs nouveaux
Défendez vos trophées ,
Et l'immortel laurier qui croit sur vos tombeaux.



La raison timide & sévère
Veut symétriser vos accords ;
Aux loix d'une sagesse austère
Elle assujettit vos transports.
De votre gloire elle dispose ;
Sous ce joug qu'elle vous impose
Venez courber vos fronts altiers ;
Et briguant de viles entraves ,
A ses genoux , humbles esclaves ,
Venez déposer vos lauriers.



Vous qu'Apollon enflamme encor ,
Laissez vos brillantes couleurs ;
Déformais à la jeune Flore
Arrachez ses tresses de fleurs.

Enlevez

Enlevez les fruits à Pomone ;
A Cérès , sa faux , sa couronne ,
L'or ondoyant de ses guérets ;
Et dans vos peintures nouvelles ,
Au zéphir dérobez ses ailes ,
A l'amour son arc & ses traits.



La raison proscriit ces images ;
C'est elle qu'il faut écouter ;
Et nos poètes sont des sages
Qui ne savent que disserter.
Jaloux d'une palme fragile ,
Homere , Pindare , Virgile ,
Ont en vain bégayé des vers.
Le monde étoit dans son enfance ;
Et le jour qu'attendoit la France ,
Va se lever sur l'univers.



Quelle sainte fureur m'anime ?
Disparoissez , barbares loix.
Muses , je vous retiens sur le bord de l'abyme ;
De vos autels il faut venger les droits.



Mais quels concerts se font entendre ?
C'est toi , noble fille des cieux ,
Qu'en ce moment je vois descendre
Du palais enflammé des dieux.
Tout l'olympé te sert de trône ;
Un nuage d'or t'environne.

Tome V.

FF

Du vif éclat de tes couleurs
 La voûte des airs se nuance ;
 Et l'amour sur ton front balance
 Des festons de myrte & de fleurs.

L'aurore vient t'offrir son écharpe éclatante ,
 Le soleil ses rayons , Hébé son doux sourire ,
 Elevant jusqu'à toi sa conque transparente ,
 La déesse des mers , le front ceint de rubis ,
 Apporte à tes genoux les trésors qu'elle enfante.

Des champs Elysiens les immortels berceaux
 Par toi se couvrent de verdure.
 Par toi l'aiglon siffle , & le zéphyre murmure ;
 Tu commandes à la nature ,
 Et tu la reproduis sous tes brûlans pinceaux.

Le printems sur tes pas renverse ses corbeilles ;
 Lui-même il rajeunit le verd des arbrisseaux ;
 Et Bacchus , en riant , t'offre l'oubli des maux ,
 Dans le jus ambré de ses treilles.

Tu parles : les humains confusément épars ,
 Vont s'assembler sous de communs asyles.
 Je vois naître les loix & s'élever des villes
 Les magiques remparts.

La vérité par toi quitte enfin sa rudesse ;
 Empruntant ta parure , elle a repris ses droits ,

Et fous des traits plus doux s'approche avec adresse

De l'oreille des rois.

O, charme heureux de l'harmonie!

Flatteuse illusion, souveraine des cœurs!

Tout l'univers est plein de ta magie,

Et le plaisir arme tes défenseurs.



Quand la reine de l'empirée,

Des Grecs favorisant les coups,

Du fils de Saturne & de Rhée

Voulut désarmer le courroux;

Est-ce donc toi, froide sagesse,

Qui fus prêter à la déesse

Un art & des traits inconnus?

Plus belle & sur-tout moins sévère,

Elle n'emprunta, pour lui plaire,

Que la ceinture de Vénus.



Déjà le maître du tonnerre

Sourit avec sérénité;

Ses yeux, qu'enflammoit la colère,

Etincelent de volupté.

Il s'attendrit, brûle, succombe;

Du haut des cieux un voile tombe,

Soutenu par mille zéphirs;

Et l'Ida, que couvre un nuage,

Voit éclore un nouveau bocage,

Où le dieu cache ses plaisirs,

Tel est ton charme , auguste poésie ,
 Qu'on veut emprisonner dans un triste devoir.
 Semblable à la beauté par l'amour embellie ,
 Il ne faut point juger , mais sentir ton pouvoir.



O vous qu'offense un beau délire ,
 Qui jamais d'Apollon n'éprouvez les faveurs ,
 Dont l'oreille se ferme aux accords de la lyre ,
 N'érigez plus en loix vos serviles erreurs.
 Votre caprice en vain resserre
 L'effor d'un vol audacieux.
 Quand le timide oiseau rase humblement la terre ,
 L'aigle s'élance , & se perd dans les cieux.



S T A N C E S

SUR LA MORT D'UN AMI.

Sous le noir cifeau de la parque
 Les yeux ont vu tomber tes jours ,
 Mais , te voilà pour toujours
 En proie au ténébreux monarque.
 L'amitié ni l'amour en pleurs ,
 Du nocher de la sombre barque
 N'ont pu suspendre les rigueurs.

Que fais-je ! ma douleur t'outrage ;
 Cet instant , qu'on nomme la mort ,
 N'est qu'un terme où l'homme s'endort ,

Après un pénible voyage.
Ta vertu qui vit dans les cieux ,
Ne veut de moi qu'un pur hommage ;
La plainte importune les dieux.

Ce tombeau m'instruit & m'éclaire
Sur le néant de l'univers :
Mes yeux enfin se sont ouverts.
Oui , ce bonheur imaginaire
Que nous poursuivons ici - bas ,
N'est qu'une trompeuse lumière
Que fait éclipser le trépas.

Rêves brillans , voluptés vaines ,
Vous ne séduirez plus mon cœur ;
Des esclaves de la grandeur
Je n'irai point briguer les chaînes.
Si l'arbitre de l'avenir
Me prépare à son gré des peines ,
Je ne veux point les prévenir.

Entre les bras de la mollesse ,
Libre de crainte & de desirs ,
Loin des bruyans & faux plaisirs ,
Je verrai couler ma jeunesse.
J'attendrai la mort sans terreurs.
Et que craindrois-je ? Mon ivresse
M'en épargnera les horreurs.

Fin du cinquieme volume.



T A B L E.

<i>Les Malheurs de l'inconstance.</i>	page 1
<i>Florincourt, histoire françoise.</i>	319
<i>Lettre d'un philosophe.</i>	355
<i>Réflexions sur le poëme érotique.</i>	377
<i>Les Tourterelles de Zelmis.</i>	389
<i>Réflexions sur une épître à Catherine II.</i>	409
<i>Épître à Catherine II, impératrice de Russie.</i>	415
<i>Fragmens d'une tragédie d'Alceste.</i>	421
<i>Réflexions sur la poésie.</i>	441
<i>La Poésie, ode.</i>	447
<i>Stances sur la mort d'un ami.</i>	452

Fin de la Table.

61423970

